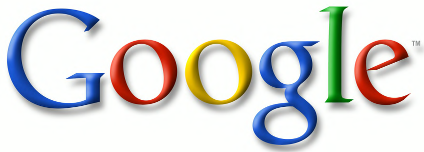
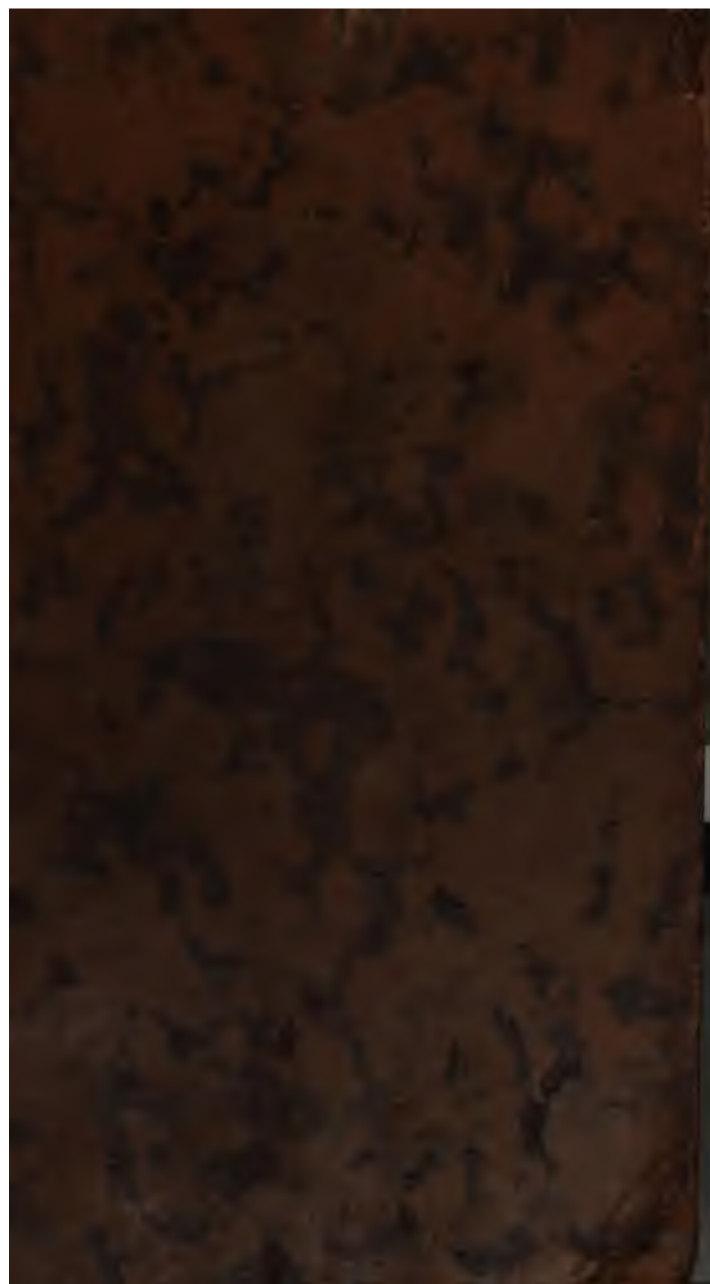





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



3 Vols

# LE COMTE DE VALMONT,

## *OU*

## LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

*TOME PREMIER.*

Pl. I. Frontispice.



*Les Passions l'égarent ; la Vérité le rappelle.*

# LE COMTE DE VALMONT,

## *OU*

## LES ÉGAREMENS *DE LA RAISON.*

LETTRES RECUEILLIES ET PUBLIÉES

*Par M....*

Troiſieme Edition revue & augmentée.

---

One Almighty is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd.

*Milton. Parad. loſt. Book. v.*

---

*TOME PREMIER.*




A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,
de MADAME & de Madame la Comteſſe
D'ARTOIS, Quai des Auguſtins,
A Saint-Ambroiſe.



M. DCC. LXXVI.
*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

Il eſt un ſeul Tout-Puiſſant de qui toutes choſes procedent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

*Milton. Parad. perd. Liv. v.*



# A LA REINE.

MADAME,

*LORSQUE j'ai fait paroître ces Lettres pour la premiere fois, la crainte de vous rendre un hommage trop peu digne de vous, m'a privé du précieux avantage de vous les consacrer en mon nom *.*

* Voyez la Dédicace de la premiere Edition.

*Mais aujourd'hui que le Public a bien voulu les honorer de son suffrage, & que vous daignez agréer que je vous en offre moi-même le tribut, j'ose me promettre, de tant de bonté, un nouveau succès. Vos goûts sont les nôtres, vos desirs sont nos loix, & en consentant que le* COMTE DE VALMONT *paroisse encore sous vos auspices, vous lui assurez la faveur la plus constante par le doux empire que vous vous êtes acquis sur les esprits & sur les cœurs.*

*Je suis avec un très-profond respect,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

GERARD,

*Chanoine de Saint-Louis-du-Louvre.*

---

Nous donnons au Public ces Lettres, parce qu'elles nous ont paru intéressantes, & plus encore, parce qu'elles nous ont paru utiles. Elles n'auront pas, il est vrai, le mérite de faire rougir la pudeur; elles n'auront pas pour elles les gentillesses du stile, & les agrémens de l'irreligion; mais à cela près, on peut assurer qu'elles sont dignes de quelque attention. Dans un siecle où l'on dit de si jolies choses en faveur de l'erreur & du mensonge, puissions-nous en offrir quelques-unes qui intéressent en faveur de la vérité!

Le malheur de la plupart des

hommes eſt d'avoir été jettés dans le tourbillon du monde ſans lumieres & ſans principes, & de ne pouvoir plus en retrouver que dans des Livres dont la ſéchereſſe les rebute, & dont le ton péſant & didactíque les dégoûte & les ennuie : on eſpere du moins qu'ils ne rencontreront pas ici les mêmes inconvéniens.

Nous ne dirons pas comment ce Recueil de Lettres nous eſt tombé entre les mains, ni par qui elles ont été écrites ; on a pris ſoin au contraire d'en retrancher tout ce qui auroit pu donner lieu à des applications particulieres ; les ſecrets de familles, ſur-tout auſſi illuſtres que celle qui paroît ici ſous le nom

de Valmont, ne pouvant jamais être trop respectés.

Si ces Lettres portent à certains égards des caracteres de nouveauté, on ne doit pas en être surpris; l'Editeur s'est cru permis d'en retoucher le stile, de substituer aux usages plus anciens les mœurs actuelles; & d'emprunter quelquefois le langage des Auteurs modernes, pour donner à des réflexions, qui ont été faites il y a long-temps, une force nouvelle. Il y a même ajouté quelque chose selon le besoin & les opinions du jour, sans cependant dénaturer le fonds qu'il avoit entre les mains. Malgré toutes ces licences, qui, à la vérité, ont pu affoiblir les différentes nuances de stile

que comportoient ces Lettres, on y retrouvera toujours le caractere du jeune Comte, celui de son respectable pere, & les sentimens ainsi que les malheurs de sa tendre & vertueuse épouse.

Il y a quelques endroits qui auroient été susceptibles de plus de précision; mais on a cru s'appercevoir que dans le plan du pere de Valmont, il étoit moins question de presser les raisonnemens, que de les rendre, pour celui auquel ils s'adressent, plus faciles à saisir. D'ailleurs ces mêmes endroits renferment des vérités si utiles, ils développent pour la plupart le caractere d'une ame si tendre & si sensible, qu'on a cru devoir leur faire grace, sur ce qui

leur manque du côté de la préci-
ſion & de l'art, en faveur du ſenti-
ment.

C'eſt l'Editeur qui a mis les notes & les citations que l'on trouvera à la marge & au bas des pages, ainſi que les notes moins néceſſaires ou plus étendues que l'on a renvoyées à la fin de chaque Lettre, pour ne pas fatiguer l'attention en la partageant.

On en a tiré la plus grande partie d'Auteurs célebres, qui ont dit d'excellentes choſes, parmi beaucoup d'autres fauſſes & dangereuſes. Puiſſe le diſcernement qu'on en a fait, conſerver à tout le monde ce qui eſt également bon pour tous, & diſpenſer le plus grand nombre

de recourir aux ſources empoiſonnées de tant d'erreurs vraiment nuiſibles !

---

*La Table des Lettres eſt à la fin du troiſieme Volume. On y a joint une Table alphabétique.*



# AVERTISSEMENT

*qui a été mis à la tête de la seconde Edition.*

L'ACCUEIL qu'on a daigné faire à ces Lettres, le compte favorable que les Journalistes les plus célebres en ont rendu, le double caractere d'agrément & d'utilité qu'ils y ont rencontré, & qui leur a fait dire qu'elles étoient un Code de principes pour toute sorte de personnes, un Manuel propre à tous les états, à tous les âges, & principalement à la jeunesse *; tout nous a servi de motifs d'encouragement pour cette seconde édition. Nous y avons profité, autant que nous l'avons pu, des avis qui nous ont été donnés, & qui, presque tous, nous sont venus de ce sexe aimable, qui joint aujourd'hui plus que jamais le goût, les talens, & les lumieres aux graces naturelles qu'il eut toujours en partage. Si quelquefois nous n'avons pas cédé à une si douce & si puis-

* Voyez le Mercure de Juillet 1774.

sante autorité, quelque respect que nous eussions pour elle, ce n'est qu'après bien des consultations, des réflexions, & par des raisons particulieres qu'il seroit trop long de détailler.

Un petit nombre de femmes auroient desiré que l'on retranchât de quelques endroits du premier Volume un peu de Métaphysique : il est vrai que si ces Lettres n'avoient été écrites que pour elles, on auroit pu n'y laisser que du sentiment. Mais il falloit répondre d'une maniere solide & tranchante aux systêmes qu'on nous oppose ; il falloit combattre par des principes plus clairs & plus évidents cette Métaphysique fausse & obscure, que cependant elles recherchent elles-mêmes quelquefois avec tant de curiosité, & qu'elles lisent avec tant de patience dans les Ouvrages de nos modernes Incrédules.

Quelques autres ont pensé qu'il y avoit à certains égards des morceaux trop tendres. Mais en les appréciant avec sagesse, que ce soit en même-temps sans scrupule.

S'il n'en est aucun qui ne tourne en effet à la ruine des passions & au profit de la vertu & des mœurs, qu'aurions-nous à y réformer ?

D'autres enfin, comme nous l'avions bien prévu, ont trouvé que, pour un siecle aussi délicat que le nôtre, & où l'on n'aime pas à raisonner sérieusement ni long-temps, le Marquis de Valmont dissertoit trop longuement : aussi leur avons-nous fait observer que c'étoient ici des gens d'un autre siecle, auxquels il falloit bien pardonner tous les vieux travers d'une raison qui a passé de mode. Si toutefois, comme une des plus aimables & des plus éclairées d'entr'elles a bien voulu le dire, ( en mêlant à des traits de censure un peu séveres, quelques éloges peut-être trop flatteurs *) le Marquis met dans ses raisonnemens *de la force, de la vérité & du sentiment ;* si, *malgré la sécheresse & l'érudition des*

* Voyez le Journal des Dames, dédié à la Reine par Madame la Baronne de Princen. Août 1774.

*matieres*, *il a sû faire passer dans son stile le ton si rare & si nécessaire de la sensibilité*; si, à l'égard du stile même, *pureté*, *élégance*, *harmonie*, *douceur*, *simplicité & noblesse*, *voilà*, dit-on encore, *ce qui nous a charmés dans cet Ouvrage*; si *l'on doit en conseiller généralement la lecture*; & *s'il n'est personne à qui elle ne puisse être de la plus grande utilité*; si, pour tout dire enfin, *telle fut l'idée avantageuse qu'on en conçut avant qu'il fût aussi répandu qu'il l'est maintenant*; & si cette opinion a été *confirmée par la voix publique*; nous ne voyons pas comment indépendamment de situations neuves & d'aventures extraordinaires, qui ne vont point à ce genre, ces Lettres pourroient ne pas intéresser toute femme, qui, comme notre illustre critique, possede le don précieux de penser & de sentir; toute femme, telles que dans le rang le plus élevé elle pourroit en nommer sans peine, d'un caractere vraiment estimable, d'un esprit vraiment solide; toutes celles en un mot qui ne se

piqueront pas du faux honneur d'être ſuperficielles & frivoles. C'eſt auſſi à celles-là que nous nous adreſſons pour les prier de faire attention qu'il eſt ici queſtion des matieres les plus importantes ; qu'elles demandoient néceſſairement à être approfondies ; que chacune d'elles, traitée par les Auteurs les plus célebres, a ſeule enfanté bien de longues productions ; & que dans ces Lettres, tous ces objets, ſi attachans par leur nature, tout ce qui en genre de principes eſt vraiment eſſentiel pour éclairer l'eſprit & pour former le cœur, ſe trouve renfermé dans trois volumes, où tout n'eſt pas à beaucoup près diſcuſſion & raiſonnement.

Qu'il nous ſoit d'ailleurs permis de réclamer contre le titre de Roman qu'on leur a donné. Une mépriſe qui s'eſt gliſſée dans les dernieres pages de la premiere Edition, & à laquelle on n'a pu remédier par un carton que dans un petit nombre d'exemplaires, a pu être cauſe de l'idée qu'on s'eſt formée à cet égard.

Mais cette idée, quoique modifiée par le terme de *Roman moral*, ne nous paroît pas assez exacte pour l'adopter. Tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet, pour ne pas en dire trop, ni trop peu, c'est que les faits mêmes ont ici un fonds de réalité, qui ne permet pas de ne les regarder que comme une fiction ; qu'ils sont en trop petit nombre, trop simples, trop naturels, trop dans l'ordre des événemens les plus ordinaires & les moins romanesques, pour ne former qu'un ouvrage d'imagination & de pur agrément ; & qu'après tout, si l'on veut les considérer comme un cadre intéressant qu'on a mis à des vérités nécessaires, & malheureusement combattues de nos jours, il faudra du moins avouer que ce cadre, fait pour orner de semblables vérités, & non pour les couvrir en les surchargeant, n'est, à bien dire, que le rapprochement de quelques faits particuliers qu'on s'est cru suffisamment autorisé à faire valoir.

Quelle que soit la nature de cet Ou-

vrage, voici le jugement qu'en a porté M. de Castilhon, qui en a si bien fait l'analyse, presque au moment où il a paru * : » Ces Lettres supposent dans » celui qui les a écrites, un grand fonds » de tendresse & de sensibilité, qui les » rend très-intéressantes, une grande » connoissance du monde & du cœur » humain; elles offrent à chaque page » une morale pure.... On y trouve » fréquemment des morceaux écrits avec » force & avec chaleur, des argumens » contre les systêmes modernes que la » raison & le sentiment rendent égale- » ment convaincans. Les caracteres des » personnages dessinés avec sagesse, con- » trastés avec art, ne se démentent ja- » mais. Ces Lettres seront lues avec d'au- » tant plus de plaisir, &c.

Il ne nous reste qu'à former le même vœu qu'a daigné faire en leur faveur l'Auteur de l'Année Littéraire † : » Puisse ce

* Journal des Beaux-Arts. Mai 1774.

† Voyez la huitieme Lettre de ce Journal, *t.* 3, *n.* 13. Juin 1774.

» Livre utile remplacer entre les mains
» de la jeunesse cette foule de Romans
» licentieux que le libertinage enfante,
» & dont la vogue & le succès ne sont
» fondés que sur le mérite affreux qu'ils
» ont de corrompre & de séduire! «

N. B. *On a fait à cette nouvelle Edition toutes les augmentations dont les notes étoient susceptibles; mais le Public ayant paru desirer que ces Lettres eussent une suite, telle qu'on avoit lieu de l'attendre du rappel du Comte de Valmont à la Cour, nous ferons ensorte de rassembler de nouvelles Lettres, & de nouveaux Mémoires, suffisans pour former un quatrieme Volume que l'on imprimera à part dans le même format que ceux de la premiere, de la seconde, & de la troisieme Edition, mais qui ne pourra paroître que dans le courant de l'année prochaine.*

Le Libraire croit devoir avertir qu'il s'est répandu, tant des Pays étrangers que de l'intérieur du Royaume, plusieurs contrefactions; il espere que le Public voudra bien ne pas les confondre avec cette troisieme Edition, dont elles different par tant d'endroits.

## EXPLICATION

### *DES FIGURES.*

I. Sujet donné au Deſſinateur pour l'Eſtampe qui doit ſervir de frontiſpice au premier Volume.

*Un jeune Homme d'une figure noble, intéreſſante, ſur la phyſionomie duquel ſe peignent en même-temps & la vivacité des paſſions qui l'agitent & la franchiſe d'une ame droite, eſt entraîné par l'Orgueil vers des précipices. A la lueur des éclairs qui s'échappent d'un nuage ſombre, il marche par une route eſcarpée que le Plaiſir & l'Amour couvrent de fleurs.*

*De l'autre côté la Vérité ingénue, ſimple & modeſte, s'efforce de le ramener; elle fait briller à ſes yeux un rayon d'une lumiere céleſte; elle lui indique une route plus ſure, & lui montre, ſur une hauteur, le Temple auguſte de la Religion & du bonheur.*

*L'Orgueil a une ſtature démeſurée, un front ſuperbe, un œil farouche, une dé-*

*marche altiere. Il foule aux pieds les Sceptres, les Autels & l'Univers.*

II. Sujet donné pour la seconde Figure.

*Ce sujet est pris de la septieme Lettre. L'Estampe doit renfermer, autant qu'il se peut dans un si petit espace, le détail des beautés de la Nature qu'admire le Marquis de Valmont, lorsque sur le sommet d'une montagne il contemple, au lever de l'Aurore, le grand spectacle qui s'offre à ses regards, & qu'il éprouve ce sentiment délicieux des belles ames à la vue des merveilles & des dons du Créateur.*

*La Figure doit exprimer l'espece de ravissement & de transport que la vue de ces merveilles fait naître en lui, & le tribut d'adoration & de louanges qu'elle le porte à rendre à leur Auteur.* Voyez la page 106 & celles qui suivent.

III. Le sujet de la troisieme Figure est suffisamment expliqué par la note qui est au bas de la page 155, & qui se trouve placée à côté de l'Estampe.

IV. La quatrieme Figure, qui doit être mise au commencement de la XXIe. Lettre, est purement allégorique, & renferme l'emblême de la Loi naturelle.

*La Raison, élevée sur un trône, applaudit à un Génie qui embrâse un cœur de l'*AMOUR DE L'ORDRE *&* DU BIEN COMMUN. *Ce cœur est placé sur un autel, & environné de tous les instrumens du sacrifice. Au bas de l'autel est un Phénix qui se consume pour renaître de sa cendre. Sur le devant de l'Estampe est une ruche d'abeilles, symbole de la Société.*

*La Raison est environnée des attributs qui la caractérisent, & qui désignent en partie la Raison éternelle, source primitive & invariable de la Loi naturelle. Aux pieds de son trône sont les passions enchaînées, l'Orgueil, l'Envie, l'Intérêt & la Volupté.*

## *Fautes essentielles à corriger.*

PAGE 35, ligne 4, mouvemens, *lisez* mouvement.

Page 184, ligne 13, & tu lui répondras, mon fils, *lis.* & tu lui répondras: mon fils.

Page 189, ligne 21., ce n'est être mere, *lisez* c'est n'être mere.

Page 231, ligne 11., ceux d'un mari, *lis.* celui d'un mari.

Page 314, ligne 3, tient au sens, *lisez* tient aux sens.

Page 418, ligne 23, est-ce dans ces, *lisez* & est-ce dans ces.

Le Lecteur suppléera aisément aux autres corrections, soit dans la suppression d'une lettre, comme à la page 101, ligne 23, *mo* pour *moi;* page 383, ligne 16, *reste-il-* pour *reste-t-il;* page 569, ligne 27, *différente* pour *différentes*; soit à l'égard de quelques fautes de ponctuation, comme à la page 278, lig. 24, *la voir d'intelligence*, au lieu de *la voir, d'intelligence;* & le reste.

LE



# LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



## LETTRE PREMIERE.

*Du Marquis de Valmont au Comte & à la Comtesse de Valmont.*

QUELLE disgrace, mes chers enfans, pour un Sujet fidele ! quel coup accablant pour un pere ! Mon Prince m'a banni de sa présence, & je suis déja loin de vous. O Valmont ! ô ma chere Emilie ! ne devois-je vous unir ensemble par les nœuds les plus doux que pour vous per-

dre fitôt ! Enfin mes ennemis triomphent, & mes preffentimens ne m'ont point trompé. Je connoiffois la Cour, mon fils, & je vous l'avois prédit. Ofer y être vrai, l'être jufqu'aux pieds du Trône, eft un crime que les Courtifans ne pardonnent pas. N'importe; j'ai parlé pour le Peuple, pour l'Etat, pour mon Roi lui même, & je ne me fens pas l'ame affez vile pour m'en repentir. Cependant, qu'il m'eft dur de pouvoir penfer que mon Prince eft prévenu contre moi, & qu'on lui a rendu fufpecte ma fidélité ! Tu le fais, mon fils, fi je lui ai été fidele; & dans ce moment même, que ne peut-il lire au fond de mon cœur ! Que ne peut-il favoir combien fa gloire m'intéreffe ! Ah ! fi j'emporte loin de lui quelques regrets, mes chers enfans, ce n'eft pas feulement d'être éloigné de vous; c'eft fur-tout de lui devenir inutile, de ne pouvoir plus faire parvenir la vérité jufqu'à lui, & de le laiffer à la merci des intérêts particuliers, de la flatterie & du menfonge.

Dites-lui, mon fils, puifqu'il ne vous

a pas fait partager ma disgrace, dites-lui que mon sang, tout glacé qu'il sera bientôt par l'âge, est toujours à lui; que mon cœur n'y est pas moins; que ma fortune, que ma santé ruinée à son service..... Ah! ne lui parle pas de mes services! ne lui fais valoir que mes sentimens: ou plutôt, cher Valmont, garde le silence; je l'exige de toi. Quelque juste que soit ma défense, dans un moment si critique tu en dirois trop pour ton intérêt, & pas assez pour moi: parler d'un malheureux qu'on ne veut qu'oublier, ce seroit t'associer à ses malheurs. Fais mieux, cher Comte, sers ton Prince comme je l'ai servi; sers-le pour lui-même, & non pour ses bienfaits; & qu'il reconnoisse dans le fils les sentimens du pere. Du reste, sois tranquile, & songe que tu te dois à l'Etat & à Emilie.

Emilie, Valmont, couple fortuné, ou du moins à qui il ne manquoit rien pour l'être, si le Ciel m'eût laissé plus long-temps près de vous, que je m'applaudis de votre union, & qu'elle me console

dans ma disgrace! Prêtez-vous un mutuel appui ; vos cœurs étoient faits l'un pour l'autre. Je vous ai donné, mon fils, une épouse tendre, aimable & sage, que le poison de la Cour & du grand monde n'a point infectée ; qui, dans sa naïve simplicité, joint aux charmes de la figure toutes les graces de l'esprit & tout le bon sens de la raison. Elle est la fille de mon meilleur ami ; par vos soins, par votre tendresse pour elle, acquittez-moi envers lui de ce que je dois à sa mémoire, en reconnoissance du don précieux qu'en mourant il m'a fait pour vous.

Emilie, si jamais je vous fus cher, si avant que d'être unie à mon fils, vous m'aimiez déja comme votre pere, si j'ai cru faire votre bonheur en vous donnant Valmont, oh ! je vous en conjure, ne souffrez pas que le chagrin abatte & flétrisse son courage. Soutenez-le par le goût de la vertu que le Ciel mit dans son ame, & par l'amour même que vous avez su lui inspirer ; pour le consoler, prêtez en sa faveur à la sagesse & à la

raiſon toute la force & la douceur du ſentiment ; ſoyez ſon amie autant que ſon épouſe ; & au milieu de tous les dangers qui menacent ſa jeuneſſe encore plus que la vôtre, parmi toutes les erreurs que le monde va lui offrir, rappellez-le ſouvent à vous, à ſon propre cœur, à mes conſeils & à la vérité.

Non, mon fils, ce n'eſt point pour Emilie que je crains, c'eſt pour vous. Son pere a formé ſon eſprit, comme j'ai deſiré tant de fois de pouvoir moi-même former le vôtre. Il n'a pas cru que les préjugés ordinaires duſſent la garantir pour toujours de la ſéduction ; il n'a pas penſé que les mots ſi reſpectables de religion & d'honneur puſſent tenir contre le torrent de l'exemple & des paſſions ; il a mis les choſes à la place des termes qui les ſuppoſent, & les principes, qui éclairent pour toute la vie, à côté des ſentimens, qui bientôt s'affoibliſſent, dès que la certitude des connoiſſances ne les ſoutient pas. L'éducation de ſa fille porte ſur une baſe ſolide, parce qu'elle a été

raiſonnée dès l'inſtant où elle a commencé ; que dans Emilie l'inſtruction a toujours éclairé les opinions & les goûts ; & qu'on ne lui a rien fait aimer, ſans qu'auparavant on n'eût pris ſoin de lui en faire ſentir le prix, & de lui en faire connoître la néceſſité.

Pour toi, cher Valmont, je ne ſais par quel enchaînement fatal d'événemens divers je me ſuis toujours vu privé de la douce ſatisfaction de t'élever moi-même, & du témoignage ſi conſolant que je voudrois pouvoir me rendre d'avoir accompli à ton égard le premier de tous mes devoirs. Je me le ſuis dit cent fois : j'ai ſacrifié tout ce qu'il y avoit de plus eſſentiel dans ton éducation, à l'Etat, à mon Roi. Le Ciel m'en fera-t-il un crime ? & par tout ce que j'ai fait pour me ſuppléer en quelque ſorte moi-même, ne trouverai-je pas du moins mon excuſe au fond de ton cœur ? Toujours contraint d'accepter des honneurs qui m'étoient à charge ; tantôt dans le tumulte & la licence des Camps ; tantôt dans un tourbillon d'af-

faires, qui, pour des intérêts politiques, m'arrachoient au ſoin de ma famille; forcé de me repoſer ſur les autres de ce ſoin, qui m'eût été ſi doux, je me flattois qu'il me ſeroit encore facile de nourrir & d'affermir en toi le goût du vrai, & les principes de la ſageſſe; j'eſpérois que, réunis pour toujours, je t'éclairerois dans la carriere où tu ne fais que d'entrer, que je ſerois le guide de ta jeuneſſe, & le confident de tes goûts & de tes plaiſirs. Déja je t'en avois préparé dans la perſonne d'Emilie d'aſſez doux & d'aſſez purs pour te faire mépriſer tous les autres; déja je t'avois fait contracter l'alliance la mieux aſſortie pour ton bonheur. Hélas! je n'ai eu que le temps d'être le témoin de tes premiers tranſports, & de recevoir, par la confiance que tu m'as témoignée, les premieres preuves de ta reconnoiſſance. Au moment d'aſſurer ta félicité, en la partageant, au moment où je te devenois le plus néceſſaire, on m'éloigne; je te laiſſe ſans guide, ſans expérience, attaché par état, quoique ſi jeune encore, à une

Cour, où, malgré de grands exemples & la foi du Prince, la religion passe pour pusillanimité & pour foiblesse, où l'intérêt est la mesure des sentimens & des actions, où l'on dispense de la vertu & de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienséances. O mon fils, à l'instant de mon exil, que ne m'a-t-il du moins été permis de te voir, pour t'annoncer & t'adoucir mon départ, pour te dire adieu, pour te presser contre mon sein, pour baigner ton visage de mes larmes, & graver dans ton cœur en traits de feu & en caracteres ineffaçables la religion & la vertu! Ne les oublie jamais; elles te garderont, elles t'assureront la paix & le bonheur. Mais si tu les laisses s'affoiblir, s'altérer & s'éteindre, ah! cher Valmont, je frémis.... que de maux tu te prépares!.... quelle suite de contradictions & d'erreurs!.... quel avenir que je n'ose pénétrer!... Mon fils, rassure mes allarmes; calme les craintes que tes dernieres conversations m'ont fait naître.... Quoi qu'il en soit de tes opi-

nions, conserve-moi toute ta confiance; ouvre-moi ton cœur; tu ne parleras jamais qu'à un pere, & tu n'auras jamais un meilleur ami. Adieu, cher Comte; ne t'aigris point de mon infortune. Ma disgrace me touche moins pour moi-même, mes chers enfans, que pour vous. Adieu, Emilie, je vous recommande mon fils.





## LETTRE II.

*Du Comte de Valmont au Marquis de Valmont.*

OUI, mon pere, le plus tendre de tous les peres, je vous ouvrirai mon cœur avec confiance; &, dans les mouvemens d'indignation dont je ſuis ſaiſi, je ne vous diſſimulerai pas l'impreſſion que votre diſgrace fait ſur moi.

Voilà donc le prix de la vertu ! Voilà le fruit de quarante ans de ſervice, & la récompenſe de toute une vie ſacrifiée au bien de l'Etat & à la gloire du Prince ! La Cour a-t-elle donc oublié ce qu'elle vous doit, & le Peuple ne s'en ſouvient-il pas ? O Ciel ! le Peuple frémit & ſe tait; le Citoyen murmure, & reſte tranquile; les Courtiſans diſſimulent; mais leur joie maligne perce à travers le ſérieux dont ils la couvrent; & pour comble d'horreur, ceux mêmes que vous avez le mieux ſervis dans votre plus haut point de faveur, ſe retirent dès qu'ils m'apper-

çoivent, ou gardent le silence. Le Roi seul paroît inquiet & affligé; un visage sombre, des regards distraits, des discours peu suivis annoncent malgré lui l'agitation de son ame. On voit qu'il vous plaint, qu'il vous aime, qu'il vous regrette; mais de nouveaux favoris l'obsedent, & l'enlevent à des réflexions qu'ils craignent encore qui ne tournent contre eux. Ma présence sur-tout les contraint & les embarrasse, & je ne conçois pas comment ils n'ont pu parvênir à m'envelopper dans votre disgrace. Je leur en ai offert moi-même l'occasion la plus favorable: balancé entre la voix de la nature, ma tendresse, mon honneur, mon devoir, & ce que votre derniere Lettre exigeoit de moi, ô mon pere! je vous ai désobéi pour la premiere fois. J'ai parlé; je me suis jetté aux genoux du Prince, (je frémissois cependant) j'ai osé nommer vos envieux & vos accusateurs. J'ai défié... Hélas! le Prince m'a relevé avec bonté, mais sans me permettre d'en dire davantage. Ah! si dans cet instant je ne m'étois rap-

pellé votre vertu, si je ne m'étois souvenu de vous.... Non, la Cour.... Ma Patrie ne seroit plus rien pour moi. Eh quoi! est-il encore quelque justice parmi les hommes! Quoi, la plus pure vertu sera impunément flétrie par la calomnie, & le jouet de l'envie! Quoi, il y a un Dieu juste, & les méchans triomphent! Mon pere, je respecte les sentimens que votre vertu m'inspire; mais voyez cependant comme tout paroît conduit ici-bas par une sorte de fatalité. Si une prévoyance plus qu'humaine, si la sagesse d'un Etre intelligent & parfait préside sur ce monde & l'a formé, comment donc en permet-elle tous les désordres? Pourquoi cet intérêt propre, qui dans chaque homme ramene tout à lui, & qui lui sacrifie tous les autres? Pourquoi ces épaisses ténébres qui nous rendent le jouet des plus grossiers mensonges, & cette foule de préjugés qui nous font mettre à chaque instant l'erreur à la place de la vérité? Pourquoi ces passions si ardentes qui nous subjuguent, & qui ne

ſervent qu'à démontrer au Sage l'impuiſſance & l'orgueil de ſa foible raiſon? Pourquoi ce torrent d'iniquités, qui font de la terre le ſéjour du crime, & un lieu de ſouffrances & d'opprobres pour la vertu? La vertu! ah! mon pere, je n'y croirois pas ſans vous & ſans Emilie. Vertu, religion, divinité, que tous ces mots ſont reſpectables! mais qu'il eſt difficile de bien établir tout ce qu'ils renferment, & que nos lumieres ſont incertaines & bornées ſur ce qu'il nous importe le plus de ſavoir!

Pardonnez-moi des doutes que de premieres réflexions m'avoient fait naître, mais que votre infortune excuſe, & que confirme à votre égard l'injuſtice du ſort. Je verſe dans votre ſein mes plus ſecrettes penſées; & qu'il m'eſt doux de pouvoir ainſi être vrai, & penſer tout haut devant vous! C'eſt là le charme de ma vie, & une des plus douces conſolations qui me reſtent. O mon tendre pere! écoutez-moi donc, & ſupportez ma foibleſſe, en corrigeant mes erreurs.

D'où vient, s'il y a un Dieu ſi ſage & ſi bon, ferme-t-il les yeux ſur nos miſeres & ſur nos crimes ? Que dis-je ! encore une fois, pourquoi des crimes ? Il ne les a donc pas prévus ? A préſent même il ne les voit donc pas ? Et s'il les voit, il n'y eſt donc pas ſenſible ? Il ne peut donc enfin les empêcher ou les punir ? De toutes ces penſées, quelle que ſoit celle à laquelle je m'arrête, elle m'offre un abîme ſans fond ; elle détruit l'idée d'un Dieu.

Mais ſi c'eſt une matiere aveugle & ſtupide ; qui, par une ſuite infinie de révolutions & de combinaiſons diverſes, a formé l'univers ; ſi c'eſt une matiere néceſſaire, mue par ſon eſſence & dans des ſiecles éternels, d'une ou d'autre maniere, qui eſt parvenue à ce développement, & qui a débrouillé ce chaos du monde, ah ! je ne ſuis plus étonné de tout le mal qui s'y rencontre.

Telles ſont les penſées qui m'agitent, & qui m'accoutumeront peut-être à regarder comme une ſorte de néceſſité l'injuſtice des hommes. Aveugles fruits du

hazard, entraînés par un destin inévitable, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, & deviendront pour moi des objets de compassion plus que d'indignation & de colere.

Que cette façon de penser cependant est éloignée de la vôtre ! Hélas ! toutes les fois que je vous ai entendu parler de Dieu, de la religion, de la vertu, je ne sais quel charme secret me rendoit aimable tout ce que vous disiez, & m'entraînoit à penser comme vous ! vous aviez si bien l'art de tout peindre à mes yeux des couleurs de la raison, & de le faire sentir à mon cœur ! Aujourd'hui, moins rempli de ce feu divin que vous faisiez passer dans mon ame, plus froid, plus tranquile, ce semble ; sans vous, le dirai-je ! je ne tiendrois plus à la Religion ; mais mon estime pour vous soutient mon respect pour elle. Rassurez-vous, mon pere ; vos lumieres peuvent encore me raffermir & m'éclairer, puisque je vous promets de ne point dissimuler avec vous mes inquiétudes & mes doutes.

La tendre Emilie conſpire avec vous, ſans le ſavoir, pour les faire ceſſer. Sa conduite aimable & touchante rend la vertu ſi douce & la religion ſi belle, qu'elle me perſuade & me ramene en ſecret, lorſque les raiſonnemens m'éloignent, & ont preſque aſſez d'autorité pour me convaincre. Que toutes les difficultés que notre eſprit éleve ſont un foible argument contre la vie du juſte, & que la vertu a de force & d'attraits pour ſe prêcher elle-même !

Je ne ſais où ma chere Emilie a pris tout ſon courage ; mais cette ame ſi ingénue, ſi douce, & que j'aurois crue foible par une ſuite naturelle de ſa douceur même, m'éleve & me ranime : je deviens plus fort auprès d'elle. Malgré ſon amour pour vous & ſa tendreſſe pour moi, elle conſerve dans notre malheur commun une ſorte de ſérénité & de paix qui me la rend à moi-même. La ſituation de ſon ame ne tient point d'une indifférence inſenſible & muette ; mais c'eſt une réſignation humble & tranquile qui ſoutient

l'égalité de son caractere. Ah ! qu'elle remplit bien vos intentions, & qu'elle répond dignement à la confiance que vous avez en elle ! Elle a l'art de s'attrister avec moi sans se laisser abattre, & de calmer ma douleur en la partageant. Quel don vous m'avez fait ! Mais qu'il y a d'inconvéniens à paroître en sentir trop bien le prix ! & que je me suis déjà donné de ridicules par l'excès de mon amour pour elle !

Pour vous, mon pere, je ne croirai jamais pouvoir vous trop aimer : je ne croirai pas même que je puisse jamais vous aimer assez.





## LETTRE III.

*De la Comtesse de Valmont au Marquis.*

QUE votre disgrace m'est sensible, ô mon pere ! & quelle perte pour moi ! Ce n'est point vous qui êtes à plaindre ; c'est moi ; c'est mon mari. Par-tout vous trouverez le bonheur ; mais où trouverons-nous un guide tel que vous ? Hélas ! j'en avois si bien senti le prix ! Pourquoi devoit-il nous être enlevé dans nos plus pressans besoins ! Pourquoi faut-il que des circonstances fatales, qu'un devoir rigoureux nous retiennent à la Cour, & nous empêchent de vous suivre !

C'est sur votre tendresse & vos conseils que j'avois appuyé tout l'espoir de ma félicité ; c'est vous, c'est votre sagesse que j'avois épousée dans Valmont *. Mon cœur avoit saisi tout ce qu'il a de bon ;

* Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que dans aucune de ses Lettres, elle ne l'appelle M. de Valmont : quelquefois aussi elle dit,

mais mon eſprit & mon cœur avoient joint au mérite qui lui eſt propre celui qu'il n'avoït pas encore, & que vous deviez lui donner. Le Ciel a trompé mon eſpoir, & j'adore ſes deſſeins ſur nous. Cependant, malgré moi, j'éprouve l'agitation la plus vive. A la douleur que me cauſe votre abſence ſe joignent des inquiétudes qui me tourmentent; & ma peine eſt d'autant plus profonde, que je ſuis forcée de n'en laiſſer voir à mon mari que la moindre partie. Quelque ſenſible

---

*mon époux*, au lieu de *mon mari :* toujours ſon mari & ſon pere l'appellent *Emilie*, & non pas *Madame de Valmont.* Toutes ces manieres de s'exprimer & beaucoup d'autres ſont contraires à la diginité de nos uſages & au ton du jour; mais ce ſont là de ces choſes qu'on n'a pas cru devoir changer. Il falloit bien ne pas laiſſer tout-à-fait oublier que ce ſont ici des gens de l'autre ſiecle, ou peu s'en faut : & d'ailleurs, à l'égard de la Comteſſe, il eſt bien juſte de paſſer quelque choſe à une femme qui aime ſi naïvement & ſi tendrement ſon mari.

qu'il me croie d'ailleurs à l'événement qui nous sépare de vous, il se persuade que je suis tranquile; il me prête plus de force que je n'en ai, & qu'il n'en a lui-même. J'aide en quelque sorte à le tromper, pour ne pas aigrir sa douleur, ou ne pas affliger sa délicatesse; & je lui montre au-dehors un calme que je ne puis trouver au-dedans de moi. Ah! s'il lisoit au fond de mon ame!.... Mais il me sauroit mauvais gré de ma méfiance & de mes craintes. A qui donc les confierai-je? A qui ouvrirai-je mon cœur? Ce sera à vous, mon tendre pere, à vous que j'aime, & qui m'aimez autant que si vous m'aviez donné le jour; à vous, qui êtes l'appui de ma foiblesse, pour qui je n'eus jamais rien de caché, & qui aviez reçu le tendre aveu de mes sentimens pour Valmont, bien avant qu'il me fût permis de les lui laisser appercevoir. Eh pourquoi craindrois-je de vous exposer mes allarmes, lorsque votre derniere Lettre, témoignage si expressif & si touchant de votre amour, se prête si bien à mes in-

quiétudes, & m'annonce que déjà vous les partagez ?

Oui, mon pere, je vais vous révéler un ſecret que j'euſſe voulu pouvoir me cacher à moi-même. Valmont.... O Ciel ! Valmont n'eſt déjà plus ce qu'il étoit pour moi. Je ne dis pas qu'il ne m'aime plus ; ah ! le doute ſeul me feroit ici plus cruel que la mort ; mais ſa tendreſſe, autrefois ſi vive & ſi jalouſe par l'effet même de ce caractere ardent & ſenſible que vous lui connoiſſez, le contraint & l'embarraſſe ; il me fuit preſque autant qu'il me cherche ; après quelques mois d'une union ſi belle, il rougit de paroître m'aimer encore. Ce n'eſt plus qu'en ſecret qu'il oſe me le dire : s'il a des témoins, il affecte devant eux une ſorte d'indifférence ; ou s'il me donne en leur préſence quelques marques de tendreſſe, ce ne ſont plus que celles que je lui arrache, ou qui lui échappent en dépit de lui.

Le croiriez-vous ? Depuis votre éloignement, bien différent de lui-même, il m'a déjà fait des leçons d'aiſance & de

liberté, de mode & d'usage; à moi, dont le cœur ne connoîtra jamais d'autre usage que celui de faire voir à tout le monde que je l'aime. O Dieu! faudra-t-il donc que mon amour lui devienne à charge, & serai-je désormais réduite à le cacher! Non non, qu'il ne se flatte pas de me faire subir une loi si dure, ... ou qu'il s'attende à tout ce qu'il pourra m'en coûter. Ah! tout ce qui me rappelle notre union, tout ce qui me parle des nœuds saints que nous avons formés, fait naître en moi des sentimens trop vifs, un plaisir trop pur, pour qu'il me soit possible de le dissimuler. Il ne sait donc pas quelle douceur j'éprouve à porter son nom, & à me souvenir à chaque instant que le Ciel m'a fait son épouse.

Mais ce n'est encore ici que la moitié de mon secret. Le reste, que vous-même paroissez craindre & prévoir, est ce qui me coûte le plus à vous dire, & ce qui m'afflige davantage. Je rends justice à Valmont; son cœur est trop bon, trop sensible & trop tendre, pour ne pas avoir préser-

ſon eſprit de la contagion des uſages & des préjugés du monde, ſi un ami perfide n'employoit tout ſon art & tous ſes talens à le ſéduire. Vous connoiſſez le Baron de Lauſane, mais vous ne le connoiſſez pas comme moi : cet homme charmant, l'homme du jour, qui donne le ton à la Cour & à la Ville, qu'on fête dans tous les cercles, que tout le monde s'arrache, que les femmes elles-mêmes ſe diſputent à l'envi, & dont elles ſe font gloire d'orner le triomphe ; cet homme, qui ſait d'ailleurs, ſelon les circonſtances & quand il *le croit* néceſſaire, prendre toutes les formes, ſe prêter à tous les ſentimens, ſe plier à tous les caracteres ; qui, devant vous, ne paroiſſoit pas avoir perdu toute religion, avoir abjuré tous principes, s'eſt démaſqué tout entier aux yeux de Valmont, & lui a laiſſé voir l'incrédulité la plus complette. En ma préſence même, il n'en a point fait un myſtere ; & dernierement encore, ſous prétexte de nous dérober tous deux à l'empire des préjugés, l'impie oſa fouler aux pieds les vérités

les plus reſpectables. J'étois indignée ; Valmont ne l'étoit point aſſez : il écoutoit, il défendoit, quoique foiblement, la cauſe de ſa religion & de ſon Dieu ; le moment d'après il ſourioit, il paroiſſoit ſe faire un jeu de ma peine ; elle étoit à ſon comble, &, malgré la loi que mon ſexe m'impoſe, je me crus en droit de rompre le ſilence. Je le fis trop bruſquement peut-être ; mais il eſt des impiétés contre leſquelles tout réclame, & qu'il n'eſt pas permis d'écouter de ſang-froid. Je parlai avec feu ſans doute, mais avec aſſez de raiſon, ce ſemble, pour que Lauſane en fût déconcerté, s'il avoit pu l'être. Valmont lui-même ſe rangeoit de mon parti, & ſembloit en être mieux affermi. Mais que ſon amour-propre tient mal contre le reſpect humain & la crainte du ridicule ! Le Baron avoit trop bien ſaiſi ſon foible pour ne pas en profiter : il ſe borna à ce ton d'ironie fine & délicate, dans lequel malheureuſement il excelle ; il lança des ſarcaſmes ſur mon époux & ſur moi avec aſſez d'art pour nous ôter

le droit de nous en plaindre ; il ridiculisa mon zele qu'un peu trop de chaleur avoit accompagné ; il fit paroître plus ridicule encore la complaisance de Valmont pour son épouse, disoit-il, & pour les principes qu'il avoit reçus de sa nourrice & de ses maîtres ; il enfla la liste des esprits-forts, & lui fit craindre de ne passer jamais que pour un génie foible & borné, asservi à des préventions aveugles, & qui n'a pas même la force d'en douter. Il n'en falloit pas tant pour subjuguer le Comte ; & je le vis rougir pour la premiere fois des sentimens dont il s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis ce jour il est servilement attaché au char de son indigne ami ; il se regle sur ses leçons ; il se forme d'après lui ; il est de toutes ses parties, & lui communique tous ses projets. Ce sont malheureusement ceux de l'agrandissement & de l'élévation : car, hélas ! que de passions germent dans son cœur ! Le crédit & la faveur dont le Baron commence à jouir auprès du Prince, le lui font regarder

comme un homme essentiel. La nécessité de se retrouver à chaque instant, par le concours des mêmes devoirs qu'ils ont à remplir, fortifie leur goût l'un pour l'autre; & je ne puis presque plus voir Valmont sans avoir Lausane pour témoin. Jugez de mon tourment : Lausane va perdre mon mari. C'est surement lui qui déja lui fait regarder comme une foiblesse la continuité de son amour pour moi, & comme une singularité bizarre les témoignages qu'il m'en donne. D'ailleurs sans la religion, que deviennent les moeurs? Et lorsqu'à peine on craint Dieu, lorsqu'on a cessé de lui être fidele, comment pourroit-on s'assurer d'être encore fidele aux hommes? Ah! Valmont n'a jamais médité sérieusement la religion sainte qu'il professoit; il la suivoit par une heureuse habitude, mais sans en connoître les fondemens. Maintenant il lit, il dévore tous les livres que le Baron lui prête, & qui la combattent; il saisit toutes les objections que l'on forme contre elle, sans avoir étudié les preuves qui

l'établissent ; & en voulant se défendre de ce qu'ils appellent des préjugés, il va devenir la victime des préventions les plus funestes.

Je n'apperçois donc plus dans l'avenir que des points de vue qui m'effrayent ; je tremble pour Valmont, dont le salut m'est cher, & dont la vertu assuroit le bonheur ; je tremble pour moi-même au milieu des dangers auxquels je vais être exposée, & des assauts que j'aurai à essuyer de toute part ; je crains tout de Lausane, qui m'est suspect par mille endroits, & dont la conduite & les discours paroissent dans bien des instans couvrir des desseins cachés que je n'ose approfondir. Je crains d'avoir à me défendre tout à la fois & de l'espece d'intérêt qu'il me témoigne depuis quelques jours, & de la haîne qu'il m'inspire. Avois-je donc un cœur fait pour haïr ? Grand Dieu, qui voyez mes allarmes, & qui entendez mes gémissemens & ma priere, préservez-moi de tous les sentimens qui seroient pour vous une offense ; guidez ma jeunesse,

écartez les maux que je prévois ; & si les égaremens de mon époux doivent affliger mon cœur, en vous dérobant le sien, ah ! que mes peines satisfassent pour lui ! prenez ma vie, & rendez-lui la foi.

Et vous, mon pere, mon unique ressource après Dieu, dissipez mes craintes, soutenez ma foiblesse, éclairez-moi, éclairez votre fils ; il conservera toujours à votre égard le respect & l'amour que vous avez su lui inspirer, & il ne rougira pas de céder à vos lumieres : mais pour moi, ah ! daigneroit-il encore m'écouter ; & me croiroit-il maintenant assez de force d'esprit & assez de raison pour vouloir s'arrêter à en faire paroître avec moi ! Faites-lui donc entendre le langage de la vérité ; je ferai en sorte de la lui faire aimer par ma conduite.

Je ne sais ce qu'il a pu vous écrire ; mais par les nouvelles idées dont je le vois rempli, & la confiance que je sais qu'il a en vous, je suppose qu'il vous aura laissé entrevoir sa façon de penser. Profitez-en, & qu'il ignore, s'il se peut,

ce que je viens de vous marquer ; sa facilité à s'ouvrir avec vous en souffriroit malgré lui ; & il se trouveroit contraint & gêné, s'il croyoit qu'un autre l'a prévenu. D'ailleurs les inquiétudes que je me fais à son égard l'offenseroient peut-être ; & il m'aime encore assez pour ne pas vouloir que je pense qu'il cessera de m'aimer un jour.

Son ressentiment par rapport à vos malheurs, est toujours le même ; & ce qui du moins me soutient dans ma peine, c'est qu'il vient quelquefois se consoler avec moi. O mon pere ! vous êtes toujours au milieu de nous ; vous êtes le charme de nos entretiens ; & je n'y goûte point de plaisir plus doux que celui de parler de vous. Ah ! que le Ciel qui avoit si bien assorti nos caracteres, ne m'avoit-il destinée à passer avec vous le reste de mes jours ! Eloigné de vos enfans, souvenez-vous toujours combien ils vous aiment, & ne soyez jamais indifférent pour la tendre Emilie.

*P. S.* Mademoiselle de Senneville est

maintenant avec moi, comme je me l'étois promis depuis si long-temps. Cette aimable enfant m'intéresse par ses sentimens & ses malheurs : elle m'occupe agréablement, & me distrait souvent de ma peine pour me rendre sensible à la sienne.





## LETTRE IV.

*Du Marquis à son Fils.*

Tu es trop affecté, cher Valmont, de mon éloignement & de ma disgrace ; le sentiment de mes malheurs te préoccupe, & grossit à tes yeux l'injustice qu'on m'a faite. Je loue ta sensibilité ; elle est le cri de la nature, & l'effet de ta tendresse pour moi. Prends garde cependant qu'elle ne tienne aussi d'un esprit trop vif, d'une ame un peu trop haute, & qu'elle ne te rende injuste toi-même envers ton Prince & ta Patrie. Le Prince ne peut pas tout examiner & tout voir ; & si chaque homme est sujet à des préjugés & des erreurs, pourquoi voudrois-tu en exempter les Rois ? Plaignons-les, mon fils. Dans le haut rang où le Ciel les a fait naître, ne pouvant pas tout appercevoir par eux-mêmes, faut-il être surpris, s'ils se reposent malgré eux sur des Courtisans qui les trompent, & si, avec tant de raisons

de juger mal des hommes, ils confondent quelquefois l'innocent avec le coupable.

Pour le Citoyen, que veux-tu qu'il faſſe, que gémir & ſe taire? Que pourroit-il faire de plus, ſans ſe rendre infidele? & que pourrions-nous en attendre au-delà, ſans commencer à le devenir? La Patrie ne nous a-t-elle pas d'ailleurs aſſez payés de nos ſervices, lorſqu'elle a daigné les recevoir? & crois-tu que nous puiſſions jamais être quittes envers elle?

Ce ſeroit donc toi, Valmont, que, d'après tes plaintes, on auroit droit de taxer d'injuſtice; &, ſans m'y arrêter davantage, ſouffre que moi-même un inſtant je me plaigne de toi. Quoi, c'eſt mon fils qui m'ôte l'unique reſſource, & la conſolation la plus douce, qui puiſſe reſter aux malheureux! Dans ma peine, j'élevois mes regards vers le Ciel; je me diſois à moi-même: « Il y a un Dieu » témoin de mon innocence: » & j'étois conſolé. » Il y a un Dieu qui permet » l'injuſtice des hommes, & qui ne la fait » pas; qui, par rapport à moi, ſaura bien en

» tirer les plus grands avantages ; qui tôt
» ou tard jugera ma cause ; qui confondra
» les desseins des méchans, & me rendra
» avec usure les fruits de ma soumission
» & de ma patience. » Maintenant quel langage veux-tu que je tienne ? & que m'offriras-tu qui puisse me dédommager des consolations que tu m'enleves ?

Si tout arrive par une fatalité aveugle, je n'ai donc plus rien à attendre que du hazard ; je cours donc le risque affreux d'être à jamais le seul qui saurai que j'étois innocent ; rien ne peut donc compenser les pertes qu'on a faites une fois ; les maux qu'on éprouve ne sont donc, à le bien prendre, qu'une source de désolations & de regrets ; notre patience est vaine ; & souvent sans ressource devant les hommes, il ne faut en chercher alors que dans le désespoir ? C'est-à-dire encore, que si je ne puis me promettre aucune justice de leur part, tu condamnes la vieillesse de ton malheureux pere à descendre dans le tombeau, non-seulement sans honneur, mais sans espérance.

Désolante doctrine*? Est-ce la raison, est-ce la vertu qui t'a fait naître, & à quoi pourrois-tu être bonne, qu'à rassurer les méchans? Mais, mon fils, sans prétendre sonder avec toi les abîmes d'une métaphysique trop abstraite (*a*), dis-moi cependant, (& quelle que soit la confiance que tu veux bien avoir en moi, je n'en appelle dans cet instant qu'à tes propres lumieres) dis-moi sur quel fondement solide tu pourrois croire que la matiere & le hazard tout seuls, par une nécessité fatale, aient formé l'univers: car ici par-tout la nature des choses te dément.

Ne vois-tu pas que dans ton systême de la nécessité toutes choses seroient donc absolument nécessaires; qu'elles ne pourroient pas être autrement qu'elles ne sont; que jamais tu n'aurois pu les concevoir simplement contingentes & possibles (*b*); que le mouvement étant essentiel à la matiere, l'idée même du repos seroit contradictoire; que tout étant nécessaire, & nécessairement ce qu'il est,

chaque être ne seroit susceptible ni de plus ni de moins; que par une force irrésistible chaque corps auroit toujours la même quantité de mouvemens, & chaque mouvement la même direction; que la communication des mouvemens & des forces, quoique absurde dans tes principes, devroit du moins se faire selon des loix nécessaires, & les loix du mouvement ne le sont pas?

Ecoute comme en parle le savant Leibnitz : » J'ai découvert que les loix du » mouvement, qui se trouvent effectivement dans la nature, & sont vérifiées par les expériences, ne sont pas » à la vérité démontrables, comme seroit » une proposition géométrique : mais il » ne faut pas aussi qu'elles le soient. Elles » ne naissent pas entiérement du principe » de la nécessité; mais elles naissent du » principe de la perfection & de l'ordre; » elles sont un effet du choix & de la » sagesse de Dieu. Je puis démontrer ces » loix de plusieurs manieres; mais il faut » toujours supposer quelque chose qui

» n'eſt pas d'une néceſſité abſolument
» géométrique : de ſorte que ces belles
» loix ſont une preuve merveilleuſe d'un
» Etre intelligent & libre, contre le ſyſ-
» tême de la néceſſité abſolue & brute de
» Straton & de Spinoſa *. »

Mais dis-moi encore, cher Valmont ;
ſi c'eſt la matiere, qui, par une néceſſité
aveugle, a formé l'univers, d'où te ſont
venus tant d'idées & de ſentimens ſi con-
traires à leur principe, & dès-lors impoſ-
ſibles dans leur origine ? Comment ſe
trouvent dans toi & dans tes ſemblables
ces notions & ces caracteres de prudence,
de prévoyance & de choix, qui répugnent
dans le ſyſtême de la fatalité ? Comment
une conſcience, des remords, une loi
morale & des devoirs naturels ſentis par
tous les hommes ? Comment, ſous l'em-
pire de la néceſſité abſolue, le ſentiment
intime & l'idée de la liberté ? Que dis-je !
ſorti de la matiere, aurois-tu des idées ?
& Locke (*c*), qui n'oſoit décider ſi Dieu

* Eſſais de Théodicée, n. 345.

ne pouvoit pas donner à la matiere la propriété de penſer, n'a-t-il pas commencé par établir qu'elle étoit incapable de penſer par elle-même, & qu'elle n'avoit pu ſe donner ce qu'elle n'avoit pas? Ainſi dans tes principes que de contradictions, mon fils, avec la nature & les choſes telles qu'elles ſont (*d*)!

Mais enfin, ſi c'eſt une cauſe aveugle qui a formé le monde, pourquoi par-tout de l'intelligence & de la ſageſſe? Pourquoi des rapports ſi évidens entre les êtres qui le compoſent? Pourquoi de l'ordre dans les choſes (*e*), & l'idée, le ſentiment de l'ordre dans ton ame, qui preſque par-tout le découvre, le ſaiſit & l'admire. Je ne les mets pas dans les choſes ces rapports; je ne les y ſuppoſe pas; ils y ſont indépendamment de mes perceptions & de ma volonté.

O mon fils! contemple le monde que tu habites; de quelque côté que tu tournes tes regards, dans le tout & dans les parties, quel ordre, quels rapports n'appercevras-tu pas? Chaque choſe eſt évidem-

ment faite l'une pour l'autre : la terre, les cieux, les mers, les élémens & les saisons, tout se lie, tout s'enchaîne, & concourt à l'harmonie de tous les êtres : & songe que les proportions ne s'étendent pas à ce monde tout seul ; il faut qu'elles embrassent l'immensité de l'univers, & l'assemblage de ces corps célestes, dont les distances prodigieuses & l'étonnante grandeur épuisent les calculs des plus vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumiere qui brillent au firmament, ces mondes semés de toute part avec tant de magnificence & d'éclat, forment un systême complet où tous les corps pesent les uns sur les autres, & s'impriment un mouvement réciproque ; où tout se tient, & par des loix générales se prête un secours mutuel & est soumis à une mutuelle dépendance. Si l'ordre, si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, si étroitement liés, si nécessairement enchaînés, le reste du systême s'écroule (*f*) ; & ici, Valmont, les pro-

portions ſont immenſes, & les rapports ſont infinis.

Maintenant, mon fils, de l'infiniment grand deſcends à l'infiniment petit. A l'aide du microſcope, conſidere ces animalcules (*g*), qui ſont des millions de fois plus petits qu'un grain de pouſſiere; ils ont leur tête, leur bouche, leurs yeux, & dans ces yeux leurs fibres, leurs muſcles & leur prunelle; ils ont leurs veines, leurs nerfs & leurs arteres; ces veines ont leur ſang, ces nerfs leurs eſprits, ces eſprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores, & ces pores ſont remplis de parcelles, qui chacune ont leur figure, & ſe rompent, ſe diviſent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables, & dont aucun effort d'eſprit ne peut nous faire concevoir la petiteſſe, ſe forme dans la proportion la plus exacte un être vivant & animé. Cet être a des alimens qui lui ſont propres; il a ſon chile & ſes humeurs; il a ſes fonctions comme les autres corps, la trituration, la circulation du ſang, la

digeſtion, la génération, & toutes ces opérations, qui ſont autant de merveilles de la nature & de témoignages irréſiſtibles de l'intelligence, de la ſageſſe & de la toute-puiſſance de ſon auteur.

Si tu veux des objets qui ſoient plus à ta portée, choiſis, mon fils, parmi ceux qui t'environnent, ou, ſi tu l'aimes mieux, prends au hazard, & examine. L'oiſeau qui vole, le poiſſon qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a ſa police & ſes loix, l'inſecte induſtrieux qui pourvoit avec tant d'art à ſes beſoins & à ceux de ſes petits qui vont éclore, la chenille rampante qui ſe métamorphoſe dans le plus léger papillon, la plante qui végete, l'arbuſte qui croît à l'aide des ſucs qui le nourriſſent, la ſemence que la terre reçoit dans ſon ſein & te rend au centuple, le pépin qui devient pour ton uſage arbre, fleurs & fruits, l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pu expoſer la ſtructure ſans s'écrier dans l'enthouſiaſme dont il étoit ſaiſi, qu'il avoit chanté le plus bel hymne en l'honneur de la

Divinité, chaque partie de la nature, chaque être, examine-le ſelon les loix les plus ſéveres; conſidere bien ſa conſtruction & ſa fin; par-tout, mon fils, par-tout tu trouveras de l'ordre, & tu en ſeras tranſporté. Tu verras que dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'Auteur de toutes choſes n'a pas négligé le juſte rapport des parties entr'elles (*h*): tu verras que l'art eſt toujours groſſier auprès de la nature (*i*); que plus on ſoumet l'un à la critique, plus il paroît imparfait; & plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés & de perfection: tu verras dans tout l'univers un arrangement de cauſes ſans nombre, qui agiſſent par-tout avec poids & meſure, pour opérer des effets prévus & déterminés; & ſaiſi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope: » L'ordre eſt la premiere loi du Ciel. * «

Ne parles donc plus, Valmont, de

---

* Order is Heav'n's firſt Law. *Eſſai on Man*, ep. 4.

combinaiſons, de jets, de chance & de hazard : dans un nombre infini de jets, oppoſé à un nombre infini de rapports, où tout démontre l'intelligence & la raiſon, ô mon fils ! tu ne trouveras pas même un contre l'infini ; & après toutes tes combinaiſons tu ſeras toujours forcé d'avouer qu'il eſt abſurde de mettre de l'ordre & de la ſageſſe dans les effets du hazard (*k*).

Ainſi, mon fils, l'univers eſt un livre ouvert à tous les hommes ; & ſi tous ne ſavent pas y lire l'exiſtence d'un Etre ſuprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le ſentiment dans leur cœur. Et d'où vient-il ce ſentiment de la Divinité, ſi naturel, que, quelques ſophiſmes qu'on invente pour la combattre, un cri ſourd & involontaire les dément toujours en dépit de nous-mêmes ; ſi conſtant, ſi univerſel, que les nations les plus barbares, que les peuples les plus ſauvages, même en la défigurant, s'accordent tous à la reconnoître : d'où vient-il, puiſque enfin il n'y a point d'effet ſans cauſe ; &

que ces ſentimens pris dans la nature ne peuvent avoir que l'Auteur même de la nature pour principe ?

D'où te vient encore, cher Valmont, cette idée ſi grande, ſi noble, ſi belle, qui t'éleve ſi fort au-deſſus de toi-même & de tout ce qui t'environne ; l'idée de l'infini ? Ton eſprit tout ſeul n'a pu l'enfanter ; & j'admire comment il peut la concevoir : rien de fini n'a pu te la donner ; & cependant elle eſt en toi, & tu la conçois clairement. Elle te repréſente une réalité pleine & entiere, une exiſtence abſolue, que rien ne diviſe, que rien ne limite, que rien ne renferme, qui eſt la même en tout temps, en tout lieu ; ou plutôt qui n'a rapport ni au lieu, ni au temps, mais qui dans ſon immenſe étendue les embraſſe ſans en être formée ni meſurée, & les ſurpaſſe infiniment. Tu la diſtingues cette idée magnifique, poſitive & réelle, de celle de tout être fini, de tout objet même indéfini (*l*), quelque prodigieux qu'il te paroiſſe : tu la diſtingues, & tu aſſignes très-nettement

ce qui lui convient ; comme tu excluſ avec la plus grande préciſion tout ce qui ne lui convient pas : tu ne confonds point avec elle cette eſpece d'infini, ſi improprement dit, dont les bornes échappent à l'imagination, ſans échapper à la raiſon. Cette idée qui t'étonne, qui te fait diſparoître à tes propres yeux, réponds-moi, mon fils, d'où l'as-tu reçue (*m*), s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée ; puiſque l'effet ne peut plus être excellent que ſa cauſe, & qu'il ne peut ſe trouver dans l'un que ce qui ſe trouve éminemment dans l'autre ?

O infini ! ô mon Dieu ! qui vous rendez vous-même préſent à mon eſprit lorſque je vous conçois, ah ! que vous raviſſez l'ame qui vous contemple ! que vous l'ennobliſſez & que vous la ſatisfaites, lors même que dans ſes hautes & ſublimes penſées vous la forcez d'avouer devant vous ſa petiteſſe & ſon néant !

O Valmont ! inſtruit par les idées les plus claires de ton entendement & les

plus pures lumieres de ta raiſon, convaincu par les ſentimens de ton cœur, au milieu de cette harmonie univerſelle, de cet accord de tous les êtres à publier leur Auteur, ſerois-tu preſque le ſeul qui oſaſſes le méconnoître? Nouveau Titan, en eſcaladant les Cieux, ne craindrois-tu pas d'être accablé du poids de l'univers? Eh, que te reviendroit-il d'avoir refuſé à Dieu ton hommage? Tu n'es point méchant, & ſans avoir joui des malheureux fruits du crime, tu perdrois les plus grandes douceurs & les charmes les plus réels de la vertu. La nature, devenue pour toi ſtupide & muette, ne parleroit plus à ton eſprit, ni à ton cœur; elle ne te feroit plus entendre ce langage ſi touchant, qui multiplie les ſentimens par la vue des bienfaits. Dans les ſombres méditations de ta dangereuſe philoſophie, le monde ne t'offriroit plus qu'un triſte chaos, un vuide affreux, & un ſilence éternel. N'ayant plus de principe commun qui te lie à tous les êtres, ton ame preſque inſenſible pour tout autre que pour toi, ne

verroit bientôt plus dans l'univers qu'elle-même : la sécheresse & la dureté de l'égoïsme prendroient en toi la place du sentiment ; & si tu cherches du plaisir, ah ! mon fils, tu changerois en des plaisirs faux, & restraints à des bornes trop étroites, des plaisirs véritables.

O toi encore qui as l'ame si droite & des mœurs si pures, songes-tu bien, cher Valmont, que tu n'aurois plus en effet aucune regle des mœurs ! Les notions du juste & de l'honnête, qui rendent l'homme si respectable à lui-même, ne seroient plus à tes yeux, si tu étois conséquent, que des conventions bizarres qu'un commun intérêt auroit formées, & que l'intérêt personnel pourroit anéantir *. La

---

* Et qu'en effet il anéantiroit bientôt. *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un de bien sensé ; *& après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

» Je n'entends point, dit M. Rousseau, » qu'on puisse être vertueux sans religion ; » j'eus long-temps cette opinion trompeuse, » dont je suis très-désabusé. « *Lettre sur les Spectacles.*

vertu, ſtérile & ſans honneur, ne ſeroit plus que le fol enthouſiaſme d'un eſprit foible; le coupable heureux & triomphant auroit raiſon de ſe féliciter lui-même; & le crime ne ſeroit plus que dans la mal-adreſſe. Tu aurois tort de te plaindre qu'on t'enleve ton épouſe & tes biens; & l'unique droit pris dans la nature, ſeroit le droit du plus fort (*n*).

Ces conſéquences te font horreur, & ton cœur les dément; mais elles ſont juſtes, Valmont; & ſi ton cœur, ſi ta raiſon même les déſavouent, comprends donc combien il eſt naturel d'en déſavouer le principe.

Je remets à un autre moment à répondre aux difficultés que tu m'oppoſes; pour ton propre bonheur je ne tarderai pas à les réſoudre.





*Suite de la quatrieme Lettre.*

Le mal moral t'effraye, cher Valmont, & de l'état présent du monde naissent les doutes qui t'affligent*. » S'il y a en nous » des idées de justice, pourquoi donc si » peu d'équité dans les hommes? Pour- » quoi l'Etre suprême qui préside sur eux, » s'il est juste lui-même, permet-il que » la vertu soit malheureuse quelquefois, » & que les méchans prosperent? Pour- » quoi des passions, des erreurs & des » crimes? Pourquoi....? « O mon fils! si tu prétends interroger sur tous les

* Quand il naîtroit du mal moral des objections insolubles, que s'ensuivroit-il? Sur de si grands objets nous ne devons pas nous flatter de tout résoudre; & il suffit pour tout esprit raisonnable qu'une vérité soit établie sur les preuves les plus convaincantes, pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle: sans cela, que de vérités géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines!

points

points l'Etre infini qui t'a créé, je l'avoue, tes pourquoi ne finiront jamais. Demande donc pourquoi tu n'es pas infini toi-même, pour pouvoir le comprendre ? Pourquoi un esprit borné, foible partie d'un tout immense, ne peut pas en saisir tous les rapports ? Pourquoi Dieu n'a pas fait de toi un pur Esprit, un Ange, & n'en a fait qu'un homme ? N'est-ce pas assez que par la voix de tous les êtres il t'apprenne qu'il existe ; qu'il le crie au fond de ton cœur ; qu'il se rende sensible dans toutes ses œuvres ; que le jour l'annonce au jour, & que la nuit l'annonce à la nuit ? N'est-ce pas assez qu'il t'ait rendu capable de le connoître ? & que te faut-il de plus pour l'adorer ? L'astre brillant qui t'éclaire cessera-t-il d'exister pour toi, parce qu'il se couvre de nuages ?

Mais il faut à Valmont des réponses plus précises, & un esprit qui raisonne avec Dieu ne se contentera pas d'un langage si humble.

Eh bien, mon fils, écoute, & daigne

me répondre à ton tour. Si un Dieu intelligent & sage a formé l'univers, pour quelle fin l'a-t-il pu former que pour une fin digne de lui ? & quelle autre fin digne de Dieu, que Dieu même ? C'est donc pour lui que Dieu a tout créé ; c'est-à-dire, pour manifester ses perfections, & recevoir de sa créature la gloire qui leur est due. Or est-il une gloire complette est-il pour l'Etre souverainement parfait, pour un être intelligent & sage, un hommage réel, si de toute part il est contraint & forcé, s'il n'est rendu par aucun sentiment volontaire ? Compose à la gloire du souverain Monarque la plus brillante cour ; parmi tous les êtres possibles, imagine un monde formé des créatures les plus parfaites, qui de degré en degré s'élevent, pour ainsi parler, jusqu'à l'Etre suprême ; fais les sonder tous les décrets de sa sagesse, mesurer tous les effets de sa puissance, le contempler en lui-même & dans les transports les plus vifs, les ravissemens les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer & le servir ; qu'est-ce, mon

fils, aux yeux du souverain Etre, que ce monde nouveau, si grand, si parfait & si pur? qu'est-ce au fond, s'il fut toujours sans choix & sans liberté, qu'un monde automate, mu par des ressorts nécessaires? Ah! moi-même alors je dirois: « Nobles » & vastes intelligences, esprits célestes, » êtres fortunés, gardez vos brillantes » prérogatives; & pour que mon Dieu » soit servi, soit aimé comme je conçois » qu'il mérite de l'être, quelques mo- » mens encore laissez-moi ma liberté. «

Oui, mon fils, tel est le sentiment qui me ravit & m'enchante; & je ne me trouve jamais si heureux & si grand; Dieu lui-même ne me paroît jamais si véritablement l'être par excellence, que lorsque je m'éleve vers lui, & que je lui dis: » Mon Dieu, je vous aime, je » vous adore, & foible que je suis, envi- » ronné d'objets qui vous disputent mes » penchans & mes hommages, c'est par » choix, & non par contrainte, que je » préfere de tout mon cœur de vous » adorer & de vous aimer. «

Cette effusion d'un cœur sensible, cet hommage d'un être libre & reconnoissant te paroît-il donc indigne du Dieu qui a formé l'univers, & ne convenoit-il pas à sa gloire ?

Mais, Valmont, si la liberté de quelque créature devoit nécessairement entrer dans le systême du monde pour la gloire du créateur ; si tu supposes avec moi des êtres libres qui puissent rendre à Dieu un hommage volontaire, tu supposes donc aussi qu'ils pourront le lui refuser ; qu'ils pourront dès-lors être justes ou injustes, vertueux ou coupables : tu supposes qu'ils pourront faire un mauvais choix, se livrer à des erreurs, & s'assujettir à des penchans déréglés : tu supposes que Dieu, pour une fin souverainement sage, & sans cesser d'être ce qu'il est, a pu permettre qu'il y eût dans le monde des passions, des erreurs & des crimes ; qu'il a pu les prévoir sans être obligé de les empêcher ; qu'il peut les voir sans être obligé à chaque instant de les punir ; qu'il suffit en un mot que pour lui-même,

pour le plus grand bien, pour la perfection du systême total de la création, il ait fallu de la liberté dans l'homme, & que par la suite son bon ou son mauvais usage soit tôt ou tard puni ou récompensé.

Voudrois-tu, mon fils, pour que les hommes ne pussent se tromper, qu'ils fussent sans cesse frappés d'une lumiere irrésistible? Ils ne seroient plus sujets à l'erreur, j'en conviens; mais ils ne seroient plus libres. Veux-tu, pour qu'ils ne puissent s'égarer, qu'ils n'aient que des affections douces & incapables de déréglement & d'excès? Ils n'auront point de passions, il est vrai; mais leur hommage ne sera pas également méritoire. Veux-tu du moins que, dès qu'un mortel audacieux franchira les bornes prescrites à sa raison, la punition éclate, & suive aussi-tôt le crime? la vertu triomphera, le vice sera confondu; mais, contraints par l'évidence & la promptitude du châtiment, les hommes n'auront plus de liberté. Ah! plutôt, mon fils, admire

comment, dans l'ordre actuel des choses, tout est tempéré de maniere que l'homme voit assez clair, pour pouvoir connoître par des preuves sensibles les vérités morales & s'y soumettre, & cependant n'est pas tellement contraint à les recevoir, qu'il ne puisse toujours trouver des difficultés & des prétextes pour s'y refuser. Admire comment ses passions, toutes impérieuses qu'elles sont, l'émeuvent, l'agitent, le troublent, mais ne le contraignent pas, &, par le cri du repentir, lui laissent, jusques dans sa défaite, le sentiment de sa faute & l'aveu tacite du mauvais usage de sa liberté : admire dans l'homme ce choc & ce balancement continuel des passions, des sens & de la raison : observe les regles qu'il trouve en lui-même, les impressions dangereuses qui tendent à l'en écarter, les motifs puissans qui l'y ramenent, la voix de la conscience qui le presse, l'espoir ou la crainte de l'avenir qui tour-à-tour le retiennent ou l'encouragent ; & tu connoîtras l'homme, & la cause en partie

des mysteres qu'il renferme : tu connoîtras la sagesse des desseins de Dieu sur lui, & tu avoueras que dans ce monde tout est disposé en faveur du mérite & de la liberté.

Maintenant, Valmont, s'il te reste sur la nature, les dégrés & le nombre de nos passions & de nos erreurs des objections à former, détermine, avant toutes choses, jusqu'à quel point devoient aller dans chaque homme ses lumieres, & le terme précis où devoient s'arrêter ses passions, pour être en équilibre avec sa liberté, pour concourir à l'ordre universel, pour former dans une juste proportion l'harmonie de ses facultés entr'elles & avec le bien de la société.

D'ailleurs, mon fils, détermine encore ce que comporte la nature des choses prescris des loix au Créateur, & dis lui ce qu'il pouvoit donner ou refuser à sa créature, ne pouvant pas la rendre aussi parfaite que lui. Car enfin ne vois-tu pas, cher Valmont, que des êtres nécessairement limités seront toujours nécessaire-

ment imparfaits, & que ce n'eſt que dans leur accord entr'eux que tu dois chercher la plus grande perfection qui puiſſe leur convenir ? Si cependant ces combinaiſons immenſes ſe refuſent à tes recherches, ah ! cher Valmont, que reſte-t-il à faire à ta raiſon que d'admirer, adorer & ſe taire ? Dans mes principes tu n'auras jamais que des difficultés à combattre ; &, dans le malheureux ſyſtême que tu fais valoir, ſouviens toi que tu aurois de toute part des abſurdités à dévorer.

Etre ſuprême que j'ai le bonheur de connoître, unique auteur de tout ce que je ſuis ! Vous, qui preſcrivez aux aſtres leur cours, & à la mer ſes limites, juſques dans les choſes que vous ſoumettez à mes lumieres vous preſcrivez des bornes à ma raiſon ; &, d'après ce que vous lui faites concevoir, vous exigez ſon hommage ſur les choſes mêmes qu'elle ne conçoit pas. Je vous le rends cet hommage, ô mon Dieu ! je m'abaiſſe, je me confonds & m'anéantis devant vous : c'eſt

le plus légitime usage que je puisse faire de ma raison. Votre grandeur infinie vous met trop au-dessus d'elle, pour qu'elle puisse mesurer sur ses foibles idées toute la sagesse de vos voies; & vous ne seriez plus ce que vous êtes, si je pouvois entierement vous comprendre. Pour prix de ma soumission, Seigneur, je ne vous demande qu'une grace, c'est d'éclairer mon fils.

---

## NOTES.

PAGE 34.

(a) *Les abîmes d'une Métaphysique trop abstraite.* La Métaphysique est comme presque toutes les autres Sciences; on peut en distinguer deux sortes: l'une vraie, qu'on ne peut trop respecter, & l'autre fausse, qui n'a proprement de la Métaphysique que le nom. L'une, exacte & circonspecte dans ses notions, mesurée dans sa marche, juste & sure dans ses conséquences, est prise de l'évidence même de nos idées, ou du sentiment intime; & celle-ci ne peut être rejettée, sans révoquer en doute

presque toutes nos connoissances, dont elle est le fondement. L'autre, plus fiere, forme des systêmes, pose des principes hardis, dont elle tire des conclusions droites, mais qui ne sauroient avoir plus d'autorité que les principes dont elles émanent : ou bien encore elle commence par des idées claires & distinctes, par des vérités reconnues ; mais bientôt après elle s'élance au-delà de ses principes, elle les perd de vue, & ne bâtit plus que sur des hypothèses. C'est alors à la Métaphysique simple, ou, si l'on veut, à la Logique à observer ses écarts, & à la ramener, s'il est possible, à la vérité qu'elle a quittée pour des chimeres.

*IBID.*

(b) *Simplement contingentes & possibles.* Ce mot de *contingent*, dans la bouche du Marquis de Valmont, effarouchera ici bien des gens ; cependant il est à sa place, & ne peut pas même être suffisamment suppléé par un autre. Dès qu'on a bien développé l'idée de l'*être nécessaire*, & par opposition celle de l'*être contingent*, tous les vains systêmes de matérialisme, & de nécessité absolue par rapport à l'univers, tombent infailliblement. Il n'y a plus une seule substance, un seul être, comme Spinosa le suppose gratuitement ; il

n'y a plus de hazard ou de fatalité ; il n'y a plus de développement & d'ordre nécessaire ; il y a des êtres créés ; & leurs modifications sont, par une détermination libre, l'ouvrage du même être qui les a produits.

Voici en peu de mots ce que l'évidence nous dicte à cet égard. J'existe ; donc il existe quelque être nécessaire ; c'est-à-dire, qui, par une nécessité inhérente, absolue, prise dans sa nature, existe de toute éternité, & trouve en lui-même sa maniere d'exister : autrement il faudroit que tout ce qui existe, ou comme substance unique, ou en quelque nombre que vous le supposiez, eût le néant pour principe. Secondement, un être, qui, par une nécessité absolue, trouve en lui-même de toute éternité son existence & sa maniere d'exister, est dès-lors un être indépendant, immuable dans tout ce qui le compose. Clarke prouve même * que par sa seule existence nécessaire, absolue, indépendante, il est infini. Troisiemement, si l'être nécessaire est immuable, indépendant, je ne suis donc pas l'être nécessaire, non plus que tout ce qui m'environne & tout ce qui existe dans cet univers dont je fais

* De l'existence de Dieu Prop. VI.

partie ; puisqu'en moi, hors de moi, tout varie ; tout est dans un assujettissement & une dépendance réciproque.

> Le temps qui donne à tout le mouvement & l'être,
> Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
> Change tout dans les cieux, sur la terre & dans l'air ;
> L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer :
> Flore embellit d'un champ l'aridité sauvage ;
> La mer change son lit, son flux & son rivage ;
> Tandis que l'Eternel, le Souverain des temps,
> Demeure inébranlable en ces grands changemens.
>
> VOLTAIRE.

Le systême de Spinosa n'est pas seulement opposé aux premieres notions que nous venons d'établir ; il est encore manifestement absurde en lui-même. Il suppose qu'il n'y a qu'un seul être simple, indivisible, formant un même tout sans parties réellement distinctes, immuable dans sa substance, & éternellement varié dans ses modifications. Mais, selon l'axiome de contradiction, un même être ne pouvant pas être tel tout à la fois, & ne l'être pas, par exemple, être bon & méchant, vertueux & vicieux, blanc & noir au même instant & sous le même rapport, il faut nécessairement que la substance se multiplie par-tout où il y aura des modifications opposées. Or l'univers est rempli de ces sortes de modifications incompatibles

entr'elles & dans un même ſujet : ici regne l'amour, là le même objet n'excite que la haine ; tel eſt dans l'ignorance & les ténebres, tel autre eſt inſtruit & éclairé ; l'un veut ce que je ne veux pas, l'autre approuve ce que je blâme ; un corps eſt chaud, & l'autre eſt froid ; ce n'eſt par-tout que modalités contraires. Il y a donc réellement plusieurs parties diſtinctes qui les renferment, pluſieurs êtres différens, pluſieurs ſubſtances dans l'univers. Par ſon ſyſtême, Spinoſa a donc fait, comme dit très-bien M. de Fénélon, un monſtre dont la raiſon a honte & horreur.

Je ne prends d'ailleurs ce ſyſtême que dans ſon principe : car dans ſes preuves & tout ſon appareil de démonſtrations, il renferme bien d'autres contradictions.

PAGE 36.

(c) *Locke qui n'oſoit décider*, &c. Locke, dans ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*, *liv.* 4, *ch.* 10, §. 9 *& ſuivans*, diſtingue premierement deux ſortes d'êtres, les uns penſans, tels que nous-mêmes, les autres non penſans, comme l'extrémité des poils de la barbe, la rognure des ongles. Il prouve enſuite qu'un être non penſant, ou la ſimple matiere, ne ſauroit produire un être penſant ; & comme

le premier être, l'être nécessaire doit nécess rement contenir & avoir actuellement tou les perfections qui peuvent exister dans suite, il en conclut que le premier être éter ne sauroit être non pensant. En second li il prouve que cet *être éternel pensant* n'est matériel : 1°. parce que chaque partie de tiere, comme matiere, est non pensante qu'un être pensant ne sauroit être composé même de parties qui ne pensent pas ; 2°. p qu'une seule partie de matiere, en qualité matiere, ne peut être pensante ; 3°. parce qu certain amas de matiere non pensante, peut être pensant, soit qu'il soit en mou ment ou en repos. Il répond enfin aux ob tions sur l'éternité de la matiere ; pour f voir qu'elle n'est pas coéternelle avec un et éternel. Voyez le développement de toutes vérités dans l'auteur même.

PAGE 37.

(d) *Ainsi dans tes principes que de con dictions, &c.* » Ceux qui ont dit qu'une fata » aveugle a produit tous les effets que n » voyons dans le monde, ont dit une gra » absurdité : car quelle plus grande absur » qu'une fatalité aveugle qui auroit produit » êtres intelligens ? « *Esprit des Loix, l.* 1, 

IBID.

(e) *Pourquoi de l'ordre dans les choses?* Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante, & qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui regne dans le monde; & si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton ne trouvoit pas de raisonnement plus convaincant & plus beau, en faveur de la Divinité, que celui de Platon, qui fait dire à un de ses interlocuteurs: » Vous » jugez que j'ai une ame intelligente, parce » que vous appercevez de l'ordre dans mes » paroles & dans mes actions; jugez donc, » en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y » a une ame souverainement intelligente. « *M. de Voltaire, Métaph. ch.* 1.

» Dieu a laissé en ces hauts ouvrages, dit » Montagne, le caractere de sa divinité, & ne » tient qu'à notre imbécillité que nous ne le » puissions découvrir. Le ciel, la terre, les » élémens, notre corps & notre ame, toutes » choses y conspirent: il n'est que de trouver le » moyen de s'en servir; elles nous instruisent » si nous sommes capables d'apprendre. «

PAGE 3[illegible].

(f) *Le reste du systême s'écroule.* Oui, s'il

eſt queſtion d'une chaîne néceſſaire, & qui ne ſoit pas l'ouvrage d'une première cauſe infiniment ſage, toute-puiſſante, & libre, qui puiſſe à ſon choix, & par des loix ſupérieures, diſpoſer, modifier, briſer, anéantir quelque partie de cette chaîne, ſans que pour cela tout le reſte du ſyſtême en ſouffre ; car enfin il ſeroit difficile de prouver, par exemple, qu'un grain de ſable anéanti par la toute-puiſſance de Dieu, feroit rentrer l'univers dans le chaos.

Mais ſans trop preſſer d'ailleurs le ſyſtême de la chaîne des êtres, qui n'a encore pour lui que des ſemi-preuves, ſi l'on peut ainſi parler, & qui, pris dans un certain ſens, entraîne bien des difficultés, on ne peut nier du moins, premiérement qu'il n'y ait une gradation admirable dans les différentes claſſes d'êtres que nous connoiſſons, ce qui a fait dire aux plus grands Phyſiciens qu'il n'y a point de ſaut dans la nature ; & en ſecond lieu, que les rapports entre les différentes parties de cet univers ne ſoient innombrables. Par exemple, la ſeule poſition du ſoleil relativement à la terre, nous offre les plus dignes ſujets d'étonnement & d'admiration. Suppoſez ce vaſte corps un peu plus ou un peu moins éloigné, le degré de chaleur ſera néceſſaire-

ment trop foible ou trop grand, & la terre, glacée toute entiere ou brûlée, cessera de pouvoir porter des plantes, des animaux & des hommes. Il faut dire la même chose des degrés de lumiere que le soleil fait parvenir jusqu'à nous, de leur proportion avec nos yeux, & de mille autres rapports semblables, qu'il seroit trop long de développer.

PAGE 39.

(g) *Considere ces animalcules, qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussiere.* » Leuwenhoek, ce Scrutateur assidu de la nature, a découvert le premier que cette matiere blanchâtre, qui se met autour de nos dents, est toute pleine d'animalcules. J'ai voulu, dit M. Sulzer, m'assurer par moi-même de la vérité de cette assertion. Dans ce dessein j'ai fait un microscope, dont le diametre est d'un quart de ligne, ou de la 48e partie d'un pouce de France. Je m'en suis servi pour examiner cette matiere que les alimens laissent autour de nos dents, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre pour les nettoyer, & j'ai suivi exactement le procédé de Leuwenhoek. J'ai trouvé non-seulement que son rapport & la description qu'il donne de ces animalcules étoient justes,

mais encore, après bien des expériences, je suis venu à bout de connoître exactement la figure & la grandeur des plus petits d'entre eux qu'il n'avoit pas pu déterminer. La plus grande partie de leur corps est ronde, & ils ont avec cela une petite queue fort courte, de sorte que toute leur figure ressemble assez à celle des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies lorsqu'elles viennent d'éclorre.

Leur grandeur me paroît comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite espece ; & comme mon microscope grossit des millions de fois les objets, il est clair que dans un espace de la grandeur d'un semblable grain de poudre, il peut y avoir plusieurs millions de ces animalcules ; chose aussi véritable qu'elle paroîtra incroyable à la plupart des hommes. « *Essais de Physique appliqués à la Morale.* Voyez les *Mélanges Philosophiques* de M. Formey.

PAGE 41.

(h) *N'a pas négligé le juste rapport des parties entr'elles.* De tous les ouvrages de la nature, qu'on en montre un seul, une seule plante, un seul arbre, un seul animal, dont l'espece soit défectueuse dans quelqu'une de

ſes parties ; par exemple, une eſpece entiere d'animaux, qui, ayant quatre pieds, ne puiſſent marcher qu'avec trois, & en aient un d'inutile ; un gros fruit tenant, dans tous les arbres de la même eſpece, à des branches trop foibles, & qui le laiſſent tomber avant ſa maturité. On trouve dans les Indes un arbre de la grandeur du laurier, dont le fruit, nommé *jaca*, fait ſeul la charge d'un homme : mais ce fruit croît ſur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas aſſez fortes pour ſoutenir un ſi grand poids. ( Voyez l'*Hiſtoire Moderne*, *t.* 5, *p.* 47. ) Eſt-ce donc le hazard qui, dans cette ſuite immenſe d'êtres différens dont l'univers eſt compoſé, a ſi bien combiné tous les rapports ? Eſt-ce le hazard qui a donné un germe aux animaux & aux plantes, & qui en perpétue ainſi l'eſpece ? Seroit-ce le hazard qui, ſelon la loi générale, auroit fait naître chaque animal de l'union des deux ſexes, & les auroit tellement diſtingués pour une fin ſi néceſſaire ? Seroit-ce lui qui auroit formé l'homme dans le ſein d'une femme, puiſqu'il eſt prouvé qu'à le conſidérer indépendamment d'une puiſſance créatrice, il ne peut être formé ailleurs ; & qu'en conſéquence la rencontre fortuite des

avec la serpe ou avec la truelle; tout y découvre un artisan mal-habile qui ne connoit pas la matiere qu'il met en œuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse & des ressorts, dont la structure, l'artifice & l'entretien sont connus de lui seul. Dans les dehors vous trouverez par-tout de la magnificence, de la symmétrie, de la finesse & des graces. « *Entret.* 1. Voyez aussi la *Théologie des Insectes* de M. Lesser, *l.* 1, *ch.* 3, vers la fin.

PAGE 42.

(k) *Qu'il est absurde de mettre dans l'ordre & de la sagesse dans les effets du hazard.* » Je serai toujours persuadé qu'un horloge prouve un Horloger, & que l'univers prouve un Dieu. « *M. de Voltaire*, Lettre à la suite de sa *Métaphysique*. Et ailleurs : » Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.... Des Géometres non Philosophes ont rejetté les causes finales; mais les vrais Philosophes les admettent, & comme l'a dit

un Auteur connu, un Cathéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux Sages. «

» Si je croyois le systême d'Epicure, dit l'Auteur des *Lettres Juives*, chaque jour en examinant le cours du soleil, en le voyant paroître sur notre horison & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô hazard éternel, dérangement incompréhensible, confusion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement! souffre que je te rende les hommages que d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout bon, tout puissant & tout sage.* « Lettre 28.

Selon la réflexion de Nieuwentyt, déja faite long-temps avant lui par les Sages du Paganisme. » Si l'on disoit à un athée que des pierres jettées sans dessein forment un édifice admirable ; que les cordes des instrumens les plus harmonieux se sont rangées d'elles-mêmes, & que le vent en tire par des secousses des sons qui nous charment ; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu besoin d'un Maître qui leur donnât tant de grace, de majesté, de tendresse, de mouvement & d'action ; que dans les plus beaux tableaux,

les attitudes les plus variées, les airs passionnés, la distribution des lumieres, les dégradations des couleurs, la plus belle perspective, ne sont que l'ouvrage de quelques couleurs jettées au hazard : celui à qui on avanceroit de tels paradoxes, les regarderoit comme les propositions d'un homme sans raison. Nous ne demandons de lui que la même équité, quand nous lui montrerons des ouvrages que toute l'industrie des hommes ne peut imiter. « *De l'existence de Dieu*, *p.* 8. » Quoi, si le concours des atomes peut faire un monde, dit Cicéron, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ? « *De nat. Deor. lib.* 2, *c.* 37, *n.* 98.

La nature est vieillie, répondent admirablement bien certains Philosophes, qui la font tantôt jeune, tantôt vieille, selon le nouveau systême qu'ils adoptent, ou les difficultés qu'ils ont à résoudre : Eh quoi donc, l'est-elle en effet, lorsqu'il s'agit de féconder, comme autrefois, les germes que le Créateur a mis dans son sein, & d'enfanter par des loix constantes & uniformes les êtres qu'il y reproduit chaque jour ?

PAGE

PAGE 43.

(1) *De tout objet même indéfini*, &c. Il y a dans le manuſcrit : » Tu la diſtingues cette idée magnifique, poſitive & réelle, de celle de tout être fini, de tout infini négatif, ou pour parler plus juſte, de tout objet indéfini, quelque prodigieux qu'il te paroiſſe «

On ne fait plus, ce me ſemble, tant de difficulté de donner à l'infini des Géometres le nom plus exact d'*indéfini*, d'*inaſſignable*, ou d'*incomparable*, comme l'appelle Leibnitz. En effet, » cet infini, dit M. de Voltaire, en parlant des calculs de Newton, n'eſt au fond que *l'impuiſſance* de compter juſqu'au bout, & la hardieſſe de mettre en ligne de compte ce qu'on ne ſauroit comprendre «

Sur ces mots d'idée *poſitive & réelle*, qu'il me ſoit permis d'ajouter ici une réflexion priſe d'un Auteur auſſi reſpectable par ſes vertus que par ſes lumieres. » En exprimant des qualités bornées, nous diſons quelque choſe de poſitif du ſujet en qui elles réſident ; comme quand nous diſons d'un homme qu'il excelle dans une ſcience, qu'il poſſede un talent, une vertu, qu'il eſt quelque part, qu'il a vécu un tel nombre d'années. N'eſt-ce donc

pas, & à bien plus forte raiſon, parler de Dieu en termes très-poſitifs, que de dire de lui qu'il fait tout, qu'il eſt ſouverainement parfait, qu'il eſt par-tout, qu'il eſt éternel ? Une meſure limitée d'être & de perfection offre une idée poſitive; combien plus la plénitude & l'immenſité de l'être & de la perfection ? « Et plus bas: » Les expreſſions que le langage humain nous fournit pour parler de Dieu, ſont toujours diſproportionnées à l'idée magnifique & ſublime que nous avons de la Divinité. L'impuiſſance & le déſeſpoir d'en trouver de parfaitement propres, nous font ſouvent abandonner les propoſitions affirmatives pour recourir aux négatives. Celles-ci corrigent ce que les premieres ont de défectueux. C'eſt une raiſon pourquoi l'on a dit, qu'il eſt plus facile d'énoncer ce que Dieu n'eſt pas, que ce qu'il eſt. Mais ſi l'on y prend garde, une idée n'en eſt que plus *poſitive*, pour être au-deſſus de nos foibles expreſſions.... D'ailleurs il y auroit de la contradiction, qu'on pût s'aſſurer de ce que Dieu n'eſt pas, en ignorant totalement ce qu'il eſt. « M. l'Archevêque de Vienne, ci-devant Evêque du Puy. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même.*

PAGE 44.

(m) *Cette idée.... d'où l'as-tu reçue, s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée.* De toutes les idées, la plus simple est celle de l'infini ; & c'est sans doute ce qui est cause qu'on ne pourroit en donner une définition plus claire que ne l'est le terme qu'on chercheroit à définir. Cette idée est commune à tous les hommes de toutes les nations, de tous les siecles, & presque de tout âge. Tous, dans mille circonstances & en différentes manieres, s'expriment d'après elle, & tous se font entendre ; tous en tirent des conclusions très justes. Il n'est personne si grossier, & si ignorant qu'on le suppose, pour peu qu'on le rende attentif à ses propres idées, qui ne distingue celle-là de toute autre. Quant aux Philosophes qui la combattent, parce qu'ils en redoutent les conséquences, & qui prétendent que nous n'avons point de véritable notion de l'infini, leurs objections mêmes la supposent : car enfin pourroient-ils argumenter contre lui, s'ils n'avoient dans leur entendement quelqu'idée, je ne dis pas complette, mais distincte, qui pût leur servir de terme de comparaison, lorsqu'ils en

nient la possibilité, ou qu'ils en attaquent les définitions. Eh d'ailleurs ont-ils bonne grace de nier l'infini, lorsque nous en faisons un attribut de la Divinité, eux, qui par une contradiction étrange, en font dans tous leurs systêmes un attribut de la nature & des combinaisons qu'elle enfante ?

Non seulement nous avons l'idée claire & distincte de l'infini, comme nous venons de le faire voir, mais de quelque maniere qu'on la considere, elle nous rappelle à l'être nécessaire qui nous l'a donnée; premiérement, dans son origine, elle ne peut être formée, ni par analyse, ni par composition; ce seroit la détruire que de lui donner pour élément ou pour principe quelque objet fini que ce pût être; secondement, à la considérer dans sa nature, elle ne peut être une idée claire & distincte de l'infini, sans que l'infini ne soit au moins possible; car il n'y a que l'impossible dont on ne puisse avoir d'idée; or l'infini ne peut être possible sans exister, & ne peut exister sans exister par lui-même; troisiémement, dans son objet elle renferme essentiellement l'idée de l'existence nécessaire, & c'est ce qui a donné lieu à ce célebre argument de Descartes, auquel on chercheroit envain

une réponſe ſatisfaiſante : » Je dois affirmer d'un objet tout ce qui eſt renfermé dans ſon idée claire & diſtincte, puiſque c'eſt là le principe évident de toutes nos connoiſſances ; or l'idée de l'être infiniment parfait renferme clairement & diſtinctement l'exiſtence néceſſaire : donc je dois affirmer comme une choſe évidente, que l'être infiniment parfait exiſte néceſſairement. «

PAGE 47.

(n) *Et l'unique droit pris dans la nature ſeroit le droit du plus fort.* » Sortez de-là, (de l'idée d'un Dieu, & d'un Dieu juſte qui punit & qui récompenſe) » je ne vois plus, dit M. Rouſſeau, qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier, qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bonheur aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim : tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie : quiconque a dit

dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé. « Je citerai souvent par la suite l'Auteur si critiqué, si vanté, dont j'emprunte ce passage. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse le lire tout entier sans danger, & que ce qu'il y a d'excellent dans ses ouvrages, ne rende que plus dangereux & plus nuisible tout ce qui s'y rencontre de faux & de vicieux !

M. de Voltaire ne s'est pas exprimé avec moins d'énergie sur le même objet. » Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur & vengeur : Sylla & Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens. Auguste, Antoine & Lépide, surpassent les fureurs de Sylla. Néron ordonne de sang froid le meurtre de sa mere. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur étoit alors éteinte chez les Romains ; ( *ou du moins très-affoiblie, sur-tout parmi les grands.* ) L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne & agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes : car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il desire, ou tout ce qui lui fait obstacle ; les prieres les plus

tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de la rage.... Une société particuliere d'athées qui ne se disputent rien, & qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. «

» Les athées, dit le même Auteur, sont pour la plupart des Savans hardis & égarés, qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses & de la nécessité. «

Ajoutons enfin ces belles paroles de M. de Montesquieu : *La religion est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.* » Quand il seroit inutile, dit-il ailleurs, que les Sujets eussent une religion, il ne le seroit pas que les Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines puissent avoir. Un Prince qui aime la religion & qui la craint, est un lion qui cede à la main qui le flatte, ou à la voix

qui l'appaise. Celui qui craint la religion & qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible, qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore. « *Esprit des Loix*, *liv.* 24, *ch.* 2.





## LETTRE V.

*Du Marquis à la Comtesse* *.

Je ne puis vous exprimer, ma chere fille, toute la part que je prends à vos inquiétudes & à vos peines. Vous craignez en épouse, & moi en pere. Vous savez combien le bonheur de mon fils & le vôtre m'intéressent; & je frémis autant que vous de la funeste atteinte que le Baron de Lausane peut y porter.

L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions & ses doutes, & me fournit par-là les moyens d'y répondre. Je ne cesserai de le faire avec tous les ménagemens qu'exigent ses propres intérêts & ceux de la

* Il faut observer que cette cinquieme Lettre, & la quatrieme qui la précéde, sont à-peu-près de même date, & ont été envoyées par le même Courier: ce qui a souvent lieu par rapport à celles qui les suivent.

vérité. Son empire est fondé sur la persuasion, & non sur la contrainte; elle se prouve cette vérité sainte, & ne se commande pas; & je ne ferois qu'aigrir & révolter mon fils, si je prétendois dominer sur sa raison, au lieu de l'éclairer. Aussi, ma chere Emilie, je raisonnerai toujours avec lui, moins en maître, moins en pere, qu'en ami; si cependant il est une amitié plus persuasive & plus tendre que celle d'un pere.

Je prévois qu'il ne me dira pas tout: il lui coûtera moins de me parler des égaremens de son esprit que de ceux de son cœur, si celui-ci vient à s'égarer; mais sur ceux-là du moins puisse-t-il toujours s'ouvrir à moi sans réserve! En dissipant les uns par une douce lumiere, il nous sera plus facile de remédier aux autres. Pour vous, ma fille, ne sortez point du plan que vous vous êtes tracé. N'oppôsez en toutes circonstances à Valmont que la tendresse d'une épouse jointe à la douceur & à l'égalité constante d'une ame vraiment chrétienne. Son caractere

naturellement bon ne tiendra pas long-temps contre les charmes réels d'une piété solide, & la sagesse de vos procédés.

Que je vous sais gré, mon aimable Emilie, de votre façon de penser par rapport à votre mari! Ce ton de simplicité & de franchise, qui convient si bien à des amours légitimes, & sur lequel aujourd'hui on prétend jetter du ridicule, est cependant celui de la raison, de la nature & du sentiment; & je vais moi-même, par un style plus conforme à ma tendresse & aux épanchemens de mon cœur, le reprendre avec toi.

Ne crains pas, ma fille, de me rendre le confident de tes peines, comme j'eusse desiré l'être uniquement de ton bonheur. La fausse délicatesse qui te porteroit à me les dissimuler seroit aussi funeste à Valmont, qu'elle te seroit préjudiciable à toi-même: privée de tout appui, sans autres lumieres que les tiennes, tu en aurois moins de forces pour soutenir les épreuves que le Ciel te prépare; & à

l'égard de ton mari, moins de ſecours pour les mettre à profit. Eh, auprès de qui te ſeroit-il permis de chercher ici-bas des conſolations & des lumieres, ſi ce n'eſt auprès d'un pere? Tu vois, mon Emilie, que je ne prétends pas diſſiper tes craintes par une fauſſe aſſurance; j'aime mieux y joindre les miennes, & conſulter enſemble la conduite que nous devons tenir.

Je connois trop bien les ſources honteuſes, les funeſtes progrès & les ſuites malheureuſes de l'incrédulité, pour n'en rien craindre par rapport à mon fils. On l'appelle force d'eſprit *; & elle ne prend ſa ſource que dans la foibleſſe d'une ame vaine & puſillanime que ſubjugue le reſpect humain, que domine un fol orgueil,

* » Les eſprits-forts, dit la Bruyere, ſavent-» ils qu'on les appelle ainſi par ironie? Quelle » plus grande foibleſſe que d'être incertain » quel eſt le principe de ſon être, de ſa vie, » de ſes ſens, de ſes connoiſſances, & quelle » doit en être la fin! «

qui n'a pas assez de ressources en elle-même pour se faire un mérite indépendant de la singularité, & sur-tout qui n'a ni assez de courage pour surmonter des passions qui l'asservissent, ni assez de vertu pour suivre constamment une religion sainte, qui, en les domptant, rend à l'homme toute son énergie & sa liberté. On peut être devenu incrédule par principes, en étayant peu-à-peu son orgueil & ses passions de systêmes plus raisonnés; mais ce n'est pas ainsi qu'on l'a été d'abord. J'ai vu bien des mécréans; mais je n'en ai jamais vus qui aient commencé par l'être de bonne foi *.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'à peine l'incrédulité germe-t-elle dans un

* » Le desir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules, qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* « M. d'Alembert, *Mélanges*; &c. *de l'abus de la critique en matiere de Religion.*

cœur, qu'on reçoit avidement tout ce qui la nourrit. On ne s'occupe, dès cet instant, que des difficultés frivoles que les passions élevent contre la religion, que des vains phantômes qu'on se fait à soi-même pour se croire dispensé de s'y soumettre, que des abus qui souvent la défigurent; & on ne veut faire aucune attention à toutes les choses qui la démontrent : on entasse sans exactitude, sans discernement & sans preuves, argument sur argument pour la détruire; les plus foibles objections prennent à nos yeux toute l'évidence & toute la force des preuves les plus solides; la mauvaise foi nous prête des armes au défaut de la vérité : on emploie, comme Lausane, l'ironie, lorsqu'on se sent pressé par le raisonnement; comme l'oiseau auquel on a coupé l'extrémité des aîles, mais qui vole encore de branche en branche pour échapper à la main qui le poursuit, on passe rapidement d'un objet à l'autre, & on épuise tous les subterfuges pour ne pas paroître obligé de se rendre.

Ainsi chaque jour la croyance des plus saintes vérités s'affoiblit, l'incrédulité s'augmente; elle épuise les imaginations les plus folles, elle adopte les opinions les plus extravagantes, elle se fait les systêmes les plus absurdes; elle change tous nos principes, elle altere toutes nos idées, elle corrompt tous nos jugemens, elle infecte nos mœurs; & si quelquefois, lassée elle-même de ses contradictions, elle revient à des principes plus sages, à une façon de penser plus conséquente; ce n'est le plus souvent qu'après nous avoir fait perdre l'habitude & le goût de toutes les vertus.

Ils appellent préjugés tout ce que la religion renferme: sans doute parmi ceux qui la croient, il y en a qui l'ont reçue sans l'avoir examinée; mais en ce sens il y a des préjugés de toute espece, & je n'en vois pas de plus réels & de plus ridicules que ceux de l'incrédulité. Souvent elle s'éleve contre la croyance de tous les siecles & de toutes les nations, & se repose sur la foi d'un seul homme;

plus ſouvent encore elle repouſſe les ſentimens les plus naturels, elle rejette ce que dicte à chacun de nous le ſens commun, pour conſulter les vains caprices d'une imagination bizarre, qu'un caprice plus bizarre encore détruit le moment d'après; ou, pour n'écouter que des paſſions aveugles, qui, en changeant d'objet, changent à chaque inſtant le ſyſtême qu'elles ſe ſont formé.

Ah! ſi la religion ne s'établit ellemême dans l'eſprit de la plupart des hommes que ſur la foi des préjugés, convenons du moins qu'elle offre en ſa faveur des préjugés plus légitimes; &, ne fût-elle appuyée que ſur des préſomptions, celles qui naiſſent de la ſublimité de ſes dogmes, de la ſainteté de ſes maximes, de ſa liaiſon néceſſaire avec la perfection, la gloire & le bonheur du genre humain, celles qui naiſſent ſurtout du caractere, des mœurs, de la conduite de ceux qui s'élevent contre elle, & de l'examen réfléchi des principes & des ſuites de leur incrédulité, ſeroient

plus que suffisantes à mes yeux, pour garantir une ame droite & sensée du danger de devenir incrédule, ou du malheur de l'être sans espoir de retour.

Par rapport à Valmont, malgré mes allarmes, & l'exposé malheureusement trop fidele que je viens de te faire des dangereux écarts où l'incrédulité nous entraîne, je ne suis pas sans espérance. Si sa jeunesse & les séductions de Lausane ont pu l'égarer, je me flatte du moins que ses égaremens ne dureront pas assez long-temps pour altérer en lui tous les principes de raison, de droiture & de mœurs, qui peuvent aider à le ramener. Ne te laisse point abattre; éleve constamment tes regards vers le Ciel; prie pour ton mari, tandis que je travaillerai à dissiper ses doutes; & sois assurée que tes gémissemens & ta douceur feront plus que mon travail & mes efforts.

A l'égard de Lausane, je conçois ton nouvel embarras, & combien est délicate la conduite que tu dois tenir. Il est l'ami de Valmont; ami dangereux, ami per-

fide peut-être, mais que tu es forcée de ménager. Evite-le, tant que tu pourras le faire avec bienséance ; que ton extrême réserve lui en impose : s'il te voit quelquefois un visage plus ouvert & un air plus enjoué, qu'il s'apperçoive aisément qu'il ne le doit qu'à la présence de ton mari. Du reste ne l'aigris point contre toi, pour ne pas le rendre encore plus dangereux; ménage-le, sans te compromettre ; en matiere de religion, ne dispute point avec lui ; plains-le, & ne le hais pas.

Je ne puis souffrir, chere Emilie, ce zele trompeur, qui, de la haine des opinions fausses & erronées, nous fait passer jusqu'au mépris & à la haine des malheureux qui sont dans l'erreur. Maudit soit à jamais le préjugé qui fait haïr, au nom du Dieu de charité, des hommes qu'il nous recommande si fortement d'aimer ! Hélas ! ne sont-ils pas assez infortunés, les aveugles qu'ils sont, pour mériter la pitié la plus tendre ? Ils trouvent déjà leur châtiment au fond de leur cœur ; ils gagnent bien moins aux plaisirs qu'ils

se permettent, qu'ils ne perdent du côté des lumieres & des avantages dont ils se privent : & après tout, puisque ce sont des hommes, puisqu'ils sont nés comme nous pour la vérité & pour le bonheur, ne devons-nous pas leur souhaiter ardemment de devenir plus éclairés, s'il se peut, & plus heureux ? J'avoue que Lausane s'oppose à ta propre félicité ; mais tu sais, ma fille, par quel sentiment il t'est permis de t'en venger. Conserve ta belle ame toujours sensible & bienfaisante, toujours tranquille & exempte de tout levain d'aigreur & d'inimitié ; &, jouissant ainsi de toi-même, la paix de ton cœur te dédommagera abondamment de celle que les hommes paroîtroient te refuser.

Tu ne me parles point de ta grossesse que déja tu soupçonnois avant mon départ. Conserve-toi, ma chere enfant, pour toi, pour ton mari, & pour les doux fruits d'une union que le Ciel a pris plaisir à former : conserve-toi pour un second pere, qui vit dans toi & dans Valmont, plus que dans lui-même.

*P. S.* Je reçois à l'instant, ma fille, un nouvel ordre de la Cour. J'y suis encore suspect, quoique si éloigné d'elle ; ou plutôt mes ennemis sans doute me croient encore trop près d'eux, & m'envoient à l'autre extrémité du Royaume. J'apprends aussi qu'ils sont parvenus à me faire dépouiller de mon Gouvernement, & qu'on l'a donné au fils du Duc De ... Je respecte, jusques dans leur injustice, la volonté de mon Souverain ; &, s'ils me dépouillent de mes dignités & de mes biens, ils ne pourront pas du moins me dépouiller de mon attachement pour lui, ni de ma soumission aux volontés du Ciel. C'est presque l'unique bien qui me reste, & celui-là sera toujours en mon pouvoir.



## LETTRE VI.

*Du Comte de Valmont à son Pere.*

Qu'il m'est doux, ô le plus tendre de tous les peres, de m'instruire avec vous; & que je sens vivement tout le prix des lumieres que vous daignez répandre sur moi! Des vérités, dont l'entiere conviction sera en moi le fruit de vos soins & de votre amour, pourroient-elles jamais me devenir importunes? Continuez donc à m'éclairer; pardonnez-moi mes doutes en faveur de ma franchise; & que je vous doive le précieux avantage de les voir disparoître, pour faire place à la certitude. Si je m'égare, vous me ramenerez bientôt; & faire sortir votre fils des ombres de l'erreur, c'est lui donner une seconde fois la vie. Qui peut d'ailleurs, mieux que vous, faire goûter la raison, & contraindre à l'aimer? Vous prêtez à ses leçons tout l'empire de la vertu qui vous les dicte; & rien ne me paroît plus

persuasif que la voix du Juste qui annonce un Dieu. Mais croiriez-vous, mon pere, que c'est cette même vertu que vous faites briller, qui combat le plus vivement en moi les lumieres que vous m'offrez, qu'elle semble renverser d'une part ce que de l'autre elle cherche à établir, & que, sans le vouloir, vous me prêtez les plus fortes armes contre vous? Je ne cesse de comparer vos sentimens & vos malheurs, les mérites & la récompense. Quoi, me disois-je, avec plus de feu encore que je ne l'avois fait jusqu'ici, tant de grandeur d'ame, & tant d'infortune! J'étois plongé dans ces tristes idées, qui pesent si fort sur le cœur d'un fils, & dans ce moment j'apprends votre nouvelle disgrace. Quel coup pour mon cœur & pour ma raison!

Ah! vous êtes donc condamné à être le jouet des événemens & du sort, à être continuellement dans l'agitation & le trouble, à éprouver tout ce que la mauvaise fortune a de plus humiliant & de plus pénible! On vous dépouille de

vos honneurs, de vos biens, & le prix des services & du mérite devient celui des brigues & de la faveur. Je sais que votre grandeur n'étoit pas dans vos titres, qu'on ne vous ôtera pas la noblesse de votre origine, ni celle de vos sentimens, & que vous serez toujours assez grand, puisque vous l'êtes par vous-même : je sais que tant que je n'aurai pas succombé sous les efforts de l'envie, tant qu'il me restera quelques biens, mon pere sera toujours assez riche : mais enfin le sort en est-il moins injuste? Eh, quoi, vous n'étiez donc pas assez malheureux ! On ne vous laisse pas même dans votre Patrie une retraite où vous puissiez jouir en paix de quelques douceurs de la société, de quelques agrémens de la nature; & le plus triste séjour est celui qu'on choisit pour le lieu de votre exil. On vous confine parmi des hommes rustres & sauvages, qui ne peuvent vous être d'aucune ressource, qui n'ont d'humain que la figure, & qui n'ont de commun avec vous que la dure nécessité de vivre; au

milieu des montagnes, des précipices & des forêts ; dans une terre ſeche & aride, où la culture eſt preſque ſans fruit, & le travail ſans ſalaire ; dans des lieux qui n'offrent que l'affreuſe perſpective de hameaux triſtement épars, de miſérables chaumieres, & que l'affligeante image de l'indigence de ceux qui les habitent.

Quel contraſte dans ce tableau avec les idées d'ordre auxquelles vous voudriez me ramener toujours, & que j'aimerois ſi fort à me rappeller ſans ceſſe à moi-même ! mais qu'elles ſont bientôt effacées par des objets où regne, hélas ! un déſordre trop réel !

Il y a, dites-vous, un Créateur ſouverainement bon, ſouverainement ſage ; & cependant je vois dans ce monde phyſique, ſur cette terre que j'habite, monts ſur monts, abîmes ſur abîmes ; je vois des irrégularités, des défauts dans la nature ; je vois par-tout des hommes ſujets aux beſoins, aux douleurs & à la mort. Etoit-ce bien pour eux la peine de naître ?

Hé

Hé pourquoi des maux dans l'univers ? Ah! s'il faut qu'il y ait des malheureux, du moins que le Ciel en excepte les hommes vertueux ! qu'il en excepte celui de tous qui m'eſt le plus cher; &, s'il en eſt beſoin, ô mon pere ! qu'il prenne, j'y conſens, ſur le bonheur de ma vie pour en former le vôtre !





## LETTRE VII.

*Du Marquis de Valmont à son Fils.*

DÉSABUSE-TOI, mon fils, & cesse tes murmures & tes plaintes ; je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l'agitation & le trouble, & jamais je n'ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi. Séparé d'une foule importune, loin des embarras & des intrigues, loin des esprits faux & des cœurs pervers, mes jours s'écoulent sans chagrin, sans inquiétude & sans ennui. La nature & mon propre cœur font ici mon unique étude, & dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfans, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoiqu'exilé dans ces lieux, mon ame n'y est point captive ; rien ici ne la dégrade ; rien ne l'asservit, & n'y enchaîne sa liberté. J'apprends de jour en jour à



La contemplation de la Nature.

*Si l'Homme naquit raisonnable et sensible,*
*la Religion naquit avec lui.*

ne détacher des objets auxquels je tenois encore; soumis aux décrets du Ciel, je le bénis des leçons qu'il m'envoie; je suis content, parce que sa volonté est devenue la mienne, & qu'il ne sauroit plus vouloir que ce que je veux moi-même.

Lorsque tu t'aigris de mon infortune, tu connois bien peu, cher Valmont, en quoi consiste le vrai bonheur: avec un esprit droit & un cœur tranquile, on le trouve par-tout, mais par-tout mêlangé, limité, si ce n'est dans la jouissance du souverain bien lui-même. Le bonheur est de toutes les situations & de tous les lieux; il ne se forme pas de quelques instans de notre vie, ni même de quelques-uns de nos jours; le coupable triomphant pourroit être heureux : mais il se forme d'une longue suite de momens, & la vie la plus uniforme dans son cours est aussi la plus fortunée. Il n'est pas attaché aux grandeurs & aux richesses; le faux éclat qui les environne ne sert trop souvent qu'à masquer les soins dévorans, la servitude & l'ennui de ceux qui les

possedent. J'étois grand, j'étois riche ; & j'étois moins satisfait. S'il falloit des biens ou des titres pour parvenir au bonheur, peu d'hommes pourroient y prétendre : cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs desirs. Il ne dépend donc pas des jeux de la fortune, des caprices du sort ; & de même que c'est par le cœur qu'on est vraiment noble & vraiment grand, c'est par lui aussi qu'on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins, (& on en a peu quand on n'a que ceux qu'on ne s'est point donnés) un esprit humble & résigné, un cœur qui s'ouvre aux douceurs du sentiment, & qui se ferme aux tourmens de l'amour-propre, des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une ame où tout s'accorde, voilà la source du vrai bonheur. C'est alors qu'on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens ; mais pour en jouir, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans crainte de reproche ; il faut reconnoître un Dieu, Valmont, & ne pas être en

guerre avec la raiſon que nous tenons de lui.

Tu vois donc que je puis être heureux, ou travailler à le devenir : ici tout concourt à ma félicité. Ces hommes ſi ruſtiques, ſi ſauvages à tes yeux, & que tu crois incapables de me fournir aucunes reſſources, ne ceſſent de m'en offrir; ils ont beſoin de moi, & tous mes vaſſaux qu'ils ſont, j'ai encore plus beſoin d'eux. C'eſt dans la diſgrace, mon fils, qu'on ſent le mieux le prix des hommes. Ces bonnes gens, qui ne m'avoient jamais vu, ne ſavent quelle fête me faire; ils s'empreſſent à l'envi à me donner tous les ſecours dont je n'ai pu me paſſer juſqu'ici, & dont ils ſavent ſi bien ſe paſſer pour eux-mêmes; ils le font ſouvent pour le ſeul plaiſir de m'être utiles, & la bonté de leur cœur donne à leurs moindres ſervices un prix que tout le mien ſuffit à peine pour payer. De mon côté je travaille à les rendre heureux, & pour mo c'eſt commencer à l'être. A t'entendre, ces hommes n'ont preſque rien de commun

avec moi. Que dis-tu? Ils ont de commun l'humanité. Ah! fais diſparoître ces différences extérieures que ſouvent une ſorte de hazard a fait naître, qui prouvent ſi rarement en faveur du mérite, & tu appercevras toujours entre un homme & un homme les rapports les plus vrais. Pour moi à qui rien d'humain n'eſt étranger *, & qui reſpecte dans chacun de mes ſemblables ma propre nature, je puiſe dans ceux mêmes que tu traites avec tant d'indifférence, & que tu ne regarderois, ce me ſemble, qu'avec une ſorte de mépris, des plaiſirs qu'un monde poli n'avoit pu me donner.

C'eſt dans ces hameaux, ſi éloignés de la contagion des Villes, que je retrouve la bonhommie & la ſimplicité des premiers âges. C'eſt ici que regnent une gaieté ſans fard, & le contentement au ſein du travail; ici la ſanté, la paix & le ſimple néceſſaire ne laiſſent point en-

* *Homo ſum; humani nihil à me alienum puto.* Terent.

vier le luxe des Cours & le tumulte des Cités; ici la nature conserve son empire & ses droits, & ne permet point de rougir des nœuds qu'elle a formés: les noms sacrés de pere, d'ami, d'époux & de frere, s'y donnent & s'y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu'ils expriment, & l'on y fait retentir à chaque instant au fond de mon cœur le cri touchant de l'humanité. O humanité! humanité! doux penchant des ames vraiment nobles! que malheureux sont ceux qui t'oublient, qui mettent à la place des douceurs que tu procures, des larmes de tendresse que tu fais couler, la sécheresse & la dureté que l'orgueil enfante, & qui dans leur fausse grandeur, se font gloire de tout, excepté d'être hommes!

Tu conçois, mon fils, qu'en pensant ainsi, il m'en coûte peu de me trouver exilé parmi ce peuple, qui habite une terre, le plus ancien héritage de nos aïeux. Je me rapproche de lui avec joie, & sans crainte il se rapproche de moi. Notre confiance mutuelle produit des

ſcenes d'attendriſſement & de bienveillance, que je préfere de beaucoup à toute la pompe des grandeurs, & à tous les hommages des Courtiſans. Le vieillard m'amene ſon fils, & me fait devant lui l'éloge de ſa ſoumiſſion & de ſa tendreſſe; il m'entretient de ſa famille, de ſon champ, de ſes troupeaux, du petit bien qu'il poſſede, ou de celui qu'il eſpere: quelquefois auſſi il me parle de ſes beſoins & de ſa miſere; je partage avec lui ſa peine; je fais enſorte qu'il n'en ait plus; ou je l'adoucis du moins, ſi je ne puis pas entierement la ſoulager. Dans d'autres momens il me demande des conſeils, & je lui en donne; j'y ajoute, s'il ſe peut, des lumieres qui le rendent dans ſa ſimplicité plus ſage encore & plus heureux. Ces bonnes gens veulent bien me faire le juge des différends qui ſurviennent au hameau; & en reſpectant les droits de chacun d'entr'eux, je fais en ſorte que tous s'en retournent contens. Souvent moi-même je les raſſemble pour être témoin de leurs jeux: dans des fêtes

champêtres je donne un prix au vainqueur ; j'établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail & pour la vertu ; & quand je n'ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs du triomphe. Je lis dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur maintien, combien ils y sont sensibles. Hélas ! ils daignent me respecter pour moi-même : ils font plus pour mon bonheur, ils me font goûter cent fois le jour la douceur d'être aimé. On dit que les gens de la Campagne sont méchans ; oui sans doute, ceux qu'on a rendu tels, en les rendant misérables. Ceux-ci sont naturellement bons ; & quand ils ne le seroient pas, ils le deviendroient, comme tous les autres hommes, en les traitant avec bonté.

Juge, mon fils, par le plaisir que je prends à te parler d'eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas toute entiere ; & une des choses dont je jouis le plus, c'est le

ſpectacle de la nature. Elle n'eſt pas dans ces contrées ſi inculte ni ſi privée d'attraits que tu la ſuppoſes ; & dans les lieux même les plus ſauvages, la nature a pour un cœur tranquile des charmes ſecrets que toute la richeſſe de l'art ne peut égaler. Lorſqu'au lever de l'aurore je me tranſporte ſur nos montagnes; que je vois le Ciel ſe teindre peu-à-peu des plus vives couleurs, un globe de feu paroître, s'élever, & par ſes rayons naiſſans effacer les ombres des collines oppoſées, les neiges ſe fondre lentement, & former des ruiſſeaux qui coulent près de moi avec un agréable murmure, des fleurs champêtres mêler leurs douces odeurs à celles des plantes qui croiſſent dans les fentes des rochers, des gouttes de roſée briller ſur ces fleurs, ſur les buiſſons voiſins & ſur les filamens légers qui voltigent à l'entour, les tranquiles zéphirs ſe jouer entre les feuilles des foibles arbriſſeaux, & en agiter mollement les branches; lorſque j'entends les oiſeaux, qui, par un tendre gazouille-

ment, ſaluent tous enſemble l'aſtre du jour, & préludent à de nouveaux concerts; lorſque je vois des tourbillons de fumée qui s'élevent des toits ruſtiques des Bergers & annoncent le retour du travail, le Bucheron qui, s'arrachant au repos, laiſſe ſa chaumiere pour s'enfoncer dans la forêt prochaine, les Laboureurs qui ſe répandent dans les campagnes, les troupeaux qui ſortent à pas lents des hameaux & ſe diſperſent ſur le penchant des collines, toute la nature qui s'éveille, &, ſans quitter encore une impreſſion de fraîcheur, reprend une vigueur nouvelle : ah ! quel enchantement j'éprouve ! & quel ennemi de la Divinité pourroit réſiſter à un ſpectacle ſi touchant!

Ravi par ces douces images, je me livre à la méditation la plus profonde; mon eſprit s'agite, mes penſées ſe preſſent, une ſorte d'enthouſiaſme éleve mon ame; j'entre dans les conſeils du Très-Haut; je crois aſſiſter au moment de la création.

Rien n'exiſtoit encore que celui qui exiſte par lui-même. Il parle ; l'univers eſt créé, le chaos ſe forme, & va ſe débrouiller à l'inſtant. La lumiere paroît, les élémens ſont diſtingués, les aſtres brillent au firmament, la terre reçoit ſa fécondité & ſa parure, le monde s'anime & ſe peuple de mille êtres divers ; chaque choſe a ſes loix, & le Créateur imprime par-tout des caracteres de ſa ſageſſe & de ſa liberté *. Cependant la nature n'a point encore de maître ; elle n'a point de centre commun qui lie les différentes parties qui la compoſent, & qui les ramene à leur véritable fin ; elle a des richeſſes, & elles ſont inutiles ; elle eſt faite pour être vue, pour être ſentie, & elle eſt aveugle, inſenſible, & n'a perſonne qui puiſſe admirer ſes dons, ni qui ſache les employer ; elle eſt muette, & n'a point de miniſtre & d'interprête qui puiſſe, en ſon nom, rendre gloire à celui qui la fait exiſter. Il lui

* Voyez ci-deſſus, Lettre IV, page 35, &c.

faut un être qui soit placé entre Dieu & ses ouvrages, qui réunisse en lui-même l'intelligence & la matiere, qui par son corps tienne à l'univers, & qui par sa raison tienne à son auteur. Dieu le forme cet être ; l'homme, par son esprit & par son cœur, est créé à son image ; l'homme existe pour lui, comme le monde que j'habite existe pour moi.

Mais parce que tout s'avilit par l'usage, & que nous cessons presque d'admirer & de sentir ce qui cesse d'être nouveau pour nous ; pour ne pas éprouver cette impression de l'habitude qui me rendroit ingrat, en me rendant insensible, je me mets un instant à la place du premier homme : ( car enfin, à moins d'admettre l'absurde & inutile chimere d'une succession d'êtres à l'infini, il faut bien qu'un premier homme ait existé ). Quel spectacle pour lui, lorsqu'il vit pour la premiere fois l'astre éclatant qui préside au jour, briller, s'avancer à pas de géant, remplir tout l'espace, s'élever sur sa tête, descendre à l'autre hémisphere, & embrasser

le Monde dans sa course; lorsqu'il vit les ténebres bannir insensiblement la lumiere pour l'inviter au repos, & lui ménager, avant son sommeil, l'admirable coup d'œil de cette superbe voûte, où un nouvel astre, & des étoiles sans nombre, semées sur un champ d'azur, temperent par une clarté douce & paisible les ombres de la nuit; lorsqu'il vit le soleil reparoître à son tour pour colorer, pour embellir sa demeure, pour échauffer, pour ranimer toute la nature; lorsque la terre couverte d'arbres, de fruits, de fleurs & de verdure tenta ses goûts & ses desirs pour satisfaire ses premiers besoins; que les animaux appellés devant lui vinrent lui offrir leur industrie, leurs forces, leur lait & leur toison; qu'une compagne vertueuse & tendre se présenta pour charmer sa solitude, & le faire vivre d'une vie plus douce encore dans un autre lui-même; lorsque tout dans l'univers parut être formé pour lui, & concourir à sa félicité: (rien ne la troubloit alors; il n'étoit pas encore infidele.) Ah! quelle admira-

tion, quelle ſurpriſe ne dut-il pas éprouver ! & quels furent dans ces premiers momens ſes raviſſemens & ſes tranſports ! Saiſi moi-même de l'admiration la plus vive, tranſporté hors de moi, je me leve, je m'écrie, je retombe proſterné, mes yeux ſe mouillent, mes mains s'entrelacent, mes paroles ſe confondent, & ma langue balbutie mon étonnement & les expreſſions de ma reconnoiſſance, à celui qui a tout fait & qui m'a tout donné. Tel fut ſans doute l'hommage du premier homme ; & s'il naquit raiſonnable & ſenſible, la religion naquit avec lui *.

* » Suppoſons, diſoit un ancien Philoſophe, des hommes qui euſſent toujours habité ſous terre dans de belles & grandes maiſons, ornées de ſtatues & de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux ; ſuppoſons que ſans être jamais ſortis de-là, ils euſſent pourtant entendu parler des Dieux, & que tout à coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittaſſent leur ſéjour ténébreux pour venir demeurer avec nous : que penſeroient-ils, en découvrant la terre ;

Mais où ſont donc, me diras-tu, ces grands objets d'actions de graces & de ſurpriſe? Ils ſont bientôt effacés par des objets tout contraires; & ſi le monde moral devoit avoir ſes dérangemens & ſes déſordres, pourquoi faut-il que le monde phyſique ait les ſiens?.....

Avant que de te répondre, il eſt juſte, cher Valmont, que je ſatisfaſſe à un devoir plus preſſant qui m'appelle. Il eſt queſtion de réunir dans ce moment une famille diviſée. Les héritiers d'un de nos

---

les mers, le ciel; en conſidérant l'étendue des nuées, la violence des vents; en jettant les yeux ſur le ſoleil; en obſervant ſa grandeur, ſa beauté, l'effuſion de ſa lumiere qui éclaire tout? Et quand la nuit auroit obſcurci la terre, que diroient-ils, en contemplant le ciel tout parſemé d'aſtres différens; en remarquant les variétés ſurprenantes de la lune, ſon croiſſant, ſon décours; en obſervant enfin le lever & le coucher de tous ces aſtres, & la régularité invariable de leurs mouvemens? Pourroient-ils douter qu'il n'y eût en effet des Dieux, & que ce ne fût là leur ouvrage? «

plus riches Laboureurs viennent me confier leurs prétentions diverſes & leurs intérêts. Je vais commencer par rapprocher, s'il ſe peut, leurs cœurs déja aigris par des plaintes réciproques ; & reprenant enſuite ma Lettre, je travaillerai à faire ceſſer les doutes qui t'agitent.





*Suite de la ſeptieme Lettre.*

CHERCHEROIS-TU des prétextes, mon fils, pour te diſpenſer du plus tendre hommage envers l'Auteur de tout bien? & ne feroit-ce qu'à l'égard de la Divinité, que la reconnoiſſance, ailleurs ſi douce à des ames bien nées, feroit un fardeau pour ton cœur? Ceſſe de calomnier la nature, Valmont; & avant d'y trouver des défauts, étudie-la du moins pour apprendre à la connoître.

» Pourquoi, par exemple, pourquoi » ces montagnes arides, environnées » d'abîmes, & qui déparent toute la » nature (*a*)? « Tu voudrois donc que la nature fût par-tout uniforme? Eh! ne vois-tu pas que tu perdrois dès-lors toute la beauté des contraſtes, & tous les charmes de la variété? Que feroit-elle, dans ſon uniformité conſtante & ſon exacte régularité, que reſſembler à l'art, &, après quelques momens de plaiſir, t'en-

nuyer comme lui ? Ah ! mieux inſtruite de tes goûts que toi-même, elle fait régner, juſques dans ſa variété confuſe & ſon déſordre apparent, une harmonie réelle & un ordre caché, dont les ſecrets rapports ſe font ſentir à notre ame par le plus doux ſaiſiſſement.

Aujourd'hui encore quel tableau magnifique m'ont laiſſé voir ſes prétendus déſordres ! J'étois aſſis ſur le ſommet d'une des plus hautes montagnes. Là, reſpirant un air plus pur, élevé au-deſſus de toute affection baſſe & terreſtre, dégagé en quelque ſorte de la matiere, & foulant aux pieds les paſſions humaines, je goûtois une volupté exempte de ſoins & de remords, & je contemplois d'un œil ſerein le riche & vaſte rideau qui s'offroit à ma vue. Tout-à-coup il s'éleve un brouillard épais; des nuages ſe forment ſous moi; je les vois ſe condenſer, s'obſcurcir, & du milieu de la montagne s'étendre juſques ſur les vallons; des tourbillons rapides roulent avec eux le nitre & le ſalpêtre, ſe heurtent, ſe cho-

quent & s'embrâſent ; de longs traits de feu ſillonnent le fond obſcur des nuages ; le tonnerre gronde, les nues crevent, & je vois la foudre remonter, redeſcendre en ſerpentant, entr'ouvrir à mes yeux des précipices, frapper les rochers, ſe briſer en éclats, & ſe perdre dans les abîmes. Parmi ces objets, que Dieu m'a paru grand ! Ah ! Valmont, témoin de ce ſpectacle, tu l'aurois toi-même adoré comme moi.

L'orage s'eſt diſſipé, mon eſprit a repris ſon premier calme, & une douce rêverie m'a conduit à des réflexions bien dignes de m'occuper. De l'élévation où j'étois, à l'abri des tempêtes, je jettois un regard ſur la ſcene orageuſe du monde : je conſidérois de loin, ſans inquiétude & ſans trouble, ce choc violent des intérêts & des paſſions des hommes, ces fortunes menſongeres qui creuſent ſi ſouvent des abîmes ſous leurs pas, ces phantômes de bonheur qu'un ſouffle renverſe, ces grandeurs fragiles qu'un coup de foudre réduit en pouſſiere, ce bruit de gloire &

de renommée, dont le vain ſon ſe perd dans les airs, & tout cet éclat trompeur du monde, qui eſt bientôt effacé par la nuit des temps : j'enviſageois ce que j'avois perdu; j'évaluois ce qui me reſte; & j'étois trop heureux. Car c'eſt ainſi que la nature, dans ſon ſpectacle varié à l'infini, offre par-tout des leçons, quand on la laiſſe parler, & qu'on ſe plaît à l'entendre. Mais trop plein d'un ſentiment qui ne cherche qu'à ſe répandre, je m'apperçois, cher Valmont, que je m'égare en converſant avec toi : revenons, & pardonne-moi mes écarts.

» Pourquoi des montagnes ? « Mais, mon fils, pourquoi des minéraux, des métaux & des foſſiles, ſi utiles, ſi néceſſaires à l'homme, & qui ne s'engendrent que dans leur ſein ? Pourquoi des neiges, qui couvrent leur ſommet, & qui par une fonte douce, & preſque continuelle, entretiennent le cours des rivières & des fleuves ? Pourquoi des fleuves, qui arroſent, qui fertiliſent nos champs, & qui prennent leur ſource au

milieu d'elles ? Pourquoi des vents, qui renouvellent, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui dispersent au loin les nuages, & dont les montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets, & rompent la violence ? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi tous les êtres qui composent l'Univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, & forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du Créateur (*b*). Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, & tu rompras du Monde l'harmonie toute entiere (*c*).

« Mais encore, pourquoi des besoins » dans l'homme ? « Hé pourquoi ces beaux nœuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, & qui naissent de nos besoins ? Pourquoi les douceurs de la société, & ses avantages si précieux pour des esprits raisonnables & des cœurs sensibles ? Pourquoi des vertus sociales, ces

belles & nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer ? Pourquoi sur-tout les charmes de la bienfaisance, & les mérites d'un cœur reconnoissant ? Pourquoi des besoins, dis-tu ? Eh pourquoi des plaisirs ? C'est à tes besoins mêmes que tu les dois. Comme la main toute-puissante de ton Créateur a répandu sur toute la nature un charme secret, elle a attaché à chacun de nos besoins un plaisir nécessaire, & ces plaisirs sont d'autant plus vrais, que nos besoins sont plus réels. Soit que l'aiguillon de la faim te presse, soit que tes yeux appesantis t'invitent au sommeil, soit que tes membres glacés redemandent une douce chaleur, tu ne peux satisfaire aux loix que t'impose la nécessité, que par des sentimens agréables *.

» Mais pourquoi donc de la douleur ? «

* On retrouve ces mêmes vérités, embellies de tous les charmes de la Poésie, dans un Auteur que tout le monde a entre les mains ; & que n'y sont-elles sans mélange !

O mon fils! à ta douleur même reconnois la bonté de celui qui t'a formé. C'est elle qui, prompte à se répandre sur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangemens qui y surviennent, des dangers qui te menacent, & des précautions que tu dois prendre; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer (*d*).

» Mais enfin, pourquoi des maux? » Pourquoi les maladies, les revers, l'in» digence & la mort? « Pourquoi des maux? pour la juste punition du crime, & pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite: ce sont les combats qui menent à la victoire: c'est dans la force & dans la grandeur d'ame que la vertu prend sa source; & où seroit l'ame forte & généreuse, s'il n'y avoit rien dans ce monde à supporter & à souffrir? Souviens-toi de cette pensée, vraiment grande, d'un ancien Sage: » Le plus beau spectacle pour le Ciel,

&

» & le plus digne de ses regards, c'est
» un Juste aux prises avec l'adversité. «

Mais si les calamités donnent un nouveau lustre à la vertu, elles ne sont pas moins nécessaires pour le châtiment du vice. Tu demandes pourquoi des maux? Eh, pourquoi des coupables? Et quel est l'homme qui ne l'ait jamais été? Quel est l'heureux mortel, si parfaitement innocent, en qui la souveraine Justice n'ait rien à reprendre & à punir? O mon fils! cette triste pensée rappelle à ma mémoire ces jours d'une ardente & présomptueuse jeunesse, que je voudrois, au prix de tout mon sang, retrancher de ma vie, ces jours écoulés dans les plaisirs, & perdus dans de folles erreurs. Alors, cher Valmont.... reçois cet aveu, & puisse ce qu'il a de pénible, effacer la honte de mes premiers désordres! alors j'étois devenu infidele. Ce n'étoit pas le ton du siecle qui m'avoit égaré; il n'étoit pas encore du bel air d'être incrédule. Je ne pensois donc pas à accommoder mes sentimens aux opinions des autres, & je ne me faisois pas

non plus un vain honneur de soumettre les autres à mes propres idées. Des passions naissantes avoient seules obscurci ma foi ; & j'eus bientôt achevé d'en secouer le joug, pour être coupable avec moins de remords. Chaque jour, dans un cercle d'amis dangereux que les mêmes causes avoient égarés, j'élevois de nouveaux systêmes, que ma raison elle-même détruisoit à l'instant; je cherchois la lumiere au sein des ténebres ; je cherchois la paix, & ne la trouvois pas : heureux du moins que l'agitation continuelle de mon esprit & de mon cœur, aidée du secours d'enhaut, ait eu la force de me ramener à la vérité ! Mais quoi, j'ai pu oublier ma foi ! j'ai pu blasphêmer la religion sainte que Dieu m'avoit donnée ! J'ai pu même refuser tout hommage & toute gloire à l'Auteur de mon être ; & je me plaindrois d'avoir quelque chose à souffrir ! Ah ! puisse bien plutôt la bonté de mon Dieu me ménager, avec la force de les soutenir, des peines plus réelles que celles que j'éprouve, pour

m'épargner un jour toutes celles que j'ai méritées!

O mon fils! quand ces premiers égaremens n'auroient pas souillé ma jeunesse, n'aurois-je rien à expier pour les jours dont elle a été suivie? J'ai pu avoir des vertus morales; j'ai pu être un honnête homme selon le monde; mais qu'il y a loin de-là aux devoirs & aux vertus du Christianisme! Interroge ainsi toutes les consciences, interroge ton propre cœur; & ne dis plus, pourquoi des maux?

Le dernier de tous les maux, & le pire aux yeux de bien des hommes, c'est la mort. Ah! elle est un mal sans doute pour celui qui n'a rien à espérer après cette vie; elle est un grand mal pour celui qui ne peut compter ses jours que par l'abus qu'il en a fait, pour le méchant qui a commis le crime avec goût, avec réflexion, par habitude, & qui ne s'est point repenti; elle en est un pour celui dont la vie stérile & sans honneur n'a contribué en rien à la gloire de son

Dieu, au bonheur de ses semblables; & qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle donc un mal pour celui à qui elle promet la jouissance du vrai bonheur; pour l'homme vertueux & bienfaisant, qui n'a pas reçu son ame en vain, dont presque tous les momens ont été marqués par le desir, par le soin de bien faire, & quelques-uns seulement par le regret d'avoir mal fait? Est-elle un mal pour le Juste dont elle termine les combats, & dont elle couronne la victoire; pour celui, qui, par une bonne vie, a appris à bien mourir? Ah! dès qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, dès qu'il s'est repenti du peu de mal qui est échappé à sa foiblesse, il a assez vécu pour lui-même, & la mort est un gain pour lui.

Eh, qu'aura donc la mort de si terrible pour moi, quand elle viendra terminer une vie que j'aurai tâché de rendre utile, & dont j'aurai pleuré les fautes & expié les erreurs? Plein de confiance dans la bonté d'un Dieu, qui, tout à la fois mon juge & mon pere, m'aura aidé lui-même

à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mon Roi qui me connoîtra mieux, de mes ennemis peut-être, qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, & qui avoueront qu'il n'a pas dépendu de lui qu'ils ne fussent plus heureux : je mourrai regretté de vous, mes chers enfans ; de vous, ma plus douce joie & le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres ; vous mettrez votre offrande sur le tombeau qui les renfermera ; vous l'arroserez de vos larmes ; &, pour vous consoler mutuellement, vous vous direz l'un à l'autre : » Il est parvenu au terme après » lequel il soupiroit ; ne lui envions » point son bonheur : puissions-nous » seulement, quand le temps en sera » venu, le partager avec lui ! Non, nous » ne l'avons pas perdu pour toujours ; » non, il n'est pas mort tout entier, » & c'est maintenant qu'il vit heureux. « Ainsi, Valmont, la vie n'est point un

fardeau, lorſqu'elle mene à une bonne mort; la mort n'eſt point un mal, lorſqu'elle conduit à une vie meilleure.

J'en ai dit aſſez pour t'éclairer. Lis ſans prévention, ſans paſſion, ce que ma tendreſſe pour toi m'a dicté; & tu n'auras pas de peine à être d'accord avec moi. J'ai pris en main la cauſe de Dieu même que tu ſemblois attaquer; il n'en a pas coûté à mon cœur pour la défendre; en coûteroit-il au tien pour ſe rendre?

Eh, comment oſerois-tu encore te refuſer à l'Auteur de ton être, & cenſurer ſes ouvrages? Es-tu donc élevé aſſez haut dans la nature, pour la voir toute entiere? Tu n'apperçois qu'un coin du tableau; mais du moins par la ſageſſe qui éclate dans ce qui eſt ſoumis à tes lumieres, juge de celle qui eſt cachée dans les choſes mêmes ſur leſquelles ta foible vue ne peut s'étendre. Il eſt certain que l'ordre ſe manifeſte juſques dans les moindres ouvrages du Créateur, & dès que nous pouvons en ſaiſir l'enſemble, nous n'y découvrons qu'harmonie

& que perfection : il n'est pas certain que ce que tu regardes comme un désordre en soit un. Que dis-je ! plus nos découvertes s'augmentent, plus nous voyons régner la sagesse, où d'abord nous avions peine à la reconnoitre ; & nous sommes bientôt forcés de convenir que ce qui nous paroissoit un mal est en effet la source des plus grands biens. Qu'il te suffise donc, après des épreuves si constantes, d'admirer ce que tu vois, & d'adorer ce que tu ne peux comprendre (*e*).

Apprends aussi, mon fils, à sentir tout le prix de la Religion. Elle agrandit nos espérances & nos vues ; elle répond à nos plaintes ; elle leve une partie du voile qui est répandu sur tout ce qui nous environne ; elle apaise les troubles & les craintes qui s'élevent au fond de notre cœur ; elle adoucit nos peines, épure nos plaisirs, donne une nouvelle vie à tous les êtres, nous rend plus chere notre propre existence, nous rend plus aimables tous les ouvrages du Créateur, & embellit à nos yeux l'univers : la nature

eſt morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu. Sans la Religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous a faits, pour ne penſer qu'aux maux que la néceſſité des choſes entraîne : nous ne voyons de la nature que ſes prétendues imperfections, des hommes que leurs vices, de nous-mêmes que nos contradictions & nos malheurs : la Religion nous reconcilie avec Dieu, les hommes, la nature & nous-mêmes. Sans la Religion, nous ne trouvons par-tout qu'obſcurité & que ténebres ; & ce qu'il y a de plus triſte encore, nous aimons l'aveuglement où nous ſommes plongés : par ſes rayons bienfaiſans tout redevient ſenſible, tout s'éclaircit & ſe colore ; le nuage ſombre qui nous déroboit la lumiere, ſe replie par degrés ; & la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C'eſt la Religion enfin qui nous enſeigne à tirer parti de toutes les ſituations de la vie, & qui nous démontre dans la pratique cette vérité, que l'on avoue bien quelquefois, mais que l'on ne goûte point ſans elle :

*c'est la seule vertu qui fait le bonheur* *.

Adieu, mon fils; je serai trop heureux moi-même, si j'ai pu parvenir à t'en convaincre. Garde ton cœur exempt de tout penchant déréglé, que tes mœurs soient pures, sois toujours vertueux; & la Religion te sera toujours chere; & tu te souviendras toujours avec plaisir qu'il y a un Dieu.

---

## *NOTES.*

PAGE 114.

(1) POURQUOI *ces montagnes arides?* » Les inégalités qui sont à la surface de la terre, qu'on pourroit regarder comme une imperfection à la figure du globe, sont en même temps, dit M. de Buffon, une disposition favorable, & qui étoit nécessaire pour conserver la végétation & la vie sur le globe terrestre. Il ne faut, pour s'en assurer, que

---

* Virtue alone is happiness. *Pope*, *ep.* 4, *v.* 312.

se prêter un instant à concevoir ce que seroit la terre, si elle étoit égale & réguliere à sa surface; on verra qu'au lieu de ces collines agréables, d'où coulent des eaux pures qui entretiennent la verdure de la terre, au lieu de ces campagnes riches & fleuries où les plantes & les minéraux trouvent aisément leur subsistance, une triste mer couvriroit le globe entier, & qu'il ne resteroit à la terre, de tous ses attributs, que celui d'être une planete obscure, abandonnée, & destinée tout au plus à l'habitation des poissons. « *Théorie de la Terre. Preuves, art. 9.*

PAGE 118.

(b) *Une chaîne immense entre les mains du Créateur.* » Un peu de philosophie fait incliner à l'athéisme; mais un plus grand savoir dans la philosophie ramene l esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes séparées & désunies, pourra s'y borner & n'aller pas plus loin; mais s'il les observe liées & enchaînées les unes aux autres, il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie qui a créé le tout, & qui en maintient l'arrangement; enfin il est obligé de reconnoître un Dieu. « *Bacon, Essais de Politique & de Morale.*

IBID.

(c) *Romps un seul anneau*, &c.

All nature is but art, unknown to thee;
All chance, direction, wich thou canst not see;
All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal good.

» Toute la nature est un art, mais qui t'est inconnu; tout ce qui te semble hazard est une direction sage que tu ne saurois voir; toute discorde apparente est une harmonie que tu ne comprends pas; tout mal particulier est un bien général. « *Pope, Essai on Man, ep.* 1, *v.* 289.

PAGE 120.

(d) *Ou qui te presse de les réparer.* » Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment reglent de même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés; & des douleurs, qui nous paroissent inutiles,

en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux. « *Théorie des Sentimens agréables.*

PAGE 127.

(e) *Et d'adorer ce que tu ne peux comprendre.* » Vous ne connoissez le monde que depuis trois jours,.... & vous y trouvez à redire. Attendez à le connoître davantage, & y considérez sur-tout les parties qui présentent un tout complet, comme sont les corps organiques, & vous y trouverez un artifice & une beauté qui va au-delà de l'imagination. Tirons-en des conséquences pour la sagesse & pour la bonté de l'Auteur des choses, encore dans celles que nous ne connoissons pas. « *Leibnitz, Essais de Théodicée, n.* 194.





# LETTRE VIII.

*De la Comtesse de Valmont au Marquis.*

Je doutois presque, mon tendre & respectable pere, si je devois me louer des premieres ouvertures que je vous avois faites sur les sentimens de mon mari & ses dispositions à mon égard ; mais votre derniere Lettre me rassure, en me confirmant dans l'idée que je m'étois formée de tout le bien qui peut résulter de ma franchise. Une seule chose me retient encore ; c'est la crainte que vous ne soyez affecté trop vivement de ma douleur, & qu'elle n'ajoute à vos propres déplaisirs : j'aimerois mieux, ce me semble, la renfermer toute entiere dans moi-même, & en dévorer toute l'amertume, que de vous affliger davantage, en cherchant à me consoler avec vous. Cependant, avec toute la tendresse que je vous connois pour vos enfans, qu'y gagneriez-vous, si, en voulant porter toute seule le poids de mes maux, je

venois à en être accablée? Votre ſageſſe vous donne d'ailleurs bien plus de force que je n'en puis avoir; elle vous fait envisager plus ſurement les reſſources qui peuvent encore ſoutenir mon eſpérance; & elle me rend, par rapport à Valmont, vos conſeils abſolument néceſſaires. Eh, des conſeils! où en irai-je chercher? Ce ne ſera pas certainement parmi les femmes de mon âge & de mon rang; mon ſecret mourroit plutôt avec moi. Leurs maximes ne ſont pas les miennes; leur conduite ne fait pas l'éloge de leurs principes; & ſi une femme, qui n'a plus de mere, veut toujours être ſage, ce ne ſont point des femmes, telles que je les vois pour la plûpart, qu'elle doit conſulter.

Je continuerai donc, puiſque vous-même me l'ordonnez, à vous faire l'unique confident de mes plus ſecrettes penſées & des peines que je reſſens. Hélas! en me faiſant contracter des liens qui me ſont ſi chers, à quelle épreuve le Ciel me réſervoit-il? & combien n'ai-je pas beſoin de ſecours, pour faire des croix

qu'il m'envoie le bon uſage qu'il en attend ? Mon cher Comte s'égare de plus en plus, & je ne vois pas le terme où ſes égaremens peuvent finir. Il ne penſe plus ſeulement d'après Lauſane ; il ne ſe forme plus des doutes ſeulement par air, & pour ſe ménager la liberté de penſer & de parler comme les autres : mais il ſe fraye tout ſeul des routes inconnues ; il veut enchérir ſur ſes maîtres ; le Baron lui-même, tout inconſéquent qu il me paroît, a peine à le ſuivre dans ſes écarts. Comme il ne ſe contraint plus devant moi, je le vois cent fois le jour bâtir de nouveaux ſyſtêmes, ſaper l'une après l'autre les vérités les plus communes, acréditer tour-à-tour les plus groſſiers menſonges, & détruire d'une main ce qu'il vient d'édifier de l'autre ; je le vois donner aux opinions les plus contraires, par des ſophiſmes adroits & de ſéduiſantes couleurs, une égale vraiſemblance, & forcer, dans ſon enthouſiaſme raiſonné & ſes dangereuſes ſaillies, nos eſprits les plus forts à devenir ſes admirateurs.

Si je pouvois être indifférente aux vérités qu'il attaque ; s'il pouvoit m'être indifférent lui-même ; si j'étois moins touchée de l'affreux ravage que ses discours peuvent faire sur l'esprit de ceux qui l'environnent ; ( car il ne garde nuls ménagemens, & toute sa maison commence déja à penser comme lui ) je m'amuserois peut-être de la bizarrerie de ses idées, & de l'admiration qu'il fait si bien se concilier parmi ceux qu'il étoit réduit à admirer autrefois : mais je gémis de tous les maux qu'il fait ; & je suis malheureusement impuissante à les réparer. La liberté qu'il se donne de tout hazarder & de tout dire, semble lui prêter plus de feu & plus d'esprit encore ; les pensées les plus neuves, parce qu'elles sont aussi les plus hardies, lui naissent en foule, & se produisent au-dehors ornées des tours les plus heureux, & des expressions les plus brillantes ; il saisit, il enleve, il parle à l'imagination & aux sens ; & je ne puis parler qu'à la raison. Il a d'ailleurs un air triomphant, qui en impose encore da-

vantage : ce n'eſt plus ce Valmont ſi modeſte, ſi rempli d'une ſage défiance ſur ſes propres lumieres : c'eſt Valmont déciſif & tranchant, doutant de tout & prononçant ſur tout, ſceptique dans ſes opinions & dogmatique dans ſes diſcours, s'élevant ſans diſtinction & ſans égards contre tous les ſentimens reçus, & ſi intolérant ſur ceux qu'il s'eſt faits, qu'il ſe croit en droit de mépriſer quiconque ne penſe pas comme lui.

Ah ! qui le croiroit, combien dans l'homme tout tient aux idées qu'il ſe forme ſur la Religion ; & combien le changement qui s'introduit dans ſa façon de penſer à cet égard, change en lui l'eſprit, le caractere & les mœurs !

O mon pere ! vous êtes le ſeul qui puiſſiez ramener Valmont à la croyance des précieuſes vérités que maintenant il ſe fait gloire de méconnoître. Redoublez auprès de lui vos ſoins, s'il ſe peut, & votre tendreſſe ; forcez-le de rendre hommage à la Foi, & il reprendra avec elle ſa raiſon, ſes vertus, & ſes charmes les

plus vrais. C'eſt toujours en lui le même fonds; les opinions ſeules en ont modifié les effets & altéré les fruits, ſans en dépraver la nature. Rendez Valmont à ſon Dieu, à lui-même; & il recouvrera ſans peine tout ce qu'il a perdu.

Mon amour pour lui n'a point ſouffert de la légereté de ſon eſprit; mais qu'elle a influé ſur ſon propre cœur! Il me donnoit, il n'y a pas encore long-temps, des marques de ſa tendreſſe, ou du moins il lui en échapoit malgré lui; aujourd'hui j'ai peine à lui en arracher l'expreſſion la plus légere, & l'ingrat n'a plus à rougir de paroître m'aimer. Hélas! je ſuis donc réduite à douter s'il m'aime encore! Ce doute ſi cruel, dont je ne pouvois ſoutenir l'idée, devient l'unique ſoulagement qui me reſte; je ne crains rien tant que d'en être privée, & pour le conſerver plus long-temps, je cherche à me tromper moi-même. Son indifférence ſemble n'être plus un myſtere que pour moi ſeule; Lauſane la lui a reprochée devant moi. Lauſane, que je regarde comme la pre-

miere cauſe de mes peines, ſe montre empreſſé à les partager; il épie les momens où il pourra s'attriſter avec moi; ſans s'arrêter ſur Valmont, il inſiſte avec complaiſance ſur ce que l'on doit à ma jeuneſſe, dit-il, & à mes charmes; il ſe raproche de mes ſentimens autant qu'il paroiſſoit s'en éloigner : mon mari en plaiſante à ſon tour; & ſes plaiſanteries me déchirent le cœur, autant que les importunités du Baron m'affligent, & que ſes conſolations me ſont à charge.

Mademoiſelle de Senneville entre plus ſincerement dans ma peine: ſon air triſte & ſes tendres empreſſemens ſemblent me dire qu'elle y eſt ſenſible. J'évite cependant, autant qu'il eſt en moi, de la lui laiſſer appercevoir; & je me conduis comme ſi j'étois toujours également ſure du cœur de mon mari. A quoi ſerviroient les plaintes & les reproches, qu'à l'aigrir peut-être, & à l'éloigner davantage? Je fais ſeulement en ſorte d'empêcher les impreſſions que ſes diſcours pourroient faire ſur l'eſprit encore tendre de ma

jeune amie. Ce triste reste d'une famille illustre, & alliée depuis si long temps à la mienne, m'intéresse par trop d'endroits, ma mere elle-même me l'a trop recommandée en mourant, pour qu'elle ne soit pas à mes yeux le dépôt le plus précieux, & que je ne lui consacre pas toute mon attention & tous mes soins. Elle ne vous a vu qu'une fois ; c'en étoit assez pour vous concilier tout son respect, & elle me charge de vous en assurer : elle me dit même qu'elle disputeroit avec moi de tendresse à votre égard ; mais je défie bien tout autre que Valmont de vous aimer autant que vous aime la tendre Emilie.

*P. S.* Vous me demandez des nouvelles de mon état : ma grossesse est enfin déclarée. Hélas ! cette nouvelle devoit-elle être indifférente pour mon mari ? & la joie qu'elle me cause devoit-elle être empoisonnée par tant d'amertume ?



## LETTRE IX.

*De la même.*

Ah! mon pere, mon malheur est à son comble ! Il n'est que trop vrai que le Comte ne m'aime plus ! Il n'est que trop vrai qu'une autre possede son cœur ! Le mien ne lui suffisoit-il pas ? n'étoit-il pas assez tendre ? Une autre que moi pourra lui offrir plus d'attraits ; mais pourra-t-elle bien lui promettre plus de constance & plus d'amour ? Est-ce donc là ce qu'il m'avoit juré ? Son cœur n'est-il pas à moi, & peut-il disposer d'un bien qui ne lui appartient plus ? O mon pere ! lorsque vous nous avez conduits tous deux aux pieds des Autels, vous y avez entendu ses sermens, le Ciel les a reçus, & vous en étiez le témoin. A quoi donc s'est-il engagé en me donnant sa foi ? Qu'a-t-il prétendu me dire ? & que prétendois-je exiger de lui, sinon qu'il m'aimeroit toujours ? L'auguste lien qui nous unit seroit,

il ſi digne de nos reſpects, s'il n'étendoit ſon empire que ſur la moindre partie de nous-mêmes, & s'il n'enchaînoit pas également les volontés & les cœurs ?

O Ciel ! Valmont ne m'aime plus ! Valmont en aime une autre ! Il a ſi promptement oublié ſa foi ! Lauſane, cruel Lauſane, voilà le fruit de tes dogmes pervers & de tes dangereuſes maximes ! Non, mon mari n'étoit pas fait pour être un jour un volage, un parjure ; & avec tes pernicieux conſeils que lui a-t-il fallu de temps pour le devenir ?

O mon pere ! rappellez-lui vous-même ſes engagemens & ſes promeſſes. Dites-lui que s'il ne m'aime pas, il n'a pas rempli l'étendue de ſon ſerment ; que le Ciel a en horreur le nœud qui nous raſſemble ; dites-lui.... mais je m'égare. Que lui diriez-vous dont il n'eût droit d'être étonné, puiſqu'il n'a peut-être encore avoué ſon infidélité qu'à lui-même, & que le hazard tout ſeul a pu m'en inſtruire ?

Pour le ſurprendre par d'innocentes ca-

reſſes, je m'étois gliſſée dans ſon appartement ; ſon cabinet étoit ouvert, & je n'avois pas eu de peine à m'y introduire, ſans qu'il pût ſe douter que j'étois ſi près de lui. J'avançois aſſez doucement pour qu'il ne lui fût pas poſſible de m'entendre ; déja j'étois prête à m'élancer vers lui, lorſque des mots entrecoupés m'ont ſaiſie d'étonnement. Il étoit renverſé ſur ſon fauteuil, les bras croiſés, & dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Emilie ! s'écrie-t-il tout à-coup, en levant les mains vers le Ciel, Emilie ! eſt-ce là le prix de ton amour ?.... Malheureux que je ſuis ! .... Eh, qu'eſt-ce donc que je prétends en l'aimant ? .... Ah ! falloit-il ouvrir mon cœur à de ſi dangereux attraits ! ..... Senneville ! Senneville ! .... A ces mots il retombe appuyé ſur la table qui étoit devant lui, & ſe couvrant le viſage de ſes mains, il verſe un torrent de larmes. J'étois demeurée immobile ; ſes dernieres paroles avoient glacé mon ſang dans mes veines : le moment d'après, tout mon corps trem-

bloit, & mes genoux chanceloient ſous moi. Je rappellai mes forces pour me retirer, craignant l'effet que ma préſence pouvoit produire ſur mon époux dans un pareil moment. Le Ciel a favoriſé mes intentions; Valmont ne m'a point entendue : mais à peine étois-je rentrée chez moi, que, cédant à la violence que je m'étois faite, j'ai ſenti toutes les forces me manquer; je n'ai eu que le temps de jetter un cri, & j'ai perdu preſqu'à l'inſtant toute connoiſſance. Je ne l'ai repriſe que long-temps après, quoique l'on fût venu auſſi-tôt à mon ſecours; & en ouvrant les yeux, les premiers objets qui m'ont frapée ont été Valmont & Senneville. Valmont tenoit une de mes mains & me regardoit d'un air ſi tendre, que ſi j'en avois moins entendu, j'aurois cru qu'il m'aimoit encore. Senneville avoit le viſage tout baigné de larmes, & faiſoit paroître l'émotion la plus vive. Ah! ſans doute elle n'eſt point coupable de la paſſion de mon mari; & puiſſe-t-elle l'ignorer toujours! Je les fixai tous deux,

deux, & je retombai aussi-tôt dans mon premier état. Je n'en suis sortie qu'avec une fievre violente, mais qui n'a point eu de durée, & qui a fait place à une situation plus tranquille en apparence, & toujours bien triste en effet. Je me résigne cependant; je puise dans la Religion tous les motifs de consolation qu'elle peut m'offrir : elle me soutient dans bien des instans; mais souvent aussi la nature frémit & me livre de terribles combats. Je ne puis soutenir cette idée; ce n'est plus moi qui captive le cœur de mon mari. Dans l'agitation & le trouble qu'elle excite en moi, je suis prête à haïr Valmont, Senneville, & à me haïr moi-même.

Valmont ne m'aime plus; & on voit cependant, à l'inquiétude, à la peine que lui a causée mon état, aux nouveaux soins qu'il me donne, qu'il est fâché de ne plus m'aimer. Ah! s'il savoit que je suis instruite de sa passion, s'il savoit toutes les peines qu'il me fait, il en mourroit de douleur. Son esprit & son cœur ont pu

s'égarer; mais ſon cœur conſerve encore un fonds de droiture & de bonté capable de le ramener un jour. Il ſentira l'injuſtice qu'il me fait, & par un redoublement de tendreſſe, il cherchera à la réparer. Je porte dans mon ſein le précieux gage de notre union; ſans doute le Ciel l'y conſerve pour la reſſerrer par de nouveaux nœuds. Valmont ne ſera plus ſeulement un époux; ce ſera un pere : ſon enfant ſera le mien : je le placerai entre mon mari & moi; & la mere de ſon fils, ( car c'eſt un fils que j'ai demandé au Ciel pour Valmont ) pourra-t-elle encore lui être indifférente ? Mon fils ne devra point à une autre que moi le lait dont il ſera nourri; il ne deviendra point le fils d'une étrangere; il ne ſortira d'entre mes bras que pour paſſer dans ceux de ſon pere; & aux ſoins que je prendrai du fruit de nos tendres amours, il pourra connoître ce que vaut le cœur d'Emilie. Voilà, mon pere, les idées qui charment ma douleur: déja je crois être mere; déja je me forme un plan d'éducation pour mes enfans.

Daignez vous prêter aux illusions de ma tendresse, & au doux espoir qui me rassure pour l'avenir : daignez vous-même me tracer d'avance le plan que je dois suivre, si le Ciel couronne mes espérances.

O toi, Valmont ; aurois-tu pour toujours cessé de m'aimer ! M'aurois-tu condamnée aux larmes & à la douleur pour le reste de ma vie ; & ton cœur se seroit-il voué au crime sans espoir de retour ? Ma chere Serneville ; faudra-t-il que je me sépare de toi ? Eh, sur quels fondemens pourrois-je l'éloigner ? A qui la confierois-je ? Tout le monde sait quels sont mes engagemens à son égard ; & quelles conséquences ne pourroit-on pas tirer de son éloignement ? Valmont le permettra-t-il ? .... Moi-même aurai-je assez de force pour l'ordonner ou pour y consentir ? Elle m'est sincerement attachée ; & à la seule idée d'une séparation prochaine, toute ma rivale qu'elle est, ah ! je sens assez que je la chéris tendrement. Hélas ! sa faute est dans ses

charmes, & non dans son cœur. Que dis-je? la faute est à moi seule, & je ne dois l'imputer qu'à ma seule imprudence. Je comptois trop sur mes foibles attraits; sur ce qui étoit dû à ma tendresse, & sur le cœur de mon mari. Quelle situation pour moi! Placée entre Valmont & Senneville, entre un époux & une amie; obligée de me défier de tous deux, & les chérissant l'un & l'autre; ne sachant à quel parti me fixer; ô mon pere! mon unique ressource après Dieu, que j'ai besoin de vos consolations & de vos lumieres!





## LETTRE X.

*Réponse aux dernieres Lettres.*

Je ressens bien vivement ta peine, ma chere Emilie. Ne crains pas cependant de me la laisser voir toute entiere : la douleur, qui se partage entre deux cœurs bien unis, en est pour tous deux moins difficile à supporter. Peut-être aussi ne sera-ce pas là l'unique consolation que j'aurai à te donner. Les plus vraies sans doute sont celles que nous offre la Religion : si dans nos peines elle n'avoit à parler qu'à ces ames de boue, dont toutes les affections sont pour cette vie, dont toutes les espérances se bornent à la terre, elle n'auroit presque rien à leur dire. Mais pour toi, ma chere fille, qui connois des biens plus réels, & qui tends à un autre séjour, elle te découvre les vues adorables de l'Etre suprême dans les épreuves qu'il daigne te ménager : elle te dit, qu'en mêlant des amertumes à tes

plaisirs, il prétend t'attacher à lui plus fortement encore, régler une passion, qui, légitime dans son principe, pouvoit devenir dangereuse dans son excès, & épurer des penchans, qui, quoique bons & justes en eux-mêmes, ne sont pas toujours, dans leurs effets, assez dignes de lui.

Les créatures, chere Emilie, sont ce qu'elles doivent être, pour nous ramener plus surement au Créateur. Plus parfaites, elles nous attacheroient trop à elles-mêmes. Leur bizarrerie, leur inconstance, sans rompre tous les liens qui nous unissent à elles, nous font sortir de cette application trop forte à des objets qui ne sont pas notre véritable fin, & leur imperfection est comme le cri de la nature, qui nous rappelle sans cesse à celui pour qui seul nous avons été créés. Entre donc bien dans les desseins de Dieu sur toi: après t'avoir suffisamment instruite, il essuyera les larmes qu'il aura fait couler; il te rendra Valmont; & plus tes prieres pour lui seront ferventes & pures, plus

elles hâteront ton bonheur, en préparant sa conversion.

Croirois-tu que je suis moins effrayé de le voir maintenant penser d'après lui-même, que je ne l'étois d'abord de le voir, conduit par des guides aveugles, se borner uniquement à penser d'après les autres ; & qu'enfin, s'il faut, pour son malheur, qu'il se livre à la manie des nouveautés & des systêmes, j'aime mieux en un sens qu'il les invente que de les adopter. Du moins alors il raisonnera, il discutera, il voudra paroître conséquent, & peut-être il le deviendra ; il cherchera à s'accorder avec lui-même, & il s'appercevra sans peine que le plus sûr moyen d'y réussir est de revenir au point d'où il est parti. Je crois déja découvrir en lui toute l'activité d'un esprit qui fermente, qui s'agite, qui s'élance vers la vérité, plus par inquiétude, j'en conviens, que par amour pour elle ; mais qui la cherche cependant, & qui, avec un cœur naturellement droit, est fait pour la trouver.

En attendant que nos eſpérances ſe réaliſent, uſe, ma fille, de tous les ménagemens que la prudence, jointe à la Religion, & à la tendreſſe pour ton époux, peut te dicter. Il eſt avantageux qu'il ne te croie pas inſtruite de ſa paſſion: c'eſt un frein de plus pour l'arrêter, & un puiſſant motif pour l'engager à ſe contraindre. Fais parler plus que jamais en ta faveur tes ſentimens, tes ſoins & tes vertus; force ton mari à rougir toujours davantage de ſon infidélité; & bientôt, vaincu par ſon propre cœur, il te rendra ſur lui l'empire qui t'eſt dû.

Je voudrois qu'il te fût poſſible d'éloigner Mademoiſelle de Senneville; mais je conçois aſſez le peu de prétextes que tu aurois pour le faire, & toutes les raiſons qui t'obligent à la retenir. Fais-lui du moins un rempart de ton amitié pour elle, & de ſon attachement pour toi; captive la de maniere qu'elle ne ſe trouve bien qu'où tu ſeras; & contracte toi-même l'habitude de n'être jamais ſans elle. Empêche, s'il ſe peut, qu'elle ne

s'apperçoive de la passion de ton mari : car, hélas ! l'amitié toute seule est bien foible contre l'amour. Mais sur-tout ne cesse de la prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité, & de nourrir en elle les sentimens de Religion, l'unique sauvegarde, ou du moins la plus sure, de l'honneur & de la vertu. Sur le reste, ma fille, nous prendrons conseil des circonstances, du temps, & de Dieu même.

Que j'aime, ma chere Emilie, à te voir chercher un adoucissement à ta peine, & un fonds de ressources & d'espérances dans les fruits de ton union, ces liens les plus forts de la tendresse de deux époux ! Oui, tendre épouse, & mere plus respectable encore, puisque tu ne peux transmettre à tes enfans qu'un sang pur, & que tu ne peux former en eux qu'un tempérament sain, tu les nourriras, si ton mari y consent : & Valmont auroit-il le cœur assez mal fait pour n'y pas consentir ? Ah ! s'il ne se prêtoit pas à tes justes desirs, par tes prieres, tes caresses

& tes larmes, tu le forcerois bientôt d'y ſouſcrire. Eh quoi, ne ſont-ce donc pas là les vœux de la nature (*a*) ? Quoi, le tigre lui-même donne-t-il ſes enfans à nourrir à celle dont les entrailles ne les ont pas portés ?

O ma fille ! t'eſt-il aiſé de comprendre cette étrange facilité avec laquelle un pere, une mere ſe ſéparent de leur enfant à l'inſtant même où leur tendreſſe lui eſt le plus néceſſaire (*b*) ? Quoi donc, ſe flattent-ils que celle qui vend au fils d'un autre ce qu'elle devoit encore au ſien, ſera plus capable qu'eux de ſoins & de tendreſſe ? Quoi, ne craignent-ils pas les triſtes effets d'une intempérance ſourde & cachée, d'un lait qui vient à s'échauffer & à ſe corrompre, d'un ſevrage précipité, d'une premiere éducation vicieuſe, bien plus forte dans les impreſſions qu'elle nous laiſſe, bien plus dangereuſe dans ſes ſuites qu'on ne ſe l'imagine, & mille autres inconvéniens qu'il eſt plus facile de prévenir, qu'il n'eſt aiſé d'y remédier quand on ne les a pas prévus ?



La jalousie de l'Amour maternel.

*Prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de Mere, que je tiens de Dieu et de la Nature?*

Pour toi, ma fille, plus prévoyante & plus sage, presqu'aussi jalouse que la mere de Louis IX, lorsqu'elle craignoit si fort de partager avec une autre la noble prérogative qu'elle tenoit de Dieu même *, tu seras par tous les titres la mere de ton fils. Tu feras passer la tendresse dans son cœur avec le lait dont tu le nourriras, avec les soins que tu donneras à son enfance; ses graces naïves,

* » La Reine Blanche ne se borna pas à veiller à l'éducation de ses enfans; mais elle nourrit Saint Louis de son propre lait. Elle s'acquitta même de ce sacré devoir avec un soin & une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit Prince prît un autre lait que le sien. Ayant un jour été attaquée d'une fievre qui dura quelque temps, une Dame de la Cour, qui, à son exemple, nourrissoit aussi son fils, donna sa mammelle à Louis, qui la saisit avidement. Blanche, revenue de son accès, demanda le Prince, & lui présenta le sein; mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si on avoit donné à tetter à son

ſes premiers charmes, tels que la nature les répand ſur cet âge, ſembleront éclorre en ta faveur; ſes innocentes mains te preſſeront mille fois le jour, & ne donneront des careſſes de fils qu'à ſon pere & à toi; rien ne pourra lui tenir lieu d'une mere; nul plaiſir ſi doux ne pourra remplacer à tes yeux les careſſes d'un fils. Ton époux lui-même voudra jouir d'un ſpectacle ſi touchant, & ſans partager tes premiers ſoins, il voudra du moins être de moitié dans tes plaiſirs. Il ſe rapprochera de toi, pour être plus près de ſon fils; il ſe verra avec tranſport revivre

---

fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée; Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit Prince, & lui fit rejetter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui ſe trouvoient préſens: » Eh quoi, leur dit-elle » pour ſe juſtifier, prétendez-vous que je » ſouffre qu'on m'ôte le titre de mere, que » je tiens de Dieu & de la nature! « *Filleau de la Chaiſe.*

dans un autre lui-même; il ne pourra voir l'enfant sans s'attendrir sur la mere; son cœur, s'ouvrant à de nouveaux penchans, à de nouveaux goûts, reprendra en même temps son premier amour: ses liens se resserreront; après quelques sacrifices faits à la voix du sang & aux sages dispositions de la nature, il retrouvera en toi la même épouse, mais parée de nouveaux attraits: sa foi s'épurera avec ses mœurs; & au sein de la sagesse & de l'innocence il recouvrera bientôt son ancienne croyance. O l'aimable coup d'œil, pour des cœurs bien faits, que celui d'une famille où regnent ainsi la religion, la nature & l'amour!

Mais ce n'est rien encore, chere Emilie, de nourrir tes enfans, si tu ne sais les élever; & c'est sur cela même que tu me demandes des leçons. A moi des leçons! ô ma fille! à moi, qui n'ai pas su, ou qui du moins n'ai pu élever mon fils, & qui étois contraint de confier à des Maîtres un emploi où personne ne peut se flatter de remplacer un pere. Eh bien,

je ferai du moins pour mes petits-enfans ce que je n'ai pu faire pour Valmont; j'aiderai à former en eux ces années dont dépend le reſte de nos jours; je les formerai de concert avec ton mari & avec toi. En exigeant que je travaille déja pour tes enfans; qui ne ſont pas nés encore, tu me trouves tout rempli de l'eſpérance qui te ſoutient, & livré moi-même à la douce illuſion qui t'enchante. Se voir revivre & perpétuer dans ſes deſcendans, qui tranſmettront d'âge en âge notre nom, notre mémoire, & les vertus dont nous aurons ſu leur donner l'exemple, eſt quelque choſe de ſi doux en effet à l'amour de nous-mêmes, qu'on croit aiſément jouir d'avance de ce que l'on eſpere, & qu'on n'a pas de peine à s'en occuper. Je dis plus, nous attendrions trop tard à nous faire des principes ſur l'objet qui tous deux nous affecte ſi vivement, lorſque le moment de les mettre en pratique ſeroit arrivé. Ce moment, à l'égard des enfans que l'on aime, eſt le premier moment de leur vie. C'eſt

vraiment ici que tout s'enchaîne, & que la premiere regle qu'on se propose doit tenir à la derniere.

Tu sais, mon Emilie, que dans tous les temps on a parlé d'éducation. Chaque pere de famille veut d'ailleurs se faire un plan qui soit à lui; &, sans s'engager à le suivre, sans même examiner s'il est possible, chacun prétend avoir ici son systême. Nous en ferons-nous un comme tant d'autres? Non, ma fille, sur un objet d'une si grande importance passons-nous de la gloire d'inventer, pour nous borner, s'il se peut, à celle de bien choisir. Les vrais principes en tout genre sont ceux que dicte la nature même des choses, & que saisit le plus universellement le sens commun. Consultons donc tout à la fois & la nature & la raison; réunissons les vérités les plus simples & les plus à la portée de tous, parmi celles que l'une & l'autre sont en droit de nous offrir; & au lieu de nous livrer à de vaines spéculations, formons-nous dans la pratique un fils, un enfant, quel qu'il

ſoit, qui puiſſe être égalemeot l'éleve & l'enfant de tous les hommes. Ce que tu auras à former dans le tien, ma fille, c'eſt un corps ſain, un eſprit droit, une ame forte, un caractere heureux, & un bon cœur, qui renferme en lui le germe de tous les ſentimens que ton fils doit avoir un jour, & de toutes les vertus qu'il doit pratiquer. Voilà juſqu'où peut s'étendre la premiere éducation que tu auras à lui donner; & celle-ci eſt le fondement de toutes les autres.

A l'égard du corps, lorſqu'il eſt bien conſtitué, la nature ne nous donne preſque qu'un précepte, & il ſuffit; *c'eſt de permettre qu'elle agiſſe, qu'elle ſe développe en liberté, & de la laiſſer de bonne heure s'accoutumer à tout.* Elle eſt bien plus ſure dans ſes opérations, & bien plus éclairée que tout l'art par lequel nous prétendons la contraindre, pour la mieux diriger.

Que ſervent aux enfans, te diſent avec raiſon nos plus ſages Inſtituteurs, ces bandes, ces maillots, ces corps de baleine

& tous ces vêtemens douloureux, qui, ſous le vain prétexte de former leur taille, gênent leur reſpiration, empêchent le ſang de circuler dans leurs veines, & les lient en quelque ſorte bien plus qu'ils ne les habillent (c); à quoi ſervent-ils, qu'à leur arracher des plaintes & des murmures, & à leur faire verſer des larmes? Non ſeulement ces innocentes victimes ſouffrent de nos cruelles inventions; mais, comme un tendre arbriſſeau dont on a lié le tronc & arrêté la ſeve, ils languiſſent, & ne profitent que foiblement; leurs muſcles n'acquierent point cette agilité, cette force & cette vigueur qui diſtinguent ſi heureuſement ceux dans leſquels l'art n'a point étouffé la nature: ſi l'on n'a réuſſi qu'à les empêcher de profiter & de croître, c'étoit bien la peine de les faire ſouffrir! Pour toi, ma fille, tu ſauveras à tes enfans tout le mal qu'ils pourroient reſſentir en vain, pour leur laiſſer éprouver ſeulement tout le bien que tu peux leur faire. Tu ne leur donneras que des vêtemens

larges & aisés; & tu les verras avec joie, devenus sains & robustes, te remercier mille fois de les avoir mis en état de servir utilement leur Patrie, & de suffire aux devoirs pénibles que souvent elle nous impose. Eh, combien parmi nous, manquant de forces plutôt que de courage, déja foibles & usés avant l'âge, n'ont rempli à cet égard que la moitié de leur carriere, & ont cessé d'être utiles lorsqu'ils commençoient à le devenir.

Ce n'est pas seulement de ces premiers soins, ma fille, que dépendent pour le reste de la vie la force & la santé; il faut que la suite de l'éducation réponde à ses commencemens, & que ne perdant point de vue le principe que nous avons établi, tu en déduises cette autre maxime que Locke donne pour base de la bonne éducation en ce genre; qui est, *que nous devons traiter nos enfans, comme les gens de la campagne un peu aisés traitent les leurs:* car c'est une regle générale & assurée, ajoute ce Philosophe, qui avoit fait de la Médecine une étude particuliere,

qu'on gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d'indulgence & de tendresse.

O meres! plus tendres en effet & plus généreuses! faites donc non pas ce qu'une aveugle foiblesse, mais ce qu'un amour bien réglé vous prescrit. » Endurcissez » votre enfant, comme le dit Montagne, » à la sueur & au froid, au vent, au » soleil & aux hazards qu'il lui faut » mépriser : ôtez-lui toute mollesse & » délicatesse au vêtir & au coucher, au » marcher & au boire ; accoutumez-le » à tout ; que ce ne soit pas un beau » garçon & dameret, mais un garçon » verd & vigoureux. « Lavez-le, baignez-le à l'eau chaude, à l'eau froide, en le faisant passer par degrés de l'une à l'autre ; préparez-le de bonne heure par la force de la coutume à se mouiller les pieds sans péril, comme par l'usage on se lave les mains sans danger ; qu'il se leve de bon matin, & prenne plutôt sur le soir tout le sommeil dont il a besoin ; que son corps s'exerce en liberté ; qu'il soit rare-

ment aſſis ; qu'il marche ſouvent & ſache faire un long trajet ; qu'il coure , qu'il ſaute, qu'il nage, qu'il danſe, qu'il lutte ſous vos yeux ; que ſes exercices ne tendent pas ſeulement à le rendre mieux fait & plus rempli de graces, mais auſſi plus fort & plus agile ; qu'il faſſe chaque choſe dans ſon temps ; & ſur-tout qu'il ne ſe forme point d'habitude que par la ſuite il puiſſe ſe repentir d'avoir contractée (*d*).

Si une mere, trop indulgente & trop tendre, éleve autrement ſon fils, crois-moi, chere Emilie, ce n'eſt point lui qu'elle aime, c'eſt elle-même ; ce n'eſt point ſon bien qu'elle fait, c'eſt ſa propre ſatisfaction qu'elle recherche. Pour de petites douceurs qu'elle lui procure dans ſon enfance, elle lui prépare mille privations & mille peines dans tout le cours de ſa vie ; elle le rend foible, délicat, ſuſceptible des moindres impreſſions, ſenſible à l'excès, & incapable de ſupporter le poids de la fatigue, des maladies & des revers. C'eſt donc à dire

que sa tendresse, que sa pitié pour le présent, est une véritable cruauté pour l'avenir *.

Je t'ai exposé en peu de mots, ma fille, ce que la nature, ce que la raison te dictent de plus essentiel & de plus simple sur l'éducation physique de tes enfans : mais que seroit-ce après tout qu'un corps sain & robuste sans un esprit droit & sensé? Et que serviront à l'homme ses forces, s'il ne sait pas en faire un bon usage?

Ne pense pas, ma chere Emilie, que le soin de former la raison de ton fils

---

* » Je crains cette pusillanimité meur- » triere qui, à force de délicatesse & de soins, » affoiblit, efféminé un enfant, le tourmente » par une éternelle contrainte, l'enchaîne par » mille vaines précautions, enfin l'expose pour » toute sa vie aux périls inévitables dont elle » veut le préserver un moment; & pour lui » sauver quelques rhumes dans son enfance, » lui prépare de loin des fluxions de poitrine, » des pleurésies, des coups de soleil, & la » mort étant grand. « *M. Rousseau*.

doive commencer par un autre que par sa mere. L'enfant vient au monde avec une ame comme avec un corps ; cette ame a déja ses facultés naissantes, de même que le corps a les siennes ; & des premiers plis qu'on leur laisse prendre dépendent en grande partie leurs habitudes pour toujours *. Sous le vain prétexte qu'un enfant n'est pas raisonnable, attendras-tu l'âge où il devroit l'être, pour lui apprendre à le devenir ? Ce n'est pas en un instant qu'on se forme à la sagesse ; l'exercice du corps, le

* » Ce n'est pas une *ame*, dit Montagne, » ce n'est pas un *corps* qu'on dresse, c'est un » *homme* ; il n'en faut pas faire à deux fois. « » Prenez, dit-il ailleurs, les simples discours » de la Philosophie ; sachez les choisir & » traiter à point ; ils sont plus aisés à con- » cevoir qu'un conte de Bocace. Un enfant » en est capable au partir de la nourrice, » beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou » à écrire. La Philosophie a des discours pour » la naissance des hommes, comme pour la » décrépitude. « *Essais de Montagne.*

développement de ſes ſens, de ſes organes & de ſes forces ne donneront point à l'ame l'habitude & l'exercice de la raiſon; & ſi dans la jeuneſſe, cette ame n'en eſt encore qu'à ſon enfance, on ne regagnera point auprès de ſon éleve le temps qu'on aura perdu. Comme la tendre fleur qui eſt encore dans ſa premiere enveloppe, qu'on arroſe pour la faire germer, qui s'éleve inſenſiblement, & qu'on cultive pour la faire croître, qui montre d'abord ſes feuilles, qui laiſſe voir enſuite ſon bouton, qui ouvre enfin ſon ſein & s'épanouit; la raiſon germe dans l'enfant, croît avec l'âge, ſe développe en s'exerçant, & en paſſant par tous ces degrés, n'acquiert de jour en jour ſes forces, ſon éclat & ſa beauté, qu'à force de culture. Cultive-la donc dès les premieres années, je dirois preſque dès les premiers jours de ton fils, en ne lui faiſant déja rien éprouver qui ne ſoit raiſonnable. Etudie quelque enfant que ce ſoit, étudie-le ſur les genoux, ſur le ſein de ſa mere: dans ce qu'on lui

accorde ou ce qu'on lui refuse à l'égard de ses premiers jeux & de ses premiers besoins, tu seras étonnée du discernement exquis qu'une sorte d'instinct, disons mieux, qu'une raison naissante lui fait faire de ce qui lui est accordé ou refusé justement, avec ce qui l'est par humeur, par caprice, ou par foiblesse. Plus l'enfant croîtra, plus ses signes deviendront expressifs, & plus l'expérience sera sensible, même à des yeux moins éclairés que les tiens. Tant il est vrai, à en juger par ces premieres étincelles de raison, qu'elle est susceptible de soins & de culture dès les premiers instans; tant il est vrai encore qu'on ne sauroit trop ménager dans un enfant les premieres impressions (*e*).

Mais examinons en quoi consistent précisément cette culture & ces soins. Outre l'attention de ne rien faire par rapport à lui & autour de lui que de juste & de raisonnable, il faut avoir celle de ne lui rien dire, qui ne le soit également. La justesse de l'esprit vient

sur-tout

ſur-tout de la juſteſſe des idées : ſi elles ſont nettes & préciſes, les jugemens le ſeront bientôt. Il faut donc ne laiſſer entrer dans l'eſprit de ton fils aucune idée fauſſe, aucune idée obſcure & confuſe ; mais ſeulement l'idée des choſes qu'il peut concevoir juſqu'à un certain point, qu'il peut diſtinguer entr'elles, & qui ſont à ſa portée. De ce nombre ſeront les idées de ſes premieres ſenſations & de ſes premiers beſoins ; de celles-ci dériveront inſenſiblement celles de ſes premieres affections ; & bientôt après celles de ſes premiers devoirs ; à ces dernieres tu joindras ſucceſſivement & lentement celles des objets dont les rapports ſeront plus éloignés de lui. Fais bien en ſorte, quoique ſans affectation & ſans contrainte (*f*), que de tous les mots qui expriment ces idées, il n'en prononce aucun qu'il n'applique avec la plus grande juſteſſe, aucun qu'il emprunte au hazard.

Sure de la juſteſſe de ſes premieres idées, aſſure-toi de la juſteſſe de leur

combinaison & des jugemens que tu lui verras former; de maniere qu'il porte dans ceux-ci la même netteté que tu l'auras accoutumé à porter dans celles-là. Il aura par exemple l'idée de *bonté*, non pas encore parfaitement, mais dans un degré suffisant; il aura l'idée de *maman*; il rapprochera l'une & l'autre, & dira dans un mouvement de satisfaction, *elle est bonne, maman.* Examine pourquoi & dans quel sens il l'a dit, afin de donner, s'il est nécessaire, plus de netteté & de précision à son jugement. Il en formera bientôt un autre, & dira, s'il est forcé de l'éprouver, *médecine pas bonne*; tu découvriras ici aisément la fausseté de son jugement; & tu lui diras, s'il a déja assez d'idées pour t'entendre: *pas agréable, mon fils, mais bonne; elle te fera un vrai bien, elle te rendra la santé* *.

* De même que, de ce qu'une chose n'est pas agréable, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas bonne; de même aussi, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle soit bonne, de ce qu'elle est

Ce que je viens de dire des jugemens, tu l'obſerveras avec le même ſoin par rapport aux raiſonnemens, qui ſe forment d'une ſuite & d'une comparaiſon de jugemens, de même que les jugemens ſe forment d'une ſuite & d'une comparaiſon d'idées : c'eſt-à-dire que de l'un à l'autre tu auras ſoin que la liaiſon,

---

utile & nous fait un certain genre de bien. Mais comme on ne peut pas faire un nouveau Dictionnaire pour les enfans, c'eſt aſſez de leur donner d'abord une idée juſte de la ſignification générale des mots qui expriment nos idées : après quoi on leur fera obſerver avec plus de préciſion, ſelon les circonſtances, les exceptions qui modifient de bien des manieres la valeur des termes, & rentrent néanmoins preſque toujours dans la regle : par exemple, on leur fera ſentir dans une autre occaſion, & ſelon les progrès de leur foible raiſon, que ce qui eſt utile à l'un, mais nuiſible à beaucoup d'autres, ou que ce qui eſt utile pour le moment, & très-nuiſible pour la ſuite, ceſſe dès lors d'être bon, & de devoir être regardé comme un vrai bien.

que la comparaison soit claire, nette & précise (*g*).

En deux mots, ma fille, dans tout ce qui est du ressort de l'entendement humain, des idées claires, de maniere qu'on ne se paye point de mots & d'un vain jargon ; des idées clairement liées ou séparées, en sorte qu'on ne risque pas de faire un faux jugement ; des jugemens clairement enchaînés, soit qu'on affirme ou qu'on nie, pour ne pas faire un faux raisonnement : telle est la logique de tous les âges, & le vrai bon sens, qu'on peut avec des soins & de l'attention former dans tous les hommes.

A mesure que la raison de ton fils se développera, tu l'aideras à se remplir de ces principes généraux, de ces maximes évidentes, dont l'application se retrouve à chaque instant, & qui deviennent la base de toutes nos connoissances ; tu l'exerceras à l'attention ; tu auras soin de le prémunir contre la précipitation dans les jugemens, contre les illusions d'un esprit prévenu ; de le mettre en garde

contre les ſophiſmes du cœur, je veux dire contre les inclinations & les goûts, qui ſont la ſource de preſque tous les mauvais raiſonnemens; tu lui feras aimer la vérité comme le principe de la ſageſſe & du bonheur; tu lui feras comprendre que de ce que l'on deſire qu'une choſe ſoit telle qu'on ſe l'imagine, il ne s'enſuit pas qu'elle le ſoit en effet, & qu'en s'y laiſſant tromper on riſque ſouvent toute ſa félicité.

Pour achever de rendre droit l'eſprit de ton fils, & perfectionner dans la pratique ce que tes premiers ſoins n'auront fait qu'ébaucher, je deſirerois que ſes premieres études fuſſent celles de quelque partie des Mathématiques appliquées à des objets amuſans & intéreſſans pour lui: car il faut toujours faire en ſorte de joindre les expériences, l'agrément & les images aux leçons qu'on veut lui donner (*h*).

Parmi ces leçons on doit faire entrer celles qui ont rapport au goût, qui me ſemble être le réſultat de la juſteſſe de

l'esprit & de la vivacité du sentiment. La méthode la plus abrégée & la plus sure pour le former en lui, c'est, après les premieres notions de l'ordre *, source unique & féconde du vrai beau en tout genre, après l'étude de la nature, l'étude & la comparaison qu'on lui fera faire des meilleurs modeles. Il suffira d'abord de lui faire comparer des choses simples & à sa portée; peu-à-peu on lui fera

* L'ordre, dans le Physique comme dans le Moral, est une disposition des choses relative à un certain but, & proportionnée à l'état, à la place & au rang qui conviennent à leur nature ou à leurs fonctions. Tout ordre quelconque suppose dans le but de l'ouvrier, & dans la disposition des parties de l'ouvrage, un centre d'unité auquel tout le reste se rapporte. C'est sur ces idées que se forment celles des convenances & des disconvenances, qui renferment, à proprement parler, toute espece de bien ou de mal; sur quoi il faut observer cependant que quelquefois une disconvenance apparente est un effet de l'art, & rentre dans le plan général.

étendre ses comparaisons & son goût avec ses connoissances ; pour rendre les comparaisons plus sensibles, on emploiera avec ménagement l'art des contrastes, en opposant au vrai beau le très-laid, & en rapprochant par degrés les différences pour rendre le goût plus fin & plus exquis.

Mais comme un des premiers instrumens qui servent à étendre nos connoissances, c'est le langage ; que son exactitude, sa précision, sa pureté contribuent beaucoup à la justesse, à la netteté, à la précision de nos idées & de nos jugemens ; & d'un autre côté, comme c'est de la langue du pays où nous naissons, & auquel nous sommes d'abord attachés, que nous tirons ordinairement pour notre instruction & pour nos besoins les plus grandes ressources, je voudrois aussi qu'un des premiers objets sur lesquels tu prisses soin qu'on donnât des principes à ton fils, & qu'on formât son goût, fût sa propre langue. Je voudrois qu'il apprît de bonne heure à en sentir la force, la pro-

sodie, les regles & les finesses. L'exercice journalier qu'il sera forcé d'en faire, lui rendra sans contredit l'application des principes plus facile, & cette étude plus agréable que celle des langues mortes, ou de quelqu'autre langue vivante, mais étrangere. Il ne sera donc pas condamné, presque en naissant, à un travail pénible & capable de le dégoûter de l'étude pour toute la vie. Dans toutes les sciences, & pour tous les hommes, la marche raisonnée & progressive qu'indique la nature elle-même, est de passer de ce qui est le plus connu à ce qui l'est le moins. N'est-il pas étonnant que pour l'enfance, & à l'égard de l'étude la plus familiere, on suive une marche toute opposée, & que ce ne soit aujourd'hui qu'après avoir parcouru le cercle ennuyeux de langues, toujours barbares pour des oreilles qui n'y sont point accoutumées, qu'on nous ramene à la nôtre (*i*) ? Cependant les principes généraux sont les mêmes pour toutes ; & l'application faite une fois sur notre propre langue, il ne coûteroit

presque plus rien de la faire sur celle des autres : la raison étant plus formée, elle saisiroit mieux les exceptions & les regles particulieres ; & ce qui fait le tourment des plus belles années de notre vie, deviendroit l'amusement d'un âge un peu plus avancé.

Sans chercher d'autre exemple, ma fille, tu en portes la preuve dans toi-même. Ton pere n'ayant que toi à former, & te voyant déja ornée, par les soins d'une mere aussi respectable que lui, des vertus de ton sexe & des connoissances qui lui sont propres, ne dédaigna point de former ton goût, & de joindre en toi les agrémens à la solidité. Il te fit étudier ta langue ; &, soutenue de la lecture de nos meilleurs Ecrivains, de nos Auteurs les plus châtiés dans leur stile comme dans leurs pensées ; cette étude t'intéressa. A quatorze ans, il te fit étudier la langue que nous ont transmise ces anciens Maîtres du monde, qui par elle semblent encore perpétuer sur nous leur empire. Tu me l'as dit cent fois,

l'étudier & l'apprendre ne fut pour toi qu'un jeu; & par la maniere dont on s'y étoit pris pour exciter & pour aider ta curiosité, on se trouva ensuite forcé de modérer ton ardeur. Eh, ma fille, aussi tendre que ton pere, & pouvant influer sur l'esprit de ton mari pour l'éducation de tes enfans, compterois-tu pour peu de chose d'avoir épargné à ton fils des larmes, de lui avoir fait gagner des années, & de lui avoir sauvé pour toujours le dégoût des sciences & des études *.

* » On nous tient quatre ou cinq ans à » entendre les mots & les coudre en clause, » encore autant à en proportionner un grand » corps étendu en quatre ou cinq parties, » autres cinq pour le moins à les savoir bref- » vement mêler & entrelacer de quelque sub- » tile façon. Laissons à ceux qui en font pro- » fession expresse, nous qui cherchons ici de » former, non un Grammairien ou Logicien, » mais un Gentilhomme, laissons-les abuser » de leur loisir : nous avons affaire ailleurs ; » mais que notre disciple soit bien pourvu de » choses, les paroles ne suivront que trop :

Je n'irai pas plus loin à cet égard, ma chere Emilie, afin de ne pas entreprendre sur les droits d'un Gouverneur éclairé, tel que sera sans doute le Gouverneur de ton fils; sur les droits de ton mari, s'il consent à l'être; ou de ne pas anticiper inutilement sur mon propre ouvrage, s'il veut me permettre de le devenir. Mais te croirai-je dispensée de porter toi-même dans l'esprit de tes enfans les premieres notions de la Morale & de la Religion?

La Morale! cette science si naturelle à l'homme, qu'elle naît presqu'avec lui; cette science des devoirs & des sentimens, bien autrement intéressante que celle du langage; cette science de la sagesse & du bonheur, qui nous apprend à faire accorder notre véritable bien avec celui des autres, & à ne jamais regarder comme vraiment utile ce qui n'est pas honnête; cette science qui nous offre d'ailleurs de premiers principes si lumi-

---

» il les traînera, si elles ne veulent suivre. »
*Essais de Montagne.*

neux, si simples & si féconds, *ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites-leur ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même : aimez Dieu; aimez vos semblables; aimez davantage ce qui a le plus de droit à votre amour*; cette science en un mot, qui est, à proprement parler, l'étude de tous les hommes, leur premiere, leur seconde, leur derniere étude, celle de toute la vie, celle qui doit régler toutes les autres, en déterminer le choix, en prescrire le but, en faire le mérite, & en montrer la récompense : ô ma fille ! croirois-tu inutile, ou regarderois-tu comme une chose indifférente & étrangere à tes soins d'en donner les premiers élémens à ton fils, d'en jetter dans son esprit & dans son cœur les premieres semences ? Sont-elles donc bien au-delà de ses premiers sentimens & de ses premieres idées ? Ne s'annoncent-elles pas presque d'elles-mêmes avec les premieres étincelles de sa raison ? Comme elle, ne sont-elles pas susceptibles chaque jour d'accroissement

& de culture ? Y aura-t-il un âge plus propre à les faire germer que celui de la candeur & de l'innocence ? & attendrons-nous pour les répandre que les passions les dissipent au loin, ou les étouffent en naissant ?

Mais, ma fille, pour qu'elles jettent en lui de profondes racines, & qu'elles portent des fruits dans leur temps, il faut qu'elles soient nourries & fécondées par la Religion. Y a-t-il même une vraie Morale sans elle ? & ses premiers principes ne nous ramenent-ils pas à l'Auteur de notre être ?

» Quoi, la Religion ! est-ce bien à un » enfant qu'on doit en parler ? & ce » premier mot *Dieu*, est-il un mot qu'il » puisse comprendre ? « Tel sera le langage d'un Philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'Emilie chrétienne & raisonnable. Oui sans doute, Dieu est un objet qu'on peut & qu'on doit proposer à un enfant, si l'enfant peut déja distinguer l'effet de sa cause,

& si, par le mot *Dieu*, on entend une premiere cause souverainement bonne, intelligente & sage, par qui tout se meut, tout vit & tout respire. Ton fils aura vu un tableau mouvant, une statue, un livre : il aura appris, & tu l'en auras convaincu sans peine, que ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, & qu'elles n'existent pas, ni se perpétuent pas sans cause : il verra ta pendule, il regardera tourner l'aiguille des secondes & celle des minutes ; il verra ta montre, il la verra indiquer régulierement les heures ; tu l'ouvriras devant lui, & il en admirera les roues, le mouvement & les ressorts. Pour peu que tu ménages sa curiosité, il te demandera bientôt qui l'a faite, & il te sera facile de lui en indiquer l'auteur : il la verra s'arrêter ; il verra le tableau mouvant, ou toute autre machine, se détraquer & se briser ; il saura enfin que nos ouvrages, si parfaits qu'ils soient, ont besoin d'être entretenus ou réparés par une main semblable à celle qui les a formés. Prends-le dans cet ins-

tant, ma fille, & parle à ses yeux, à son esprit & à son cœur ; devance avec lui l'aurore, & promets-lui le plus beau de tous les spectacles. Plus tu le lui auras fait espérer long-temps, plus il sera porté à l'admirer. Mene-le, dans une belle nuit d'été, sur un côteau riant, d'où la vue s'étende au loin, & soit bornée par un horison à souhait pour le plaisir des yeux : que le Ciel soit parsemé d'étoiles qui brillent & étincellent de tous leurs feux : que l'astre qui préside à la nuit, paroissant dans tout son éclat, réfléchisse sur la surface des ondes son image tremblante & son globe argenté ; qu'il répande sur la nature qui sommeille une douce & paisible lumiere ; qu'il acheve tranquilement sa course, & s'inclinant vers toi, se perde dans la forêt prochaine ; que tous les astres pâlissent & s'effacent par degrés : qu'un foible crépuscule devance l'aurore, & fasse voir les plaines, les fleuves, les bois & les hameaux teints d'une couleur grisâtre ; où semblent se confondre le jour qui va paroître & les

ombres qui fuient : qu'enfin toute la nature s'éclaire, que les couleurs se raniment, que le Ciel rougisse, que l'horison soit en feu, que le soleil brille & mette en mouvement toute la nature.

Ton fils n'aura admiré encore que les ouvrages des hommes ; & que sont-ils tous au prix de celui-là ? Frappé d'un spectacle si nouveau pour lui (*k*), étonné de ces merveilles, fais qu'il puisse te dire, comme autrefois les Israélites, en voyant la manne descendue du Ciel, *qu'est-ce que cela ?* Et tu lui répondras, mon fils, c'est l'ouvrage de celui qui t'a formé ; & son pouvoir, sa sagesse & sa bonté surpassent la bonté, la sagesse & le pouvoir des hommes, autant que ces objets que tu vois surpassent en grandeur, en utilité & en magnificence ma pendule & ton tableau mouvant : tes jouets se rompent, se cassent & font place à d'autres ; ce monde toujours conservé, toujours renouvellé, subsistera aussi long-temps que l'ordonnera celui qui l'a fait exister. Cet être est comme ton ame, qui pense, qui

raisonne, & que tu ne vois pas; ton ame ne devient sensible que par ses œuvres, & il ne s'apperçoit & ne devient sensible que par ses ouvrages. Cet être est ce que nous nommons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres, & dont tu ne me vois prononcer le nom qu'avec le plus profond respect; celui qui est la cause de tout; celui encore une fois qui t'a formé toi-même. Oui, mon fils, je t'ai porté dans mon sein, mais je ne t'ai pas fait; je ne connois pas même toutes les parties intérieures de ton corps, ni ce qui entretient dans lui la chaleur & la vie. Dieu seul, ce grand être, l'auteur de tout ce que tu vois, t'a tout donné; ton existence, le premier de tous ses dons; ce soleil, pour qu'il t'éclaire; cette terre pour qu'elle te porte & te nourrisse; ces eaux pour qu'elles te désalterent; ces troupeaux pour qu'ils te revêtent de leur toison: & pour prix de sa bonté, il demande seulement que tu l'aimes. Ainsi, & sur un ton plus élevé, instruisoit ses fils la généreuse mere des Machabées;

ainsi a-t-elle fait des héros de ceux qui n'étoient encore que de tendres enfans. Dieu même l'aidoit sans doute à se faire entendre, comme l'auteur de la nature & de la grace te fera entendre de ton fils, en lui rendant tous les jours tes leçons plus sensibles, à mesure que tu prendras soin de les lui répéter.

Eh, ma fille, on te permettroit sans doute de parler à ton fils de son pere, s'il étoit loin de lui, de son Roi qu'il n'aura point vu, de sa Patrie qu'il n'entreverra que foiblement, & de former en lui de bonne heure le cœur d'un fils, d'un citoyen, d'un François; ne sera-ce que son Dieu & sa Religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier (*l*)?

Sur la Religion cependant, permets, chere Emilie, que je suspende pour un temps les avis qui me restent à te donner. La nécessité où je suis d'éclairer ton mari me fournira à ce sujet des réflexions que sans doute il te communiquera par la suite, & qui pourront entrer pour quelque chose dans ton plan d'éducation.

Quoi qu'il en soit, je te promets, lorsqu'il en sera temps & que tu paroîtras le désirer, de revenir avec toi sur un objet si intéressant.

Nous allons donc passer maintenant à ce qui concerne les mœurs; quoiqu'ici, comme je te l'ai déja fait observer, tout se tienne, & qu'on ne puisse bien éclairer l'esprit sans faire prendre à l'ame la fermeté qu'elle doit avoir, sans plier le caractere, & sans former le cœur. Réservons néanmoins pour une autre Lettre ce que j'ai encore à te dire à cet égard. Celle-ci est déja assez longue; je suis au moment de la faire partir, & je ne veux pas te priver plus long-temps des consolations qu'elle peut t'offrir.

---

## *NOTES.*

PAGE 154.

(a) *Ne sont-ce pas là les vœux de la nature?* Pourquoi en effet, comme on l'a si bien observé, le lait préparé dans le sein de la mere dès l'instant où un enfant lui est né; ce lait

plus séreux & plus clair dans les premiers temps où l'enfant, si tendre encore, a besoin d'une nourriture légere, & où il reste en lui des humeurs à purger; plus épais, & qui s'épaissit de jour en jour, à mesure que l'enfant demande un aliment plus solide? Est-ce dans le sein de l'étrangere qu'on retrouvera cette intelligence secrette & ces sages proportions de la nature? Mais que feront donc d'un lait si précieux ces meres, qui cessent presque de l'être au moment où elles commençoient à le devenir? Qu'en fera la nature elle-même si cruellement abusée? Ah! elle saura bien les punir d'avoir trompé ses fins; elle le fera refluer dans leur sang dont il corrompra la masse; elle le répandra dans tous leurs membres; elle en fera la source de ces accidens si communs dans les Villes, & si rares dans les lieux où l'on ne se croit pas mere, seulement pour avoir enfanté.

IBID.

(b) *Se séparent de leur enfant à l'instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire.* J'étois avec le Philosophe Phavorin, dit Aulu-Gelle, lorsqu'on vint lui dire que la femme d'un de ses plus zélés disciples venoit de mettre au monde un fils. » Allons, dit le Sage, allons

» visiter l'accouchée, & féliciter le pere. «
C'étoit un Sénateur d'une famille distinguée.
Nous y allons tous avec lui, & nous entrons dans la maison, où l'on nous reçoit avec toute la politesse possible. Phavorin, après avoir embrassé le maître du logis, & lui avoir fait son compliment, prit un siege. S'étant ensuite informé comment s'étoit passé l'accouchement, & voyant que la Dame, accablée de fatigue, prenoit quelque repos, il profita de ce moment pour converser plus au long.
» Sans doute, dit-il, que votre épouse nour-
» rira ce fils de son lait ? « La mere, qui étoit présente, répondit qu'il falloit ménager sa fille, & faire venir des Nourrices à l'enfant, de crainte qu'après les douleurs de l'enfantement on n'altérât sa santé, en y ajoutant la charge de nourrir par elle-même. » Ah !
» Madame, interrompit le Philosophe, laissez,
» je vous prie, à votre fille l'honneur d'être
» tout-à-fait la mere de son fils ; car ce n'est
» être mere qu'à moitié, de mettre au monde
» & d'écarter aussi-tôt son fruit loin de soi,
» de nourrir de sa propre substance dans ses
» entrailles un être qu'on ne voit point, &
» quand on le voit, de refuser son lait à un
» homme, à un être vivant, qui, par ses

» premiers cris, implore les secours d
» mere. «

PAGE 161.

(c) *Et les lient en quelque sorte bien qu'ils ne les habillent.* » On prétend qu enfans en liberté pourroient prendre de vaises situations, & se donner des mo mens capables de nuire à la bonne confo tion de leurs membres. C'est-là un de ces raisonnemens de notre fausse sagesse, & jamais aucune expérience n'a confirmé cette multitude d'enfans, qui, chez des ples plus sensés que nous, sont nourris toute la liberté de leurs membres, on voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie ne sauroient donner à leurs mouvemen force qui peut les rendre dangereux; & q ils prennent une situation violente, la leur les avertit bientôt d'en changer. « *Rousseau.*

» On ne peut pas éviter, en emmaillo les enfans, de les gêner au point de leur ressentir de la douleur; les efforts qu'ils pour se débarrasser sont plus capables de rompre l'assemblage de leur corps, que les r vaises situations où ils pourroient se m eux-mêmes, s'ils étoient en liberté. Les l

ÿages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse : cette espece de cuirasse, ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'incommodités & de difformités qu'il n'en prévient. « *M. de Buffon, Hist. Nat. t.* 4.

PAGE 164.

(d) *D'habitude que par la suite il puisse se repentir d'avoir contractée.* On peut voir le développement de toutes ces regles dans le Traité de Locke sur l'Education. On peut voir aussi ce qu'il y dit en particulier sur la viande, mais principalement sur les viandes recherchées, les ragoûts, le vin, les liqueurs, par rapport aux enfans ; ainsi que sur les drogues & les médecines qui ne sont pas d'une absolue nécessité. A l'égard du vin, M. de Buffon n'est pas tout-à-fait du même avis que lui. » En permettant aux enfans, dit-il, de boire de temps en temps un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais effets que causent les vers ; car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération : elles contiennent fort peu de parties organiques & nutritives, & c'est principalement par son

action sur les solides que le vin donne des forces ; il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie : au reste, la plupart des enfans aiment le vin, ou du moins s'accoutument fort aisément à en boire. « *Hist. Nat.*

PAGE 168.

(e) *On ne sauroit trop ménager dans un enfant les premieres impressions.* » On flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir ; s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des Nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie !

» Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa Nourrice. Il se tut sur le champ ; je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux suffoquoit de colere ; il avoit perdu la respiration ; je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus ; tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exem-

ple

ple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hazard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser. « *M. Rousseau.*

Je puis me tromper; mais il me semble que ce seul exemple répond à tout le systême de M. R. sur l'éducation; & que si, comme il le dit ailleurs, » une erreur commune à tous les » parens qui se piquent de lumieres, est de » supposer leurs enfans raisonnables dès leur » naissance, & de leur parler comme à des » hommes avant qu'ils sachent parler, « c'en est une aussi de ne pas vouloir employer de bonne heure le premier germe de raison qui est en eux, comme un instrument propre à les rendre un jour raisonnables.

Il est bien vrai que la raison, considérée dans un certain degré de force & de maturité, ne se forme qu'au bout de quelques années, & quand le corps a pris une sorte de consistance. Mais le corps lui-même ne se forme que lentement; & on ne se croit pas dispensé pour cela d'aider à son développement avant l'âge où il se trouvera, pour ainsi dire, développé tout entier.

Prétendre ne conduire les enfans qu'*en*

*ſubſtituant au joug de la diſcipline un joug bien plus inflexible encore, la dure loi de la néceſſité*, c'eſt oublier qu'entourés d'êtres moraux, & l'étant eux-mêmes par leur nature, ils découvriront mille fois le jour dans tout ce qui les environne, qu'il y a pour eux un autre empire que celui de la néceſſité ; & que ſi, du côté des choſes, elle eſt en un ſens une réalité, priſe du côté des hommes, elle n'eſt au fond qu'une chimere.

Ces réflexions n'autoriſent pas un autre excès, qui eſt de trop raiſonner avec les enfans, parce que, comme l'obſerve M. Rouſſeau, » lorſqu'on s'eſt fait une loi de leur rendre » compte des choſes qu'ils ne ſont pas en » état d'entendre, ils attribuent au caprice la » conduite la plus prudente, ſitôt qu'elle eſt » au-deſſus de leur portée ; mais on peut du moins s'en tenir à ce principe que nous avons poſé, de ne leur laiſſer prendre, autant qu'il ſe peut, que des idées juſtes ; de les leur donner dès que l'occaſion s'en préſente, ſi elles ſont de nature à leur être vraiment utiles ; & de ne leur faire rien éprouver, dès les premiers temps de la vie, qui ne ſoit raiſonnable.

PAGE 169.

(f) *Quoique ſans affectation & ſans contrainte.* » On oblige un enfant à rentrer en lui-même, on lui ôte toute envie de s'ouvrir, dès qu'on peſe ſcrupuleuſement toutes les ſyllabes, & que d'un ton magiſtral on lui demande les raiſons de ce qu'il a avancé. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat. « *M. Formey.*

PAGE 172.

(g) *Que la liaiſon, que la comparaiſon ſoit claire, nette & préciſe.* De même que tout ſe réduit, par rapport au jugement, à conſulter fidelement nos idées, & à ne rien nier, ni à ne rien affirmer, qui ne ſoit conforme à ce qu'elles nous repréſentent; on peut dire qu'à l'égard du raiſonnement, il ne s'agit que de conſidérer avec attention, premierement les principes d'où l'on part, & ſecondement la liaiſon immédiate qui ſe trouve entre les différentes idées qui nous conduiſent à la concluſion; afin de ne rien enfermer dans la conſéquence, qui ne ſe trouve exactement dans les idées dont elle émane, & de ne pas donner plus d'autorité, plus de force, ni plus

d'étendue au résultat que nous tirons de la combinaison de nos idées, que n'en ont les idées mêmes & la liaison qui est entr'elles. Avec cette attention, on peut se mettre à couvert de l'illusion des faux raisonnemens, & parvenir très-surement à la vérité, sans connoître en aucune maniere les figures & les regles d'Aristote. *Voyez la Clef des Sciences, premiere partie, chapitre 3; & Locke, Essai sur l'Entendement humain, liv. 4, chap. 17, §. 4. & suivans.*

PAGE 173.

(h) *Joindre l'agrément & les images aux leçons qu'on veut lui donner.* Cette regle, de rendre l'instruction agréable à un enfant, doit être sans exception. Il faut même que dès le premier moment où l'on aura jugé convenable de lui apprendre à lire, on lui en ait fait un amusement & un plaisir. On y aura réussi, premierement, si l'on ne s'y est pas pris trop tôt: (voy. M. Fleury, *Traité sur les Etudes, pag.* 172.) secondement, si l'on a excité à cet égard son émulation, & qu'on lui ait fait sentir pour le moment même tout l'avantage qu'il peut en retirer. Rien n'est plus naturel & mieux pensé que ce que dit à ce sujet M. Rousseau. » On se fait une grande affaire de

chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dés ; toute méthode lui sera bonne. L'intérêt présent ; voilà le grand mobile, le seul qui mene surement & loin un enfant. «

PAGE 176.

(i) *Le cercle ennuyeux de langues toujours barbares pour des oreilles qui n'y sont point accoutumées, &c.* » J'ai fait voir, dit M. l'Abbé Fleury, dans son *Traité des Etudes*, *chap.* 22, que cette méthode a commencé du temps que le Latin étoit vulgaire, & que la Grammaire Grecque, qui est la premiere que nous connoissons, a été faite aussi par des Grecs. Ainsi pour imiter ces Anciens que nous estimons avec tant de raison, il faudroit étudier la Grammaire en notre Langue avant que de l'étudier dans une autre. «

PAGE 184.

(k) *Frappé d'un spectacle si nouveau pou*

*lui.* Un Auteur moderne, souvent cité dans ces notes, prétend que ce spectacle ne fera aucune impression sur un enfant. J'en conviens, dès qu'on n'observera pas les gradations : mais qu'on les ménage comme on doit le faire ; que l'esprit de l'enfant soit préparé comme il doit l'être ; & pour peu qu'il soit capable de sentiment & de réflexion, je ne craindrai pas de garantir l'effet qu'un tel spectacle doit produire.

PAGE 186.

(I) *Ne sera-ce que son Dieu & sa Religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier?* Non-seulement il importe que l'on apprenne la Religion aux enfans ; mais je suis convaincu qu'il faut de bonne heure la leur faire apprendre par principes, quoique d'une maniere historique ; leur en faire connoître par degrés les preuves & les fondemens ; & prévenir par-là, pour un âge plus avancé, les dangers de la séduction, ou les suites presque également funestes d'une foi languissante & peu éclairée. On peut se servir pour cet objet d'un excellent Ouvrage de M. de Beausée, qui a pour titre : *Exposition abrégée des Preuves historiques de la Religion Chrétienne.* On a aussi pour les jeunes gens un *Catéchisme de l'âge mûr.* On a

le *Poëme de la Religion* de M. Racine, qui unit les charmes de la Poésie à la force du Raisonnement. On a enfin, à la portée de tous, le *Discours sur l'Histoire Universelle* de M. Bossuet. Et puissent ces Lettres que nous publions, offrir à la Jeunesse de l'un & l'autre sexe des secours qui lui soient plus propres encore, & qui suppléent à ce que l'éducation du College ou du Couvent ne peut guere suffire à leur donner!





## LETTRE XI.

*De la Comtesse au Marquis de Valmont *.*

Vous m'avez fait trouver dans vos dernieres Lettres, ô le meilleur de tous les peres, toute la consolation que j'en attendois : c'est sur-tout en me ramenant aux desseins de Dieu sur moi dans les peines qu'il m'envoie, que vous m'avez rendu la force dont j'avois besoin pour les supporter. Ah ! qu'on est malheureux quand on souffre, & qu'on n'est pas éclairé & soutenu par la Religion ! Par-tout elle est grande, elle est belle & digne de nos hommages : mais c'est dans les afflictions qu'elle

* L'Editeur, usant presque par-tout de la permission qu'il s'est réservée dans l'Avertissement, a cru devoir donner un peu plus de force au stile que Madame de Valmont emploie dans cette Lettre, qui de sa part est une effusion de cœur, bien plus qu'une Lettre de raisonnement.

parle le plus fortement à notre cœur, & qu'on en sent le mieux tout le prix. Tandis que l'infortuné qui ne la connoît pas cherche loin d'elle de vains soulagemens, qui ne font qu'augmenter sa sensibilité, & qu'aigrir ses douleurs; tandis que le faux sage, forcé de dépouiller en secret cette fermeté dont il se pare, s'abbat & se décourage; l'ame simple & fidele, instruite sur les mérites & les avantages qui accompagnent les souffrances, se releve & en tire son salut & sa gloire: elle y puise d'importantes leçons; & encouragée par les plus puissans motifs, elle s'y exerce aux plus grandes vertus. Aussi les souffrances sont-elles le triomphe de la Religion.

Depuis que vous m'avez tenu le même langage qu'elle, je me sens plus tranquille. Dans ces momens encore où la nature frémit, où l'amour méprisé se désole & s'irrite, où ma raison s'égare & retombe éperdue, j'ai recours au remede le plus sûr tout à la fois & le plus prompt. Je me jette aux pieds du Très-Haut; j'é-

panche devant lui mon cœur; je lui dis:
» Vous êtes juste, Seigneur; vous per-
» mettez l'égarement passager d'un époux
» que j'idolâtrois peut-être, & sur lequel
» j'avois trop compté : ce n'étoit pas assez
» pour moi de l'aimer; hélas! je l'adorois;
» & vous m'en punissez. Achevez de rec-
» tifier, d'épurer un penchant qui, dans
» son excès, tendoit à m'éloigner de vous;
» mais après cette épreuve, rendez-moi,
» rendez-vous à vous même le cœur de
» mon mari. « A peine ai-je prié, déjà le calme renaît en moi, & mon ame reprend au même instant une force nouvelle.

O mon père! pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes assez aveugles sur leurs propres intérêts, assez ennemis des nôtres, pour se priver & pour vouloir nous priver avec eux de toute ressource? Valmont lui-même, en m'affligeant par son inconstance, m'afflige encore plus par les doutes qu'il s'obstine à porter en moi & dans tous ceux qui l'environnent. « A quoi bon, nous
» dit-il, vous épuiser en des vœux sté-
» riles, & fatiguer le Ciel par vos cris?

» Vils atômes ! le Seigneur s'abaissera t-il
» jusqu'à daigner vous entendre ? ou si,
» du haut de sa majesté, il prête l'oreille
» à vos prieres, interrompra-t-il pour vous
» le cours des événemens ? & changera-t-il
» en votre faveur les loix qu'il a dictées ?
» S'il y a une Providence ; (car maintenant
» c'est toujours ainsi que parle Valmont)
» c'est seulement une Providence univer-
» selle, qui se contente de présider au tout,
» qui agit par des loix générales, & qui
» n'admet d'exceptions pour personne. »

Que ce langage est différent du vôtre ! quelles désolantes maximes ! & que je serois à plaindre, si je pouvois les adopter un seul moment ! Hélas ! une pareille Providence, que seroit-elle à mes yeux que la plus dure fatalité ? Mais heureusement je ne me sens point née pour une telle philosophie, & ma foi me met à l'abri de ces tristes & dangereux systêmes. Eh quoi donc, est-ce là même le cri de la nature, & ce que nous dicte la raison ? Atôme tant qu'il leur plaira, je puis dire à Dieu ; « Vous êtes mon pere ; vous avez

» gravé en moi votre image; vous m'avez » liée à vous par les rapports les plus vrais; » vous m'avez donné un entendement » pour vous connoître, un cœur pour » vous aimer, & qui ne peut être heureux » qu'en vous aimant : comment vous se- » rois-je indifférente! & est-il quelque » distance qui ne puisse être rapprochée » par l'amour? «

Qu'on suppose l'Univers aussi immense qu'on le voudra, l'homme aussi petit qu'il sera possible de l'imaginer; qu'on le place cet homme dans quelque coin du monde que ce puisse être; que, malgré l'harmonie de tous les corps célestes & l'ordre constant de leur marche rapide, on envisage autour de lui la nature stupide & muette; qu'on le considere lui seul connoissant, admirant son Créateur, se confiant dans sa bonté, rendant hommage à ses perfections, s'unissant à lui par l'amour, appercevant Dieu dans tout ce qu'il voit, jugeant de sa grandeur & de son infinité par tout ce qui échappe à sa foible vue, faisant servir à sa gloire ce

qu'il connoît & ce qu'il ignore, le louant également des biens qu'il en reçoit & des maux qu'il éprouve; sera-t il, dans tout cet univers matériel & sensible, un objet plus digne de l'attention du souverain Etre, & des soins de sa Providence?

Dieu est grand sans doute; mais dérogera-t-il à sa grandeur en s'occupant des êtres qu'il a formés? sera-t-il moins l'Etre suprême en veillant sur moi, qu'il ne l'étoit en me créant? Eh depuis quand une bonté constante & sage avilit-elle la majesté? Ce Dieu si grand peut-il ne pas m'entendre? & s'il m'entend, peut-il être insensible à mes gémissemens? Que dis-je? n'est-ce pas lui qui les forme en moi *? D'où me vient ce sentiment si

* » Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices » & de nos prieres, mais nous avons besoin » de lui en faire, dit M. de Voltaire; son » culte n'est pas établi pour lui, mais pour » nous «. Ajoutons cependant que s'il est nécessaire que nous priions Dieu, pour réclamer son secours, aider notre foiblesse, & soulager nos miseres, il est juste aussi que nous

, qui, au moindre péril, me fait les yeux vers le Ciel, & invoquer Être tout-puissant qui préside à mes jours ? d'où vient-il, si ce n'est de l'Auteur même de la nature ? Ce cri, qui s'éleve en nous presqu'en dépit de nous-mêmes, l'incrédulité ne peut l'étouffer entierement ; & combien n'est-il pas de momens dans la vie où elle y revient malgré elle ? Si Dieu n'agit que par des loix absolues & universelles, si tout tient à un destin inévitable & à un enchaînement de causes devenu nécessaire, pourquoi ce concert admirable de tous les hommes, qui, sans aucun pacte entre eux, & par un instinct purement naturel, dans tous les temps, dans tous les lieux, s'accordent à solliciter les secours d'en haut ? Ah ! mon pere,

---

le priions, pour avouer sa grandeur, reconnoître ses bienfaits, & lui faire hommage de notre dépendance. Ainsi, sans avoir besoin de nous, il est dans l'ordre en effet que Dieu exige notre culte, & pour nous-mêmes, & pour sa propre gloire.

la priere n'eſt-elle pas un hommage que l'Univers entier rend à la vigilance & aux ſoins particuliers de la Providence ?

Hélas ! il ne faut qu'un peu d'attention ſur nous-mêmes, pour reconnoître combien elle veille ſur chacun de nous. Auſſi le premier châtiment de ceux qui la combattent eſt, au milieu de leurs peines, d'oublier qu'elle exiſte. Que ceux-là donc qui s'imaginent n'en avoir rien reçu, ſe croient en droit de n'en rien attendre : pour moi je lui dois trop, pour refuſer un ſeul inſtant de me repoſer ſur elle. Eh, quel eſt l'homme dont la vie ne ſoit un tiſſu de faits qui dépoſent en ſa faveur ? Dans la ſociété, dans nos familles, en nous-mêmes (*a*), par-tout on la retrouve ; & dans le monde moral comme dans le monde phyſique, les loix générales n'expliqueront jamais aſſez bien cet ordre conſtant que mille cauſes tendent à détruire, & la conſervation des êtres particuliers.

La Providence, diſent-ils, ſe borne à préſider au tout ; mais ce tout, quel qu'il

ſoit, n'en fais-je pas partie? Et que deviendroit l'enſemble, s'il falloit négliger les parties qui le compoſent? Des loix générales peuvent-elles ſuffire aux beſoins, aux vœux, aux paſſions, & à toute la conduite ſi peu uniforme, ſi peu conſtante d'un être moral, d'un être intelligent & libre tel que moi? En coûteroit-il trop à celui dont l'œil meſure tous les eſpaces, dont la main puiſſante imprime le mouvement à tous les êtres, & le reproduit à chaque inſtant, de veiller ſur moi comme ſur le monde entier? Et craint-on que ce ſoin bienfaiſant n'excede ſes forces, ou ne partage ſon attention?

» Mais ce ſeroit ſoumettre ſes loix à » des exceptions, à des variations per» pétuelles. « Grands Philoſophes! votre ſageſſe va donc circonſcrire celle de l'Etre ſuprême, & régler ſon pouvoir! Ses loix, aſſujetties aux vôtres, ne pourront donc renfermer à ſon gré les exceptions conformes à nos beſoins ainſi qu'à ſa bonté, & les faire rentrer dans la regle! cette volonté unique qui a fait l'Univers, &

qui le conserve, n'a donc pu embrasser les cas particuliers, & nous ménager des ressources dans nos miseres? O hommes! mesurerez-vous toujours les opérations & les vues de l'Etre infini sur votre impuissance & sur la foiblesse de vos lumieres? Vous faites de la Divinité un Dieu sourd, aveugle, indolent; vous en faites ou un être insensible, ou un être impuissant comme vous; & vous prétendez encore honorer sa grandeur!

Mon pere, disons-le avec vérité, ils éloignent d'eux le plus qu'ils peuvent un Dieu, dont la seule idée les importune; & ils ne le dispensent si volontiers de ses soins, que pour qu'il daigne à son tour les dispenser de leur obéissance. Mais en attendant qu'ils éclaircissent leurs doutes, & qu'ils abjurent leurs erreurs, ils ôtent à la vertu son appui le plus solide, au vice son frein le plus puissant, au malheureux sa ressource & sa consolation la plus réelle; ils ébranlent la foi des peuples, qui repose sur le sentiment universel & les saintes notions de la Providence; ils

énervent toute la force des conventions, & ils renversent les fondemens de la société toute entiere.

Ah! que l'Evangile, dans sa noble simplicité, m'instruit bien mieux que tout leur savoir! Qu'en sortant d'avec eux, j'ouvre ce divin Livre avec joie! Qu'un seul mot de la souveraine sagesse en dit bien plus à ma raison & à mon cœur que les vains discours de ces Sages du monde! Et qu'il m'est doux d'apprendre d'elle » qu'elle dirige tous les événemens, qu'elle » fait sortir du mal même, le bien de » ceux qui lui sont chers, qu'elle m'ac- » compagne dans les tribulations, qu'elle » ne souffrira point que je sois tentée » au-dessus de mes forces, & qu'un seul » cheveu ne peut tomber de ma tête sans » qu'elle le permette! « Ainsi éclairée de ses précieuses lumieres, je la bénis de tous les biens que je tiens d'elle, je l'adore dans toutes les épreuves qu'elle me fait subir, & je suis assurée que tant que je lui serai soumise, elle fera tourner à mon avantage ce qui y paroissoit le plus contraire.

C'eſt là ce qui ſoutient mon eſpoir. Je ne ceſſe d'ailleurs, en priant pour moi-même, de prier pour Valmont; & comme je ſais au nom de qui je prie, & ſur quelles promeſſes je me fonde, je ſuis bien éloignée de déſeſpérer de ſon retour. Cependant rien ne me l'annonce encore. A mon égard il eſt toujours plus froid; vis-à-vis de Senneville il eſt contraint & réſervé; mais ſes inquiétudes, ſes empreſſemens le décelent, & ſa paſſion perce à travers le voile dont il la couvre. Où en eſt-il ſur ce point? Eſpere-t-il la vaincre? A-t-il réſolu d'y céder? C'eſt malgré l'intérêt que j'y prends, ce que je ne puis démêler.

Ma bonne amie devient pour moi auſſi difficile à deviner; elle eſt elle-même de jour en jour plus rêveuſe, plus retenue, & moins gaie qu'auparavant. Ce qui me raſſure, c'eſt qu'elle l'eſt beaucoup moins encore avec tout autre qu'avec moi. Valmont ſur-tout l'embarraſſe, & ſemble la chagriner. Auroit-elle découvert ſon amour? ... S'appercevroit-elle avec effroi

qu'elle y devient ſenſible ? ... ou ne s'en feroit-elle une peine que par rapport à moi ? Elle m'aime aſſez ; elle a le cœur aſſez bon, pour que je m'arrête à cette derniere penſée. L'aimable enfant ! Si ma conjecture eſt vraie, combien elle doit ſouffrir ! Ses complaiſances, ſes careſſes augmentent à meſure que le Comte me témoigne plus d'indifférence. On diroit qu'elle veut me rendre, à force de ſoins & d'amitié, ce que mon mari m'ôte de ſa tendreſſe, & me fait perdre de joie & de douceurs par ſon inconſtance. Elle ſe fait violence maintenant pour me cacher ſa peine ; je me la fais également pour lui dérober la mienne ; & je crains bien que nous ne ſouffrions doublement du chagrin que chacune de nous deux cauſe à l'autre ſans le vouloir.

Le Comte eſt forcé de ſuivre le Roi à S.... G...., & de ſe ſéparer de nous pour un peu de temps. Je ne ſais quel effet cette abſence produira ſur lui, & j'en attends les ſuites avec impatience. Puiſque vous avez déjà daigné vous prêter

à celle que je vous ai fait paroître comme épouse & comme mere, achevez votre ouvrage; continuez à flatter ainsi ma tendresse & ma douleur : parlez-moi encore de mes enfans, de ces gages précieux que j'ose attendre du plus fidele amour. Puisse celui que je porte dans mon sein recueillir le fruit de vos sages leçons! Après m'avoir appris à former son corps & son esprit, apprenez-moi sur-tout à former son cœur. O mon pere! il vous devra bien plus qu'à moi, puisque s'il me doit la vie, il vous sera redevable du bonheur de bien vivre.

---

## *NOTE,*

### PAGE 207.

(a) *Dans la société, dans nos familles, en nous-mêmes, par-tout on la retrouve.* » Si nous pouvions méconnoître la Providence dans le spectacle de ce vaste Univers, nous la retrouverions en nous. Sans chercher des raisons qui nous fuient, ouvrons l'oreille à la voix intérieure qui cherche à nous instruire. Nous sommes l'abrégé de l'Univers, &

en même temps nous sommes l'image du Créateur. Si nous ne pouvons contempler ce grand original, contentons-nous de le contempler dans son image : nous ne pouvons jamais mieux le trouver que dans les portraits où il a voulu se peindre lui-même. Si je me replie sur moi-même, je sens en moi un principe qui pense, qui juge, qui veut ; je trouve de plus, que je suis un corps organisé, capable d'une infinité de mouvemens variés, dont les uns ne dépendent point du tout de moi ; les autres en dépendent en partie ; & les autres me sont entierement soumis. Ceux qui ne dépendent point de moi sont, par exemple, la circulation du sang & celle des humeurs, d'où procede la nutrition & la formation des esprits animaux Ce mouvement ne peut être interrompu par un acte de ma volonté ; & je ne puis subsister, si quelque cause étrangere en interrompt le cours. J'en trouve d'autres chez moi aussi indépendans de ma volonté, que la circulation du sang ; mais que je puis suspendre pour un moment, sans bouleverser toute la machine. Tel est entr'autres celui de la respiration, que je puis arrêter quand il me plaît, mais non pas pour long-temps, par un simple

acte de ma volonté, sans le secours de quelques moyens antérieurs.

Enfin, il y a en moi certains fluides errans dans tous les divers canaux dont mon corps est rempli ; mais dont je puis déterminer le cours par un acte de ma volonté. Sans cet acte, ces fluides, que j'appellerai les esprits animaux, coulent, par leur activité naturelle, indifféremment dans tous les vuides & dans tous les canaux qu'ils rencontrent ouverts, sans affecter un lieu particulier plutôt qu'un autre, semblables à des serviteurs qui se promenent négligemment en attendant l'ordre de leur maître ; mais selon mes desirs, ils se transportent dans les canaux particuliers, à proportion du besoin plus ou moins grand, dont je suis le juge. Je vois dans ce que je viens de trouver chez moi une image naïve de tout cet Univers. Nous y distinguons des mouvemens réglés & invariables, d'où dépendent tous les autres, & qui sont à l'Univers, comme la circulation du sang dans le corps humain : mouvemens que Dieu n'arrête jamais, non plus que l'homme n'arrête celui de son sang ; avec cette différence, que c'est en nous un effet de notre impuissance, & en Dieu celui de son immutabilité. Nous com-

parerons donc les mouvemens généraux de nos corps, qui ne dépendent point de nous, aux loix générales & immuables que Dieu a établies dans la matiere. Mais comme nous trouvons en nous de certains mouvemens, quoiqu'indépendans de nous, dont nous pouvons pourtant suspendre le cours pour quelques momens, comme celui de la respiration ; aussi conçois-je dans cet Univers des mouvemens très-réglés, qui procedent des mouvemens généraux, que Dieu peut suspendre quelque temps sans porter préjudice à ce bel ordre, dont toutefois il changeroit l'économie, si cette suspension duroit trop long-temps. Tel est celui du soleil & de la lune, que Dieu arrêta pour donner le temps à Josué de remporter une entiere victoire sur les ennemis de son peuple. Enfin, je trouve dans la nature, aussi bien que chez moi, une quantité immense de fluides de plusieurs especes, répandus dans tous les pores & les interstices des corps, ayant du mouvement en eux-mêmes, mais un mouvement qui n'est pas entierement déterminé de tel ou tel côté par les loix générales, qui sont en partie comme vagues & indéterminées. Ce sont ces fluides qui sont à la nature ce que sont les esprits

animaux

animaux aux corps humains, esprits nécessaires à tous les mouvemens principaux & indépendans de nous, mais soumis outre cela à exécuter nos ordres.

Par ces principes que je viens de poser, il est maintenant aisé de comprendre comment Dieu a pu établir des loix fixes & inviolables du mouvement, & gouverner pourtant le monde par sa providence. Quoi! j'aurai le pouvoir de remuer un bras ou de ne pas le remuer, de me transporter dans un certain lieu ou de ne pas le faire, d'aider un ami ou de ne le pas aider; & Dieu, qui a disposé toutes choses avec une sagesse & une puissance infinies, & de qui je tiens ce pouvoir, se sera lui-même privé d'agir par des volontés particulieres? Je puis aider mes enfans, les punir, les corriger, leur procurer du plaisir, ou les priver de certaines choses selon ma prudence; je puis, par ma prévoyance, prévenir les maux & les accidens qui peuvent leur arriver, en ôtant de dessous leurs pas ce qui pourroit occasionner leur chûte. Ce que je puis faire pour mes enfans, je le puis aussi pour mes amis. Je sais qu'un ami se dispose à faire une action qui peut lui procurer de fâcheuses affaires; je cours sur

les lieux, je le préviens, & je l'empêche par mes sollicitations d'exécuter ce qu'il avoit dessein de faire. Pendant ma promenade, je vois devant moi un aveugle qui va se précipiter dans un fossé, croyant suivre le chemin ; je précipite mes pas ; je prends cet aveugle par le bras, & je l'arrête sur le penchant de sa chûte ; n'est-ce pas là une providence en moi ? Par combien d'autres réflexions pourrois je la prouver ?

Or, ce que je sens en moi, irai-je le refuser à la Divinité ? Notre providence n'est qu'une image imparfaite de la sienne. Il est le Pere de tous les hommes, ainsi que leur Créateur ; il punit, il châtie, il prévoit les maux ; il les fait quelquefois sentir à ses enfans. Il se dispose au châtiment ; mais notre repentir calme sa colere, & éteint entre ses mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer. Sa providence ne s'est pas bornée à établir des loix de mouvement, selon lesquelles tout se meut, tout se combine, tout se varie, tout se perpétue. Ce ne seroit là qu'une providence générale. S'il n'avoit créé que de la matiere, ces loix générales auroient suffi pour entretenir l'Univers éternellement dans le même ordre, tant sa profonde sa-

gesse l'a rendu harmonieux ; mais outre la matiere, il a créé des êtres intelligens & libres, auxquels il a donné un certain degré de pouvoir sur les corps : ce sont ces êtres libres qui engagent la Divinité à une providence particuliere ; c'est celle-ci qui fait une des parties les plus intéressantes de la Religion : examinons si les principes que nous avons posés en détruisent l'idée.

Si je conçois l'Univers comme une machine, dont les ressorts sont engagés si dépendamment les uns des autres, qu'on ne peut retarder les uns sans retarder les autres, & sans bouleverser tout l'Univers : alors je ne concevrai d'autre providence que celle de l'ordre établi dans la création du Monde, que j'appelle providence générale. Mais j'ai bien une autre idée de la nature. Les hommes dans leurs ouvrages même les plus liés, ne laissent pas de les faire tels, qu'ils peuvent, sans renverser l'ordre de leur machine, y changer bien des choses. Un Horloger, par exemple, a beau engager les roues d'une montre, il est pourtant le maître d'avancer ou de reculer l'aiguille comme il lui plaît. Il peut faire sonner un réveil plus tôt ou plus tard, sans altérer les ressorts & sans déranger les roues ;

ainsi vous voyez qu'il est le maître de son ouvrage, particulierement sur ce qui regarde sa destination. Un réveil est fait pour indiquer les heures, & pour réveiller les gens dans un certain temps. C'est justement ce dont est maître celui qui a fait la montre. Voilà précisément l'idée de la providence générale & particuliere. Ces ressorts, ces roues, ces balanciers, tout cela en mouvement fait la providence générale, qui ne change jamais & qui est inébranlable : ces dispositions du réveil & du cadran, dont les déterminations sont à la disposition de l'ouvrier, sans altérer ni ressorts ni rouages, sont l'emblême de la providence particuliere. Je me représente cet Univers comme un grand fluide, à qui Dieu a imprimé le mouvement qui s'y conserve toujours. Ce fluide entraîne les planetes par un courant très-réglé & par un mouvement si uniforme, que les Astronomes peuvent aisément prédire les conjonctions & les oppositions : voilà la providence générale. Mais dans chaque planete, les parties de ces premiers élémens n'ont point de mouvement réglé ; elles ont à la vérité un mouvement perpétuel, mais indéterminé, se portant où les passages sont les plus libres : semblables

à ces rivieres qui suivent constamment leur lit, mais dont une partie des eaux se répand à droite & à gauche, au travers des pores de la terre, suivant le plus ou le moins de facilité du terroir qu'elles pénetrent. C'est cette matiere du premier élément, que Dieu détermine par des volontés particulieres, suivant les vues de sa sagesse & de sa bonté; ainsi, sans rien changer dans les loix primitives établies par la Divinité, il peut régler tous les événemens sublunaires occasionnellement, selon les démarches des êtres libres qu'il a mis sur la terre ou dans les autres planetes, s'il y en a d'habitées..... Mais comment Dieu, dit l'Adversaire de la Providence, peut-il embrasser la connoissance & le soin de tant de choses à la fois? Parler ainsi, c'est oublier la grandeur, l'infinité de Dieu. Y a-t-il quelque répugnance à admettre dans un être infini une connoissance sans bornes & une action universelle? Nous-mêmes, dont l'entendement est renfermé dans de si étroites bornes, ne sommes-nous pas témoins tous les jours de l'artifice merveilleux qui rassemble une foule d'objets sur notre rétine, & qui en transmet les idées à l'ame? N'éprouvons-nous pas plusieurs sensations à la fois? Ne mettons-nous

pas en dépôt dans notre mémoire une quantité innombrable d'idées & de mots, qui se trouvent au besoin dans un ordre & avec une netteté merveilleuse? Et comme il y a diverses nuances de gradations entre les hommes, & qu'un idiot de Paysan a beaucoup moins d'idées qu'un Philosophe du premier ordre, ne peut-on pas concevoir en Dieu toutes les idées possibles au plus haut degré de distinction? « *Encyclopédie*, au mot *Providence*.





## LETTRE XII.

*Du Marquis de Valmont à la Comtesse.*

Je te félicite, chere Emilie, des ressources que tu puises dans ta foi, & de la sagesse des réflexions par lesquelles tu sais te prémunir contre les vains sophismes de l'irréligion. A ton tour felicite-moi, ma fille; j'ai trouvé un ami. J'ai fait plus, j'ai trouvé un instituteur pour tes enfans. Je ne te dictois pour eux des préceptes qu'en tremblant, & je me défiois encore plus de ceux qu'il me restoit à te donner. Je craignois toujours que la pratique, seule épreuve véritablement sure d'une éducation raisonnable, ne vînt à contrarier, dans les choses même les plus légeres, mes réflexions & mes principes; & quoi qu'en puisse dire l'esprit philosophique, j'eusse mieux aimé, je crois, n'être en ce genre que l'écho des opinions vulgaires, que d'être un homme à paradoxes. Le risque m'eût paru moins

grand; & ſans des motifs bien eſſentiels, de deux routes dangereuſes, s'il falloit choiſir, je choiſirois du moins celle qui ſeroit la plus frayée, & dont je connoîtrois le mieux l'iſſue. Qu'on admire tant qu'on voudra ces génies fiers & tranſcendans, qui, s'élevant bien au-deſſus de la raiſon commune, prennent pour regle de la vérité le contre-pied de tout ce qu'elle enſeigne aux autres hommes; plus timide & plus foible, je te l'avoue, ma fille, je me croirois plus en ſureté d'être moins ſage avec tout le monde, que de l'être ſeul par oppoſition à tous les autres

Je n'aurai point ici de ſemblable péril à courir : je ne vais te répéter que les leçons de l'expérience. Eh, que celui dont je les tiens me les a rendues douces & perſuaſives ! Ecoute mon hiſtoire; puiſſe-t-elle, ma chere Emilie, t'intéreſſer comme moi !

Toujours ami de la nature, j'avois choiſi un jour ſerein pour aller ſeul, en méditant ſur ſes charmes, m'enfoncer dans la forêt prochaine. Je ſuivis, pour

y arriver, les rives fleuries d'un ruisseau, qui, en serpentant, me conduisoit jusqu'à elle. Déjà le gazouillement de ses eaux, la verdure & la fraîcheur qui régnoient sur ses bords avoient comme enchanté mon esprit & mes sens; mais à l'entrée de la forêt, j'éprouvai une émotion plus vive encore, & un sentiment plus profond. Le silence & l'obscurité des bois; des sapins dont la tige rougeâtre s'élançoit vers le Ciel; des chênes antiques, qui de leur tête altiere sembloient toucher les nues; des troncs d'arbres que la hache avoit respectés, mais qui, dépouillés de leurs branches, avoient cédé à l'effort des temps, & menaçoient la terre de leur chûte; des routes tortueuses à travers des buissons épais que d'autres arbres plus élevés couvroient de leur ombre; tous ces objets réunis m'imprimerent un saisissement secret, une je ne sais quelle horreur, qui avoit cependant pour moi quelque chose d'admirable & de divin. Il me sembloit, au milieu de ce silence, & dans cette forêt sombre,

que la majesté du Très-Haut, que le Dieu de la nature parloit d'une voix plus touchante & plus forte à mon cœur. Je m'assis, pour me recueillir tout entier en moi-même, & ne rien laisser perdre d'un sentiment si délicieux. J'en jouissois, lorsque tout-à-coup le bruit des feuilles dans les buissons voisins suspendit malgré moi le cours de mes réflexions, & me força de tourner la tête. J'apperçus un homme à-peu-près de mon âge, mais qui n'avoit rien perdu des graces de la jeunesse & de la vigueur de l'âge mûr. Sans être grand, il avoit un port noble; son maintien étoit assuré; la sérénité brilloit sur son front; la majesté & la bienfaisance étoient peintes dans ses regards; des cheveux blancs ornoient sa tête. Il tenoit un livre à demi-fermé entre les mains : c'étoient les Avantures de Télémaque; & il sourioit agréablement aux douces idées que les conseils de la sagesse & les images de la vertu avoient fait naître en lui. Il suivoit une route étroite, & s'avançoit vers moi. Je me levai pour aller à sa rencontre : il

m'apperçut à son tour, & sa surprise parut égale à la mienne. Un penchant réciproque nous portoit l'un vers l'autre : l'abord fut également facile des deux parts ; & à peine eut-il parlé, que je le reconnus pour le Comte de Veymur, qui avoit fait sous moi plusieurs Campagnes avec toute l'intelligence & la bravoure d'un Officier digne des plus grandes récompenses. Il vivoit retiré avec toute sa famille dans un petit bien, où n'ayant pour société que son frere, sa sœur, sa femme & ses enfans, il ignoroit ma disgrace & mon exil, comme j'ignorois sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvellé notre ancienne connoissance : il me fit promettre que dès le lendemain j'irois le voir dans ce qu'il appelloit son hermitage. Sa présence avoit fait revivre en moi le desir de la société, & le besoin d'un ami ; le premier de tous les besoins pour un cœur sensible. Le croirois-tu, ma fille ? ici, pour la premiere fois, le temps me parut long jusqu'au moment de mon départ. Je l'avançai le plus qu'il me fut possible, & j'arrivai enfin.

Mais quel enchantement pour moi, lorſque je me trouvai au ſein d'une famille, où tout reſpiroit l'honnêteté, la candeur, l'innocence & la paix! là je vis réunis des mœurs ſimples & des manieres prévenantes, la politeſſe & la franchiſe, la décence & les agrémens, le travail & les doux plaiſirs, la ſageſſe & la liberté. Madame de Veymur me reçut avec cet air ouvert & engageant, qui tient un juſte milieu entre la politeſſe froide & réſervée dont on uſe envers de nouvelles connoiſſances, & cet accueil trop aiſé qui ne ſied bien qu'avec d'anciens amis. Elle n'étoit plus dans cet âge où l'on plaît par la figure & par les attraits; mais elle ſera long-temps encore dans celui où l'on intéreſſe par les graces & par les ſentimens. Une phyſionomie heureuſe qui porte l'empreinte de la vertu; un caractere de douceur répandu ſur tous ſes traits; quelque choſe de vif & d'animé qui le fait reſſortir davantage; ce ton de nobleſſe & de grandeur, qui, dans ſa ſimplicité même annonce l'élévation de

l'ame plus que celle du rang ou de la naiſſance; des qualités ſolides, ornées de ces agrémens dont le charme eſt bien plus vrai que celui de la beauté, & ſubſiſte quand elle s'efface; des connoiſſances ſans un air d'érudition; de l'expreſſion ſans jargon, ſans emphaſe, telle qu'eſt l'expreſſion de la nature; de l'eſprit ſans paroître le ſavoir, & moins encore d'eſprit que de raiſon : voilà, ma fille, ce que je remarquai dans Madame de Veymur. Son caractere étoit d'ailleurs parfaitement aſſorti à celui de ſon mari; il tempéroit ce que le caractere de celui-ci auroit eu de trop ardent peut-être ſans cet heureux mêlange. L'un avoit en ſa faveur l'aſcendant du ſexe, de l'âge & de l'expérience; l'autre avoit pour elle cette force ſecrette, mais victorieuſe, de la douceur & de la perſuaſion. On voyoit bien quel étoit le chef; mais on ne pouvoit pas dire qui des deux étoit le maître. Rien ne reſſentoit la domination & l'empire. L'union des volontés banniſſoit la contrainte, & la raiſon toute ſeule tenoit lieu de l'autorité.

Voici, dit le Comte, en me la préſentant, celle qui fait le charme de ma vie : puiſſent ſes entretiens & les miens ſoulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs ! J'ai épouſé ma femme par inclination; mais le reſpect & l'eſtime ayant précédé l'amour, ils ont ſurvécu l'un & l'autre à l'ardeur de ſes premiers feux, & ont mis à la place un tendre attachement que rien n'eſt capable d'altérer. Voici mes filles, me dit-il encore; car le Ciel qui m'avoit accordé un fils me l'a enlevé preſqu'auſſitôt : vous verrez dans peu le reſte de ma famille. Ses filles m'enchanterent preſqu'autant que leur mere. La décence & la ſimplicité de leur parure; la modeſtie de leur maintien; l'ingénuité qui régnoit dans leurs diſcours, & qui y aſſaiſonnoit la raiſon; leur accord, leur union entre elles; leur activité, leur empreſſement à voler au moindre ſigne, à prévenir les volontés de ceux qui paroiſſoient en quelque ſorte n'avoir d'autre volonté que la leur; leur application conſtante à des

ſoins ou des travaux faits pour leur âge & pour leur ſexe, & qui annonçoient déja pour l'avenir des meres de famille dignes de remplacer la leur, ſi malheureuſement elles venoient à la perdre; quelques talens agréables, deſtinés à remplir le vuide des occupations ſérieuſes, par un délaſſement honnête, & propres à faire l'amuſement de ceux qui les environnoient, en attendant qu'ils devinſſent ceux d'un mari, à qui ſeul elles vouloient un jour penſer à plaire : tous ces objets excitoient mon admiration & ma ſurpriſe.

Les domeſtiques eux-mêmes, en petit nombre, mais paroiſſant n'avoir en commun qu'une ſeule volonté, qui étoit celle de leurs maîtres; leurs enfans plutôt que leurs ſerviteurs; s'aimant, ſe ſecourant entr'eux comme des freres; prouvant d'ailleurs, par l'ancienneté de leurs ſervices, la ſageſſe & la bonté de ceux auxquels ils obéiſſoient *; dans toute la mai-

* En effet, il eſt difficile d'avoir bonne opinion d'une maiſon où l'on change ſi ſou-

son un fonds d'économie & un air d'abondance; une police sage & bien entendue, qui ne se contentoit pas de corriger les abus, mais qui avoit pour objet de les prévenir; un esprit d'ordre bien plus agréable & plus satisfaisant que celui du luxe & de la profusion; du goût à la place des modes & de l'ostentation †;

---

vent de domestiques; & ce changement est une bien forte preuve contre ceux qui s'en font une habitude. En général, avec de l'autorité, des lumieres & de la patience, on rend les hommes à peu près ce que l'on doit désirer qu'ils soient; & de dignes maîtres se forment presque toujours de bons serviteurs.

† » Le goût aime à créer, à donner seul la » valeur aux choses. Autant la loi de la mode » est inconstante & ruineuse, autant la sienne » est économe & durable. Ce que le bon goût » approuve une fois est toujours bien; s'il est » rarement à la mode, en revanche il n'est » jamais ridicule; & dans sa modeste simplicité, il tire de la convenance des choses des » regles inaltérables & sures, qui restent quand » les modes ne sont plus. « *M. Rousseau.*

non, je ne voyois rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître, dont toutes ces choſes étoient l'ouvrage. C'eſt un homme ſage, me diſois-je à moi-même, qui préſide ici; il n'a pas beſoin de ſortir de chez lui pour trouver le bonheur, qu'il eût cherché envain dans un monde étranger.

Son frere, ſa ſœur, qui demeurent avec lui, ſurvinrent à l'inſtant; & dans tous les yeux, ſur tous les viſages, je liſois un air de contentement & des ſentimens de reſpect & de tendreſſe, qui ſervoient à m'en imprimer davantage, & qui ſeuls euſſent bien ſuffi, ce ſemble, pour faire l'éloge de la vertu du Comte, comme ils en font déjà la récompenſe. Heureux temps, où le monde étoit encore dans ſon enfance, tels étoient les modeles que vous préſentiez à la terre, & qu'elle a trop promptement oubliés! Tels étoient ces dignes & vertueux Patriarches qu'on ne peut comparer à nos mœurs ſans regret, ſans indignation & ſans douleur.

Après le dîner, où régna la confiance,

accompagnée d'une joie pure & tranquille, je parcourus tout le Château; & un objet, entre tous les autres, fixa mon attention. Dans la chambre du Comte, dans la salle, dans un lieu retiré, où souvent il médite en paix le doux plaisir & les moyens de bien faire, je retrouvai un même portrait, toujours également frappant, toujours retraçant le plus noble, le plus beau de tous les caracteres. C'étoit un portrait de femme. Il n'étoit point celui de Madame de Veymur; il ressembloit plutôt au Comte lui-même. Je l'avois déjà remarqué dans sa tabatiere, dans une bague qu'il portoit à son doigt. Cette affectation m'avoit surpris. Je ne pus m'en taire plus long-temps, & je lui laissai appercevoir le sentiment de curiosité dont j'étois rempli. C'est ma mere, me dit-il en soupirant; j'ai su peindre autrefois, & le plus précieux usage que j'aie pu faire de ce talent, a été de tirer sous toutes les formes & dans toutes les grandeurs, la personne à qui je dois le plus, & dont la mémoire me sera toujours la plus chere.

Chaque portrait n'eſt point la copie de l'autre; je n'ai peint que d'après mon cœur : il n'eſt pas étonnant que chacun d'eux ſe reſſemble ſi bien.

Ce début m'intéreſſa vivement. Vous lui avez donc des obligations bien particulieres ? — les plus grandes que l'on puiſſe avoir. Elle m'a élevé : ſur le modele qu'elle m'a tracé, j'ai choiſi mon épouſe, & j'ai élevé mes enfans : je lui dois le courage qui m'a ſoutenu; elle a formé mon caractere; elle a réglé mon cœur : par combien de titres n'a-t-elle pas été ma mere ? & puis-je trop lui conſerver les ſentimens du plus tendre de tous les fils ? ... En achevant ces mots, quelques larmes roulerent dans ſes yeux, & rougirent ſes paupieres. Je l'embraſſai, ſans avoir la force d'en dire davantage ; & ce ne fut que quelques inſtans après, que, rempli du deſir de m'inſtruire en faveur de tes propres enfans, je le preſſai de me faire un plus long détail de ce qu'il devoit à une ſi bonne mere, des ſoins qu'elle avoit pris de ſon enfance

& de ſa jeuneſſe, & des fruits qu'il en avoit retirés. Pour l'y engager plus fortement, je lui avouai l'uſage que j'en voulois faire. Ce que vous exigez, me dit-il, ſera preſque l'hiſtoire de toute ma vie; & je ne puis vous ſatisfaire pleinement ſans qu'il en coûte à mon reſpect pour la mémoire d'un pere que je dois honorer, & à ma tendreſſe pour un frere, qui me conſole aujourd'hui autant qu'il a pu m'affliger autrefois. Je ſens d'un autre côté combien ce que j'ai à vous dire eſt eſſentiel au but que vous vous propoſez: ſouffrez donc que, pour accorder mon inclination & mon devoir, je n'inſiſte que ſur ce qui vous eſt abſolument utile à ſavoir.

Ici, ma fille, commencent ſon hiſtoire & celle de ſa premiere éducation. Je crois, par l'intérêt que j'y ai pris, & la grande attention que j'y ai donnée, pouvoir te la rendre preſque littéralement: au moins puis-je me promettre de ne pas en altérer la ſubſtance.

Mon pere, me dit M. de Veymur, invité par ſa propre famille à faire un

choix, se décida par convenance & par goût pour Mademoiselle de Cintré. A la noblesse de son origine elle joignoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur : il ne lui manquoit qu'un peu plus de fortune ; mais mon pere en avoit assez pour tous deux. Au bout d'un an de mariage elle accoucha de deux enfans, ma sœur & moi, les seuls qu'elle ait eus. Elle pensa que la nature les lui ayant donnés en même temps, lui avoit aussi donné assez de forces pour les nourrir. C'est d'ailleurs, disoit-elle à son mari, le lien le plus fort que je puisse former entre eux ; & je suis bien sure qu'ils ne seront jamais indifférens l'un à l'autre, quand ils auront éte nourris du même lait, & qu'ils auront appris à s'aimer sur le sein de leur mere. A ces premiers soins nous devons en effet & la santé presqu'inaltérable dont nous jouissons, & le tendre attachement qui nous rend inséparables.

Persuadée que la dépravation de l'homme dans ses premieres années est bien plus une pente secrette, & une trop grande

facilité pour le mal, qu'elle n'eſt déjà le mal même; que le ſang, que le tempérament tout ſeuls ne font point nos mœurs, & ne décident point de nos vertus; qu'il n'y a point de caractere ſi lent ou ſi vif, ſi ſenſible ou ſi froid, qui ne ſoit ſuſceptible de bien ou de mal, ſelon l'uſage qu'on en ſait faire, & le pli qu'on ſait lui donner; qu'il n'y a point en nous de vice dont on ne puiſſe dire pourquoi & comment il y eſt entré; & qu'enfin les moindres choſes influent ſur les plus grandes; elle ſe fit une loi de ne mettre ſous nos yeux & de n'offrir à nos premiers regards rien qui pût nous faire prendre une impreſſion dangereuſe. Nos jouets étoient ſimples; nos vêtemens propres, mais ſans être recherchés; nos moindres meubles & nos uſtenſiles tout ordinaires: ſi quelquefois, & toujours en ſa préſence, nous nous trouvions mêlés avec d'autres enfans, elle vouloit que, ſans diſtinction, ſans choix, ils fiſſent uſage des nôtres, & nous fiſſions uſage des leurs: habitude heureuſe, qui

ne répugne point à l'enfance, & qu'elle ne commence à perdre que lorſqu'on eſt aſſez vain ou aſſez mal-adroit pour lui faire enviſager, avant le temps, des prérogatives & des différences! Par là elle prétendoit déja, en nous élevant au ſein de l'égalité, empêcher de naître les germes funeſtes de l'orgueil, de l'envie, de l'eſprit d'intérêt & de propriété, de l'amour vil & borné de ce moi, qui ſe concentre au fond de notre cœur, ramene tout à ſoi, veut dominer ſur tout, & voudroit tout envahir; elle mettoit à la place les premiers ſentimens de l'humanité, & une bienveillance univerſelle.

De tous les ſoins qui nous concernoient, elle ne laiſſoit aux autres que ceux qu'elle ne pouvoit prendre elle-même: quelques domeſtiques, ceux ſeulement dont elle ne pouvoit ſe paſſer, ſembloient nous aider plutôt que nous ſervir (*a*); ils nous donnoient comme en nous obligeant & par bonté, le néceſſaire, & avoient ordre de ſe refuſer à nos caprices (*b*). Nous en avions peu;

parce qu'on ne s'étoit pas mis en peine de les ſatiſfaire ; qu'on n'avoit pas laiſſé prendre à nos prieres l'air d'un commandement ; que nos cris euſſent été perdus (*c*), s'ils ne nous euſſent été arrachés par la douleur ; & que nos pleurs ne paroiſſoient attendrir, qu'autant qu'on nous voyoit ſouffrir (*d*). Ainſi ſe formoit en nous une diſpoſition prochaine à la fermeté & à l'égalité d'ame, par le retranchement de tous deſirs ſuperflus, ou par l'habitude à les vaincre.

Ce petit nombre de domeſtiques qui nous environnoient, pleins de vénération pour leur maîtreſſe, prenoient ſans effort le ton de la ſageſſe & de la raiſon qu'elle nous inſpiroit ; & il n'y en avoit aucun parmi eux dont elle ne voulût être ſure comme d'elle-même : d'ailleurs ſa délicateſſe extrême ſur l'éducation de ſes enfans leur en impoſoit ; & comme mon pere prenoit auſſi toutes les impreſſions que ſon épouſe lui donnoit, ils n'avoient beſoin, pour bien faire, que de ſe conformer à la conduite de leurs maîtres.

maîtres. Sans cesse ma mere les observoit, sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions, pour agir d'après le modele qu'on lui présente; avec quel soin il étudie leurs affections & leur langage, pour se passionner d'après eux; pour aimer & pour haïr à leur exemple : mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts, avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect & de confiance envers ceux qui le lui laissent appercevoir. Aussi, d'après ces lumieres, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter devant nous ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur notre esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver. Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, & d'impatience

dans ses discours. Elle avoit pour principe de ne jamais nous reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce que nous avions fait de mal ; & elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute & la réprimande, que de s'exposer par trop d'empressement à nous donner lieu de croire qu'elle ne nous reprenoit que par passion ou par humeur *. Nous étions en effet si con-

* » Il n'est passion qui nuise plus au rai- » sonnement que la colere. Fouetter les en- » fans & les châtier étant en colere, ce n'est » plus correction, c'est vengeance. Le châti- » ment tient lieu de médecine aux enfans ; & » souffririons-nous un Médecin qui fût animé » & courroucé contre son patient ? Les châ- » timens qui se font avec poids & discrétion, » se reçoivent bien mieux & avec plus de » fruit de celui qui les souffre : il ne pense » pas avoir été justement condamné par un » homme agité d'ire & de furie.... Nous ne » devrions jamais mettre la main sur ceux » qui doivent nous obéir, tandis que la co- » lere nous dure. Pendant que le pouls nous

vaincus que la raiſon ſeule s'exprimoit par ſa bouche, & que notre véritable intérêt étoit le ſeul motif qui la faiſoit parler; que bien loin de nous aigrir de ſes reproches, nous lui en ſavions gré, & que nous étions les premiers à rougir devant elle de ce qui nous les avoit attirés. Souvent elle nous faiſoit faire le reproche par d'autres que par elle, afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vînt (*e*); & elle avoit ſoin alors de nous faire regarder comme un ſervice important l'avis qu'on vouloit bien nous donner. Mais autant elle s'intéreſſoit à ce qu'on nous reprît avec bonté, & à ce que l'on mortifiât nos fantaiſies, autant s'oppoſoit-elle en ſecret à ce que l'on nous contrariât dans ce qui étoit raiſonnable (*f*), pour ne pas nous donner l'exemple contagieux des fantai-

» bat, & que nous ſentons l'émotion, re-
» mettons la partie; car c'eſt la paſſion qui
» commande alors, ce n'eſt pas nous. «
*Montagne*.

ſies des autres, & ne pas altérer le caractere de douceur & de bonté qu'elle vouloit former en nous.

Avant que de rien commander, elle obſervoit attentivement ſi elle ne pouvoit pas nous le ſuggérer; elle ſe conduiſoit de maniere que nous paroiſſions nous y porter comme de nous-mêmes; elle faiſoit ſi bien, que ce qui lui plaiſoit, nous plaiſoit auſſi, que ce qu'elle vouloit, nous le voulions comme elle, & que nous faiſions ſa volonté en croyant ne faire que la nôtre. Si cependant la choſe devoit être pénible, ſi elle avoit beſoin d'être commandée, elle commençoit par eſſayer nos forces, pour ne pas compromettre ſon autorité : auſſi ne fit-elle jamais un commandement inutile; & lorſqu'enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défenſe, elle ne les révoquoit ſous aucun prétexte, tant que les circonſtances étoient les mêmes, pour ne pas ſe montrer foible, ou ne pas paroître déraiſonnable *.

* C'eſt cet heureux mêlange de fermeté &

Mais ce que j'admire le plus, c'est qu'elle avoit établi son empire, & tout le systême de notre éducation, sur notre respect & notre confiance envers elle, sur notre amour & la crainte extrême que nous avions de lui déplaire, sur une certaine honte du mal, & une sorte de respect pour nous-mêmes.

Le respect pour elle, ma mere nous l'avoit inspiré par sa fermeté, ses vertus & le ton de raison qu'elle portoit dans toute sa conduite. La confiance, elle nous l'avoit donnée par la persuasion où elle nous mettoit, qu'elle ne faisoit rien, & n'exigeoit rien de nous qui ne fût pour notre bonheur : par là même elle nous avoit amenés au point de lui confier nos

de ménagemens, de force & de douceur, qui est la base essentielle de tout bon gouvernement, de quelque nature qu'il puisse être. La fermeté sans douceur est dureté ; elle aigrit, elle révolte, & porte à secouer un joug qu'elle rend intolérable. La douceur sans fermeté est foiblesse ; elle rend l'autorité méprisable, & lui ôte tout le crédit qu'elle devroit avoir.

ſecrets, de lui expoſer nos deſirs, de lui révéler nos fautes, & de nous faire convenir intérieurement que nous remportions toujours quelque avantage de notre ſincérité. L'amour, elle nous l'avoit imprimé par celui qu'elle nous témoignoit. Notre crainte de lui déplaire venoit de la même ſource : eh ! qu'elle ſavoit bien en tirer parti ! Un air froid de ſa part, une apparence de mécontentement nous glaçoient, ou nous faiſoient trembler : s'ils euſſent été ſoutenus, il n'y a rien que nous n'euſſions fait pour les vaincre.

La honte du mal, elle l'avoit fait naître de l'idée du mal même ; ſans nous faire de longs diſcours moraux, elle avoit éveillé dans notre ame un ſentiment exquis, & une très grande délicateſſe ſur tout ce qui s'offroit à nous ſous cette idée, qu'elle nous montroit ſans ceſſe environnée de confuſion & d'horreur. Elle nous apprenoit à haïr le péché plus que la mort, & elle nous avoit tout dit, quand elle avoit dit, *cela eſt mal.* D'ailleurs ſa maxime n'étoit pas de tolérer un

petit mal, ni à plus forte raiſon de le permettre, pour en empêcher un plus grand; ſachant trop bien que l'un conduit aiſément à l'autre, & que celui qu'on nous permet eſt ordinairement un foible préſervatif contre celui qu'on nous défend. Mais elle nous éclairoit avec bonté ſur la nature de ce mal plus léger, qui ne nous eût point effrayés; elle nous en faiſoit ſentir les conſéquences; elle nous donnoit des principes fixes & invariables, qui, en nous détournant des moindres fautes, en prévenoient par la ſuite de plus conſidérables, & les prévenoient plus ſûrement.

Le reſpect pour nous-mêmes, elle nous y avoit portés par la haute idée qu'elle nous avoit fait prendre de notre nature, de notre ame, de notre raiſon, de ce que Dieu avoit fait en nous & pour nous. *Etre né raiſonnable*, diſoit-elle quelquefois, *& agir ainſi!* Souvent elle nous comparoit à nous-mêmes: » Je » ſuis contente, mon fils, me diſoit-elle » un jour; voilà le point où vous étiez

» il y a tel temps ; voilà celui où vous » êtes arrivé ; vous avez crû de tant de de- » grés en mérite & en ſageſſe : je compte » que vous ſerez dans un an encore une » fois plus grand que vous n'êtes. «

Mais ſur-tout elle animoit, elle vivifioit toutes ſes inſtructions par l'eſprit de cette Religion ſainte qu'elle ſe plaiſoit à nous faire connoître ; elle rendoit pratiques toutes les leçons qu'elle nous en donnoit ; elle nous accoutumoit à tirer de ſes dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs ; elle nous environnoit ſans ceſſe de la majeſté de l'Etre ſuprême, & nous faiſoit voir Dieu par-tout, plus ſoigneuſement que les nourrices & la plûpart des meres ne font voir par-tout à leurs enfans des ſpectres & des lutins. En nous inculquant les vérités du Chriſtianiſme, elle ne ſouffroit pas, entre les principes & la conduite, la plus légere contradiction : elle nous répétoit ſouvent ces importantes vérités ; que ſans la religion la probité n'eſt qu'un fantôme ; qu'elle eſt ſeulement en proportion avec notre intérêt,

& n'attend que l'occasion pour se délire: que d'un autre côté aussi, avec une religion mal entendue, on a moins de lumieres que de préjugés ; & qu'il reste alors moins de motifs pour s'éloigner du vice, que d'illusions & de prétextes pour s'en rapprocher.

Dans ces sentimens de respect, de confiance & d'amour, dans la crainte de déplaire, dans les sentimens honnêtes, & l'esprit de religion, ma mere trouvoit toujours au besoin les ressources les plus promptes tout à la fois & les plus sages. C'est delà qu'elle faisoit naître les motifs essentiels qui servoient à nous déterminer; c'est-là qu'elle puisoit les châtimens & les récompenses ; c'est delà enfin que se formoit à ses yeux toute la science & tout l'art du gouvernement *. Elle ne né-

* » L'institution ( *l'éducation* ) se doit » conduire par une févere douceur, non » comme il se fait.... Otez-moi la violence » & la force. Il n'est rien à mon avis qui » abâtardisse & étourdisse si fort une nature

gligeoit pas cependant de joindre à l'idée du devoir tout ce qui pouvoit le rendre agréable, & nous passionner pour lui ; mais jamais elle n'empruntoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, d'une crainte basse & servile, & de toutes ces passions funestes, dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, & qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice *.

Elle étoit d'ailleurs très-indulgente sur ce qui ne provenoit que de l'âge, & n'eût puni dans nous que l'entêtement & la mauvaise volonté. Si absolument il falloit punir, elle alloit à la source du mal ;

» bien née. Si vous avez envie que l'enfant » craigne la honte & le châtiment, ne l'y » endurcissez pas «. *Essais de Montagne.*

* » Ne sait on pas que toutes les passions » sont sœurs ; qu'une seule suffit pour en » exciter mille, & que les combattre l'une » par l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le » cœur plus sensible à toutes «. *M. Rousseau, Lettre sur les Spectacles.*

elle l'arrêtoit dans son commencement pour en empêcher les progrès; elle punissoit d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la nôtre le sentiment ne suffisoit pas, elle nous traitoit alors comme des malades dans l'accès de la fievre & du délire; elle nous éloignoit de sa table; elle nous envoyoit coucher; elle venoit ensuite nous veiller elle-même, & nous réduisoit à l'ennui de ne pouvoir rien faire, & au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé, ou qui a laissé aliéner sa raison.

Une fois sur-tout elle me punit pour un mensonge; mais d'une autre maniere, proportionnée à la faute que j'avois commise. Je ne sais comment elle avoit pu m'échapper, puisque je n'avois point d'intérêt à mentir, & qu'une faute avouée étoit toujours une faute pardonnée. Elle m'échappa cependant, quelle qu'en fût la cause; & c'étoit aux yeux de ma mere manquer par l'endroit le plus sensible

Ce vice tient à tout, disoit-elle ; si mon fils l'avoit contracté une fois, avec lui il auroit bientôt tous les vices ; & la même bassesse d'ame qui le porteroit à celui-là, le rendroit aisément capable de tous les autres *. Elle voulut donc que tout se réunît pour m'en faire honte, & pour m'en punir. Elle me montra une défiance qu'elle n'avoit jamais eue ; tout le monde, à son exemple, sembloit se défier de moi ; on révoquoit en doute mes sentimens les plus naturels ; on eût dit que mes expressions les plus fortes ne signifioient plus rien, & que je n'avois plus de langage commun avec personne. Tandis qu'un mot dans la bouche d'un autre avoit à mes yeux tout le poids de la vérité & toute la force d'un serment, des assurances réitérées de ma part ne paroissoient encore aux autres qu'un mensonge. Ah ! que je me trouvai avili dans ce mo-

* C'est ce qu'exprime bien vivement ce proverbe Anglois : *Shew me a liar, and i'll shew you a thief.* Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur.

ment! Je me faisois horreur à moi même; & quoique cet état ait bien peu duré, je ne sais si j'aurois eu la force de le supporter plus long-temps. Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, me corrigea pour toujours; & ma mere ne cessa depuis de nous inculquer avec un soin toujours nouveau, avec un zele toujours plus ardent, soit pour nos sentimens, soit pour nos discours ou pour nos actions, l'amour de la vérité.

Nous avions passé nos premieres années loin de la contagion des vices, loin des erreurs que ma mere craignoit également; nous voyions peu d'étrangers; &, par son exemple, elle apprenoit à ceux que nous étions forcés de voir, à respecter notre enfance *. Enfin l'âge étoit venu pour moi, où elle avoit

* C'est une des plus belles maximes de l'éducation & de la sagesse, que celle que Juvenal a exprimée par ce vers si connu :

*Maxima debetur puero reverentia.*

Juv. Sat. 14.

besoin d'un appui, sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu'elle ne pouvoit pas faire par ses propres soins. Elle devoit toujours être la gouvernante de sa fille; mais il me falloit un gouverneur, & mon pere ne pouvoit pas m'en servir. Elle ne s'étoit pas formé la chimere d'une éducation, selon laquelle il fallût vivre presque seul, pour apprendre à vivre en société un jour; & elle ne vouloit pas s'exposer à tomber sans cesse en contradiction avec elle-même. Il falloit donc quelqu'un qui pût me produire dans le monde, me familiariser avec lui sans danger, m'aider à le connoître sans m'exposer au risque d'en être séduit, veiller sur moi & me guider dans les exercices convenables à mon sexe, à mon âge, aux différens devoirs que j'aurois à remplir. Il lui falloit un homme à qui elle pût confier le dépôt le plus cher, celui de son fils; le dépôt le plus sacré, celui de son autorité; un homme qui méritât toute son estime, & qui eût toutes les qualités qu'elle desiroit trouver un jour dans son

éleve. Précepteur, Gouverneur, peu lui importoit du nom, pourvu qu'il eût les talens & les vertus propres à la fonction qu'il devoit exercer; qu'il fût pour moi un guide, un ami, le supplément d'un pere; si toutefois un pere peut se suppléer.

Elle n'ignoroit pas qu'un tel homme ne se paye point; mais elle savoit aussi qu'il y a des hommes qui, avec beaucoup de mérite & de sentiment, n'ont point de fortune, & n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes; qu'en partageant avec l'un d'eux la fortune de son mari, elle faisoit celle de son fils; qu'il s'agissoit moins de se dépouiller pour enrichir un tel maître, que de mettre en commun avec lui les agrémens d'une société honnête, & de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui-même d'honorer son éleve. Elle avoit toujours été indignée de cette bassesse de sentimens, qui fait qu'un Gouverneur vend ses soins, & que des parens les achetent; elle n'étoit pas étonnée que l'on marchandât si hon-

teusement ce que l'un ose bien mettre à prix, & ce que l'autre croit payer par un salaire.

Mais comment trouver cette ame noble & désintéressée, la seule qui lui convenoit ? il ne falloit qu'en avoir une soi-même : les belles ames se connoissent & s'attirent aisément. Ma mere rencontra dans M. d'Orval un ami tel qu'elle le desiroit. Je ne changeai point de façon de penser & d'agir entre ses mains ; les principes de l'un & de l'autre étoient les mêmes ; leur concert entre eux étoit parfait ; leur autorité n'en faisoit qu'une *. Je ne m'apperçus que j'avois un maître de plus, qu'aux nouvelles douceurs que sa société me procuroit, & aux connoissances plus étendues dont il me donnoit

* Il n'y avoit qu'une femme, telle que Madame de Veymur, dont la présence pût convenir aux soins de M. d'Orval ; car pour l'ordinaire » l'autorité d'un Gouverneur, qui » doit être souveraine sur l'enfant, s'inter» rompt & s'empêche, comme le dit Mon» tagne, par la présence des parens. «

le goût, en même temps qu'il me les faisoit acquérir....

Ici, mon Emilie, je ne te répéterai pas tout ce qu'a fait ce second pere pour former l'esprit de son disciple. Sa méthode étoit, à peu de chose près, celle que je t'ai exposée dans ma derniere Lettre; & s'il y a quelque différence, elle est si légere, qu'elle ne vaut pas la peine d'être exprimée. Je me bornerai donc, la premiere fois que je t'écrirai, à continuer le récit de M. de Veymur sur ce que fit ce nouveau Mentor pour former entiérement son caractere & ses mœurs.

Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage, pour ne te pas faire attendre de mes nouvelles plus long-temps. Adieu, ma chere Emilie: puisse la tendresse du pere te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d'injustice!



## NOTES.

PAGE 239.

(a) *QUELQUES domestiques.... sembloient nous aider plutôt que nous servir.* » J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance..... Induits, dès leur naissance, par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs : or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant, par la premiere, une plus juste opinion des choses «. C'est ainsi que M. Rousseau fait parler une mere tendre, & jalouse du bonheur de ses enfans.

*IBID.*

(b) *Et avoient ordre de se refuser à nos*

*caprices.* » Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? C'est de l'accoutumer à tout obtenir : car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera, malgré vous, d'en venir à un refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourmens que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller ; il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ?.... J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, .... qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussi-tôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire ; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs ; toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misere. De deux enfans gâtés, l'un bat la

table & l'autre fait fouetter la mer : ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens «. *M. Rousseau.*

On raconte à ce sujet un trait plus propre à corriger bien des meres, que toutes les leçons qu'on pourroit leur faire.

» Une femme d'esprit avoit un fils, & craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, & entroit en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bisarres. Le mari de cette Dame, ses parens, ses amis lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri : tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour : il s'égratignoit le visage de rage, parce qu'un domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il demande ; obéissez-lui tout-à-l'heure. Par ma foi, Madame, répondit le valet, il pourroit bien crier jusqu'à demain, qu'il ne l'auroit pas. A ces mots la Dame devint furieuse, & prête à tomber en convulsion. Elle court ; & passant dans une salle où étoit son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, &

de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi foible pour sa femme qu'elle l'étoit pour son fils, la suit, en levant les épaules ; & la compagnie se mit à la fenêtre pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ? En vérité, Monsieur, dit le valet, Madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, & il veut que je la lui donne. A ces paroles, le mari & toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La Dame elle-même, malgré sa colere, ne put s'empêcher de rire aussi ; & ensuite elle fut si honteuse de cette scene, qu'elle se corrigea, & parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade & volontaire. Combien de meres auroient besoin d'une pareille aventure ! « *Dict. Hist. d'Educ.*

PAGE 240.

(c) *Nos cris eussent été perdus.* » Les premieres pleurs des enfans sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le

ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature; & l'on voit déja pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

» Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance; il eſt dans l'erreur: mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petits pas; dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre: plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître, ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que d'apporter l'objet à l'enfant «. *M. Rouſſeau.*

*IBID.*

(d) *Nos pleurs ne paroiſſoient attendrir qu'autant qu'on nous voyoit ſouffrir.* » Si un enfant ne pleure que quand il ſouffre, c'eſt un très-grand avantage : car alors, dit M. Rouſſeau, on ſait à point nommé quand il a beſoin de ſecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il eſt poſſible. Il importe même qu'on le prévienne, & qu'on ne ſe laiſſe pas avertir de ſes beſoins par ſes cris. Mais ſi vous ne pouvez le ſoulager, reſtez tranquille ſans le flatter pour l'appaiſer ; vos careſſes ne guériront pas ſa colique : cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté ; & s'il ſait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître ; tout eſt perdu..... Les longues pleurs d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade, & qu'on ne laiſſe manquer de rien, ne ſont que des pleurs d'habitude & d'obſtination : elles ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité, la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage. Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à

prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force. Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer, est de les distraire par quelqu'objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé, il est très-utile; mais il est de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui: or, voilà sur quoi toutes les Nourrices sont mal-adroites.

» Il ne faut quelquefois aux enfans, pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent.... Le pis est que l'obstination qu'ils contractent tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui les rend criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente, & insupportables toute leur vie «.

Je cite volontiers & fort au long tous ces passages,

passages, parce que je suis convaincu que c'est des pleurs des enfans bien ou mal comprises, bien ou mal dirigées par la tendresse des meres, ou, si l'on veut, du juste discernement qu'elles savent faire de leurs vrais besoins & de leurs fantaisies, que naissent presque tout l'art & toute la difficulté de la premiere éducation.

PAGE 243.

(e) *Afin de nous accoutumer à aimer la vérité de quelque part qu'elle nous vînt.* Pour former l'homme, le service le plus essentiel qu'on puisse lui rendre, est de le disposer à la connoissance de la vérité, en lui en faisant sentir tout le prix, & en la lui faisant aimer. L'opposition que nous avons naturellement à la recevoir, lorsqu'elle nous paroît contraire, est le plus grand obstacle à la réforme de nos défauts & de nos vices. On devroit voler au-devant d'elle, interroger tous les hommes pour la trouver, & n'accorder le titre d'amis qu'à ceux qui se montrent assez les nôtres pour nous la faire connoître. Mais bien loin delà, on l'éloigne, on s'en offense; & comme il ne se rencontre presque personne d'assez généreux pour la demander & pour l'entendre, il ne se trouve aussi personne d'assez

courageux pour la dire. Ainsi on n'a point d'amis véritables, ou l'on se rend inutiles ceux qu'on a; la lumiere nous devient comme impossible à acquérir; & pour tous tant que nous sommes, pour les hommes en place sur-tout, elle est si nécessaire! Que ne feroit pas pour le bonheur des peuples, à la Cour des Princes amis du vrai, un Favori sincere & vertueux? Maudit orgueil, que de maux tu enfantes, & que de biens tu nous ravis! A voir la sensibilité des hommes, quand on les éclaire sur leurs véritables intérêts aux dépens de leur vanité, il semble que ce soit leur faire la plus grande injure que de ne pas les croire parfaits, ou que de leur présenter les moyens de le devenir.

*IBID.*

(f) *Autant s'opposoit-elle en secret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui n'étoit pas raisonnable*, &c. » Eloignez des enfans, avec le plus grand soin, les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins, ni coleres, & se

conserveront mieux en santé...... Mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier. « *M. Rousseau.*

Si l'on doit éloigner les domestiques qui irritent & qui contrarient sans sujet les enfans, que n'a-t-on pas à craindre de ceux qui les portent à se venger, à frapper ? » J'ai vu, dit le même Auteur, d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant ; l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand. «





## LETTRE XIII.

*De la Comtesse de Valmont au Marquis.*

MON pere, que vous m'avez intéressée! que vous m'avez fait aimer M. de Veymur! Il m'est devenu cher à cause de vous, qui avez trouvé en lui un ami; pour lui-même; pour sa famille, dont il fait le bonheur; & pour moi, à qui il offre, par son récit, un modele d'éducation, dont j'espere bien ne m'écarter jamais. O vous qui connoissez si bien mon cœur, vous ne doutez pas de l'impatience où je suis de vous voir achever l'histoire de sa vie! Que ne puis-je l'entendre de sa bouche! Que ne puis-je partager vos doux entretiens! Que n'a-t-il pu voir couler les larmes que sa tendresse filiale & la mémoire de sa respectable mere m'ont fait verser! je me transporte, du moins en esprit au milieu de vous; je vous rends graces à tous deux; j'ose bien vous embrasser tour-à-tour, & vous appeller

l'un & l'autre mon pere, puisque tous deux, par vos leçons, vous devenez les maîtres, les guides & les peres de mes enfans. Ne tardez pas plus long-temps à achever le récit que vous avez commencé, & ne craignez pas d'en trop dire. Quels objets sont plus propres à suspendre le sentiment de ma peine, & à charmer ma douleur! Quelle différence entre les riantes images que vous m'offrez, entre les sentimens agréables que vous faites passer dans mon ame, & les idées tristes & affligeantes que fait naître en moi tout ce qui m'environne! Par-tout je ne rencontre que des sujets d'embarras & de perplexité. Ah! si Dieu ne me soutenoit! . . . . Mais j'attends tout de son secours, lors même que je crains tout de ma foiblesse.

Dernierement encore le cruel Lausane a préparé un nouveau choc à ma sensibilité. Il sait quel est l'excès de ma tendresse pour mon mari, & je ne conçois pas quel plaisir il peut trouver à m'affliger davantage, ou quel bien il peut s'en promettre. Le Roi a signé enfin le contrat de

mariage de sa sœur ; & pour que le Baron pût assister à ses noces, il lui a permis de venir passer quelques jours à Paris. A peine est-il arrivé, que, sous prétexte de me donner des nouvelles de Valmont, il a demandé à me voir, & s'est fait annoncer. J'étois seule. Il se jette à mes genoux. Je viens, Madame, me dit-il d'une voix entrecoupée, vous rendre, autant qu'il est en moi, le cœur de votre mari, & vous demander ma grace, ou la mort, si vous me croyez coupable. Dans le trouble où j'étois, je ne pus que lui témoigner mon saisissement & ma surprise, & lui faire signe de se relever. J'obéis, Madame, me dit-il encore d'une voix forte & animée ; mais daignez m'entendre ; il y va de vos plus chers intérêts. Vous êtez prévenue, & vous m'avez condamné sans me laisser le temps de me justifier. Il est vrai, j'ai hasardé devant vous & devant le Comte des propos légers ; je lui ai rendu sa foi suspecte ; cette foi me l'étoit alors, & mes levres n'exprimoient que les sentimens de mon cœur ;

j'aurois dû les garder pour moi ſeul, & je ne l'ai pas fait : voilà mon crime. Ai-je influé beaucoup ſur ſes opinions ? Je ne le crois pas. Il penſoit tout bas en incrédule, lorſque j'ai parlé hautement devant lui le langage de l'Incrédulité. N'importe ; j'ai pu lui apprendre à parler comme moi ; & lorſque vos ſages leçons ont commencé à éclairer mon entendement & à toucher mon cœur, j'ai vu le ſien s'endurcir, & ſon eſprit ſe fermer de plus en plus à la lumiere. Si c'eſt moi qui lui ai fait prendre le ton de l'irréligion, que d'autres avoient déjà portée dans ſon ame ; c'en eſt aſſez pour me rendre l'objet de votre haine, . . . . ſi cependant la vraie piété, la vraie foi vous permet de me haïr. Pour laver cette premiere faute, que voulez-vous que je faſſe ? La vie m'eſt devenue à charge depuis que j'ai pu vous être odieux ; & ſi vous en ordonnez le ſacrifice, ce ſera moins me punir, que mettre fin à mon tourment. Mais il eſt un autre crime que vous me ſuppoſez, & dont il faut que je me juſ-

tifie, quel que soit l'arrêt que vous devez prononcer contre moi. Vous croyez, & vous ne me l'avez que trop fait entrevoir, oui, vous croyez que c'est moi, qui, par mes discours, ai préparé l'infidélité que vous fait votre mari; moi! qui ai pu être jaloux de son bonheur; mais qui, bien-loin de vouloir troubler le vôtre, eusse été prêt à vous immoler ma propre félicité; moi! Madame, qui, aux dépens de mon repos, eusse consenti à vous assurer l'hommage de tous les cœurs. Ah! que vous me connoissez mal! & que ne m'est-il permis de vous tout dire pour vous apprendre à me connoître! Mais au moins je ne vous dissimulerai pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Le Comte aimoit déjà Mademoiselle de Senneville, lorsque des intérêts de famille l'ont forcé à conclure le mariage que son pere projettoit depuis si long-temps...... A ces mots je fis un cri d'étonnement & de douleur. Le Baron en parut déconcerté. Il se remit cependant, & continua ainsi : J'ai bien prévu que je ferois une

plaie sensible à votre cœur, & j'aurois sacrifié ma justification même à votre tranquillité, s'il n'étoit question de trouver un remede à vos maux. Souvenez-vous que quelque temps avant votre mariage, Valmont vous accompagna jusqu'au Couvent où étoit Mademoiselle de Senneville, & la vit pour la premiere fois. Depuis ce moment, frappé de ses charmes, il n'a plus rien vu. La volonté d'un pere qu'il chérissoit, des bienséances qui lui tenoient lieu d'une sorte de nécessité, plus que tout les conseils d'un ami, qui vous rendoit plus de justice, l'ont porté à se contraindre. Peut-être espéroit-il trouver, dans l'union qu'il contractoit, de quoi tempérer sa passion : la ressemblance quoiqu'éloignée, qu'il vous trouvoit avec Mademoiselle de Senneville, la douceur de votre caractere, une fortune brillante jointe à la naissance la plus distinguée, tout sembloit lui promettre que ses penchans seroient bientôt d'accord avec son devoir : il se le promettoit à lui-même ; il se faisoit illusion, & vous la faisoit

encore davantage par les marques d'attachement qu'il vous prodiguoit; il mettoit les expressions à la place du sentiment; il affectoit pour vous de la tendresse, & n'avoit que de l'estime. Bientôt il s'est lassé de cette contrainte; les expressions se sont affoiblies par degrés; Mademoiselle de Senneville est venue.... Mais, Monsieur, ai-je repris ici avec feu, pourquoi, vous, l'ami de Valmont, l'avez-vous laissé former une union que son cœur désavouoit? — Parce qu'il m'eût été impossible de l'empêcher: parce que vous aimiez le jeune Comte; & qu'il eût été heureux s'il eût su se vaincre & vous aimer lui-même. — Hé, pourquoi donc vous opposiez-vous aux marques de tendresse qu'il me donnoit? Pourquoi lui faisiez-vous un ridicule de l'amour que dans les premiers temps il paroissoit avoir pour moi? — Parce que la contrainte qu'il y mettoit, & que vous seule n'apperceviez pas, le rendoit en effet ridicule, & ne pouvoit, après tout, que le refroidir encore plus, & vous rendre ensuite plus

ſenſibles les marques de ſon indifférence : parce que j'étois piqué de lui voir jouer ſi mal ce qu'il ſentoit ſi foiblement. — Mais enfin, pourquoi ne pas m'avertir, lorſque j'ai parlé devant vous de faire venir Mademoiſelle de Seneville ? — Parce qu'il n'étoit plus temps de rompre le ſilence, & que je ne me ſerois pas attendu à la propoſition que vous avez faite à Valmont ; que lui-même, comme vous auriez pu le remarquer, l'a ſaiſie trop vivement pour devoir eſpérer de le faire changer de ſentiment ; que d'ailleurs vous m'auriez cru trop difficilement peut-être ; & que je n'avois pas aſſez mérité votre confiance. . . . . Eh, maintenant, Monſieur, lui dis-je en l'interrompant, la méritez-vous mieux ? Quoi qu'il en ſoit, eſt-il temps de profiter d'un pareil avis ? — Oui, Madame, l'amour du Comte a trop éclaté : le Prince en eſt inſtruit, & plaint votre jeuneſſe & vos charmes. Il eſt temps encore d'arracher votre mari à un objet qui fait ſon tourment, & qui eſt la cauſe de toutes vos peines. Solli-

citez hautement un ordre pour éloigner Mademoiselle de Senneville, & je me charge d'appuyer auprès du Roi une si juste demande. — Qui, moi! faire retomber tout le poids de mon infortune sur une fille innocente, & qui n'a d'autre crime que celui d'être aimable; ne payer son amitié que de la plus noire trahison; lui faire subir la honte d'une retraite forcée, & qui donneroit lieu de penser qu'elle a pu être coupable?... — Eh, Madame, elle l'est assez, puisqu'elle a rendu votre mari infidele! — Est-ce donc sa faute? & dois-je l'en punir? — Eh, pourquoi non? Si elle n'est pas déjà assez criminelle à vos yeux, si elle ne l'est pas aux yeux du Public, qui en sait peut-être plus que vous, craignez qu'elle ne le devienne. Je vous en ai trop dit, Madame; vous savez maintenant tout l'intérêt que je prends à vos malheurs; vous me trouverez toujours disposé à en tarir la source, & par la suite du moins vous me rendrez plus de justice.

Le Baron s'est levé en achevant ces

mots, & m'a laissée dans l'agitation la plus violente.... Hélas! je m'étois fait un si beau plan de constance & de résignation! Ce seul entretien m'a tout fait oublier. La jalousie, le dépit, l'excessive sensibilité d'une ame vive & tendre, la Religion elle-même que j'appellois à mon secours, formoient en moi un conflit de pensées & de desirs contraires que j'aurois peine à décrire. La seule idée d'avoir épousé Valmont sans en être aimée, d'avoir été si long-temps la dupe des expressions de sa tendresse & des témoignages quil me donnoit de son amour, de ne devoir notre union mutuelle qu'à ma fortune & non à son penchant, d'avoir reçu sa main & ses sermens, tandis qu'une autre possédoit son cœur; cette idée me faisoit frémir. Je croyois voir le Ciel même, irrité contre nous, avoir en horreur le nœud qui nous rassemble; & je tremblois pour les tristes fruits d'une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Quelquefois aussi je ne pouvois me résoudre à révoquer en doute la sin-

cérité de Valmont; j'aimois bien mieux qu'il n'eût cessé de m'aimer que lorsqu'il a cessé de me le dire. Aux preuves apparentes qu'on m'avoit données de son ancien amour pour Senneville, j'opposois ce combat si récent que j'ai vu se former en lui, lorsque je l'ai surpris tout baigné de pleurs, & qu'il sembloit armer en ma faveur, contre une passion naissante, tous les droits de mon amour. Je me flattois qu'il reviendroit tôt ou tard de ses égaremens; que la raison, que ma tendresse, que la bonté de son cœur l'emporteroient sur un amour passager; que les réflexions qu'il a pu faire pendant cette courte absence qui nous sépare, me le rameneroient bientôt plus tendre & plus fidele.... Mais au même instant je pensois qu'il reverroit Senneville; qu'à son arrivée elle réveilleroit en lui les mêmes impressions; & que peut-être elle se réjouiroit enfin de son triomphe. Les dernieres paroles de Lausane redoubloient mes allarmes; je croyois la voir d'intelligence avec le Comte, me tromper par des marques

d'attachement; & par des dehors de simplicité & de candeur, abuser de ma crédulité. O mon pere! je lui supposois un manege dont elle n'est pas capable, & un art qu'elle ne connoît pas. Je regrettois dans le moment de n'avoir pas exigé de Lausane qu'il s'expliquât davantage, de n'avoir pas tiré de lui plus de lumieres, & de n'avoir pas profité de l'offre qu'il me faisoit d'intéresser pour moi l'autorité du Prince. Je ne tardois pas cependant à désavouer un projet si injuste, & je croyois plus vertueux & plux sage de n'employer ici d'autres armes que la douceur & la patience. Dans l'état d'incertitude où je suis, flottant sans cesse entre la crainte & l'espérance, que l'absence de Valmont me fait souffrir! Pourquoi faut-il qu'elle dure encore si long-temps pour moi! Grand Dieu! dictez-moi, à son retour, ce que vous voulez que je fasse, pour le toucher & pour vous plaire.





## LETTRE XIV.

*Du Marquis de Valmont à sa Fille.*

LE dangereux homme que Lausanne! Ne souffre pas, ma fille, que ses avis trompeurs & ses perfides conseils prennent quelque empire sur ton esprit. A travers le masque dont il se couvre, l'espece de repentir qu'il témoigne, & l'intérêt, d'ailleurs trop vif & trop réel, qu'il te laisse appercevoir, il est aisé de démêler en lui un caractere faux dont tu n'as que trop lieu de te défier. Sous de feintes confidences, il cache le dessein qu'il a formé de t'aigrir contre ton mari, de t'ôter le doux espoir de le ramener un jour, de te porter à lui rendre ce retour impossible, en l'aigrissant lui-même contre toi. Qu'il est heureux que la bonté de ton cœur t'ait garanti du piege qu'il te tendoit! Si tu eusses fait la démarche imprudente qu'il te suggéroit, tout ce qu'elle a d'odieux retomboit sur toi seule;

ton mari n'eût pu en accuſer un autre ; Lauſane ſe taiſoit, pour recueillir le fruit de cette intrigue ; &, livrée de plus en plus à ſes ſéductions & à ſes promeſſes, tu te ſerois bientôt imaginée qu'il ne te reſtoit que lui pour ſoutien & pour guide, après toutes les ſuites d'un tel événement. Bénis donc le Seigneur de ce qu'il t'a inſpiré le plus ſage parti ; ne t'écarte point du plan que tu t'es fait ; retiens ton mari par ta modération & ta douceur ; ménage Lauſane, parce qu'il eſt encore à craindre, & que tu ne réuſſirois pas pour le moment à en détacher Valmont. Hélas ! mon fils eſt dans un état d'ivreſſe & de folie, dont le temps & des événemens plus heureux auront ſeuls la force de le guérir. Attendons-les de cette Providence ſur laquelle tu t'appuies ; & pourvu que nous ne mettions pas d'obſtacle à ſes deſſeins par une conduite peu meſurée, ne doutons pas que, par des voies inconnues, elle ne ſache nous conduire au terme après lequel nous ſoupirons.

Je laiſſe à part ces triſtes objets pour

reprendre, ma chere fille, avec autant d'empressement que tu m'en témoignes, le récit de M. de Veymur sur l'éducation qu'on lui a donnée. C'est ainsi qu'il continua l'entretien que nous avions commencé, & dont j'ai remis le détail sous ses yeux, pour être plus sûr de n'en rien oublier. » Jusqu'au moment où ma mere me donna M. d'Orval pour guide & pour ami, les rapports que j'avois eus avec les autres hommes, avoient été très-bornés; ils commencoient à s'étendre: les relations de famille devenoient plus étroites de jour en jour, & plus indispensables; j'avois pour de certaines études, des compagnons & des maîtres; (car on n'avoit pas imaginé que le mien dût être un homme universel.) Je me trouvai donc lié nécessairement avec un plus grand nombre d'hommes; & dès-lors n'étoit-ce pas rappeller par ce même endroit toutes les erreurs & tous les vices? Rassurez-vous; on prenoit trop de soins de leur fermer tout accès, pour avoir à craindre que je pusse les adopter. Les premieres ha-

bitudes, les premiers goûts qu'on m'avoit fait prendre, les principes si honnêtes & si sages qu'on m'avoit inculqués presque en naissant, formoient déjà autour de mon esprit & de mon cœur comme un double rempart qu'il étoit difficile de forcer. La présence & la conduite de mon guide en étoient un autre bien plus insurmontable encore. Cet ami fidele ne m'abandonnoit pas un instant, & il s'étoit tellement attaché à moi, il m'avoit rendu son commerce si doux, que nous nous devenions comme nécessaires l'un à l'autre. Il étoit de toutes mes études, pour les éclairer, pour m'aider à en prendre l'esprit, pour étudier avec moi, en se faisant quelquefois, pour mieux m'instruire, mon disciple ou mon émule *. Il étoit de tous mes plaisirs pour les régler, pour les épurer, pour me les rendre

* » Je ne veux pas que le conducteur » invente & parle seul; je veux qu'il écoute » son disciple parler à son tour. « *Essais de Montagne*.

plus agréables encore, par l'assaisonnement qu'il y savoit mettre. Il étoit de toutes mes sociétés, pour m'apprendre à les choisir, pour en écarter les périls, pour me distraire adroitement de celles qui ne me convenoient pas, pour empêcher la trop grande intimité, même avec celles qui me convenoient davantage, pour me rappeller & me faciliter l'application de mes principes aux sentimens établis dans le monde, aux fausses maximes que l'on y soutenoit devant moi, & aux exemples pernicieux que j'étois forcé d'y rencontrer. Il me garantissoit des préjugés, en me faisant apprécier les objets en eux-mêmes; en me faisant estimer la valeur des choses indépendamment de l'opinion, en m'instruisant à ne mettre dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens, qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix; ce qui en prévenoit la passion, & ce qui souvent même en éteignoit en moi le desir. Il m'enseignoit à distinguer le bonheur de l'opulence, le contentement de la gaieté,

la grandeur des dignités & des titres, la vertu de son masque, & l'homme de son habit. Mais ici, pour ne pas me former un esprit caustique & un caractere méchant, les leçons étoient générales, & leur application n'avoit rien de particulier. A l'égard des vices manifestes, il me faisoit de leur spectacle une école de vertu; j'en envisageois, avec lui, de sang-froid la nature, & j'en avois horreur; j'en considérois les effets & les suites, & ils m'inspiroient la honte & la terreur. Un peu plutôt, ce spectacle m'eût été dangereux; plus tard, il m'eût été moins utile pour le parti que j'en devois tirer. Cependant on n'oublioit pas de m'apprendre en même temps à séparer toujours l'homme de ses défauts, à respecter sa nature & à chérir sa personne, à détester ses vices & à gémir sur ses erreurs. Que vous dirai-je enfin? Mon guide, mon précepteur, mon ami étoit, sur toutes choses, de mes pratiques de religion & de vertu pour les diriger, pour me les faire aimer, pour me les persuader par

son exemple bien plus que par ses discours.

Nous allions ensemble nous attendrir sur les miseres humaines : il pleuroit sur les malheureux, & je pleurois avec lui ; il les consoloit, & je me consolois avec eux. Il employoit pour eux ses soins ou son crédit ; & me rendoit plus souvent moi-même leur agent ou leur protecteur *. Leur vue m'affligeoit, mais j'aimois à m'affliger ainsi. Ces larmes d'attendrissement portoient au fond de mon

---

* » Voici mes Leçons : celui-là y a mieux » profité, qui les fait, que qui les sait.

» On ne cesse de criailler à nos oreilles, » comme qui verseroit dans un entonnoir ; & » notre charge, ce n'est que redire ce qu'on » nous a dit. Je voudrois que le maître corri» geât cette partie ; & que de belle arrivée, » selon la portée de l'ame qu'il a en main, » il commençât à la mettre sur la montre, » lui faisant goûter les choses, les choisir, » & discerner d'elle même, quelquefois lui » ouvrant le chemin, quelquefois le lui lais» sant ouvrir «. *Essais de Montagne.*

cœur je ne sais quoi de doux, que j'eusse préféré à toute l'agitation des plaisirs turbulens. » Mon ami, mon fils, « me disoit quelquefois mon guide, » que vous êtes » heureux d'être né sensible! & qu'il » vaut bien mieux verser des pleurs de » tendresse & de sentiment, que de rire » avec les heureux du siecle; & d'être » insensible comme eux * «! Nos pleurs

* Oui sans doute, il est heureux d'être né sensible: mais cette sensibilité, ce caractere de tendresse & de sentiment, c'est encore l'éducation qui le nourrit & qui l'augmente; & comment cela? En élevant l'enfant de maniere qu'il s'occupe plus des autres que de lui-même. Si au contraire, on paroît trop s'occuper de lui, si on l'accoutume à s'occuper de lui-même plus que des autres; regle générale, il sera dur, il rapportera tout à lui; & les premieres victimes de sa dureté & de son égoïsme, ce seront ceux mêmes qui l'auront élevé.

Etre né sensible est donc un grand bien ou un grand mal: ce sera pour nous-mêmes la source du bonheur ou de l'infortune, selon

n'étoient jamais stériles à l'égard de ceux que nous cherchions à consoler (*a*); & comme nous ne sortions d'auprès d'eux qu'en les laissant moins affligés, je n'en sortois jamais sans être plus content. Croiriez vous que, par la maniere dont mon Gouverneur s'y prenoit, c'étoit une de mes plus grandes récompenses que de pouvoir *faire du bien*, & que M. d'Orval m'avoit sévérement puni, lorsque, mécontent de moi, il ne m'avoit pas

---

que cette sensibilité aura été bien ou mal dirigée. Que l'éducation, que la religion répriment les passions déreglées; qu'elles mettent à leur place le goût & le sentiment des choses honnêtes, des plaisirs chastes & purs; qu'elles ne nous permettent sur les objets, même les plus innocens, qu'un attachement modéré; que nos affections, au lieu d'être de l'amour propre ou un fol amour, soient de l'humanité, de la bienveillance, de la charité; qu'elles soient de l'amitié, de la reconnoissance, l'amour du vrai, de l'ordre & de la vertu; & tout dans l'Univers nous intéressera de maniere à nous rendre heureux.

laissé libre d'en faire avec lui. Pour que je pusse satisfaire aisément ce besoin si doux & cette passion si belle qu'il avoit excités en moi, il me rendoit sagement économe dans tous les achats que nous faisions des choses qui m'étoient nécessaires : il m'en offroit ordinairement de plusieurs qualités différentes : ceci, me disoit-il, suffit à vos besoins, à la bienséance, & n'est point au-dessous de votre état ; ceci lui convient encore, & n'est point au-dessus ; mais il coûte davantage, & vous laissera moins de bien à faire. Il parloit ainsi, & le choix étoit bientôt fait (*b*). Il nourrissoit, il augmentoit ma sensibilité, & me rendoit toujours plus instructif le spectacle de l'infortune & de la misere, par les réflexions qu'il me suggéroit. » Ces » infortunés, me disoit-il un jour, ont » pu avoir des ancêtres plus opulens que » vos peres « ; (il m'en montroit quelquefois de semblables, & me formoit au secret, en permettant qu'ils me racontassent leurs malheurs ; ) » un ren- » versement de fortune, peut-être aussi

» un manque de conduite, les ont » plongés dans l'indigence. Puissiez-vous, » puissent vos enfans ne jamais éprouver » le même sort, & ne pas avoir besoin » des mêmes secours « !

Telles étoient les leçons que me donnoit mon guide; mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit former en moi une ame forte, inaccessible à la crainte (*c*), & capable de soutenir les revers *. Pour y parvenir, indépendamment des différentes épreuves par lesquelles on avoit eu soin de former par degrés mon enfance, il m'accoutumoit peu-à-peu à des retranchemens & des privations sur les choses mêmes que je possédois; il me rendoit libéral de ce qui m'étoit devenu le plus cher, pour me rendre en même temps bienfaisant & courageux; il se passoit ainsi que moi de ce que je croyois nous être nécessaire; il

---

* *Heureux*, s'écrioit Denis le jeune à Corinthe, *ceux qui, dans l'enfance, ont fait l'apprentissage du malheur!*

me formoit une eſpece de gymnaſtique pour l'ame comme pour le corps, en m'apprenant à lutter contre les beſoins & les deſirs (*d*). Expoſés quelquefois à toutes les injures de l'air, mal couchés, mal vêtus, mal nourris, nous allions paſſer des mois entiers dans des chaumieres, où nous dreſſions des plans, où nous deſſinions des perſpectives, où nous paſſions en revue nos connoiſſances, &, toujours, où nous faiſions du bien. Rien ne nous décourageoit, rien ne nous rebutoit; nous ne voulions pas être maîtriſés par les obſtacles, dès que nous pouvions les vaincre; & nous ne cédions rien aux difficultés qui nous arrêtoient, de ce que la conſtance pouvoit nous donner.

Ce n'étoit pas ſeulement par rapport aux événemens & aux choſes, que mon ſage Mentor travailloit à me remplir de force & de courage; c'étoit ſur-tout à l'égard des hommes. Autant il vouloit que je fuſſe ſenſible aux reproches de ma conſcience, & à la crainte du blâme

juſtement mérité, autant m'inſtruiſoit-il à braver le ridicule en faveur du devoir, & à triompher, par le ſentiment du véritable honneur, de la lâcheté du reſpect humain. Sans me perdre de vue, il m'expoſoit aux plaiſanteries de mes camarades d'exercices, ſur le genre de vie que nous menions, ſur la régularité de nos mœurs, ſur l'eſprit de religion qui paroiſſoit animer notre conduite. Il me mettoit en butte à l'air froid & dédaigneux, à la morgue fiere & mépriſante, à l'inſultante pitié de ces prétendus ſages qui ſubjuguent les autres hommes, & les aveuglent, en leur faiſant accroire qu'ils ſont faits pour les éclairer. Il me laiſſoit eſſuyer par intervalle, mais avec plus de ménagement encore, les agaceries d'un ſexe, qui, en ſe jouant, nous captive, & nous maîtriſe en paroiſſant nous flatter; les importunités & les prieres de ceux que j'aurois voulu obliger, même par reconnoiſſance; les eſpeces de commandemens ou de menaces de parens & de protecteurs, dont je riſquois de perdre

les bonnes graces par un refus, & qu'aux dépens des mœurs il eût fallu suivre partout où ils m'auroient mené: car je touchois déja à ma seizieme année, & l'on m'offroit de toute part des parties de plaisir où je savois que regne la licence, & des spectacles où les passions entrent par tous les sens. Si je chancelois un moment, » ferme, me disoit mon guide, » c'est ici l'instant des vrais combats & » la source des plus glorieux triomphes «. Lorsque j'avois vaincu, » viens, mon » ami, ajoutoit-il en m'embrassant, viens » recevoir les éloges de l'amitié, & ces » témoignages plus flatteurs encore que » t'offre ta conscience. Tu as fait ton » devoir, tu as triomphé du monde & » de ton propre cœur, voilà la véritable » valeur; & puisque tu es fort contre » toi-même, tu le seras sans peine contre » les ennemis de ton Roi. O mon fils! » continuoit-il avec chaleur, sois tou- » jours ce que tu dois être, n'imite » pas ces hommes foibles & pusilla-

» nimes * qui n'ont point de caractere
» à eux, qui, comme la cire qu'on pétrit
» sous les doigts, reçoivent l'empreinte
» de tout ce qui les environne, bons ou
» mauvais, raisonnables ou frivoles,
» selon le ton de la société où ils se trou-
» vent, & le caractere qu'on leur fait
» prendre. Suis tes principes; marche
» d'un pas ferme sur la même ligne; &
» que dans ta maniere de penser & d'agir,
» chaque instant de ta vie te trouve d'ac-
» cord avec toi-même «. N'imaginez pas cependant qu'il me fît contracter par là le caractere d'une vertu rude & farouche; il vouloit au contraire que je me pliasse sans effort à tout ce qui n'étoit point un mal, & qui ne pouvoit pas le devenir. Ce qu'il y a même de remarquable, c'est

* » La foiblesse, a dit une femme de beau-
» coup d'esprit & de raison, tient lieu de tous
» les autres défauts; . . . & une ame foible
» est capable de tout le mal qu'on veut lui
» faire commettre «.

que mon ami, ſans gêne, ſans grimaces, ſans feinte, & ſans l'avoir appris, étoit le plus poli de tous les hommes. Par le ſeul eſprit de bienveillance, d'humanité, d'une charité plus ſure encore, il avoit contracté, juſques dans la retraite, cette aménité, cette affabilité pleine d'attentions, de complaiſance & d'égards, dont il trouvoit la ſource dans ſon cœur, & qui le rendoit mille fois plus aimable que cette foule de gens ſi affectueux, ſi maniérés, ſi polis & ſi fourbes, dont le monde eſt rempli *.

* » La politeſſe d'uſage n'eſt qu'un jargon » fade, plein d'expreſſions exagérées, auſſi » vuides de ſens que de ſentiment.... Le plus » malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt » d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle » imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation » l'humanité, la bienfaiſance, nous aurons la » politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

» Si nous n'avons pas celle qui s'annonce » par les graces, nous aurons celle qui an- » nonce l'honnête-homme & le citoyen; nous » n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſ-

Pour achever de me rendre fort, il falloit m'armer d'avance contre les passions ; & c'est encore ce que faisoit M. d'Orval. Il avoit d'abord levé à mes yeux l'équivoque dangereuse que ce mot renferme. Prises pour des penchans naturels, pour de simples affections soumises à la raison, & qui, d'accord avec elle, ne font que nous conduire plus facilement au but, vers lequel la raison elle-même nous dirige, les passions, si vous voulez les appeller ainsi, sont un don que nous a fait l'Auteur de la nature. Ce sont des vents doux & propices qui aident à la manœuvre au lieu de la contraindre, & qui, sous la direction d'un sage Pilote, rendent notre course plus prompte, & nous ramenent plus surement au port. Ces affections, pour me servir d'un terme plus exact & plus précis, donnent de la force à notre ame, bien loin de lui en ôter ; ce que la raison froide & lan-

» seté «. *Considérations sur les Mœurs de ce siecle, par M. Duclos, chap. 2.*

guiſſante n'eût pu faire toute ſeule, elle le fait aiſément avec elles. Le plus inſenſé de tous les projets ſeroit donc de vouloir les anéantir: ce ſeroit ôter à l'oiſeau les ailes qui l'élevent & le ſoutiennent, au navire ſes voiles & ſes agrès. Moderez-les ſeulement; que la raiſon les gouverne; que la Religion les épure; &, ſuſceptibles comme elles le ſont des plus grands biens, vous en tirerez les plus grands avantages.

Mais les paſſions priſes dans le ſens le plus ordinaire, c'eſt-à-dire, pour des affections trop fortes, ardentes, impétueuſes, qui ſe déreglent par la trop grande activité de leur mouvement, ou par la nature de l'objet vers lequel elles ſe portent, intervertiſſent l'ordre des choſes, ne ſuivent d'autre loi que les ſens, précipitent & égarent la raiſon au lieu de s'y ſoumettre: eh, qui n'avouera qu'elles ſont le fléau du monde, & qu'elles en cauſent tous les ravages! Ce ne ſont plus ces vents doux & favorables qui, aidés de la rame, pouſſoient tranquille-

ment vers le rivage une barque fragile ; ce sont les aquilons déchaînés qui vont soulever les flots, exciter les orages, & troubler tout l'empire des mers. Voilà cependant ce qu'une fausse & dangereuse philosophie a bien voulu confondre ; & sous prétexte qu'il y a des penchans naturels & nécessaires à l'homme, elle a fait indistinctement l'éloge des passions les plus fougueuses, à la honte de l'humanité & au mépris de la raison.

Mais, d'après un si bel éloge, il faudra donc détruire toutes les notions du juste & de l'injuste, confondre le bien avec le mal, & la lumiere avec les ténebres ; il faudra renverser toute regle, justifier tout désordre, louer, diviniser tout excès, ruiner toutes les vertus, & sur leurs honteux débris élever l'empire des passions ; il faudra, dans le noble enthousiasme qu'elles inspirent, & n'ayant plus d'autre frein, d'autres guides qu'elles-mêmes, passer avec Tullie sur le corps de son pere, pour monter au Capitole ; mettre le feu aux quatre coins de Rome,

pour amuser la passion de Néron ; avec celle de Tarquin, déshonorer Lucrece ; brûler le temple, comme Eroftrate, pour se faire un nom ; & ravager le monde, avec Alexandre. Mon guide n'avoit pas encore assez de force d'esprit pour de si monstrueux systêmes, ni assez de philosophie pour tant d'égaremens. C'est en distinguant par-tout avec soin l'usage d'avec l'abus, le penchant retenu dans ses justes bornes d'avec la passion abandonnée à ses déréglemens, & ce que donne la nature d'avec ce qu'y ajoute la dépravation, qu'il régla mes lumieres, & sa conduite à mon égard. Il voulut toujours que mes penchans les plus naturels fussent d'accord avec ma raison ; que celle-ci en fût la modératrice & la regle, & jamais l'esclave. C'est pour cela qu'il m'avoit appris dès les premiers temps à donner aux objets sensibles une juste valeur, persuadé que le principal moteur de la volonté étoit l'entendement ; que nos idées sur le prix des choses relatives à notre bonheur, étoient la mesure de nos

desirs; & qu'ainsi, éclairé sur le prix des richesses, des plaisirs & des honneurs, si j'avois à me passionner, pour parler un instant le langage ordinaire, ce ne seroit jamais pour de tels biens.

De tous les penchans donnés par la nature, le premier, le plus vrai, le plus constant; celui qui est la source de tous les autres, & qui les renferme tous; celui qui naît & qui meurt avec nous; qui est l'ame & la vie de tout être intelligent & sensible; qui, bien ou mal dirigé, forme nos vertus ou nos vices; c'est l'amour de soi. Eclairé sur ses véritables intérêts, il concilie son bonheur avec le bonheur de tous les autres, & ne cherche à nous rendre heureux qu'en agissant de maniere que tous les autres le soient avec nous. Alors comme tout tend au même but, tout lui prête la main dans l'exécution d'un si noble, d'un si juste dessein; & il est bien difficile qu'il trouve quelque opposition dans sa marche; ou, s'il en trouve, il est bien rare que parmi nos semblables le plus grand

nombre ne lui donne pas les moyens de la vaincre.

Mais cet amour vient-il à se dérégler : ce n'est plus l'amour bienfaisant & équitable de nous-mêmes & des autres ; c'est l'amour-propre injuste & exclusif ; c'est la vanité ; c'est l'orgueil, principe de tous nos maux, comme il est la source de tous nos crimes. L'amour de soi, sage & bien ordonné, met chacun à sa place dans le vaste tout dont il fait partie, & s'y met lui-même : l'amour-propre au contraire se fait le centre de tout ce qui l'environne ; s'arroge des droits & des privileges ; se compare aux autres & se préfere ; tourne tout à son profit ; ne connoît de bornes que ses forces, & présume toujours en leur faveur ; lutte contre tous les intérêts, & ne s'apperçoit pas que dans ce conflit de volontés & de pouvoirs, tous se flattant au même titre d'avoir les mêmes droits que lui, il en résulte une guerre de lui seul contre tous, & de tous contre lui, dont il sera nécessairement la victime.

C'eſt cet amour-propre inſenſé qui enfante les vains projets; qui donne le branle à toutes les autres paſſions; qui met en jeu tous les reſſorts, & s'aide de toutes les injuſtices pour parvenir au but qu'il ſe propoſe; c'eſt lui qui trouble, qui diviſe pour mieux envahir; qui ſappe le trône & renverſe le Monarque pour régner à ſa place; qui briſe l'autel, & s'attaque au Dieu qu'on révere, pour ſe faire adorer lui-même; qui bouleverſera le monde pour s'en faire le maître, & finira par s'enſevelir ſous ſes ruines.

Tel eſt l'amour-propre dans ſes excès. Laiſſez-le germer dans un cœur; permettez-lui autant de forces que de deſirs; & jugez en effet de ce que deviendra l'univers.

Pour empêcher de naître un tel monſtre, ou pour l'étouffer en naiſſant, vous avez vu toutes les précautions qu'une mere ſage avoit priſes dès ma plus tendre enfance; mais il falloit, à meſure que j'avançois en âge, les continuer, les redoubler; & c'eſt ce que M. d'Orval ne

cessa jamais de faire. Pour confondre l'orgueil qui vient de la naissance, des titres, du faste & des richesses, au flambeau de la raison, il m'avoit éclairé sur tous ces objets; il m'en avoit fait voir le néant & le préjugé; il avoit déchiré à mes yeux le voile dont se couvre leur brillante imposture *: en m'apprenant à respecter, à compter les rangs, il m'avoit instruit à peser les mérites, & m'avoit fait paroître l'homme si petit sous l'écorce dont il s'enveloppe, que par sentiment, par amour-propre peut-être, si mon guide m'en eût

* » Si les hommes, dit M. de Fontenelle, » avant que de tirer vanité d'une chose, vou- » loient bien s'assurer qu'elle leur appartient, » il n'y auroit guere de vanité dans le monde «.

On connoît ces vers de la Motte :

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevoit-on sur une table ?
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe & la splendeur,
C'est la table du nain; ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.

laissé susceptible, j'eusse rougi de me croire grand *, ou de chercher à le devenir, par tout ce qui étoit si fort au-dessous de moi.

Mais il y a des alimens moins grossiers, dont se nourrit un amour-propre plus délicat & plus subtil, nos lumieres, par exemple, nos talens, nos vertus; & ici, pour prévenir toute vanité, mon sage

* En général, plus les Grands paroissent oublier leur grandeur, plus on se la rappelle volontiers pour leur faire honneur; mais plus ils font sentir qu'ils s'en souviennent, plus on est porté à les ramener tout bas à l'origine commune; ou quelquefois même aux vraies sources de cette grandeur, qui a presque toujours eu de si petites & si misérables causes.

Muratori, dans son style simple & familier, fait aux Grands, en bien peu de mots, une importante leçon. *Ne' Grandi la cortesia e l'affabilità sono delle virtù colle quali si spende poco, e si acquista molto.* Dans les Grands, l'honnêteté & l'affabilité sont des vertus avec lesquelles on dépense peu & l'on gagne beaucoup. *Della Philosophia morale, cap. 38.*

Mentor m'apprenoit, avant toutes choſes, à m'interdire toute comparaiſon. Il vouloit bien que j'euſſe aſſez de diſcernement & de juſteſſe pour ſentir, pour apprécier mes forces, afin que je ne couruſſe pas le riſque, preſqu'également à craindre, de reſter en-deçà par une fauſſe modeſtie, ou d'aller au-delà par une folle préſomption; mais il ne permettoit pas que je les miſſe en parallele avec celles des autres. Mon fils, me diſoit-il, ſois fidele à la maxime des anciens Sages, *connoiſſez-vous vous-même*; mais ne te meſure point avec tes ſemblables. Où ſeroit entre eux & toi la commune meſure? où prendrois-tu la regle préciſe du jugement que tu oſerois porter? Les apparences ſont ſouvent trompeuſes; ce qu'ils te montrent eſt peut-être d'un bien moindre prix que ce qu'ils te cachent; & d'ailleurs, juge dans ta propre cauſe, qui tiendra pour toi la balance égale, ou qui t'empêchera d'en altérer les poids? Mon guide faiſoit plus encore; il me forçoit à remonter au premier principe

de toutes choſes; il me faiſoit diſparoître tout entier devant *celui qui eſt*; il me faiſoit voir tous les talens diſtribués à ſon gré, toutes les vertus émanées de lui comme de leur ſource, & me contraignoit d'avouer que je ne ſuis rien de moi-même. Cependant comme il n'eſt que trop vrai que l'amour-propre renaît de ſes cendres; que, tel que ce Géant vaincu par Hercule, en touchant la terre il tire de nouvelles forces de ſa défaite; & qu'après tout, il tourne en ſa faveur les foibles armes que la raiſon nous prête contre lui; il ſentoit l'impuiſſance où il étoit de donner à ſes travaux un fondement ſolide, & d'en aſſurer le ſuccès, ſi, après ces premiers ſoins, il ne donnoit le reſte à faire à l'humilité chrétienne.

Après l'amour-propre, la paſſion la plus générale & la plus forte, la plus ſéduiſante de toutes & la plus dangereuſe, la plus douce en apparence & la plus violente, c'eſt l'amour. J'entrois dans l'âge où il ſe fait ſentir: quoiqu'élevé par des Maîtres ſi ſages, je frémiſſois déjà à

la vue d'un objet trop aimable, & à l'approche d'un ſexe différent. Une main poſée ſur la mienne me faiſoit treſſaillir; un feu ſecret couloit dans mes veines, & une rougeur timide, indice trop marqué de mes premiers ſentimens, ſe peignoit ſur mon front. Ces impreſſions n'avoient pour moi rien de fixe encore & de déterminé; mais elles n'échappoient point à l'œil obſervateur d'un ami fidele. Il s'y étoit attendu, & voyoit arrivé le moment où il falloit en tempérer la cauſe, & en prévenir les dangereux effets. » Mon ami, mon fils, me dit-il un jour dans des momens de calme, & dans un lieu champêtre, où depuis quelque temps nous goûtions en paix les charmes de la ſolitude, juſqu'ici j'ai mis, autant que je l'ai pu, les préceptes en action; maintenant je vous dois des leçons plus directes, pour des cas où il vous faudra par la ſuite agir ſeul & par vous-même. Vous ne connoiſſez l'amour que par les idées imparfaites, & trop vagues peut-être, que vous en ont données quelques-

livres choisis que nous avons lus ensemble, quelques histoires qui ne le peignoient que foiblement, & en passant, quelques mots échappés dans le monde, & dont nos entretiens plus sérieux & plus sages vous distrayoient au même instant. Le temps critique arrive, où tout va concourir à vous le peindre sous des dehors aimables; votre cœur, de concert avec tout ce qui vous environne pour vous tromper, va vous le peindre plus aimable encore; l'amour lui-même va s'offrir à vous sous mille formes différentes pour vous surprendre. Il empruntera les traits de l'amitié, de l'estime & du sentiment; délicat & pur dans ses commencemens, timide encore & lent dans ses progrès, plus sensible ensuite & plus ardent, il se présentera bientôt à votre esprit comme la passion des belles ames, & à votre cœur comme le germe du vrai bonheur. Etonné de cette situation toute neuve pour vous, peut-être vous renfermerez-vous en vous-même pour la goûter, pour en-

jouir, pour en nourrir tout à la fois les douceurs, les inquiétudes & les tourmens. Prenez garde, mon fils, l'amour est une Syrene enchanteresse; vous êtes perdu si vous prétez l'oreille à sa voix, & mon amitié pour vous, devenue stérile, n'aura plus à répandre que des pleurs.

» Je ne prétends pas exagérer, vous le peindre toujours séduisant & trompeur, ou vous en faire toujours un monstre. Il n'est quelquefois qu'un penchant légitime, que donne la nature, qu'avoue la raison, & que dans une union sainte & permanente la Religion consacre; il est même comme un devoir alors; & pourvu qu'il regne entre deux époux en monarque paisible, & non pas en tyran, il ôte au joug que l'hymen leur impose ce qu'il auroit de trop pesant; il change pour eux les épines en fleurs, les peines en plaisirs, & leur rend faciles tous les autres devoirs.

» Mais pour que vous puissiez vous y livrer un jour sans crainte & sans re-

mords, tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire (*e*); & jusques-là, tremblez à sa seule approche. Sous de feintes caresses & de fausses douceurs il cache un trait qui déchire, un feu qui consume, un poison qui dévore; il traîne à sa suite l'agitation & le trouble, la crainte toujours inquiéte & les soupçons jaloux, l'ennui du bien, le dégoût des vertus, l'obscurcissement de toute lumiere & de tout principe, le repentir qui naît du crime; & souvent l'infortune, & la honte plus cruelle encore. Ce n'étoit qu'un sentiment, à l'en croire d'abord; il sembloit même ne pas tenir aux sens, & n'avoir rien à craindre de leur attrait grossier: il est devenu bientôt une passion honteuse, effrénée, qui ne se rend plus sensible que par ses chûtes & ses écarts. A combien d'ames nobles & généreuses il a fait perdre le fruit de plusieurs années de force & de sagesse! Combien de compagnons d'Ulysse il a honteusement transformés & avilis par les enchantemens de Circé! Com-

bien d'Hercules il a fait lâchement filer auprès d'Omphale ! de combien de Monarques il a fait des esclaves !

» On a vu les plus grandes révolutions amenées par une si petite cause, les plus terribles événemens préparés par ses influences secretes, & des trônes ébranlés, renversés par l'amour. O mon fils ! si l'on en excepte l'ambition, l'orgueil, il n'est point de passion qui exige davantage, qui commande avec plus d'empire, à laquelle il faille de plus grandes victimes & de plus douloureux sacrifices. Si tu t'en laisses charmer, tu lui sacrifieras tout, jusqu'à la mere qui t'a nourri, jusqu'à l'ami qui t'a formé, dès qu'ils seront un obstacle à tes desirs. Si cependant tu parviens à l'arracher de ton cœur, quelle plaie sanglante elle y aura faite ! & que la blessure saignera long-temps avant que d'avoir pu la guérir !

» Mais comment vaincre l'amour ? Demande-moi plutôt, mon fils, comment il faut le prévenir. Ainsi que toutes les autres passions, on peut aisément l'em-

pêcher de naître : mais comme elles, & plus qu'elles encore, qu'il eſt difficile à vaincre, lorſqu'une fois il eſt né! Quoiqu'il en ſoit, la réponſe eſt la même pour l'un & l'autre cas : emploie contre lui les ſeules armes que la raiſon ait pu nous donner, la vigilance & la fuite. Ame forte & intrépide, affronte les dangers, les ridicules & les mépris, les travaux & les ſouffrances, lorſqu'il eſt queſtion du devoir; préſente-toi de front; attaque à force ouverte ce qui rebute & épouvante notre foible nature : mais, prudent & ſage, fuis avec ſoin lorſqu'il s'agit des paſſions qui la flattent.

» Le premier objet ſur lequel tu dois veiller, ce ſont tes ſens. Par eux s'efforcent d'entrer les images dangereuſes des objets qui t'environnent; par eux, ces objets s'empreſſent à faire impreſſion ſur ton eſprit & ſur ton cœur. Ne permets pas que tes oreilles & tes yeux s'ouvrent ſans réſerve à ce qui peut te ſéduire; retiens tous tes ſens captifs ſous le joug de la raiſon : je n'ai pas fait de toi un Athlete vigoureux,

vigoureux, pour que tu cedes à leurs efforts *. Que ton ame agisse en reine, qu'elle les gouverne & les maîtrise; sans quoi ils seront bientôt eux-mêmes ses rois & ses tyrans. Née pour leur donner des fers, elle gémira dans l'esclavage, & secouera ses chaînes sans pouvoir les rompre. Crains la mollesse & les maux qu'elle traîne après elle; ne néglige pas les pré-

* Je ne me suis point arrêté à faire sur ces Lettres des notes grammaticales. Falloit-il écrire, par exemple, *pour que tu cédasses à leurs efforts ?* Pour moi j'ai cru devoir laisser *pour que tu cédes*, parce qu'il me paroît dans l'ordre, quoique le premier verbe soit au parfait indéfini, de mettre le second verbe au présent lorsqu'il exprime une action qui se fait ou qui peut se faire dans tous les temps. M. l'Abbé d'Olivet en donne plusieurs exemples : voyez ses Remarques sur Racine. En toute circonstance semblable, & lorsque l'usage ne s'explique pas assez clairement, je me suis déterminé, ou par les autorités les plus respectables, ou par les regles qui m'ont paru les mieux établies & les plus raisonnables.

cautions les plus légeres ; & dans un corps chaste tu porteras toujours une ame pure (*f*). L'amour tient au sens, sous quelque forme qu'il se déguise ; & il faut bien peu connoître le cœur humain, pour croire à l'amour platonique entre deux personnes d'un âge nubile & d'un sexe différent. Une si douce erreur ne peut être que celle d'une jeunesse sans expérience, ou d'un sexe trop foible, qui aime à s'en imposer à lui-même.

» Mais l'amour, qui tient aux sens, tient encore plus à l'imagination, qui agit sur eux à son tour avec bien plus de force & d'empire qu'ils n'avoient agi sur elle.

» O mon fils ! rends-toi attentif à ma voix. C'est l'amitié, éclairée par la réflexion & les années, qui t'éclaire elle-même pour ton bonheur. Le vrai mobile de toutes les affections humaines, ce qui enfante ou qui modifie nos amours & nos haines, nos espérances & nos craintes, nos aversions & nos goûts ; ce qui les excite, qui les enflamme, qui les ralentit & les attiédit à son gré ; ce qui

fait presque toujours les joies & les miseres de la vie; c'est l'imagination : & ce qui devient ainsi entre les mains du sage le sécret principe de sa felicité, c'est le soin qu'il prend de la régler. Si elle s'agite, si elle s'échauffe, elle va tout échauffer, tout embrâser avec elle; elle formera l'enthousiasme, le fanatisme; égarée dans sa route, elle ne se bornera plus à portet en toi une chaleur douce & féconde; elle roulera dans des tourbillons de flamme, & réduira ton cœur en cendres. L'amant furieux fût toujours resté indifférent & tranquille, si, s'arrêtant à la premiere pensée, ainsi qu'aux premiers regards, il n'eût pas rappellé sans cesse à son esprit l'objet qui l'avoit frappé, pour l'embellir de tous les charmes que l'imagination pouvoit lui prêter. Empêche donc que la tienne ne s'occupe légerement de ce qui l'aura saisie d'abord. Si, par ton peu de réserve, elle a déja allumé en toi quelque étincelle de ce feu si prompt à se répandre, arrête ses progrès par l'éloignement & l'absence : si tu ne le peux pas, eu

égard aux circonstances, arme du moins l'imagination contre elle-même, en lui offrant des images aussi propres à modérer son ardeur, qu'elle s'en étoit faites qui étoient propres à l'augmenter.

» Ce que je t'ai dit de l'amour, souviens-toi que je le dis également de toutes les autres passions. C'est en tout genre que l'imagination vive & ardente éleve à nos yeux comme un fantôme, ce qui n'étoit tout au plus qu'un foible nuage; laisse l'imagination se refroidir, bien loin de souffrir qu'elle t'entraîne; le fantôme disparoîtra; & elle emportera bientôt le nuage avec elle «.

Ainsi m'instruisoit mon guide; & à la place des passions qui rétrécissent notre cœur en paroissant le dilater, & resserrent toutes nos affections dans un même objet *, il cultivoit chaque jour le senti-

* » Si le penchant que nous avons à aimer » ne se fixe pas sur une personne seule, il » s'étend naturellement sur plusieurs, & rend » les hommes humains & charitables «. *Bâcon, Essais de Politique & de Morale.*

ment plus heureux & plus doux de bienveillance pour tous les hommes, que ma mere avoit pris ſoin de former en moi. Il l'étendoit à meſure qu'il étendoit mes lumieres: en m'apprenant la Géographie & l'Hiſtoire, il m'intéreſſoit, il m'affectionnoit à tous les peuples; il me rendoit le citoyen de l'univers, mais plus encore de ma patrie; bien différent de ces faux ſages, qui ne veulent être de toutes les nations que pour ne tenir que le moins qu'ils peuvent à leur propre pays *. C'eſt donc ici qu'il mettoit la plus vive chaleur. Après m'avoir fait connoître ce que je devois à la ſociété en général, après m'en avoir montré les différens rapports, & m'avoir ouvert le ſanctuaire ſi reſpectable de cette ſcience, auſſi néceſſaire

* » Défiez-vous de ces Coſmopolites qui » vont chercher au loin dans leurs Livres des » devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour » d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, » pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins «. *M. Rouſſeau.*

qu'elle est malheureusement négligée parmi nous, la science du *Droit de la nature & des gens*, il me ramenoit sans cesse à ce que je devois au Gouvernement qui m'avoit vu naître, & m'en peignoit en traits de feu tous les avantages. Il m'apprenoit à le chérir, & à lui rendre, par mon respect pour l'autorité qui y préside, par mon obéissance à ses loix, par mon amour pour tous ses membres, par mon empressement à le servir, le juste tribut des biens que j'en reçois. Il me représentoit l'amour de la Patrie comme le sentiment des grandes ames, la vertu des héros, & le principe des grandes actions. Il faisoit plus; il m'animoit par de grands exemples. Il me remettoit devant les yeux ces hommes illustres, ces citoyens généreux, ces sujets fideles, toujours prêts à se dévouer pour le salut de l'Etat, le bonheur du Peuple, la gloire de leur Prince; & ne m'inspiroit d'autre ambition que celle de les imiter. C'est sur leur histoire qu'il arrêtoit le plus volontiers mes regards. Moins cu-

rieux de détails ſanglans de ſieges & de batailles, il cherchoit par-tout avec moi des traits de patriotiſme, d'humanité & de bienfaiſance. Il m'avoit fait, à l'exemple d'un ancien Sage inſtruiſant ſon fils, un recueil de ce que ces hiſtoires avoient de plus frappant. Nous tenions enſemble un regiſtre fidele de tous les ſentimens vraiment nobles, de toutes les actions vraiment grandes, de tous les traits dignes de mémoire; & en liſant ces traits ſublimes, quelle ame généreuſe, dans un ſaint tranſport, n'eût dit avec moi: » Oui, je me ſens le cœur aſſez bien » placé pour en faire autant! «

J'interromps pour la ſeconde fois, ma chere Emilie, ce récit de M. de Veymur, ſi intéreſſant pour toi. Un autre ſoin m'occupe. J'ai reçu depuis ta derniere lettre, & preſqu'en même temps, une lettre de ton mari * en réponſe à celles où je m'efforçois de le rappeller à la

* On l'a remiſe immédiatement après celle-ci.

Divinité. J'ai lieu de penser que, comme il le dit lui-même, elles ont fait quelque impression sur lui; mais les conséquences qu'il seroit forcé d'en tirer l'effrayent plus que jamais, &, selon la marche ordinaire à l'incrédulité, il se montre disposé maintenant à embrasser le parti le plus propre à lui procurer une fausse paix & une aveugle sécurité. Il se jette dans le septicisme le plus outré, & se fait un point de sagesse de douter, ou, pour parler plus vrai, de paroître douter de tout. Il est essentiel de le tirer du nouvel abîme où il se plonge. Daigne le Ciel dissiper, par l'éclat de sa lumiere, les fausses lueurs qui l'égarent & le conduisent par degrés aux plus épaisses ténebres!

---

## *NOTES.*

PAGE 288.

(a) *Nos pleurs n'étoient jamais stériles à l'égard de ceux, &c.* Un des plus beaux

exemples en ce genre, de la part d'un jeune homme, est celui que nous offre le Mercure de Mars de cette année 1775, & qui est rapporté en ces termes:

» Parmi les différens traits de bienfaisance consacrés dans l'Histoire, il n'y en a point de plus capable d'intéresser les ames honnêtes & sensibles, que celui qui vient d'arriver au College d'Harcourt. C'est la leçon de tous les âges & de tous les siecles. Il est au-dessus des éloges comme des expressions, parce que le langage de l'ame ne se parle ni ne s'écrit.

Un Ecolier, âgé de 17 ans, étudiant en Réthorique au College d'Harcourt, a rencontré, il y a près de huit mois, dans une de ses promenades, un homme couvert des haillons de la misere. L'indigence & les malheurs avoient altéré dans cet infortuné les traits d'un ancien Domestique, qui avoit servi autrefois chez ses parens. Il le reconnut avec peine, & s'en approcha avec la pitié la plus vive & le plus pressant intérêt. Après l'avoir interrogé sur les causes de son infortune, à laquelle il remarqua que les vices ni la paresse n'avoient aucune part, il lui assigna un rendez-vous secret pour le lendemain matin au College d'Harcourt. Il lui donna pour premier secours

tout l'argent qu'il possédoit alors, & la portion de pain destinée à son déjeûner, avec ordre de revenir l'après-dîner prendre celle qui lui étoit destinée pour son goûter. Il le charge de se loger dans une maison honnête, & de lui faire connoître l'Hôtesse chez laquelle il auroit choisi son gîte. Il s'excuse sur la modicité des secours qu'il lui prodigue, & l'exhorte à espérer du temps & de sa bonne conduite, des jours plus calmes & plus heureux. L'Hôtesse, choisie & présentée au jeune homme, a reçu pendant huit mois le prix de ses loyers. Elle a éclairé les démarches de l'indigent, & a rendu témoignage à sa conduite. L'infortuné a vécu pendant ce long espace de temps, de la portion de pain destinée au déjeûner & au goûter de ce généreux Ecolier; mais comme elle n'auroit pas suffi, il y a ajouté, par chaque semaine, la modique somme d'argent que ses parens, en récompense de son travail, lui abandonnoient pour ses plaisirs & les besoins de son âge. Cependant il retranchoit méthodiquement quelque chose pour mettre en masse, afin d'habiller cet honnête malheureux. Quand il a été assez riche, il a employé l'industrie d'un tiers pour acheter à la fripperie un habit qui mît son protégé en état

de se présenter, sans humiliation, pour solliciter quelque emploi. Cependant l'impatient jeune homme s'agitoit & s'intriguoit pour lui trouver une place où il pût, en travaillant, se procurer une vie plus douce & plus aisée. Enfin il a eu le bonheur de prévenir le vœu de cet indigent, qui, pour derniere ressource, vouloit s'engager. Il l'a fait entrer comme Domestique dans une maison où sa mere avoit quelques liaisons. Cette mere dînant un jour chez son amie, a reconnu ce Laquais autrefois à ses gages. La curiosité l'a portée à lui demander l'histoire de sa vie, depuis qu'il avoit quitté son service. Elle finissoit par le récit détaillé de cette généreuse sensibilité de son fils. Jusques là un profond secret avoit été gardé de la part du jeune Bienfaiteur, qui avoit même trompé, sur cet article, la vigilance de son Précepteur. C'est sa propre mere qui a déchiré le voile impénétrable qui couvroi cette action éclatante «.

PAGE 289.

(b) *Et le choix étoit bientôt fait.* Une jeune Princesse, qui appartient à la Maison la plus auguste & la plus bienfaisante, avoit 1200 livres à employer dans une sorte d'ajustement pour une fête dont elle devoit faire

l'ornement & les honneurs. Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus noble par ses sentimens généreux que par sa naissance, eut le courage de ne choisir qu'un ajustement de 300 livres, & de donner 900 livres aux pauvres malheureux. *Dict. d'Educ.*

Nous n'oublierons jamais ces belles paroles d'un Prince, notre premiere, notre plus douce espérance : » Je regarderois, disoit il » à un courtisan, comme mon meilleur ami, » celui, qui, méprisant le faste, auroit le » courage de se montrer à mon mariage avec » l'habit le plus simple, & qui coûteroit le » moins «.

Les cœurs sensibles oublieront aussi peu ce trait si attendrissant de deux époux bien chers à la nation, & qui, en régnant aujourd'hui sur elle, lui promettent la plus constante félicité. Ils apperçurent, en se promenant, une jeune enfant qui portoit une écuelle avec quelques cuilliers d'étain. Que portes-tu là, mon enfant, lui dit la Princesse ? Madame, c'est de la soupe pour mon pere & ma mere qui travaillent là-bas dans les champs. — Et avec quoi est-elle faite ? Avec de l'eau, Madame, & des racines. — Quoi ! sans viande ? — Oh, Madame, bien heureux quand nous avons du

pain ! — Eh bien, porte ce louis à ton pere pour vous faire à tous de meilleure ſoupe. Mon ami, ſuivons cette enfant, dit-elle au Prince, & voyons ce qu'elle deviendra. Ils la ſuivent en effet ; & conſidérant de loin le bon homme courbé ſous le poids de ſon travail, qui, dès que ſa fille lui a remis le louis & lui a fait part de ſon heureuſe rencontre, tombe à genoux avec ſa femme & ſes enfans, & leve les mains vers le Ciel : ah ! vois-tu, mon ami, s'écrie la Princeſſe, ils prient pour nous. Quel plaiſir on goûte à faire du bien ! Ton cœur ne te dit-il rien à un pareil ſpectacle ? Mettez votre main là, dit le Prince en portant à ſon cœur celle de ſon épouſe. — Oh, ton cœur fait tap, tap ! Va, tu es ſenſible, & je ſuis contente de toi.

Quelle vérité de ſentiment ! Et qui n'aimeroit de tels Princes !

PAGE 290.

(c) *Inacceſſible à la crainte.* » Avec une » gradation lente & ménagée, dit M. Rouſ» ſeau, on rend l'homme & l'enfant intrépides » à tout «. C'eſt ce qu'il prouve en détail, par la maniere dont il préſerve de bonne heure ſon éleve de la frayeur qu'inſpirent à bien des hommes les ténebres, le grand bruit, celui du

canon, du tonnerre, les objets hideux, &c. & cela, sans autre secret que de le familiariser insensiblement avec ces mêmes objets qui nous effrayent. » S'agit-il, par exemple, de l'exercer » au bruit d'une arme à feu, je brûle d'abord » une amorce dans un pistolet. Cette flamme » brusque & passagere, cette espece d'éclair » le réjouit; je répete la même chose avec » plus de poudre : peu-à-peu j'ajoute au » pistolet une petite charge sans bourre, puis » une plus grande : enfin je l'accoutume aux » coups de fusil, aux boëtes, aux canons, » aux détonations les plus terribles «.

PAGE 291.

( d ) *En m'apprenant à lutter contre les besoins & les desirs.* C'est cette espece d'éducation dirigée, d'un côté, par la nécessité, & de l'autre, par les soins d'un pere tendre & sage, qui avoit sans doute formé une si belle ame dans ce jeune Gentilhomme, dont la sensibilité profonde & le vrai courage doivent éterniser la mémoire. » Placé à l'Ecole Royale Militaire, il se contentoit, pendant plusieurs jours, de manger de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelqu'excès de dévotion mal entendue. Le jeune

enfant continuoit toujours sans dévoiler son secret. M. Paris du Verney, instruit par le Gouverneur de cette persévérance, le fit venir; & après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, & de se conformer à l'usage de l'Ecole, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais; la voici. Dans la maison de mon pere, je mangeois du pain noir & en petite quantité: nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe; le pain y est bon, blanc, & à discrétion. Je trouve que je fais grande chere, & je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon pere & de ma mere. M Paris du Verney & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, vu la sensibilité & la fermeté qu'ils trouvoient en cet enfant. Monsieur, reprit M. Paris du Verney, si Monsieur votre pere a servi, n'a-t-il point de pension? Non, répondit l'enfant; pendant un an il en a sollicité une: le défaut d'argent l'a con-

traint d'en abandonner le projet ; & pour ne point faire de dettes à Versailles, il a mieux aimé languir. Eh bien, dit M. Paris du Verney, si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cens livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez pour vos menus plaisirs les trois louis que je vous présente de la part du Roi ; & quant à Monsieur votre pere, je lui enverrai d'avance les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? Ne vous inquiétez pas, reprit M. Paris du Verney, nous en trouverons les moyens. Ah ! Monsieur, reprit-il, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance ; ils me deviendroient inutiles, & ils feroient grand bien à mon pere pour ses autres enfans «. *Dictionnaire d'Education.*

PAGE 310.

(e) *Tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire.* Il paroît assez que l'idée de M. d'Orval n'étoit pas que l'amour décidât de

l'assortiment de deux époux, mais seulement qu'il pût se joindre à leur union pour en augmenter les douceurs. L'estime réciproque, aidée de la convenance des conditions & des caracteres, fait plus de mariages heureux que l'amour : celui-ci, satisfait une fois, s'éteint aisément avec le desir qui l'a nourri & l'espece de charme qui l'a fait naître ; celle-là subsiste aussi long-temps que les qualités solides sur lesquelles elle est fondée.

PAGE 314.

(f) *Et dans un corps chaste*, &c. » Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus «. *M. Rousseau.*

Voici quelques réflexions bien sensées que le même Auteur nous fait faire sur le libertinage des jeunes gens. » Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles

petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse. Mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers. Les Maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois. Mais n'est-ce pas leur faute ? Sitôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? «

Et ailleurs : » J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels ; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde ; ils auroient sacrifié pere & mere & l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres & affectueuses ; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tres-

ſaillit d'aiſe quand il revoit ſon camarade, ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite; il voudroit, au prix de ſon ſang, racheter celui qu'il a verſé; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-même? Au fort de ſa fureur, une excuſe, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens; l'adoleſcence n'eſt l'âge de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la généroſité. Oui, je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes «.





## LETTRE XV.

*Du Comte de Valmont à son Pere.*

Vous avez tout droit d'attendre de moi de la sincérité & de la droiture; je vous ai promis & je vous dois toute confiance. O mon pere! mon tendre & respectable pere, en qui pourrois-je mieux la placer? Eh bien, recueillez donc le fruit de vos travaux & le prix de vos vertus; lisez dans le cœur de votre fils. Il va vous l'ouvrir ce cœur, & ne vous cachera rien de tout ce qu'il aura la force de s'avouer à lui-même. Je me suis arrêté long-temps sur votre derniere Lettre; j'ai réfléchi de nouveau sur la premiere; & je vous en fais l'aveu, elles ont presque triomphé de ma résistance: elles m'ont du moins vivement ému & fortement ébranlé. En vous lisant, je croyois entendre au-dedans de moi une voix secrette que je m'efforçois vaine-

ment d'étouffer, & qui me parloit comme vous.

Je conçois que l'idée d'un Dieu, fortement imprimée dans notre ame, est la plus propre à concilier toutes nos affections, en les ramenant sous la loi du devoir. Mais ce devoir est tel, que les passions en frémissent, & murmurent contre le joug qu'il nous impose: car, hélas! quel est l'homme sans passions? J'avoue que s'il y a quelque vérité sensible, ah! c'est celle de l'existence d'un Dieu; & il faut n'avoir rien vu, il faut être plus sauvage que les Sauvages mêmes, pour ne pas remonter, du moins comme eux de divinités en divinités, à une premiere cause intelligente & sage, de quelque nom qu'on l'appelle.

Je dirois plus encore. Peut-être feroit-on fondé à croire que s'il y a quelque vérité, Dieu existe: car enfin, sans un Dieu, & dans l'immense chaos des êtres, sortis, je ne sais d'où; existans, je ne sais pourquoi, ni comment; liés,

enchaînés ſans rapports réels ; ordonnés en apparence, & effectivement libres de tout accord entr'eux ; où exiſteroit cette vérité ? où en ſeroit pour un entendement quelconque le prototype, le modele ? Mais ici je retombe ſur moi-même ; & tout diſparoît à mes yeux : y a-t il quelque vérité ? Ce ſcepticiſme vous étonne ; il va vous paroître une erreur nouvelle ; il vous paroîtra même les renfermer toutes ; & ce ſera pour vous, mon pere, la matiere d'un nouveau zele. Cependant, parlons vrai ; il me garantit de toute erreur, & n'en ſuppoſe aucune. Au milieu de tant d'opinions contraires, qui toutes ont leurs preuves, leurs vraiſemblances & leurs difficultés, le parti le plus ſage n'eſt-il pas de douter ? Un tel doute, ce me ſemble, a bien ſes avantages. On ne tient à aucun ſentiment, on n'eſt d'aucun parti, on édifie, on détruit à ſon gré, on eſt d'accord avec tout le monde, on ne l'eſt avec perſonne, & cependant la paix ſubſiſte également. On a d'ailleurs

bien plus de lumieres & bien plus de force pour appercevoir & pour combattre les préjugés qui font le tourment de la vie. Je ne m'étonne donc pas que le ſceptique Montagne ait dit quelque part, que le doute univerſel eſt le lit de repos le plus commode pour une tête bien faite. . . . . . . .

Mais quoi!... voudrois-je un ſeul moment me contrefaire avec vous? Cet état de doute, ſi commode, ſi doux en apparence, je ne puis le ſupporter. Quoi qu'il en ſoit, je l'ai affiché aux yeux du monde, & j'ai peine à m'en dédire. Je ne le ſens que trop; mon orgueil s'y complaît & s'en nourrit. Je vois à mes pieds toutes les opinions humaines, & je les y foule avec dédain: quelquefois j'ai à lutter contre celles qui paroiſſent les plus évidentes; je les attaque ſéparément, & je n'en trouve point à qui une imagination féconde ne donne l'air d'un problême. Enhardi par ces premiers ſuccès, je les combats toutes enſemble, & je me plais à triompher de cette foible

raiſon qui s'obſtine à les défendre. On m'applaudit, & je ſens que je m'égare; on me félicite, & dans ce prétendu triomphe, moi ſeul je ne ſuis pas content : ma conſcience réclame.... Ah! quel honteux aveu je vous fais!... Semblable à ces faux braves, qui, ne pouvant enviſager le péril de ſang-froid, & ſentant manquer leur courage, s'excitent, s'animent, ferment les yeux, & frappent de tous côtés ſans ſavoir où portent les coups, je m'étourdis moi-même : pour ne pas être foible, je deviens téméraire; je renverſe tout ſans diſtinction; je m'ôte tout ce qui me ſervoit de ſoutien; &, reprenant enſuite un ſens plus raſſis, je frémis de ne voir autour de moi que des abîmes. Vous concevez l'horreur de cette ſituation que je vous peins avec tant de franchiſe. Non, tout hardi que je parois l'être, l'état de doute abſolu eſt trop violent pour mon ame, & n'eſt point fait pour moi. Si je réfléchiſſois moins, s'il me reſtoit moins de cette ſorte de droiture que vos diſcours & vos exemples m'ont inſpirée,

je

je pourrois, comme tant d'autres, ne rien croire, & vivre en paix. Mais ce cri ſourd, qui s'éleve au fond de mon cœur lorſque je veux y rentrer, m'inquiéte & me trouble. L'abandon de toute vérité me déſole & m'effraye. Il me ſemble, dans mon incertitude, que je ne porte plus ſur rien; que je ne ſuis environné que d'ombres & de fantômes; que la ſcene du monde n'eſt qu'une illuſion continuelle; que je ſuis dans un vuide immenſe & une horrible ſolitude.

Que faire? adopterai-je toutes les extravagances humaines? Hélas! les plus ſages n'en ſont pas exempts; & plus ils ſe permettent de raiſonner en toute liberté, plus il ſemble qu'ils déraiſonnent. Dernierement encore, dans un repas agréable, mais que je deſtinois en ſecret à l'inſtruction autant qu'à l'amuſement, j'avois raſſemblé tout ce qu'en genre d'eſprit, de ſcience & de génie, la Cour & la Ville peuvent offrir de plus brillant. Je m'attendois qu'en mettant aux priſes tant d'hommes rares & ſublimes, de ce

choc mutuel des plus beaux esprits, de cette opposition ou de cette communication de lumieres naîtroit à mes yeux la plus vive clarté. Il est vrai que je vis briller mille étincelles; j'admirai les saillies les plus vives, les reparties les plus ingénieuses; on passa en revue toutes nos connoissances, sans cependant s'appesantir sur aucune; on battit en ruine tous nos vieux préjugés; on ne laissa presque rien aux pauvres humains de ce qu'ils respectent le plus. Mais ce qui m'amusa davantage, c'est que ces hommes, la lumiere du monde, me laissoient moi-même dans les plus épaisses ténebres; & que d'accord tous ensemble pour détruire, lorsqu'il étoit question d'établir quelque vérité, ils ne s'accordoient plus sur rien. Croiriez-vous, par exemple, que sur Dieu seul & sur sa nature, il se forma presqu'autant de systêmes que nous étions d'hommes. On discuta avec autant de légereté que de finesse; on réfuta; on confondit tour-à-tour les systêmes divers qu'on venoit d'élever parmi nous; j'ai-

dois de toutes mes forces à les renverser tous, & de tant d'efforts de raison, je ne vis sortir que de nouveaux motifs d'incertitude.

Depuis ce jour, je redeviens plus Pyrrhonien que jamais. S'il y avoit quelque vérité, elle seroit une, elle seroit universelle, éternelle, immuable. Mais au contraire, rien n'est plus partagé que les sentimens; chacun a ses principes qu'il se fait à lui-même; *chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs;* les plus imbécilles sont ceux qui n'ont que celle des autres, que cette raison commune, antique assemblage de préjugés bizarres qu'on se transmet sans examen, & qu'on adopte faute de lumieres. Heureusement ces préjugés varient, s'effacent, & font place à d'autres. Chaque pays, chaque siecle a ses opinions à part, comme parmi nous chaque jour a ses modes, & chaque société a ses goûts différens. Le même homme, d'un âge à l'autre, ne se ressemble pas. D'autres humeurs, d'autres passions amenent d'autres vues; les circons-

tances modifient nos ſentimens & les accommodent à nos intérêts; nos jugemens prennent la teinte ſecrette des penchans qui nous déterminent; avec des inclinations diverſes, on déſavoue ce que l'on affirmoit autrefois; & en changeant, avec le temps, de façon de penſer, on n'a fait que changer d'erreur. Telle eſt en peu de mots l'hiſtoire de tous les hommes. Parmi eux rien ne porte ſur des principes fixes; & celui qui a dit, *opinione regina del mondo*, n'a pas, ce ſemble, ſi mal dit.

Après tout, s'il y a quelque vérité, qu'on me donne donc des yeux pour la voir, & qu'on me diſe à quels caractères je pourrai la reconnoître. Ces caractères de vérité, juſqu'où s'étendront-ils? Prendrai-je pour regle de mes idées ce qui n'eſt que ſentiment? Me bornerai-je à des vérités géométriques, ſur leſquelles on s'accorde davantage, mais qui, pour la plupart, m'importent fort peu? Serai-je éclairé ſur cela ſeul, & en doute ſur tout le reſte? Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la ſociété porte ſur des faits; en

croirai-je à cet égard des ſens trompeurs ? En croirai-je, de la part des autres hommes, des rapports encore plus infideles ? Et ſi l'on s'accorde ſur de premiers principes, ſur un petit nombre de notions primitives, qui toutes, ſous d'autres termes, n'expriment au fond que la même choſe, eſt-on également d'accord ſur ce qui dépend du témoignage des hommes ? Je me trouve donc arrêté à chaque pas ; & par-tout le plus court, le plus sûr, eſt encore de douter. Eſt-il d'ailleurs en mon pouvoir de croire ou de ne pas croire ? Eſt-ce ma faute ſi la vérité m'échappe ? Serai-je coupable pour n'avoir pas ſu bien raiſonner, pourvu que j'aie pris ſoin de bien vivre ? Vos ſentimens en particulier me touchent, vos leçons me ſont cheres ; je voudrois penſer comme vous, & je ne le puis.

Heureux ceux qui ont reçu de la nature un eſprit plus ſouple & une raiſon plus docile ! La mienne, dans l'état où elle eſt, ne me ſemble, après tout, qu'un funeſte préſent. N'ayant ni la force de ſe

déterminer, ni celle de rester incertaine, connoissant sa propre foiblesse, & s'élevant sans cesse au-dessus de ses forces pour retomber plus lourdement, ne pouvant me rendre tranquille qu'en se taisant, & voulant raisonner toujours, m'agitant au-dedans par de violentes secousses & des inquiétudes continuelles, ne m'a-t-elle donc été donnée que pour faire mon tourment?

Hélas! que je regrette mon ancienne simplicité & mes premiers penchans! Qu'on va loin lorsqu'on s'abandonne à de premiers doutes! Egaré par des guides souvent infideles, par une lueur souvent trompeuse, que l'on prévoit mal ce qu'il doit en coûter un jour!

Mon pere! venez au secours de votre fils; il ne vous a pas encore tout dit; mais il ne pouvoit pas vous en dire davantage. Eh, qu'il lui a fallu de confiance & de courage pour s'humilier ainsi devant vous! Ah! sa franchise du moins n'est pas indigne de vos soins. Il peut encore être éclairé, puisqu'il lui reste

quelque desir de l'être. Son état est celui d'un malade peut-être, qui ne voit plus les objets que confusément, & qui soupire après les beaux jours de la convalescence; mais c'est un malade qui vous est cher, qui vous aime, & que vous seul pouvez guérir.





## LETTRE XVI.

*Du Marquis à ſon Fils.*

QUE ta franchiſe me plaît & me conſole ! Qu'elle augmenteroit ma tendreſſe pour toi, ſi quelque choſe étoit de nature à l'augmenter ! Oui, mon fils, il reſte en toi un fonds de droiture, qui s'annonce au milieu même de tes doutes & de tes erreurs ; & c'eſt auſſi ſur lui que je fonde tout l'eſpoir de ta guériſon. Tu es malade, il eſt vrai, mais il reſte dans ton cœur bien des reſſources contre les égaremens paſſagers de ta raiſon.

Je plains ton état ; il eſt fâcheux, il eſt violent, j'en conviens : cependant il eſt encore heureux qu'il le ſoit ; que tu n'aies point cette fauſſe ſécurité de nos prétendus eſprits-forts, qui ne ſont tranquilles que parce qu'ils ont pris le triſte parti de ne plus compter avec eux-mêmes, qui ne s'inquietent pas plus de la juſteſſe de leurs aſſertions, que de celle

de leurs doutes, qui s'embarrassent peu s'ils éclairent, pourvu qu'ils éblouissent; qui n'ont d'autre logique que celle de leurs passions, & qui, à force de dangereux sophismes & de fausses lumieres, ont trop bien réussi à s'aveugler entierement. Pour toi, mon fils, tu n'es pas fait pour cette sorte d'aveuglement. Tu peux bien t'égarer: hélas! quel est le mortel qui ne s'égare pas quelquefois? Mais tu ne sais pas t'en imposer à toi-même; tu es peu capable d'en imposer aux autres, du moins de leur en imposer long-temps: & lors même que tu t'en fais admirer, lorsque tu les subjugues en leur paroissant plus entreprenant & plus hardi qu'eux, ton ame droite & sincere, presqu'en dépit de toi, a besoin de verser dans le sein d'un ami le désaveu tacite de ta force apparente & l'humiliant secret de ta foiblesse.

O mon ami! que tu as fait un digne choix, en prenant pour confident & pour asyle le cœur d'un pere! Ce n'est point te dégrader que de t'humilier ainsi

devant lui ; au contraire, c'eſt dans ta ſincérité même que tu reprends à ſes yeux ta véritable force, & qu'il fait conſiſter ton triomphe le plus vrai.

Mais, Valmont, comme tu t'expliques avec moi ſans détour, ſouffre que je m'ouvre à toi ſans réſerve. Je t'aime trop pour avoir deſſein de t'offenſer ; & ſi, ſans le vouloir, je ne te ménage pas aſſez, ſonge que les bleſſures que nous fait un ami, qui ne r'ouvre nos plaies que pour les guérir, valent bien mieux que les careſſes d'un ennemi, qui ne nous flatte que pour nous perdre plus ſurement. Dis-moi donc, trop cher & trop aimable Valmont, quoique droit & ſincere, l'es-tu cependant aſſez pour être content de toi ? Ici, mon bon ami, c'eſt plus que jamais à toi-même, à ta franchiſe que j'en appelle ; la ſource de tes doutes & de ton incrédulité n'a-t-elle rien d'équivoque ? Ton eſprit ou ton cœur n'y mêle-t-il aucun intérêt qui puiſſe te la rendre ſuſpecte ? La manie du bel eſprit, le deſir de briller, de l'emporter ſur les autres

hommes, cette vanité enfin dont tu fais l'aveu, ou quelqu'autre passion secrette, n'a-t-elle influé en rien sur ta maniere de penser ? Matérialiste il y a quelques jours, aujourd'hui Pyrrhonien, n'as-tu pas juré d'abord, comme tu sembles l'insinuer toi-même, sur la parole de quelque guide infidele, dont l'autorité seule aura suffi pour t'égarer ? As-tu pesé bien attentivement les preuves dont il s'est servi, & les motifs qui t'ont déterminé ? car c'est-là ce qui, joint à la droiture, nous rend jusqu'à un certain point les maîtres de croire ou de ne croire pas, & nous conduit à bien raisonner. Hélas ! quel examen as-tu fait ? Quels motifs, quelles raisons te décident ? Tu as élevé, sans beaucoup de raisonnement & d'étude, un vaste, mais trop frêle édifice, qu'un souffle suffit pour renverser. Tu as argumenté contre le cri de ta conscience, & à chaque instant tu te démens toi-même.

As-tu d'ailleurs par des gémissemens réitérés, & des desirs ardens, appellé à

toi la vérité ? Si elle existe, elle mérite bien d'être invoquée ; & dans le doute, tu ne pouvois rien perdre, tu ne pouvois que gagner à l'implorer. Ah ! c'est la vérité qui doit décider de ton bonheur ; c'est à elle que sont liés tes intérêts les plus chers ; c'est elle qui peut seule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions & assigner un prix à tes mérites. Il n'appartient qu'à elle de te découvrir ton origine, de t'instruire sur tes devoirs, de t'éclairer sur ta fin ; elle seule peut te rendre vertueux. Que devient en effet la regle des devoirs, la pratique des vertus, sans la connoissance de la vérité ? & si en raisonnant mal, on abjure aisément tout principe, on n'a plus d'autre loi que son caprice ; peut-on encore sans elle se flatter de bien vivre ? C'est la vérité, mon fils, qui fait tout l'homme.

Eh, si la vérité n'est rien, si elle n'est qu'un mot vuide de sens, qu'un nom sans idée, qu'une idée chimérique & qui

n'a point d'objet, cette idée d'où nous vient-elle? Et nous, Valmont, qu'est-ce que nous sommes? Jouets infortunés des fantômes que nous nous formons, livrés à des illusions continuelles, entraînés par une force invincible, & la dupe d'un enchantement qu'aucun secours ne peut détruire, nos espérances, nos biens ne sont rien eux-mêmes, & nous n'avons en un sens de réel que nos malheurs. Mais au contraire, s'il y a une vérité, tout revit, tout se ranime, tout reprend avec elle sa nature & son être; nous pouvons encore goûter de vrais plaisirs & prétendre au bonheur. S'il y a une vérité, non-seulement, mon fils, Dieu existe, mais elle est Dieu même. Eh bien, cette vérité si respectable, si intéressante pour toi, je te le demande encore, l'as-tu forcée par tes recherches, tes vœux & tes prieres à descendre jusqu'à toi? Ah! un homme qui l'appelleroit ainsi, qui la chercheroit dans la sincérité de son cœur, qui, les yeux mouillés de larmes, éleveroit vers

elle les plus tendres regards, qui, dégagé de tout intérêt bas & rampant, de tout penchant vil & terrestre, se montreroit prêt à tout sacrifier pour elle, & dans un saint enthousiasme, lui diroit: » Vérité, » dont je révere jusqu'au nom même, » tandis que j'en cherche la nature ou » que j'en étudie l'existence! vérité tou- » jours auguste, quoiqu'enveloppée d'un » voile que je n'ai pu lever encore! O » toi que j'ignore, mais que je desire de » connoître! charme le plus doux des » ames vraiment belles, & leur unique » objet, lors même qu'elles ne font en- » core que te soupçonner & t'entrevoir; » toi qui m'as fait, si je suis quelque » chose; qui m'as fait pour être heu- » reux, si tu existes toi-même; vérité » suprême! que faut-il entreprendre pour » te trouver? Parle, & au premier mot » je vole aux extrémités de la terre, si » c'est-là seulement que tu habites; je » m'ensevelis dans la plus profonde re- » traite, si ce n'est qu'au milieu d'elle que » tu dois parler à mon cœur; je romps

» tous les liens que mes passions ont for-
» més, s'ils peuvent m'empêcher de courir
» à ta voix : parle une fois, & quoi qu'il
» en coûte, tu seras obéie ! « N'en doute pas Valmont, cet homme seroit bientôt exaucé. Sensible à ce langage, attirée par cette préparation d'un cœur docile, touchée de cet état de perplexité, de desirs & d'alarmes, état si triste, mais si touchant, si capable d'intéresser celui qui est la vérité par essence, elle viendroit cette vérité si bonne, si sage, si belle, & qui a tous les attributs de Dieu même ; elle viendroit éclairer cette ame simple, ignorante & fidele, cette ame droite qui soupireroit après elle ; ou si, par impossible, elle refusoit de se faire entendre, c'est seulement alors qu'un tel homme seroit excusable, & qu'il pourroit dire que la vérité lui échappe, & que son erreur est invincible. Mais avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état ; ce ne l'a pas été du moins jusqu'ici. Livré à des spéculations frivoles, il ne paroît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta-

faveur le Dieu de vérité. Bien loin de-là, tu accrédites toutes les opinions; tu es de tous les partis; tu défends avec chaleur ce que tu crois le moins; tu donnes un air de vraisemblance aux choses les plus absurdes; tu joues la vérité plutôt que tu ne la cherches; & tu appelles cela avoir la paix, être d'accord avec tout le monde: mais est-ce donc ainsi qu'on est d'accord avec soi-même? Hélas! disons mieux: c'est ainsi que tu outrages la vérité de la maniere la plus sensible; tu te fais un pur amusement de tout ce qui la contredit; tu la combats par-tout indifféremment, & tu ne sais pas bien si tu es fondé à la combattre; tu l'attaques... & tu doutes. Ah! l'état de doute, qui est le plus triste & le plus affligeant pour une ame droite, est aussi l'état le plus critique, & qui exige le plus de ménagemens. Tu dois toujours craindre de confondre la vérité avec l'erreur, de détruire ce qui est vrai en soi & pour les autres, quoiqu'il ne te le paroisse pas encore; de porter en eux les funestes semences d'un doute

mal fondé, qui leur feroit perdre de vue ce qu'il leur eſt le plus intéreſſant de croire ; tu ne devrois te permettre que des queſtions modeſtes & circonſpectes, ou qu'un humble ſilence. Cependant tu ne ménages rien, tu tranches, tu décides, tu renverſes.... & tu doutes ; tu es Pyrrhonien & Dogmatique tout-à-la-fois ; tu es le plus Dogmatique de tous les hommes : ſincere vis-à-vis de moi ſeul, tu maſques tes perplexités & tes craintes, tu te maſques tout entier vis-à-vis des autres.

Toutefois on t'écoute, mon fils, & la vérité elle-même t'entend, & te juge d'avance ; elle te juge, & ſon jugement eſt au fond de ton cœur. On t'écoute, & tu ne te contrains pas ; tu riſques d'induire en erreur tous ceux qui t'environnent ; tu arraches de tous les cœurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de reſpecter ; tu rends problématiques tous les devoirs, & tu briſes ſans en être effrayé, la baſe ſur laquelle ils repoſent. Non content de réſiſter au

cri de la vérité qui te presse, tu t'efforces de l'étouffer dans les autres : eh, mon ami, pour toi le plus grand des malheurs seroit d'avoir réussi ! Qu'aurois-tu donc avancé pour ton bonheur, si tu avois forcé ton épouse, moins éclairée & moins sage, à douter si c'est pour elle une loi d'être fidele ; si, dans ta maison, ne tenant plus à aucun principe, tout le monde se croyoit en droit d'adopter tour-à-tour le sentiment le plus commode ; & voudrois-tu une femme, des enfans, des domestiques, qui, par systême & par goût, s'accoutumassent à penser comme toi ? Ah ! si tu regrettes pour toi-même ta premiere simplicité, tes premieres mœurs, laisse du moins aux autres celles qu'ils ont encore.

O mon bon ami ! tu n'es donc pas si excusable que tu le croyois d'abord. Eh, qui pourroit te servir d'excuse ? Les vains raisonnemens sur lesquels tu te fondes ? Sois vrai, mon fils, dans toute l'étendue de ce terme, & tu en sentiras la foiblesse. La vérité, dis-tu, doit être une,

éternelle, immuable: oui, sans doute, elle l'est en elle-même; elle l'est dans son principe; mais s'ensuit-il que les hommes doivent toujours la voir ainsi? & de ce qu'ils sont sujets à l'erreur, de ce qu'ils se trompent quelquefois, faudra-t-il en conclure qu'ils se trompent toujours, & qu'il ne leur reste aucune regle pour ne pas s'égarer?

Déja, cher Valmont, si pour te faire sortir de l'état de doute absolu, & te contraindre à rendre hommage à la vérité, il ne faut que forcer les premieres difficultés où ton esprit se retranche; je t'en montrerai parmi nous de ces vérités de tous les temps, de tous les lieux, & de tous les hommes. Il semble, à t'entendre, qu'on ne s'accorde sur rien; mais la société toute entiere ne porte-t-elle pas nécessairement sur de premiers principes universellement reconnus, sur des principes de sens commun, qu'on rougiroit de contredire sérieusement, & que toi-même tu ne t'avisas jamais de désavouer dans la pratique? De l'un à l'autre pôle,

vit-on jamais révoquer en doute ces premieres notions, que tu regardes comme identiques, & qui ne le ſont en effet que parce que la vérité eſt une, & que la chaîne des conſéquences tient eſſentiellement à une premiere vérité, dont Dieu eſt le terme, & qui les renferme toutes (*a*). Qui douta ſi le tout eſt plus grand que ſa partie, s'il eſt poſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps, ſoit telle & ne ſoit pas telle tout à la fois? Quel homme, tant ſoit peu raiſonnable, mit en problême, s'il exiſte, lorſqu'il penſe? Te faut-il des vérités morales? Qui douta, ſi poſé l'exiſtence d'une premiere cauſe ſouverainement bonne, intelligente & ſage, nous ne lui devons pas notre reſpect, notre obéiſſance & notre amour; ſi nous ne devons pas faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes; s'il n'eſt pas juſte de payer les bienfaits par la reconnoiſſance? Qui, dans la conduite ordinaire de la vie, ne ſe crut pas libre, & ne s'imputa pas les malheurs

qu'il s'est attirés par ses crimes ? Te faut-il des vérités de fait ? Qui osa douter encore de ce que le témoignage constant & unanime de ses sens lui rapporte ; de ce qui lui est confirmé par des témoins oculaires, en assez grand nombre, & de caracteres, de passions, d'intérêts assez divers, pour n'avoir pu se tromper de concert sur un fait également sensible pour tous, ou s'accorder à nous tromper ? Qui douta si Rome existe, & si César a vaincu Pompée ? Sur tous ces objets, & d'autres semblables, on pourra bien, comme toi, s'étourdir quelquefois, & disputer un moment ; mais le doute est dans l'expression, & jamais dans le cœur ; & c'est pour cela qu'on a dit un peu cruement que le Pyrrhonisme est une secte de menteurs *. Aussi voit-

* Bayle, tout favorable qu'il étoit aux Pyrrhoniens, a dit de Pyrrhon même : » Il » chercha toute sa vie la vérité, mais il se » ménagea toujours des faux-fuyans pour ne » pas tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. «

La meilleure réponse que l'on puisse faire

on ceux qui s'en piquent le plus, lorſqu'il s'agit d'affaires qui leur paroiſſent un peu ſérieuſes, raiſonner & agir comme les autres hommes. Et pourquoi donc, mon fils, s'ils ſuivent ſi conſtamment les mêmes principes ſur de certains objets, ſe croiroient-ils fondés à les méconnoître ſur d'autres ? Cette différence ſi bizarre dans la maniere de voir les choſes, en mettra-t-elle dans leur nature ? Si nous étions ſinceres, lorſque nos penchans ou que nos intérêts changent, le point de vue changeroit-il avec eux ? N'avons-nous pas au-dedans de nous de quoi juger nos affections mêmes & en redreſſer l'illuſion ? Et oſera-t-on nier que cette regle ſubſiſte, parce qu'on ne la conſulte pas toujours ?

Mais quelle eſt cette regle de vérité qui peut, ſans crainte d'erreur, déter-

---

aux Pyrrhoniens, dans bien des rencontres, eſt celle que fit un ancien Sage à un homme qui nioit le mouvement; il ſe mit à marcher devant lui.

miner nos jugemens ? C'eſt premierement celle à laquelle tu peux le moins réſiſter, mon fils, c'eſt l'évidence. La vérité brille quelquefois de ſa propre lumiere ; ſon éclat eſt ſi vif, l'idée qu'elle fait naître dans notre eſprit, dès qu'elle s'y préſente, eſt ſi nette & ſi diſtincte, qu'elle contraint dès lors notre conſentement, & n'a plus beſoin d'autre preuve. Tel eſt l'effet que produiſent les premiers principes ; tel eſt celui que produit la connexion immédiate entre un principe & ſa conſéquence. Sans cette premiere regle, la vérité n'exiſteroit point pour nous ; & où en ſerions nous en effet s'il falloit ſans ceſſe remonter de preuve en preuve, de propoſition en propoſition, & s'il n'y en avoit pas quelqu'une qui, par ſa clarté irréſiſtible, & ſans le ſecours du raiſonnement, fût ſa preuve à elle-même ? Avec cette regle au contraire, les lumieres s'étendent de proche en proche, les connoiſſances ſe multiplient, & plus on la ſuit fidelement, plus les opérations ſont conſtantes. De-là, mon fils ;

la certitude de la ſcience des nombres, de la Géométrie, & des autres ſciences qui en dépendent : fais faire à Paris, à Pekin, au Mexique, d'après les mêmes principes, les mêmes opérations, & les réſultats ſeront les mêmes ; l'effet ſera toujours uniforme, dès que les principes (également bien appliqués) le ſeront auſſi. Tant il eſt vrai qu'il y a une vérité conſtante, immuable, & dont les rapports ſont indépendans de nos opinions.

L'évidence embraſſe les vérités de ſentiment, comme celles qui nous ſont connues par des idées claires & diſtinctes, *je penſe, j'exiſte, je ſouffre, je veux* ; l'éclat eſt ici le même ; l'acquieſcement de notre part eſt également néceſſaire ; & on peut dire de l'évidence d'idée & de l'évidence de ſentiment, que l'une tient étroitement à l'autre ( *b* ).

L'évidence ne ſe borne pas à des vérités froides & ſtériles pour les mœurs ( *c* ), à des vérités de calcul & de Géométrie, comme tu veux le faire entendre ; mais elle nous conduit aux vérités les plus intéreſſantes,

téreſſantes. Eh, que t'ai-je dit, cher Valmont, en te parlant de Dieu, de cette premiere cauſe intelligente & ſage, qui ne ſoit tiré d'un principe évident? Tout s'y réduit à cette vérité primitive, que l'effet ne peut être plus excellent que ſa cauſe; que ſi l'effet renferme de l'intelligence & de l'ordre (*d*), la cauſe elle-même doit être intelligente & ſage, & d'autant plus ſage, que l'ordre eſt plus conſtant, & renferme des rapports plus étendus.

L'évidence a ſous ſoi d'autres regles; mais qui toujours participent plus ou moins à ſa lumiere, & dont elle fixe les différens degrés d'autorité. C'eſt ainſi que la certitude phyſique, qui a pour objet tout ce qui eſt ſoumis à nos ſens, & qui nous aſſure de l'exiſtence de ces mêmes objets & de leurs rapports entre eux, porte ſur ces conſéquences, qui ſuivent évidemment de l'idée qu'une raiſon ſaine nous donne de la Divinité, & qui dès-lors deviennent elles-mêmes autant de principes: la premiere, que Dieu, vérité

suprême & source unique de toute vérité, ne sauroit nous tromper; & la seconde, qu'une longue suite d'apparences, liées à une même cause qui les explique, suppose l'existence de cette cause, sans laquelle Dieu lui-même, à chaque instant, nous tromperoit.

C'est ainsi encore que la certitude morale, qui a pour objet le témoignage des hommes sur les choses de fait, prise dans son plus haut point, porte sur cet autre principe évident: que dès-là que du côté des témoins, combinés avec le fait, d'ailleurs sensible & palpable, & avec ses conséquences, il est clair qu'il ne peut y avoir unité de motifs; mais au contraire il y a diversité de vues, de caracteres, de passions & d'intérêts; dès-là aussi l'unanimité dans les rapports multipliés qui nous ont été faits, ne peut venir que de la vérité même de la chose.

C'est ainsi enfin que la probabilité elle-même, quoique bien au-dessous de l'évidence & de la certitude, porte cependant sur cette regle évidente: que dans

les choses qui ne sont par elles-mêmes ni évidentes, ni certaines, mais qui demandent quelque détermination, le parti le plus sage est de se déterminer par le plus vraisemblable : & c'est encore l'évidence qui assigne dans mille circonstances les différens degrés de vraisemblance.

Tu vois, mon fils, par ce précis des véritables fondemens de nos connoissances, précis tel que le comporte la nature de nos Lettres, tu vois que nous ne manquons point de regles de vérité, & qu'il ne faut que cette raison commune à tous les hommes pour les appercevoir, qu'un peu de bonne foi pour en convenir, & de l'attention, jointe à la droiture, pour en profiter.

Eh, mon bon ami, d'où pars-tu toi-même pour raisonner avec moi ? Tous tes raisonnemens ne supposent-ils pas quelques principes avoués de tous deux, quelques notions communes entre nous ? En argumentant contre la vérité en faveur du doute universel, tu ne peux former aucune espece de raisonnement qui ne

prouve contre toi ; & il suffit de tes propres armes pour te vaincre.

Mais à quoi m'arrêtai-je ! Cette droiture dont tu te glorifies, & dont je reconnois encore dans mon fils le germe précieux, n'est-elle pas le cri de la vérité, dans la bouche même de celui qui l'attaque ? Quel est en effet son ennemi le plus déclaré, qui voulût passer pour faux & pour menteur ? Quel est le sceptique, si entêté dans ses doutes, si opiniâtre à les défendre, qui voulût bien être regardé comme un imposteur qui parle autrement qu'il ne pense ? Quoi, mon fils, y aura-t-il donc une vérité pour les sentimens, pour les mœurs ; & n'y en aura-t-il point pour l'esprit & pour la raison ? Abjure, cher Valmont, ton pyrrhonisme insensé * ; & tu ne seras plus si

* On l'a très-bien dit dans ces vers que je me rappelle, à quelques termes près, & qui terminent, je crois, une des Fables de la Motte.

Pour nous la vérité se couvre d'un nuage ;
Mais enfin des mortels tout n'est pas ignoré :
Le doute, qui souvent est la marque du sage,
L'est du fou quand il est outré.

ſouvent en contradiction avec toi-même, & c'eſt ſeulement alors que ta bouche ne ſera plus démentie par ton eſprit & par ton cœur. Tu ſeras vrai, & il eſt aiſé de ſentir que tu étois fait pour l'être.

Tu ne me parles plus d'Emilie. Hélas! la tendre, la vertueuſe Emilie, comment s'accommode-t-elle de tes ſyſtêmes?

Ah! mon fils, mon fils, plus à plaindre encore que coupable, & toujours ſi cher à mon cœur, acheve de m'ouvrir le tien : verſe dans mon ſein un ſecret qui t'accable. Puiſque, de ton aveu, tu ne m'as pas tout dit, ſoulage-toi, & prends les conſeils d'un ami. Oublie que tu parles à un pere : helas! pourquoi l'oublier? un vrai pere eſt-il donc ſi fort à craindre? Et qui peut mieux que lui pardonner les foibleſſes, & excuſer les erreurs?



la nature des choſes, dans la ſageſſe de Dieu même, & que M. de Valmont a déja inſinuée dans une de ſes Lettres : il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il ſoit forcé de reconnoître que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ; mais il importe qu'il ne ſoit pas également contraint ſur les vérités qui appartiennent aux mœurs : il importe que Dieu, ſur ſon exiſtence, ſes attributs & ſes loix, reçoive de mon entendement & de ma volonté un hommage libre, & que je puiſſe, ſi je le veux, me refuſer à ſa lumiere. C'eſt pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'exiſtence de Dieu, d'une loi naturelle, de l'immortalité de l'ame, ſont combattues par des difficultés qui font oublier aiſément ſa démonſtration qu'on en donne ; qui détournent notre attention, &, ſi bon nous ſemble, la fixent entiérement ſur les objections contraires ; qui ſur tout, en flattant nos penchans déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'eſt pour cela encore que, ſur ces mêmes objets, les preuves qui ſont le plus à la portée de tous les hommes, ſont les preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

PAGE 361.

( d ) *Que si l'effet renferme de l'intelligence & de l'ordre*, &c. Cet effet, si l'on veut s'en tenir pour l'évidence à ce que nous éprouvons au-dedans de nous, & ne pas s'exposer à faire par la suite un cercle vicieux, ce sera notre ame, par exemple, avec toutes les idées de rapports innombrables, & celle d'un monde entier, qu'elle apperçoit en elle ou hors d'elle-même.





## LETTRE XVII.

*Du Marquis à la Comtesse.*

Je reviens à toi, ma chere Emilie, & je reprends, pour ne plus l'interrompre, le récit de M. de Veymur où j'ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m'exerçoit à toutes les vertus, ma mere de son côté suivoit constamment le plan d'éducation qu'elle s'étoit fait pour ma sœur. Il étoit relatif, quant au fonds, à celui que M. d'Orval suivoit par rapport à moi; mais elle le modifioit dans la forme, & l'accommodoit à la foiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractere de sa fille, & aux goûts qu'elle vouloit lui faire prendre. Elle ornoit son esprit des connoissances les plus solides, & la formoit sur-tout à la justesse du raisonnement. Elle donnoit à son corps toutes les graces dont il étoit susceptible, & eût craint de con-

fier à tout autre qu'elle-même un soin si dangereux *. Elle lui assuroit une heureuse constitution par une nourriture saine, des promenades champêtres †, &

* » Je ne sais s'il faut qu'un Maître à danser » prenne une jeune écoliere par sa main déli- » cate & blanche, qu'il lui fasse lever les » yeux, déployer les bras :..... mais je sais » bien que pour rien au monde je ne vou- » drois être ce Maître-là. « *M. Rousseau.*

† » Les promenades publiques des Villes » sont pernicieuses aux enfans de l'un & » l'autre sexe. C'est là qu'ils commencent à » se rendre vains & à vouloir être regardés. » C'est au Luxembourg, aux Tuilleries, au » Palais-Royal, que la belle jeunesse de » Paris va prendre cet air impertinent & fat » qui la rend si ridicule, & la fait huer & » détester dans toute l'Europe «. *Id.*

C'est là en effet, aux promenades, aux spectacles & dans les cercles polis, que se forment les petites-maîtresses & les petits-maîtres, *l'espece la plus ridicule*, dit M. de Voltaire, *qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.*

des exercices modérés. Elle ne négligeoit pas pour elle les talens agréables, mais elle en tempéroit l'uſage, en le réduiſant à un amuſement honnête & à un délaſſement paſſager. Elle lui faiſoit aimer l'intérieur de ſa maiſon, par l'habitude des travaux de ſon ſexe, & le détail des ſoins du ménage. Elle vouloit qu'on pût admirer dans Cécile cette femme forte de l'Ecriture, qui trouve dans ſon courage & ſa propre induſtrie toute la ſource des avantages qu'elle procure à ſa famille. Elle lui inſpiroit le goût d'une parure ſimple & modeſte, la ſeule qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'ame, & laiſſe voir un tout parfait *. Elle l'attachoit à ſes devoirs, en les lui rendant faciles, & aux vertus, en les lui faiſant

* » La vertu, dit M. d'Arnaud, n'eſt-elle » pas la premiere parure d'un ſexe jaloux » de plaire, & ſans cet ornement indiſpen- » ſable, que ſont les autres charmes? « *Note ſur Julie.*

paroître aimables ; elle lui peignoit toujours la sagesse à côté du bonheur ; elle l'accoutumoit à se vaincre dans les petites choses, pour n'être pas vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, & savoit lui rendre sensibles les avantages & le plaisir de la victoire. Elle lui apprenoit à dédaigner des hommages frivoles, à apprécier le vrai mérite, pour être un jour en état de faire un choix, à juger par sa raison & non par ses yeux, à fuir le ton du siecle & les airs à la mode, à mépriser les fades galanteries, la suffisance & les ridicules d'un petit-maître, & à rejetter avec horreur les louanges intéressées & les vœux outrageans du libertin. Elle lui faisoit aussi regarder en pitié la légereté précieuse, le langage apprêté, les termes excessifs pour ne rien dire, la déraison, les agaceries souvent indécentes, les afféteries, les mines, & tout le jeu d'une petite maîtresse. Elle lui donnoit les armes qui conviennent au sexe le plus foible & lui assurent l'empire qui lui est

propre, celles de la pudeur, de la douceur & des graces. Cécile, sans vanité, sans coquetterie, sans empressement pour séduire & pour plaire, n'en plaisoit peut-être que plus surement & plus constamment. D'une autre, il est vrai, on eût pu faire plus volontiers sa maîtresse; mais de Cécile, je n'ai vu personne d'un état & d'un âge sortables au sien, qui n'eût desiré d'en faire son épouse. Dépouillée de tout bien après la mort de ma mere, elle a refusé mille partis avantageux, pour me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu.

Mais je touche à l'événement le plus triste de ma vie : falloit-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mere ! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir... une maladie cruelle nous l'enleva en peu de jours. Dans ces derniers instans elle nous fit approcher de son lit. » Mes chers enfans, « nous dit-elle, d'une voix foible & mourante, & en nous arrosant de ses larmes, » vous êtes, après mon

» époux, le plus grand sacrifice que je
» puisse faire au Ciel; je le lui fais, quel-
» que pénible qu'il soit: puisse votre bon-
» heur à tous deux en être le prix! Je
» vous ai portés en même-temps dans
» mon sein; je vous ai nourris du même
» lait; je vous ai donné les mêmes preuves
» de tendresse; aimez-vous constamment,
» & servez-vous de soutien l'un à l'autre.

» Je ne vous ai pas toujours conduits
» par la même route; vous aviez des
» caracteres différens: l'un trop vif, trop
» ardent, trop plein de confiance, avoit
» besoin d'être retenu; l'autre trop crain-
» tive, trop foible, avoit besoin d'être
» excitée & encouragée: voilà le principe
» des petites différences que vous avez
» pu remarquer dans ma conduite. Mais
» le Ciel m'est témoin que je n'aurois pu
» dire qui des deux j'aimois le plus; &
» je crois que si mon cœur eût été capable
» de quelque préférence, celui qui eût été
» le moins tendrement aimé, eût paru
» l'être davantage.

» Mon amour pour vous a servi à me

» corriger de bien des défauts, pour ne
» pas risquer de vous les faire prendre;
» & je ne desirois que d'être plus ver-
» tueuse, pour vous mieux apprendre à
» le devenir.

» Je m'étois tracé par écrit, avant
» même que de vous donner le jour, le
» plan que je devois suivre pour vous
» rendre heureux; j'ai été la premiere à
» en recueillir les fruits. M. d'Orval aura
» soin de vous le remettre; il vous servira
» peut-être un jour à rendre heureux vos
» enfans. Mes soins pour vous ont été
» mon plaisir le plus doux; j'en ai fait
» mon premier mérite devant Dieu, toute
» ma gloire devant les hommes; ils sont
» maintenant le sujet de ma confiance
» auprès de mon juge, qui est en même
» temps mon sauveur & mon pere.

» Respectez toujours celui que Dieu
» vous a donné sur la terre. Je vous laisse
» un grand trésor; c'est la religion, c'est
» la vertu, & M. d'Orval qui vous aidera
» à les conserver. Adieu, mes enfans,
» n'oubliez pas devant Dieu combien je

» vous ai aimés.... Elle nous bénit, &
» peu d'heures après elle expira. «

Je n'entreprendrai pas de vous peindre notre douleur & nos regrets. Jamais mere ne fut tant aimée, & ne fut si digne de l'être. Il y a long-temps qu'elle n'est plus; mais sa mémoire vivra toujours dans nos cœurs. A peine mon pere eut-il donné quelques mois au deuil & à la tristesse que lui causoit son veuvage, qu'il crut ne pouvoir se passer plus long-temps d'une compagne: son choix nous prépara d'autres peines. Sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire que ma mere, & n'en fit pas le même usage. M. d'Orval fut remercié presqu'aussitôt, ou plutôt il fut renvoyé indignement; & de tous les coups qu'on pouvoit me porter, c'étoit le plus sensible. Heureusement pour moi, encore plus que pour lui, ma mere, toujours prévoyante & sage, peu de temps avant sa mort, s'étoit défait d'un petit bien qui lui étoit resté en propre, & qui étoit le seul héritage de ses peres, pour le donner à mon ami. C'étoit un foible gage

de sa reconnoissance : cependant il fallut se contraindre à l'accepter. Elle y réussit, en lui disant : » c'est à mes enfans que » j'en assure à tout événement l'usufruit » le plus précieux, en le remettant entre » vos mains. « Je ne sais si ses vues se portoient toutes entieres jusques-là ; & je crois que sa prévoyance étoit bien plus pour M. d'Orval que pour nous, qui, nés d'un pere suffisamment riche, paroissions n'en avoir pas besoin. En tout cas ses vues n'ont pas été trompées. Au bout d'un an de mariage, ma belle-mere accoucha d'un fils, & dès ce moment nous ne fûmes plus traités, ma sœur & moi, que comme des étrangers dans la maison de notre pere. Je ne vous ferai point le détail de tout ce que nous eûmes à souffrir. L'éducation que nous avions reçue nous soutint dans notre malheur, & nous ne cessions de bénir de concert ceux qui nous l'avoient donnée. Sans elle, que nous eussions été infortunés ! Et avec elle, il s'en falloit bien que nous fussions les plus à plaindre ! Neuf mois après, mon pere eut

de sa seconde épouse une fille ; & ma sœur, voyant de jour en jour croître ses maux, fut regardée dès-lors comme quelqu'un qui vendroit ses soins, & dont l'entretien & la nourriture seroient le salaire. Elle n'avoit pas la malheureuse sensibilité de l'amour-propre ; mais elle avoit toute la délicatesse du sentiment, & elle gémissoit encore plus pour mon pere, que pour elle-même.

Pour moi, ne pouvant soutenir la vue de ses peines sans chercher les moyens de les faire cesser quelque jour, trop affligé de tout ce qui m'environnoit, & honteux de l'espece d'oisiveté dans laquelle je languissois, je sollicitai tant de fois mon entrée dans le service, que je l'obtins, mais sans secours pour m'y soutenir. Du côté de ma mere, il ne me restoit que des parens très-éloignés ; du côté de mon pere, il n'y en avoit aucun que l'on me permît de voir : mon cher d'Orval, qui de sa retraite m'appelloit depuis long-temps, fut mon unique ressource. Je volai entre ses bras ; & de-

puis la mort de ma mere, mon cœur fermé à la joie, s'y rouvrit dans cet inſtant pour la premiere fois. Douce amitié! ſentiment des belles ames, & qu'on ne trouve que dans les cœurs vertueux, après la religion, il n'appartient qu'à toi d'adoucir nos maux, & de nous faire goûter de vrais plaiſirs ! Mon ami ſe reſſerra, s'épuiſa même, en ma faveur ; il avoit d'autres amis qu'il intéreſſa pour moi. J'entrai dans les Mouſquetaires : ſes conſeils m'y guiderent, & ſa ſageſſe m'y ſuivit encore. Je fus en pied peu de temps après. Etre jeune, être Mouſquetaire, avoir une figure aſſez heureuſe, point de bien, & des mœurs, devoit paroître un phénomene un peu étrange. Hélas ! telle étoit la dépravation du ſiecle, qu'il eût paru ridicule, & le caractere inſoutenable, ſi je n'euſſe pris les moyens les plus propres à le conſerver avec honneur. Fidele à tous mes exercices; officieux & prévenant envers tous mes camarades ; plein d'égards pour tous, ſans liaiſon particuliere avec aucun d'entr'eux, ſans diſtinction, ſans préférence à l'égard

d'un seul ; enjoué par caractere, mais réservé par prudence ; ne moralisant point en vain ; ne contrariant personne ; paroissant aimer l'étude avec passion, l'aimant en effet, & la faisant en militaire qui veut servir utilement sa patrie ; n'affectant, dans mes exercices de religion, ni de me montrer, ni de me cacher ; voulant bien qu'on crût que j'avois des principes, & que je n'étois pas d'humeur à m'en écarter ; du reste, circonspect dans mes paroles comme dans ma conduite, & ne me compromettant jamais, j'étois parvenu à faire dire, *il est dévot*, sans qu'on parût s'en formaliser. Plusieurs ajoutoient, *il est singulier :* car il faut bien être un peu regardé comme tel par la multitude, quand on ne veut pas faire comme elle. Mais tous disoient en même temps : c'est un homme droit & un bon militaire ; s'il a quelques singularités, il faut les lui passer en faveur de ce qu'il a d'essentiel.

Voilà le jugement le plus favorable auquel je pusse prétendre ; & c'est à mon heureuse éducation, & aux soins de mon

ami, que j'étois redevable de ce qui me l'avoit procuré.

Un parent que j'ignorois entendit parler de moi, & me donna une Lieutenance dans son Régiment. Quelques actions heureuses commencerent à me faire connoître. Je crus alors que je pouvois reparoître dans la maison de mon pere, pour rappeller à sa mémoire un fils qu'il sembloit avoir oublié, pour embrasser ma sœur, & pour la tirer d'esclavage. Mais, hélas! quel triste coup d'œil vint s'offrir à moi! Vous peindrai-je un pere, un mari gouverné chez lui avec empire, confiné dans l'appartement le plus reculé, maudissant le joug qu'on lui imposoit, & n'ayant pas la force de s'en délivrer, méprisé de son domestique, peu craint, peu respecté de ses enfans, indifférent aux étrangers & à sa propre famille, n'ayant de consolation que de ma sœur, & osant à peine lui parler! Vous peindrai-je, hélas! cette fille pleine de vertus, portant tout à la fois ses propres maux & ceux de son pere, les portant sans plainte, sans mur-

nure, sans aigreur, sans s'inquiéter vainement à chercher du remede à ce qui ne pouvoit plus en souffrir : ma belle-mere, idolâtre de ses enfans qu'elle aimoit pour elle-même, qu'elle tourmentoit en les aimant, & qui en revanche lui promettoient déja toutes les peines qu'ils devoient lui faire un jour : des domestiques sans subordination, sans mœurs : une maison mal montée, mal servie, mal-aisée avec des richesses réelles, & même, à quelques égards, avec l'air du luxe & de la profusion * : les enfans, ... ah ! quel contraste avec l'éducation que nous avions reçue ! & quelles images me reste-il encore à vous tracer ! Mon pere,

* » Qu'on ne m'en parle pas : selon que » l'expérience m'en a preins, je requers d'une » femme mariée au-dessus de toute autre » vertu, la vertu économique ; c'est sa maî- » tresse qualité, & qu'on doit chercher avant » toute autre chose, comme le seul douaire » qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. » *Essais de Montagne.*

dans le peu qu'il osoit leur dire, sans cesse contredit par sa femme : l'un & l'autre n'ayant entr'eux aucune regle fixe, aucuns principes communs : les valets devenus les flatteurs à gages, & les premiers corrupteurs de ces innocentes victimes, trop souvent confiées à leurs soins : les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles (*a*), répétées cent fois devant eux à qui vouloit les entendre ; ornées de toutes les fades interprétations d'une Gouvernante & des froides allusions d'un Précepteur : une mere n'exigeant d'eux presque rien en genre de devoir, & sur toute autre chose les contrariant, les gênant hors de propos, & exigeant au-delà de leur pouvoir ; toujours aux expédiens pour les faire obéir ; les animant, les excitant, les récompensant ou les punissant par tout ce qui pouvoit intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l'amour du luxe & de la parure ; tantôt les grondant, les maltraitant ; le moment d'après les appaisant, les caressant ; & par-tout ce manége leur apprenant tout

à

à la fois, & à se révolter contre les châtimens, & à dédaigner les caresses: cette mere, trop peu sage, ne gagnant auprès d'eux d'un côté, que pour perdre encore plus de l'autre, ne les portant à céder, pour le moment, que de maniere à les rendre bien plus opiniâtres & plus volontaires par la suite; ne leur ôtant un caprice que pour satisfaire une fantaisie d'une autre espece; & de caprice en caprice, de fantaisie en fantaisie, les amenant au point de ne plus rien trouver qui pût les satisfaire; des enfans si pleins de leur volonté, qu'on les voyoit, tout rouges de colere, se tordre les mains & remplir la maison de leurs cris, parce qu'on ne leur donnoit pas ce qu'il leur étoit impossible d'avoir: dans le fils, de la suffisance, un babil qui ne signifioit rien, & nulle sorte de mérite pour son âge, un es[illegible] & des goûts serviles, un caractere haut & des sentimens bas: dans la fille, déja les premiers signes de la coquetterie & les premieres semences du vice (*b*), un langage mignard & affecté, des minauderies

dans le maintien comme dans le jargon ; des regards de complaiſance ſur elle-même, une envie déméſurée de plaire & de ſe faire applaudir, le goût le plus vif pour les ajuſtemens & la parure (c), l'enivrement des plaiſirs, l'amour des Romans, celui de la bagatelle, & l'habitude à ne rien faire : tous deux mutins, grondeurs, impérieux, cauſtiques, pour ne pas dire méchans ; incapables de ſe contraindre ; ſenſibles, mais pour le moment, à tout ce qui les obligeoit ; durs pour tous ceux qui ne leur paroiſſoient plus bons à rien, ou à qui ils ſe croyoient en droit de commander : voilà le tableau de la maiſon de mon pere. Ce n'étoit plus ſa faute en un ſens ; & c'étoit encore moins celle de ſes enfans : tout le mal venoit de la maniere dont on les avoit élevés.

Après ce triſte détail, que la ſageſſe de vos vues & le vif intérêt que j'y prends m'ont forcé de vous faire, il vous eſt aiſé de comprendre de quelle maniere je fus reçu. Mon pere n'oſa me témoigner ſa joie ; ma belle-mere me fit l'accueil le

plus froid ; ses deux enfans, quoique si jeunes encore, marquoient assez qu'ils avoient déja pris à mon égard toutes les impressions qu'on avoit voulu leur donner ; ils avoient peine à m'appeller leur frere ; & dans la médiocrité de ma fortune, ainsi que dans la simplicité de mon ajustement, ( n'ayant rien encore qui me décorât que mon uniforme, qui n'étoit pas une décoration pour eux ) je paroissois leur faire honte ou pitié. Mais ce qui me consola de tout, je retrouvai ma sœur. Ses sentimens n'avoient point changé ; ses vertus & ses charmes étoient toujours les mêmes. Malgré l'espece d'abaissement où elle étoit réduite, on la reconnoissoit aisément à la noblesse de sa démarche, à la décence de sa conduite, à la simplicité de ses mœurs, à la douceur & à la bonté de son caractere. Tous ceux qui venoient au logis faisoient en secret des vœux pour elle ; ils étoient même attentifs à la prévenir ; & par la jalousie que je vis bien que l'on en ressentoit, je pus prévoir qu'on me la confieroit sans peine.

J'en avois fait les premieres ouvertures, & je touchois à mon départ, lorsqu'une mort subite m'enleva mon pere. Le premier soin de son épouse fut de faire ouvrir son testament ; elle savoit assez ce qu'il contenoit. Ma sœur & moi nous étions déshérités. Dans un pays où la coutume tient lieu de loi, & où rien ne limite la volonté du testateur, il avoit pu ainsi faire passer son bien à sa seconde femme & aux enfans du second lit. Cependant mon pere ne fut pleuré, ne fut regretté que de nous seuls. J'embrassai son épouse; j'embrassai ses enfans; je fus m'attendrir sur le tombeau de ma mere; & je partis avec ma sœur.

Nous allâmes nous refugier chez M. d'Orval. Je continuai à servir; j'acquis de nouveaux grades. C'est à vous, me dit le Comte, en s'interrompant, que je dus une partie de mon avancement & de ma fortune. Déja bien des années s'étoient écoulées sans que je fusse instruit de l'état de ma belle-mere, si ce n'est par des voies indirectes, lorsqu'un jour elle vint

avec ſon fils ſe jetter entre mes bras, & , en pleurant ſur ſa fille, me faire ſouvenir que j'étois leur frere. Hélas! je ne l'avois jamais oublié! Leur dépenſe avoit en peu de temps abſorbé leur revenu; le jeune homme ſur-tout avoit mangé en deux ans l'épargne de pluſieurs ſiecles, & la fortune de nos ancêtres (*d*). La jeune perſonne, livrée de bonne heure à ſes penchans, avoit déshonoré ſa famille, & cachoit ſa honte dans un couvent, où l'on devoit une année de ſa penſion. Vous jugez de ma douleur : l'unique choſe qui pouvoit la ſoulager, étoit de devenir la reſſource de cette famille déſolée. Ma belle-mere, plus heureuſe enfin & plus ſage, eſt morte entre mes bras. Mon frere eſt, après M. d'Orval, mon meilleur ami. Son caractere s'eſt réformé : il avoit éprouvé bien des contradictions & des peines au ſein même de ſes plaiſirs; parce qu'à chaque pas qu'il faiſoit, il trouvoit des concurrens, & qu'avec bien des flatteurs il n'avoit point d'amis; parce que d'ailleurs un ſeul obſtacle qu'on mettoit à ſa volonté l'irritoit

plus, & lui causoit plus de chagrin, que ne lui eût donné de joie tout ce que d'un autre côté on eût entrepris pour le satisfaire. Maintenant tout comble ses desirs, parce qu'il n'en forme plus qui ne soient raisonnables. Sa sœur a fait au sein de la religion une pénitence proportionnée à ses fautes, & a consommé, dans les exercices de la piété la plus fervente, son sacrifice & sa vie.

M. d'Orval, en m'engageant à me marier, m'a aidé à faire un choix. Sa fortune s'est accrue considérablement; sa santé est ferme & vigoureuse; & quoiqu'à près de quatre-vingt-deux ans, il vient encore, trois mois de l'année, recevoir ici le tribut de notre reconnoissance, & goûter les douceurs de la plus tendre amitié. Mon épouse & ma sœur n'ont entre elles qu'un cœur & qu'une ame: de concert avec moi, elles ont élevé mes filles. Depuis cinq ans, dans ce petit bien qui me vient de ma femme, & que j'ai préféré à des domaines plus considérables, oublié de mes concitoyens, sans les avoir

oubliés, dans un âge où il m'est permis de prendre quelque repos, je jouis en paix de tous les charmes de cette union si belle qui regne dans ma famille ; plus heureux encore si vous daignez souvent les partager avec nous ! «

M. de Veymur finit ainsi l'histoire de sa vie. Ce qu'elle peut t'offrir d'intéressant pour l'éducation des enfans que ton amour pour Valmont se propose, ne m'a pas permis de t'en dérober le récit.

O ma chere Emilie ! que de devoirs à remplir pour des parens, & que de suites funestes à craindre s'ils ne les remplissent pas ! A en juger par tout ce que j'apperçois maintenant autour de moi, qu'ils sont doux ces devoirs que la nature nous impose ! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais & légitimes, à des plaisirs faux & dangereux ; on rend sa maison vivante & agréable pour soi-même ; les occupations honnêtes prennent la place des choses frivoles, du désœuvrement, & de l'ennui qui en est inséparable ; on ne va pas chercher ailleurs

un amusement que l'on trouve bien mieux chez soi; le tracas des enfans, toujours aimable pour une véritable mere, lui suffit; parmi ces douces assurances de tendresse & de fidélité, elle suffit à son époux; & tous deux, resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, se tiennent lieu de l'univers: cependant on les estime, on les révere au dehors; & si, par une éducation sage & exempte de foiblesse, ils apprennent à leurs enfans à les respecter, à leur être soumis, à leur rendre ce culte filial qu'on doit à ceux qui nous ont donné le jour; s'ils leur font aimer par la persuasion & par l'exemple les vertus qu'ils leur enseignent, que leur manque-t-il au dedans pour être heureux?

En te faisant part de ce que j'ai vu chez M. de Veymur, & des détails qu'il a bien voulu me faire; j'ai rempli mes engagemens à ton égard; & quelque longues que soient mes lettres, comme tu les liras en épouse & en mère, tu trouveras à les relire encore autant de plaisir, ma fille, que j'en ai eu à te les écrire.

## NOTES.

### PAGE 384.

(a) *Les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles.* » Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit.. La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne! Il en est du babil des enfans, comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige, si sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mere déja trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer. « *M. Rousseau.*

» Ne pensez pas, dit une mere que M. Rousseau fait parler, que pour démêler l'erreur je m'en garantisse. Non, je vois la faute, &

j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain; & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

» Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis, en rentrant, quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espere qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus. «

PAGE 385.

(b) *Déja les premiers signes de la coquetterie & les premieres semences du vice.* Qu'est-ce que la coquetterie dans de jeunes personnes, qui, à certains égards, ont droit encore de passer pour sages ? C'est, quoi qu'elles en puissent dire, & qu'elles en pensent elles-mêmes, le premier signe de l'envie qu'elles ont de cesser de l'être.

Une des plus utiles leçons qu'on puisse leur donner, est celle que renferme cette jolie Chanson, faite pour une personne de ce caractere, par M. de Nesmond, Archevêque de Toulouse, sur l'air de *Joconde.*

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les Coquettes.
Songez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

PAGE 386.

(c) *Le goût le plus vif pour les ajustemens & la parure, &c.* Qui croiroit, si l'expérience la plus constante ne le démontroit pas, que ce goût, si peu criminel en apparence, soit

pour la ſuite aux plus grands écarts, & annonçât preſque toujours, dans celles qui s'y livrent, la perte prochaine de la pudeur & de l'innocence; en ſuppoſant toutefois qu'elles ne l'aient pas déja perdue? Car, j'oſe le dire, la vanité & la chaſteté vont rarement enſemble. Ce ſeroit une merveille de trouver une jeune perſonne vraiment pure avec l'affiche de la coquetterie & l'amour des ajuſtemens; & il eſt en particulier telle mode biſarre, telle affectation remarquable, tel genre de coeffure, qui ne va point à un cœur vierge, à moins que, par événement, il n'y ſoit contraint, & que réellement il ne le déteſte.

Convenons, au reſte, qu'avec toutes ces biſarreries de modes & de parures, les perſonnes du ſexe entendent bien mal leurs intérêts. Outre les dangers auxquels ces ſortes d'affectations les expoſent, & le triſte inconvénient de ne laiſſer ſubſiſter aux yeux du Public aucune diſtinction réelle entre les perſonnes vraiment honnêtes & celles qui ne le ſont plus, elles perdent le premier de tous les agrémens, le ſeul qui puiſſe attacher en effet, ou qui du moins puiſſe attacher longtemps, l'agrément de la douceur & de la modeſtie; elles prennent un air dur & hardi,

qui fait fuir les graces & dépare les plus brillans attraits ; elles immolent le vrai goût, qui accompagne toujours une noble simplicité, à des usages qui les font paroître ridicules ; elles rappellent à l'esprit cette vérité si défavorable pour elles, que la trop grande recherche dans les ornemens du corps, est presque toujours la marque sensible qu'on a négligé ceux de l'ame ; elles font craindre pour la suite un entretien ruineux & des dépenses excessives ; elles rendent le joug de l'hymen mille fois plus effrayant aux yeux des hommes sensés, qu'il ne le seroit par lui-même, & multiplient les célibataires en croyant les empêcher de l'être : c'étoit bien la peine de gâter à force d'art la nature, & de sacrifier la décence à la vanité ! O meres trop peu sages ! lorsque, par une toilette pénible & recherchée, vous apprenez à de tendres enfans à tout souffrir pour paroître plus aimables, à se plaire à elles-mêmes, & à faire déja leur unique soin de plaire aux autres ; lorsque vous les accoutumez à une sorte de nudité, dont le goût se perpétue jusques dans l'âge où elle devient une indécence ; lorsque vous leur ôtez cet instinct de modestie & de pudeur, qui est pour le sexe une des plus fortes armes

contre le vice, & un des plus sûrs remparts contre l'audace du libertin, que de tourmens vous leur préparez! & pour vous, quelle source de regrets & d'amertume! ainsi élevées, elles feront quelque jour peut-être leur malheur & votre honte; & vous l'aurez bien mérité.

PAGE 389.

(d) *Le jeune homme avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siecles*, &c. Ce n'est là qu'une partie de l'histoire la plus ordinaire des jeunes gens, & sur-tout des jeunes Seigneurs de nos jours. Mais elle suppose & renferme tout le reste, que M. de Veymus ne dit pas.

Les jeunes gens qui ruinent leur famille & se ruinent eux-mêmes en si peu d'années, sont des hommes de fortune, ou des Nobles sans mœurs, livrés à la crapule, consumant leur santé & leurs forces par la débauche; pillés par des valets dont ils font les ministres de leurs infâmes voluptés; sacrifiant leurs richesses à des courtisanes qu'ils entretiennent à grands frais, & qui les quittent dès qu'ils ne peuvent plus fournir à leur luxe; oubliant pour une Fille d'Opéra une épouse honnête qu'ils exposent pour l'avenir à un changement de conduite qu'ils semblent autoriser par la

leur; hasardant au jeu & sur leur parole des sommes immenses que des parens pleins d'honneur ne peuvent acquitter qu'en s'épuisant; cherchant des ressources dans les plus indignes manœuvres, ou chez des usuriers *, qui s'approprient en peu de temps, pour l'intérêt des foibles secours qu'ils leur prêtent, les meubles précieux qu'ils en reçoivent pour gage; faisant consister leur gloire & leur mérite dans des choses qui font leur avilissement & leur opprobre; se croyant grands, & traitant avec un souverain mépris tout ce qui n'est pas de leur sorte, uniquement parce qu'ils ont un nom & des titres que cependant ils déshonorent. Et quelle est la source de ces honteux égaremens aujourd'hui si communs? Le défaut de principes vraiment liés du côté de l'éducation; le défaut de lumieres du côté de la morale & de la religion; le défaut d'autorité de la part de ceux qui les élevent, & d'exemples dans ceux qui les environnent; le défaut d'études & d'occupations suffisantes pour les arracher à la dissipation, à l'ennui, au désœuvrement,

* *La peste de l'État & des familles* : toutefois chez des peuples sans mœurs, une mauvaise politique les tolere; si, en secret, elle ne va pas même jusqu'à les protéger.

& pour en faire des hommes instruits & des citoyens utiles. A peine hors du College ou de la férule d'un Précepteur qu'on a toujours cru payer trop cher, avec une éducation de routine & une foi de commande qu'on n'a fait porter sur aucune base solide, on les laisse libres ; & tout l'emploi qu'ils font de leur temps se réduit à monter à cheval ; à faire des armes ; à promener en tous lieux un plumet ou un uniforme, sans aucune des connoissances qui font un Militaire ; à s'associer à une troupe de jeunes débauchés, qui ne leur permettent nul respect pour les bienséances ; à fréquenter les spectacles, les académies, les promenades ; à voir des filles ; à avoir de petites maisons, & à donner de petits soupers. Eh, comment veut-on que des jeunes gens accoutumés de si bonne heure à ne savoir que faire, à ne rien faire, ne fassent pas mal, & ne finissent pas par se dégrader ? Parens foibles, aveugles & insensés, qu'il est juste que vous payiez cher un jour des écarts que vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes, soit que vous n'ayez pas voulu les prévenir, soit que vous ne vous soyez pas seulement donné la peine de les prévoir !

Il faut convenir cependant que l'éducation la mieux ſoignée ne réuſſit pas toujours ; mais ce ſont-là de ces exceptions rares, & qui ſouvent même rentrent dans l'ordre commun, par la raiſon que les ſuites de cette premiere éducation ont été négligées, & qu'il y a eu trop de molleſſe dans la conduite qu'on a tenue pour en aſſurer le ſuccès.





## LETTRE XVIII.

*De la Comtesse de Valmont au Marquis.*

Le Comte est de retour, plus amoureux mille fois & plus infidele qu'il ne l'étoit avant son départ. Sa passion ne peut plus se contraindre, & il est aisé de voir qu'il ne l'a que trop écoutée au préjudice de sa raison. A son arrivée j'ai volé au-devant de lui, je me suis jettée dans ses bras, ... ingrat & trop cher Valmont! Le croiriez-vous, mon pere, il m'a presque repoussée! je le pressois contre mon sein, & il détournoit les yeux sur Senneville; & par des embrassemens précipités, il se hâtoit de mettre fin à mes tendres caresses! Ah! que lui ai-je donc fait pour lui être devenue si à charge? que lui ai-je fait que de le trop aimer? & pourquoi faut-il que de ma part une extrême tendresse ait été pour mon mari l'écueil & le tombeau de l'amour? Pendant qu'il me donnoit ces tristes marques de son indifférence,

Mademoiſelle de Senneville ſe tenoit éloignée, rougiſſoit & baiſſoit la vue. Le Comte échappé à mes empreſſemens, courut lui faire un reproche de ſa trop grande réſerve, & oſa bien prétendre devant moi qu'elle ſe tînt obligée envers lui de la promptitude de ſon retour. Senneville, toujours plus embarraſſée, répondit par une froide révérence, & ſe retira. Je vis le moment où mon mari alloit s'en prendre à moi de ſa retraite. J'étouffois cependant; & combien n'eus-je pas beſoin de me rappeller vos conſeils & mes devoirs pour ne pas éclater! Depuis ce moment, j'en ai eu mille occaſions ſemblables : la Religion ſeule m'a retenue. Eh, que deviendrois-je ſans elle? Livrée à des plaintes continuelles, à d'éternels murmures, j'aliénerois de plus en plus le cœur de mon mari. Il ne m'aime plus, il commenceroit à me haïr: il feroit plus, il me mépriſeroit; & à force de ſoumiſſion & de patience, je le contrains à m'eſtimer encore : peut-être il ſe porteroit lui-même à des éclats dan-

gereux, & je l'oblige à garder au-dehors quelques ménagemens : je rendrois d'ailleurs plus ſenſible aux yeux de ſes domeſtiques ce que l'exemple & le bon ordre m'obligent à leur cacher : je ferois le tourment de ma pauvre Senneville; & elle n'eſt déjà que trop à plaindre : je n'aurois donc réuſſi qu'à faire d'avance un enfer de ma maiſon. Ah! ſi elle doit être le ſéjour de l'infortune, qu'elle ne le ſoit du moins que pour moi.

Cependant, que ma ſituation eſt triſte! Jalouſe, comme je dois l'être, du cœur de mon époux, je le vois ſans-ceſſe porter à un autre les ſoins les plus flatteurs; mille fois le jour j'éprouve ſes rebuts, je ſuis témoin de ſon infidélité, & il faut que je m'accoutume en quelque ſorte aux preuves qu'il m'en donne; il faut que je vive avec celle qui m'a fait perdre ce qui m'étoit le plus cher ici bas, que je l'aime, que je la plaigne, que je veille ſur elle, que je redoute ſon peu d'expérience & l'aſſiduité de Valmont.

O mon pere! pardonnez à ma foi-

blesse ces tristes réflexions & ces détails affligeans. La nature a ses droits ; je l'éprouve, je le sens, & je les lui paye peut-être trop en ce moment. Mais je sais en même temps à qui je parle, & j'ai besoin de votre indulgence.

Ce qui m'afflige encore, ce sont les nouvelles importunités de Lausane. Les dernieres ouvertures qu'il prétend m'avoir faites, & dont vous avez si bien démêlé tout le faux, semblent lui donner une nouvelle assurance & une sorte de témérité. Il prend sans cesse sur lui l'office de consolateur, de confident même ; & j'ai tant de raisons pour l'en dispenser! Cependant Valmont paroît satisfait de ses empressemens : je m'en suis plaint, & il m'en a fait un crime, en me disant que je ne recevois mal que ceux que je savois qu'il aimoit davantage. Le Baron me tient devant lui les propos les plus galans, & Valmont s'en amuse. Hélas! il compte donc bien sur ma tendresse ou sur ma vertu? Mais enfin, puisque je me plains, ne devroit-il pas avoir égard à

mes plaintes & à la peine que je ressens! Croiroit-il en être plus libre, parce qu'il me laisse à moi-même toute liberté en apparence? Ah! mon pere, qu'un fol amour fait perdre de sentimens & de délicatesse! Il en ôte... autant que le véritable amour en donne. Quoi! mon mari ne me laisseroit-il plus aucun espoir de retour! & son cœur ainsi que sa raison se seroient-ils égarés pour toujours?

Lausane me donne un nouveau conseil, auquel je n'ose encore me fier: d'après ce que vous en pensez vous-même, j'ai peine à en recevoir de lui; & tout m'est suspect de sa part. Ce dangereux ami de Valmont, le seul, quoi qu'il en puisse dire, qui, par ses discours, l'ait entraîné dans les abîmes du doute & de l'irreligion, est maintenant le premier à le combattre. Il se ménage entre mon époux & moi; &, par un langage équivoque & plein d'artifice, il croit flatter ma crédulité, en évitant de se donner un ridicule. Je le devine, & ne suis point sa dupe; mais toujours prétend-il se pro-

ouret par-là, dans bien des instans, la facilité d'entrer dans mes sentimens, de revenir auprès de moi sur ce qu'il appelle ses anciennes opinions, & de gémir en ma présence sur les excès auxquels se porte Valmont. C'est dans un de ces momens, où il sembloit s'ouvrir le plus & me plaindre le plus sincérement, qu'il m'a proposé de lire les mêmes livres que mon mari. » Vous avez assez de lumieres » & de force d'esprit, me disoit-il en » dernier lieu, pour ne pas vous laisser » séduire par les sophismes dont ils sont » remplis : mais vous en retireriez cet » avantage, que vous seriez vous-même » à portée de l'éclairer & de le confon» dre. Vous pourriez le suivre dans tous » ses écarts; instruite d'avance de toutes » les objections qu'il est dans le cas de » former, vous le forceriez dans tous ses » retranchemens; vous entreriez comme » lui dans les moindres détails, & vous » feriez sur chaque objet briller à ses » yeux la lumiere qu'il s'efforceroit en » vain de fuir. Eh, pourquoi négliger

» un moyen si facile de le rappeller à
» la vérité ? Toute autre voie sera tou-
» jours lente & trop peu sure ; celle-ci
» peut s'offrir à chaque instant. Qui sait
» si son changement ne vous est pas ré-
» servé ? Et quand vous n'y réussiriez pas,
» vous effacerez du moins les impressions
» funestes qu'il ne cesse de faire sur tout
» ce qui l'environne. « Je l'avouerai, mon pere, ce discours m'a ébranlée. J'ai bien senti que Lausane avoit dessein de surprendre mon amour-propre ; que ce conseil étoit un piege qu'il me tendoit ; & que si je paroissois l'écouter, il se réservoit le droit de me prêter des livres, & de les commenter avec moi. Mais en me promettant d'éviter cet écueil, je me suis dit à moi-même, qu'en effet le Comte changeoit si souvent d'opinions, & qu'il avoit recours à tant de petites difficultés, qu'il vous devenoit presqu'impossible d'y répondre ; que c'étoit bien assez pour vous de le ramener à ce qu'il y a d'essentiel, sans embrasser tous les détails ; & que je pourrois être bonne à quelque chose,

chose, si, par les mêmes lectures que lui, & des réflexions plus sages que ne le sont les siennes, je me mettois à portée de balancer ses moindres doutes. Tant de femmes de ma connoissance, qui d'ailleurs pensent très-bien, conduites par la seule curiosité, lisent toutes sortes de livres, & m'assurent que les plus mauvais n'ont servi jusqu'ici qu'à les confirmer dans la foi, que je ne crois pas risquer plus qu'elles, en agissant par un meilleur motif. Ces pensées m'ont presque déterminée. Dites-moi, mon pere, est-ce sagesse de ma part? est-ce présomption? Mon zele est-il suffisamment éclairé? & l'approuvez-vous? Parlez, & que votre voix seule me décide. Il ne conviendroit pas que, sur une question si délicate, j'osasse prononcer moi-même; & j'en croirai toujours beaucoup plus vos lumieres que les miennes. Je ne saurois assez vous exprimer combien celles que vous m'avez données pour l'avenir sur l'éducation de mes enfans, me sont cheres. Ah! quels modeles vous m'avez

offerts! & que je desire leur ressembler!

*P. S.* J'oubliois de vous dire que, par rapport aux lectures, ma bonne amie se trouve aussi embarassée que moi. Valmont, sous prétexte de la former, veut lui faire lire bien des livres, où la décence est respectée, mais où les passions sont peintes avec des couleurs d'autant plus séduisantes, qu'elles n'y paroissent que sous les traits du sentiment. Je lui ai fait sentir le danger de cette lecture, & ne l'ai pas entierement persuadée. Elle a besoin de quelque amusement; celui-ci est assez de son goût: croyez-vous qu'elle ne coure aucun risque à s'y livrer?



## LETTRE XIX.

*Réponse du Marquis à la Comtesse.*

Je sens aussi vivement que toi, ma chere Émilie, tout ce que ta situation a de pénible. Eh, qui de nous eût pu penser qu'une union formée sous de si doux auspices, dût être pour toi la source de tant d'amertumes ? Cependant, quelles que soient celles que le Ciel te réserve encore, ne te laisse point abattre. Tu me l'as si bien dit, ce n'est pas un destin aveugle & fatal qui regle ta destinée ; ce n'est point le hasard, ce terme vuide de sens, & qu'on n'a jamais pu définir, sans y faire entrer des contradictions & des absurdités, non, ce n'est point lui qui préside à ton sort. Dieu veille sur toi, ma fille ; il sait les épreuves qui conviennent à ta vertu, & ne lui permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne sois point au-dessous de son attente & de ses desseins sur toi, & ne

te rends pas indigne du degré de mérites auquel il veut t'élever. Ce Dieu si bon, si puissant & si sage, t'accompagne dans la tribulation; il recueille tes soupirs & tes larmes; il te tient compte de ta soumission & de ta patience, & en fera tôt ou tard la source de ton bonheur. O Emilie! on ne sait rien encore, on ne se connoît pas soi-même, on n'a point de mérites à soi, tant qu'on n'a pas été éprouvé. Courage donc, ma fille, tire de ta raison toutes les ressources qu'elle peut t'offrir; & repose-toi sur Dieu du succès, comme n'ayant pour appui que lui seul.

Parmi tous les expédiens que je puis te proposer pour garantir ta jeune amie de la contagion de l'amour, & la défendre de ses surprises, je n'en vois point de meilleur, dans la position où tu te trouves, que de te rendre, s'il est possible, la confidente des sentimens de son cœur. Son amitié pour toi, son ingénuité & sa candeur, l'embarras qu'elle témoigne en présence de Valmont, & l'espece de gêne où elle vit avec lui,

doivent te faciliter l'exécution de ce projet. Ce n'est plus le moment de paroître ignorer ce que Valmont sent pour elle; elle le sait trop bien elle-même; & il importe beaucoup qu'elle ait quelqu'un avec qui elle puisse en parler sans contrainte, à qui elle puisse conter ses inquiétudes & ses peines, & qui, de concert avec elle, lise dans son ame, épie ses dispositions les plus secrettes, & regle ses premiers mouvemens. Du caractere dont tu me l'as dépeinte, sage, timide, sensible & tendre, ayant pour toi l'amitié la plus vive, & partageant tes douleurs, elle ne peut que chercher elle-même à répandre dans le cœur d'une amie le trouble qui l'agite; & malgré tout ce que la conjoncture a de délicat en apparence, cette amie ne peut être que toi. A l'aide des ouvertures que tu lui feras, tu l'engageras à s'ouvrir aussi; tu te rendras peu-à-peu la maîtresse de ses opinions & de ses goûts, puisqu'elle n'aura que toi pour conseil & pour guide; tu la dirigeras à ton gré; & ne pouvant

de toi-même l'éloigner de ta maison, tu l'ameneras insensiblement à une séparation nécessaire, qui ne peut venir que d'elle. Tu en consulteras avec elle les moyens, tu la lui rendras facile, & tu lui en adouciras la trop grande rigueur.

Voilà, ma fille, pour le moment, le parti le plus sage que tu puisses prendre. En l'embrassant, sois toujours soumise & tranquille, & laisse à Dieu & au temps à faire le reste.

Tu me demandes si Senneville peut lire sans crainte les livres que lui propose Valmont. Tu sens toi-même tout le danger de cette lecture, & tu ne m'interroges sans doute que pour mieux convaincre ta jeune amie, en donnant à ton sentiment tout le poids des raisons qui en démontrent la vérité. Ces livres dont tu parles, ce sont des Romans. Des Romans à Senneville * ! des Romans choisis par Val-

* M. Rousseau en a fait une maxime, avouée d'ailleurs par l'expérience & par la plus pure raison : *Jamais fille chaste n'a lu de*

mont ! Ah ! lorſqu'il s'offre à les prêter, il n'eſt que trop inſtruit du riſque que l'on court à les lire ; & c'eſt preſque toujours par-là que commence la ſéduction. Valmont ne choiſira pas, il eſt vrai, de ces livres dont la pudeur s'offenſe, dont une ame tant ſoit peu honnête a horreur, qu'on ne peut rendre de ſang-froid au ſéducteur infâme dont on les a reçus †, ſans lui laiſſer croire qu'on en goûte les leçons ; & qui ſont tout à la fois l'opprobre de ceux qui les font ou qui les prêtent, & la honte de celles qui les liſent :

---

*Romans.* Et en effet, comme il le dit au même endroit, » le raffinement du goût des » Villes, les maximes de la Cour, l'appareil » du luxe, la morale Epicurienne, voilà les » leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils » donnent. «

† » Employer la voie de l'inſtruction pour » corrompre une femme, eſt de toutes les » ſéductions la plus condamnable ; & vouloir » attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des Romans, » eſt avoir bien peu de reſſources en ſoi-» même. « *M. Rouſſeau.*

il se respecte trop lui-même, & le piege seroit trop grossier. Il n'en veut d'ailleurs, comme il aime à s'en flatter, qu'au cœur de Senneville, & non point à ses mœurs: aussi est-ce, avant toutes choses, ce cœur qu'il faut garder; &, si décens qu'on les suppose, bientôt les Romans le séduisent & l'entraînent. D'abord ils amollissent notre ame, ils l'énervent, ils lui ôtent cette rigidité de principes & ce caractere de vigueur & de fermeté qui accompagnent & qui soutiennent la vertu; ensuite ils inspirent à un jeune cœur une sensibilité vague & incertaine; ils lui font éprouver des besoins factices, & que sûrement il n'avoit pas; ils le font soupirer, sans qu'il sache bien après quoi: ce cœur attendri de plus en plus, languit, & n'aime point encore; mais il cherche à aimer, & n'attend qu'un objet pour se fixer. Une douce & séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires, dans l'absence d'un objet réel; l'objet s'annonce, & sans plus de choix le cœur se détermine. Enchanté de ce qu'il éprouve, déjà pré-

venu par les images qu'on lui a tracées de l'amour, il se reproche tout le temps qu'il a passé sans le connoître. L'imagination s'échauffe; toutes les passions s'allument; les sens mêmes acquierent une activité dangereuse & précoce; & l'on devient coupable, d'après la lecture même de ces livres, où l'amour est peint sous les traits de la vertu. Eh, que dis-je? la vertu! Les Auteurs de ces sortes d'ouvrages, si tendres & si passionnés, seroient bientôt las d'écrire s'ils n'avoient qu'elle à peindre; ou craindroient qu'on ne se lassât trop tôt de les lire. De-là ce mêlange qu'ils y mettent de sentimens faussement héroïques, & de situations vraiment critiques pour les mœurs & pour la sagesse; de-là ces expressions décentes qui couvrent des idées peu chastes; ces images vives & rapides qui déreglent l'imagination, moins encore par ce qu'elles représentent, que par ce qu'elles laissent à deviner; ces descriptions naïves qui font couler lentement le vice dans l'ame & le feu dans les veines. Car on a beau vouloir

se flatter sur ce que l'on éprouve, & se déguiser ce qu'on sent, les livres d'amour, dès qu'ils sont bien faits, & qu'on fait les comprendre, causent pour l'ordinaire des émotions secrettes, où le cœur n'est pas toujours ce qu'il y a en nous de plus vivement affecté.

» Mais tout le monde, dira-t-on, n'a » pas l'imagination si vive & le cœur si » tendre. « Eh quel intérêt ceux-là prendroient-ils aux Romans ? qu'ils ne se donnent pas la peine de les lire. Ce n'est pas pour eux qu'on les a faits.

« Mais enfin, redira encore Valmont » à ta jeune amie, il faut bien se former » l'esprit & le goût ; & où se les formera- » t-on, si ce n'est dans la lecture des ou- » vrages qui en renferment le plus ? « Ah ! Senneville ! Senneville ! voudriez-vous acheter l'un & l'autre aux dépens des mœurs, & souvent aux dépens de la raison ? Qu'est-ce en effet que l'esprit sans jugement & sans conduite ? Est-ce dans ces sortes de livres qu'on apprend à bien penser & à bien vivre ? Qu'y trouve-t-on

sous l'écorce qu'ils présentent ? que des pensées fausses, que des maximes qu'il seroit bien dangereux de suivre dans la pratique, & des exemples qu'on se repentiroit toute sa vie d'avoir imités. Les Romans changent presqu'en tout les véritables points de vue ; il apprennent à voir les choses comme on les imagine, & portent bientôt à les croire telles qu'on les desire * ; ils aiguisent les traits de l'opinion, ou s'ils la combattent, ce n'est que quand elle se montre contraire à nos penchans ; ils assurent l'empire de la mode & de la coutume ; ils embellissent les

* » On se plaint que les Romans troublent » les têtes ; je le crois bien. En montrant sans » cesse à ceux qui les lisent les prétendus » charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils » les séduisent, ils leur font prendre leur état » en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. » Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient » à se croire autre chose que ce qu'on est, & » voilà comme on devient fou. » *M. Rousseau.*

préjugés; ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui le déguisent; ils effacent, par le brillant coloris des fausses vertus, l'éclat des vertus réelles, & mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur qu'ils rendent méprisable. Que dirai-je encore? plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils en imposent; & moins ils peignent le monde, tel qu'avec l'âge on apprend à le connoître, & les passions telles qu'elles sont. L'ame toute neuve & sans expérience s'imagine que le premier dont elle reçoit l'hommage est à coup sûr un amant fidele, & un héros en vertus & en sentimens.

Par rapport au goût, les Romans ne donnent que le goût des choses frivoles; & ce n'est pas-là un de leurs effets les moins pernicieux. On ne tient plus qu'à l'agréable, & on compte pour rien l'utile & l'honnête; on ne prise les choses qu'autant qu'elles nous amusent; les occupations oiseuses & stériles prennent la place des devoirs; les livres de pur agrément

dégoûtent des lectures solides ; la bagatelle toute seule nous attache, & c'est l'enchantement de la bagatelle qui obscurcit en nous toute lumiere, & qui altere l'amour du bien. D'ailleurs, avec de pareils goûts & un cœur ainsi préparé, qui peut dire, à l'égard de ces sortes de lectures, à quel point on croira devoir s'arrêter ? en genre de bagatelles, l'une mene aisément à l'autre ; la gradation devient insensible, & la raison séduite est bientôt hors d'état d'apprécier les différences. Ah ! ma fille, que Senneville lise pour s'instruire, en même temps qu'elle lira pour s'amuser. Les meilleurs livres sont ceux qui réunissent tout à la fois, & l'amusement & l'instruction. Ton sexe, comme le nôtre, est fait pour s'éclairer, & les charmes de la figure reçoivent en lui un nouvel éclat des connoissances qu'il acquiert, & de la délicatesse de son esprit ; mais qu'il prenne en conséquence le goût des bonnes choses ; & pour cesser d'être un sexe frivole, qu'il renonce à ces ouvrages insipides pour quiconque a une

raison droite, & n'a pas des goûts dépravés ; qu'il renonce à ces livres remplis de pensées ingénieuses & de fausses maximes, de leçons de vertu & d'images du vice, d'une diction pure & d'idées romanesques, d'un langage honnête & correct, mais d'opinions libres, & de honteux tableaux de mœurs plus libres encore. Hélas! que tous ces ouvrages si courus, si vantés, qu'on s'arrache, qu'on dévore, mais qu'enfin on oublie tôt ou tard, paroissent vuides de sens, & déplaisent à une ame qui s'est montée à l'unisson de la vertu & de la vérité! Fatiguée, dégoûtée de ces recueils impurs d'erreurs & de mensonges, elle cherche dans des livres dictés par la sagesse, assaisonnés par le goût & par le sentiment, un plaisir plus noble & des lumieres plus vraies. Elle puise à longs traits dans ces sources qui n'offrent qu'esprit & vie ; elle s'y désaltere, elle s'y épure, elle y acquiert de jour en jour plus de force & de courage ; & mettant toutefois des bornes au desir même de savoir, elle

prend garde que l'envie démesurée de lire & d'apprendre ne nuise au premier soin qu'elle doit avoir, qui est celui de bien faire.

Mais je reviens à toi, ma fille; des raisons plus spécieuses, & des prétextes plus séduisans que ceux de ton amie, te portent à lire des livres plus dangereux encore que ceux qui attaquent les mœurs, ces livres qui attaquent & combattent la Religion. Le premier dessein de Lausane en te les proposant, ne t'a point échappé; certainement il compte pour beaucoup l'occasion qu'il se ménage de les lire avec toi; mais il se propose encore une fin plus éloignée, que tu ne démêles point assez. Il espere que peu-à-peu tes lumieres s'obscurciront; que tu te laisseras embarrasser par les difficultés mêmes auxquelles tu voudras répondre; que tu oublieras les preuves, pour ne plus penser qu'à la force des objections; que les nuages s'accumuleront parmi tous les soins que tu prendras pour les dissiper; que le doute succédera à la certitude; que ta foi ne

tardera pas à s'ébranler; que tes principes ne seront plus si fixes ni si invariables, & que ta maniere de voir changera sans que tu t'en apperçoives. Il espere que les liens qui t'attachent au devoir se relâcheront; que tes mœurs s'altéreront; que Valmont ne te paroîtra plus seulement injuste, mais que tu le verras déchu de tous les droits qu'il a encore à ton amour; que tu te croiras quitte d'un engagement qu'il a violé le premier; & que celui qui rendra en apparence le plus de justice à tes charmes, te paroîtra enfin le plus aimable..... O mon Emilie! je m'arrête & respecte ta vertu. Lausane se trompe; mais enfin tu t'exposes au péril, & sur des objets si importans, un zele bien entendu doit toujours commencer par nous-mêmes. Tu es suffisamment instruite, j'en conviens; mais par qui l'es-tu? par un pere judicieux & sage, qui n'a pas prétendu faire de toi une femme philosophe & savante; pas même en matiere de Religion. Il savoit que sur cet article l'esprit raisonneur ne convient à

personne, encore moins aux personnes de ton sexe; & il auroit craint de le nourrir en toi par des études trop séches & des discussions trop abstraites. Il s'est donc borné à rendre ta foi raisonnable, en l'éclairant par des motifs qui pussent suffire à une ame droite, & en la faisant porter sur des fondemens solides. D'après ce qu'il t'a appris, & les réflexions sensées qu'il t'a fait faire, d'après celles que tu as pu faire sans lui, tu en sais assez pour connoître & pour sentir toute la beauté de la Religion, pour être vivement frappée de tous les caracteres de divinité qu'elle porte avec elle, pour découvrir le foible de tant de mauvais raisonnemens que les passions toutes seules font valoir, afin d'en obscurcir la vérité. Mais lorsqu'il s'agira de combattre ces systêmes raisonnés, qui quelquefois traînent après eux tout l'appareil des démonstrations, sans cependant en avoir la réalité; de démêler le vice secret de ces sophismes adroits, qui trompent souvent la raison la mieux exercée; de répondre

à des faits donnés hardiment pour vrais, & dont la discussion demande une critique févere & des recherches épineuses, à des faits, qui d'ailleurs semblent prouver beaucoup plus qu'ils ne prouvent en effet; lorsqu'il sera question de concilier les vérités entr'elles, de sauver les prétendues contradictions qu'on nous oppose, & qu'il est si aisé de faire valoir dans des choses qui, par leur nature, sont si fort au-dessus de la raison; alors, ma fille, pourras-tu bien te flatter d'en savoir assez? Il faut peu de chose à un cœur bien disposé, pour saisir le vrai dès qu'il se présente; & le Dieu de vérité a ménagé pour lui des preuves de sentiment, à la force desquelles tout l'art des démonstrations ne peut atteindre : mais pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle s'embarrasse & se perd, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe & dont elle couvre la vérité même, oh qu'il faut bien plus de travail & de lumieres! La vérité simple & pure n'a qu'une route qui conduit à

elle ; & l'erreur en a mille : la vérité sans fard ne brille que de son propre éclat ; & l'erreur, déguisée sous mille formes différentes, emprunte tout ce qu'il y a de plus faux & de plus attrayant pour séduire : la vérité est mesurée & circonspecte ; l'erreur franchit avec audace tout ce qui peut l'arrêter ; elle dévore toutes les absurdités, & les déguise ; elle tranche, elle coupe le nœud qu'elle ne peut délier ; elle décide & en impose ; elle éblouit, elle aveugle, elle triomphe, & rit de son imposture. Que d'avantages elle a pour se faire croire, lorsque, sans une étude profonde & des armes égales, on s'arrête à disputer contre elle ! Avec le plus court sophisme, d'un mot elle va déconcerter les preuves les plus solides ; & pour les rétablir dans toute leur force, pour répondre à une si courte objection, il faudra des pages entieres de nouvelles preuves & de raisonnemens.

Tu prétends, dis-tu, suivre Valmont dans tous les détails. Eh, ma fille, c'est précisément dans les détails que l'incré-

dule en impose plus surement, & qu'il est comme impossible de le suivre. Ce n'est pas à l'enchaînement de nos preuves qu'il ose s'en prendre; il le respecte en quelque sorte malgré lui. Mais il incidente sur une foule de petites difficultés qu'il retourne en mille manieres; il va fouiller dans les temps fabuleux des anciens peuples ou de quelques nations étrangeres, pour nous mettre en défaut du côté de la chronologie; il fait à sa mode des observations physiques sur le globe de la terre, pour infirmer l'autorité des Livres de Moïse; il anatomise la chevelure des Negres, pour en conclure qu'ils n'ont pas une même origine que nous; il dépouille les voyageurs les moins accrédités pour s'étayer de leurs fictions; il cite nos écritures, & les falsifie; il cite les Peres de l'Eglise, & les fait parler: à tout cela, mon Emilie, que répondras-tu? Seras-tu en état de lui opposer des observations plus vraies, des faits plus certains, de remonter à des sources plus pures, de confronter les textes, de mettre

en évidence la fausseté des principes ou des conséquences, & la futilité des objections ? Ne risques-tu pas au contraire d'être la dupe de ses assertions hardies, de lui passer trop légerement ce qu'il te seroit trop difficile & trop long de vérifier, de te rebuter de la sécheresse & de l'inutilité de tes recherches & de tes discussions, de voir avec frayeur renaître sans cesse des difficultés nouvelles, de languir autour de questions vaines, & dont la solution même ne sera jamais ce qui ramenera Valmont ? Ne risques-tu pas de perdre un temps précieux à raisonner froidement sur ce qui est fait pour être senti avec chaleur, de t'accoutumer à mettre en problême jusqu'aux vérités qu'il est le plus naturel de croire, & d'ôter à ta foi cette fermeté & cette assurance qui aide à en recueillir les fruits, & qui en fixe la durée ?

Tu connois, dis-tu, des femmes qui pensent bien, & qui, par la seule envie de tout savoir & de tout lire, se permettent ces sortes de lectures, sans que leur

foi en soit altérée, qui prétendent même qu'elle en devient plus ferme encore. O ma fille ! je ne dirai pas qu'elles t'en imposent ; mais à coup sûr elles s'en imposent à elles-mêmes. Quoi, la séduction ne peut rien sur elles ; nulles sortes de difficultés ne les ébranlent ; nulle plaisanterie ne les déconcerte ; l'attrait du style ne leur fait jamais illusion ; leur cœur ne plaide jamais en secret la cause de l'incrédulité ? Quoi, sans autres ressources qu'un esprit orné par l'usage du monde, sans autre avantage que celui de parler de tout avec facilité, sans avoir médité sur rien, elles nourriront chaque jour leur imagination des plus monstrueuses productions du libertinage & de l'impiété ; & leur imagination, par-tout ailleurs si prompte à saisir les moindres impressions, n'en sera point troublée ? Quoi, parmi ce reflux continuel de pensées contraires à la religion, leur piété sera toujours aussi tendre, leur foi aussi vive, leur charité aussi ardente que lorsqu'elles s'occupoient uniquement à les cultiver ?

Ah ! qu'elles ont déja couru de risques, & qu'elles ont fait de pertes, sans s'en appercevoir ! Elles comptent sur leur foi ; & cependant elles présument d'elles-mêmes ; & non contentes de braver sur ces sortes d'ouvrages la loi du Prince qui les défend, elles se jouent de l'anathême que le Pontife prononce contre ceux qui les lisent ; & elles ne respectent pas même cette loi sacrée, & au-dessus de toute exception, qui leur dicte de ne pas s'exposer témérairement. Le dirai-je ? elles soutiennent tranquillement la lecture de ces railleries sacrileges & de ces blasphêmes impies que l'incrédule vomit contre la religion sainte qu'elles professent. Hélas ! tandis que le Savant lui-même, tandis que le Ministre, appellé par état à les combattre, frémit d'horreur & n'acheve qu'avec peine, elles passent légerement par-dessus, ou s'y arrêtent & s'en amusent. Ah ! sont-ce donc-là les caracteres de la foi ? sont-ce là les moyens de l'augmenter & de l'affermir en elles ?

Si d'ailleurs, pour se procurer l'avantage

inestimable d'une foi éclairée & d'une croyance raisonnable, il falloit tout entendre & tout lire, qui pourroit se flatter de bien croire ? Et l'existence de Dieu même ne sera-t-elle pour moi une vérité constante, que lorsque j'aurai parcouru toutes les impiétés & tous les livres qu'enfante l'athéisme ?

O toi, ma chere Emilie ! éclairée autant que tu dois l'être sur les preuves de ta religion, borne-toi désormais à la chérir & à la pratiquer. Emploie pour la défendre les armes qui te sont propres, la priere & l'exemple, bien plus efficaces que les discours. Qu'en voyant ta résignation & ta patience, ton égalité d'ame & ton courage, ta sagesse & ta charité inaltérable, on puisse dire : oui, c'est le Dieu des vertus, auquel nul autre n'est semblable, qu'elle sert & qu'elle adore ; c'est une loi toute divine que sa conduite exprime ; la force qui agit en elle est une force plus qu'humaine, & la raison toute seule n'est pas capable de tels efforts.

Si toutefois après avoir satisfait d'une maniere

maniere si touchante & si belle à ce que la religion exige de toi, il te reste du temps pour ajouter à tes connoissances, & pour étendre ton esprit & tes lumieres; choisis ces livres où l'on ne peut puiser que des idées justes & des sentimens honnêtes, où la vérité s'offre sans mêlange d'erreurs, où sans rougir on peut penser tout haut comme celui qui les a faits; de ces livres où la religion se présente avec tous ses charmes, où la vertu se montre ornée de tous ses attraits, où le talent n'est point avili par l'abus, & reçoit de son objet autant d'éclat qu'il lui en donne, où l'on trouve en les lisant tout à gagner & rien à perdre. Ah! qu'ils y gagneroient eux-mêmes tous ces Auteurs célebres d'ouvrages informes, qui, en leur donnant un nom, font leur honte, & souvent leurs malheurs, si au lieu d'affecter le singulier honneur de penser seuls & de contredire toutes les idées reçues, ils faisoient consister leur gloire à mettre les plus grandes, les plus saintes vérités dans tout leur jour; si au lieu de s'attacher à embellir le vice,

en même temps qu'ils prêtent des armes à l'erreur, ils employoient leurs talens & leur génie à nous rendre nos devoirs agréables & leurs leçons utiles ! Ils changeroient alors un nom équivoque contre une gloire solide ; ils exciteroient, sans contradiction, l'admiration de tous les hommes & de tous les âges ; & leur génie s'éleveroit & s'aggrandiroit encore avec les grands objets qu'ils se plairoient à traiter. Ne sacrifiant point la justesse du raisonnement au faux brillant de la singularité, leur esprit en acquerroit une force & une vigueur nouvelle ; le frivole avantage de passer pour bel esprit, & pour esprit-fort, céderoit à celui d'être regardés comme de grands hommes ; ils verroient s'élever en leur faveur ce cri touchant que forme dans tous les cœurs la voix de la nature, toujours sensible par elle-même aux charmes de la vertu. Ils partageroient le plaisir si pur qu'ils chercheroient à nous procurer ; les larmes d'attendrissement qu'ils nous feroient verser, seroient pour eux l'éloge le plus flat-

teur ; on les béniroit comme les bienfaiteurs du genre humain, dont ils ſont le fléau ; & l'on n'auroit plus à ſe plaindre de cette abondance de productions, qui font douter aujourd'hui ſi l'art ingénieux qui nous les tranſmet eſt un bien. O que le vrai prête d'avantages en tout genre à celui qui a de vrais talens, & que le faux lui en fait perdre ! Combien le même homme eſt différent de lui-même ſelon l'uſage qu'il en ſait faire ! Divin Boſſuet, aimable Fénelon, que fuſſiez-vous devenus ſi vous euſſiez abuſé des vôtres ? Et que ne deviendroient pas au contraire, pour leur propre gloire, ces génies de nos jours, tantôt ſi petits, ſi faux, & tantôt ſi ſublimes, s'ils faiſoient des leurs le même uſage que vous !

Pour nous, ma fille, qui, ſans pouvoir nous élever juſqu'à ces hommes fameux par leurs talens & par leurs écarts, riſquerions ſeulement, en voulant les étudier & les ſuivre de trop près, d'être entraînés dans leurs chûtes, ou de nous égarer ſur leurs pas, bornons-nous à ſui-

vre les lumieres & les traces de ces vrais ſages, qui n'ont écrit que pour le bonheur du monde, & n'ont rendu leurs travaux célebres que par les vertus qu'ils ont fait naître.

Tu le ſais, ma chere Emilie, ſans preſque que nous le voulions, nos idées ſe moulent en quelque ſorte ſur les idées de ceux que nous avons coutume de lire ou d'entendre; & c'eſt de nos idées que dépendent nos ſentimens & nos mœurs. Fais donc enſorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converſer qu'avec des ames honnêtes & vertueuſes; & tu auras toujours en partage le plus riche de tous les tréſors, la ſageſſe & la vertu (*a*).

---

## *NOTE.*

PAGE 436.

(*a*) POUR fortifier les impreſſions que doivent produire ſur des ames droites & ſenſées les réflexions de M. de Valmont, on

croit ne pouvoir mieux faire que d'insérer ici le fragment d'une Lettre écrite à un homme célebre, dont on tait le nom, par considération pour sa personne, plus encore que pour ses talens, & pour ne pas faire de cette note une satyre. » Un mal effrayant, & peut être irréparable, que la lecture de vos écrits a fait à votre siecle, à votre nation, c'est le coup mortel qu'ils ont porté aux mœurs. Je ne m'arrêterai point sur tout ce que ce tableau présente de triste & de déplorable. Que l'on considere seulement le funeste effet qu'ont produit ces ouvrages dangereux sur les femmes & sur les jeunes gens : car c'est à eux principalement que vous avez droit de plaire par la légéreté, & j'ose dire par la frivolité de votre esprit.

» Je ne sais par quelle fatalité, ou plutôt par quel effet de leur caractere & de leur tempérament, les femmes en général, sont portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même à la sagesse, à la prudence & à la raison. Mettez dans une compagnie de femmes, si l'on veut les plus honnêtes, deux hommes, dont l'un tranquille & réservé, aura l'esprit agréable, orné, mais solide, saura se taire & parler à propos ; l'autre sera pétulant,

hardi, grand parleur, plaiſantera à tort & à travers ſur les choſes les plus reſpectables, déchirera les abſens, raillera vivement les préſens, n'écoutera que ce qu'il dit, rira le premier de ſes ſaillies les plus hazardées, répondra par un quolibet aux diſcours les plus ſenſés : à coup sûr, toutes ces femmes n'auront des yeux & des oreilles que pour notre étourdi ; & quand même elles auroient quelque eſtime pour l'autre, elles ſe ſentiront toujours entraînées, par je ne ſais quel penchant, vers le plus fou & le plus déraiſonnable des deux.

» Ne riez point, Monſieur, cette fable eſt votre hiſtoire. Votre eſprit ſaillant, la folie de vos imaginations, le libertinage de vos penſées, l'audace de vos diſcours, votre ton léger & déciſif, le tour libre & familier de vos plaiſanteries ; voilà par où vous avez tourné la tête à la plupart des femmes. Avec ces agrémens qui leur plaiſent ſi fort, vous vous êtes emparé de leur eſprit, & vos livres ont fait leur lecture la plus aſſidue & la plus chérie. Là, elles ont ſucé le poiſon le plus dangereux pour elles, une habitude de ſe moquer de tout, de tourner en ridicule les choſes les moins ſuſceptibles de ridicule, de

vouloir soumettre à leur raisonnement ce qu'il faut révérer en silence & avec soumission.

» Bientôt elles vont se débarrasser de tous ces principes si gênans & si incommodes à leur sexe. Elles vont traiter de chimeres ces loix austeres de pudeur & de bienséance, que la nature, disent-elles, ne leur a pas plus imposées qu'aux hommes ; elles voudront analyser leurs devoirs, &, d'après vos maximes, elles les réduiront à peu de choses ; elles traiteront de préjugé absurde cet empire des hommes sur les femmes ; elles prendront si bien en main l'autorité, qu'en effet elles se mêleront de toute chose, feront & déferont tout dans le monde, & parviendront même à faire reconnoître leur usurpation aux hommes, prêts à s'y soumettre respectueusement.

» Qu'y a-t-il désormais d'impénétrable à leur curiosité ? Voyez-les raisonner & décider de tout : elles sont beaux-esprits, savantes & philosophes ; elles dissertent aussi légérement sur le *Systême de la Nature*, que sur un roman, sur un drame ; elles traitent les questions les plus sérieuses & les plus importantes, comme elles parlent d'ariettes & de chansons ; elles débitent leurs belles maximes devant leurs enfans & leurs domestiques, qui s'abreu-

vent de ces principes empoisonnés, & qui ont l'esprit & le cœur corrompus avant que de savoir distinguer le bien du mal.

» Ne sont-ce pas les femmes qui ont accrédité, qui ont appuyé dans le monde cette secte d'hommes, qui s'appellent Philosophes, & à la tête desquels vous vous faites honneur de marcher ? Ils ont bien senti, ainsi que vous, ces hommes si prudens, que leur réputation & leur crédit ne pouvoient être mieux qu'entre les mains de celles à qui on ne peut rien refuser, même quand elles n'accordent rien. C'est par ces bouches, toujours favorablement écoutées, qu'ils ont répandu leurs opinions les plus hardies, & qu'ils ont fait publier leur gloire & leur mérite. C'est avec de tels appuis qu'ils sont parvenus aux places, en faisant parade de leur désintéressement; qu'ils se sont introduits chez les Grands, en affectant de les mépriser dans leurs livres; & qu'ils se sont enrichis, en criant qu'ils ne vouloient que *du pain & la liberté*.

» Je me garderai bien de vouloir envelopper toutes les femmes dans cette censure malheureusement trop vraie, mais qui deviendroit injuste, si je n'y mettois quelque restriction. Il est encore sans doute un grand nombre de

femmes respectables qui cultivent en secret les vertus de leur sexe & de leur état ; qui fuient cette affiche indécente & folle de philosophie & de bel-esprit ; qui s'instruisent pour mieux aimer leurs devoirs ; qui s'éclairent pour s'affermir dans les bons principes ; mais qui savent s'arrêter au terme que la bienséance leur défend de passer ; & qui, sans chercher à devenir des esprits-forts, se contentent d'être des femmes vertueuses & raisonnables.

» Je demande pardon aux autres, si j'ai mis au grand jour un portrait si ressemblant. Je n'ignore pas que c'est blesser les loix de la galanterie Françoise de montrer aux femmes leurs défauts, tels qu'ils soient, & de leur dire ouvertement des vérités fâcheuses : mais je les prie de faire attention que depuis qu'elles ambitionnent de se dépouiller de leur sexe, pour devenir hommes & philosophes, elles nous ont mis un peu plus à l'aise avec elles ; elles nous donnent le droit de leur parler comme à des hommes ; c'est-à-dire, avec moins de réserve, moins de galanterie, avec une franchise plus mâle & plus sévere.

» Ce que je viens de dire des femmes, peut s'appliquer en partie aux jeunes gens à qui

les femmes donnent le ton. A peine échappés du College, les voilà imbus de votre doctrine. Que ne puis-je, Monsieur, dissimuler les suites funestes où ce premier égarement les précipite ! Ils commencent par mépriser les instructions salutaires qu'ils ont reçues ; ils qualifient de pédantisme tout ce qui n'est pas libertinage & irréligion ; & bientôt avec la méthode aisée de traiter tout de préjugé, ils se croient & se disent Philosophes. Il n'est plus de principe qui les gêne, de morale qui les embarrasse, de frein qui les retienne : rien n'est ni bien ni mal pour eux ; & pourvu qu'ils échappent à la vengeance des loix, leur conscience est en repos sur le reste. On les entend parler des matieres les plus graves avec une légereté qui n'a rien d'égal que leur ignorance. Une raillerie ridicule, de détestables bons mots usés & rebattus, sur ce qu'il y a de plus sacré, leur tiennent lieu de raisons. S'ils se mêlent de raisonner, c'est avec une confiance, une bonne opinion d'eux-mêmes, encore plus ridicules que leurs plaisanteries. Ils se flattent de pénétrer les choses les plus impénétrables, tandis qu'il y en a des plus communes qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veulent décider que Dieu n'est pas. Les insensés ! savent-ils seulement

comment ils existent ? savent-ils comment ils peuvent se mouvoir ? savent-ils par quel pouvoir ils raisonnent ou déraisonnent ? Ecoutez-les : ils anéantissent les cultes, les religions ; chacun en établit une à sa guise, & veut être législateur ; chacun veut nous convertir à son opinion désolante, & y met plus de fanatisme que le dévot le plus outré. Dans ce délire de raisonnement & d'incrédulité, on veut tout calculer, tout définir, tout connoître, & l'on parvient à douter des choses les plus sures ; à mépriser, à oublier ses devoirs ; à éteindre les lumieres de la nature ; à étouffer les bons sentimens de l'éducation ; à se dessécher le cœur ; à s'embrouiller l'esprit ; à perdre toute idée de mœurs & de vertu. Enfin on se rend inutile ou funeste à la société ; on se devient à soi-même odieux, importun ; on ne voit plus dans la vie qu'ennui & dégoût, & l'on a recours au suicide, devenu si commun, pour se délivrer du trouble intérieur dont on est déchiré, & du tourment insupportable de ne pouvoir vivre avec soi-même.

» De quel œil, Monsieur, voulez-vous qu'on vous regarde, vous & vos Philosophes, si l'on ne peut attribuer ce mal effroyable qu'à la licence contagieuse de vos écrits ? Je n'in-

ſiſterai pas davantage ſur cette peinture affreuſe du déſordre & du déreglement qu'une manie d'impiété a cauſés dans nos mœurs. Tous les bons eſprits en gémiſſent. Combien de peres de famille, honnêtes & vertueux, pleurant avec amertume ſur les égaremens & la perverſité de leurs fils, ſont en droit d'en accuſer la lecture de vos ouvrages! Plût au Ciel qu'il n'y en eût point qui pût faire crier contre votre philoſophie fanatique, le ſang de quelques malheureux, qu'une ivreſſe d'irreligion a conduits ſur des échaufauds! Punition terrible & lamentable d'un vertige de jeuneſſe & d'une fureur inſenſée d'incrédulité! De quels remords devroient être rongés ceux qui doivent imputer à leurs livres de ſi funeſtes cataſtrophes!

» Mais écartons ces idées lugubres & douloureuſes, bien capables de nous affliger, en faiſant voir à quel point peut être pernicieux l'eſprit qui n'eſt point dirigé par le jugement, & qui ne reconnoît aucun frein, &c. «

Un Académicien célebre avoit déja fait à peu près les mêmes réflexions.

» Je ne puis me diſpenſer, dit-il, de blâmer les Ecrivains, qui, ſous prétexte d'attaquer la ſuperſtition, cherchent à ſapper les fondemens de la morale, & donnent atteinte

aux liens de la ſociété : d'autant plus inſenſés, qu'il ſeroit dangereux pour eux-mêmes de faire des proſélytes. Le funeſte effet qu'ils produiſent ſur leurs lecteurs, eſt d'en faire, dans la jeuneſſe, de mauvais citoyens, des criminels ſcandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu qui aient alors le triſte avantage d'être aſſez pervertis pour être tranquilles.

» L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes d'ouvrages, ne doit pas flatter les Auteurs, qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables Ecrivains en ce genre partagent preſque également cet honneur avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent parvenir à être lus une fois : ſans leurs excès on ne les eût jamais nommés ; ſemblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténebres, & dont le Public n'apprend les noms que par leurs crimes & leur ſupplice. « *M. Duclos*, de l'Académie Françoiſe. *Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiecle*, *chap.* 2. *Sur l'Education.*



## LETTRE XX.

*Du Comte de Valmont à son Pere.*

Vous me promettez donc, mon pere, de tout pardonner. Hélas ! vous ne savez pas à quoi votre cœur s'engage ! Si vous n'avez pas déja deviné ce que je ne vous dérobois qu'avec peine, & avec une volonté toujours portée à ne vous rien cacher ; si ma derniere Lettre ne vous a pas tout dit ; non, vous ne savez rien encore de mes égaremens & de mes malheurs. Etois-je donc destiné à être le jouet continuel des illusions de l'esprit & des penchans !.... Je n'ose achever.... Votre vertu m'effraye, lors même que votre tendresse me rassure. Ah ! votre fils n'est plus digne de vous ; il n'est plus digne du choix que vous avez fait pour lui ! Son cœur en a fait un autre ; & depuis ce moment, son cœur ne cesse de démentir sa raison. Funeste état ! Etat de délire dans lequel je ne me connois plus moi-même ! Un poi-

son lent coule dans mes veines ; il me fait sécher & languir. Que dis-je ! il me dévore, il me brûle à chaque instant. Je hais mon mal, & ne veux point guérir ; je me fais tous les reproches que vous pourriez me faire ; je me condamne & m'excuse tour à tour ; je cherche mon repos dans des opinions bizarres, & ne l'y trouve pas ; j'enfante des projets, des systêmes, des chimeres, des monstres, & je sens bien que tout tient à mes passions. J'estime, je respecte, je chéris Emilie, ... & j'en aime une autre. Emilie, qui a tant de droits sur mon amour, qui est si engageante & si aimable, dont le caractere est si égal, si patient & si doux, dont les vertus me forcent sans cesse à rougir de mon inconstance, Emilie est malheureuse !.. Et elle étoit si peu faite pour l'être ! Je la plains, je souffre, je me fais violence ; & au milieu de ces combats, mon caractere s'aigrit ; je suis avec elle chagrin & difficile ; je lui en veux dans bien des instans, de ce qu'elle ne mêle pas à ses vertus des défauts, qui me rendent

plus excusable ; je la voudrois moins parfaite.. Cependant il n'est aucune des qualités que j'admire en elle, qui ne me soit chere encore ; & je croirois perdre infiniment, si elle pouvoit en perdre quelqu'une. Quelles contradictions que je ne puis comprendre ! Je deviens ainsi un mystere à moi-même ; & quel remede à de si grands maux !

Ah ! pourquoi parler de remedes ! non, je ne puis plus en attendre. Vous, mon pere, avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, vous n'auriez pas la force de m'en faire agréer. Votre main peut essuyer mes larmes ; mais elle ne peut en tarir la source. Je la repousserois, si... Malheureux, qu'ai-je dit ! Je ne m'entends plus, je ne me comprends plus. Mon pere, venez au secours de votre fils : tout n'est pas perdu ; ... mais du moins ménagez sa foiblesse. Il n'a pas abjuré tous les sentimens de l'honneur ; il a encore une secrette horreur du crime ; la vertu crie encore au fond de son cœur ; & c'est delà que naissent ses combats, ses bizar-

reries & ſes caprices ; c'eſt delà même que naiſſent ſes tourmens : il ſouffriroit moins, s'il ſe faiſoit moins de violence.... Mais que pourrois-je prétendre en ne me la faiſant pas ? Qui, moi !.... devenir un infâme ſéducteur !... me réſoudre à ſurprendre la bonne foi, la candeur, & à tendre des pieges à l'innocence ! manquer à toute eſpece d'engagement ! me manquer à moi-même ! Non, je ne m'oublierai pas ainſi ; je ne céderai qu'à la loi du devoir.

Déja j'ai rendu les armes à la vérité : je l'ai reconnue aux traits que vous m'en avez tracés. J'ai fait plus ; j'ai répandu des larmes brûlantes en ſa préſence, & j'en ai baigné la lettre que vous m'avez écrite. C'eſt là le premier hommage que je lui ai offert. Je lui en ai rendu un ſecond ; je l'ai priée, cette vérité immuable, éternelle, incréée, mon premier principe & mon Dieu, je l'ai priée de diſſiper toutes mes illuſions, d'éclairer mes ténebres, de faire briller à mes yeux la lumiere, & de me donner la force de

la ſuivre. Car, hélas ! cette lumiere, je la redoute encore ; mes paſſions élevent ſans ceſſe de nouvelles difficultés, & prétendent me tenir lieu de regle, après m'avoir ôté le joug inſupportable de toute autre loi. Si l'honneur, me diſent-elles, n'eſt qu'un nom ; ſi la vertu n'eſt qu'une chimere ; ſi la loi eſt un préjugé fortifié ſeulement par la coutume, & établi par la politique des Légiſlateurs ; ſi tout eſt égal en ſoi, & aux yeux de l'Etre ſuprême ; à quoi bon te contraindre ? & pourquoi ſoumettre à un joug arbitraire des penchans que la nature elle-même t'a donnés ? Pourquoi te forger à plaiſir des entraves, ou recevoir en aveugle celles que l'opinion t'impoſe ? Les deſtins n'ont-ils pas mêlé d'aſſez d'amertumes le cours de la vie, ſans que tu te reproches encore le peu de douceurs qu'elle te préſente, ou que tu les empoiſonnes à chaque inſtant par des combats & des remords ? Conſidere l'heureux & tranquille Hottentot, tel qu'il eſt ſorti des mains du Créateur : l'art ne lui

a point appris à contraindre ſes deſirs ; ſon vouloir eſt ſa regle ; ſes inclinations & ſes goûts ſont ſes guides fideles ; il les ſatisfait ſans inquiétude & ſans allarmes, & ne connoît d'autre loi que celle de n'en point avoir. Dépouille d'après lui ce que l'éducation toute ſeule a mis en toi de honte & de frayeurs ; n'arme pas une raiſon impuiſſante contre un inſtinct plus fort ; ne ſois pas le ſeul être dans le monde qui réſiſte aux impulſions de la nature. Eh, à quoi ſerviroit ta réſiſtance, qu'à donner plus de relief au triomphe de tes paſſions ? Te ſeroit-il libre, en effet, de les vaincre ou d'en être vaincu ? Soit que tu leur cédes, ou que tu les ſurmontes, n'eſt-ce pas toujours le plus fort penchant qui l'emporte ; & ſuſpendu entre le plaiſir & le devoir, eſt-ce bien ton propre choix qui fait pencher la balance ? Après tout, la loi eſt une loi trop injuſte & trop dure, qui condamne des penchans ſi doux ; ou les penchans ſont trop violens, & la main qui les a imprimés trop peu ſage,

s'il faut que tu les ſoumettes à la loi *.
Et qu'attendrois-tu de ton obéiſſance ? Vois dans cette vie même la deſtinée du moins égale du vice & de la vertu : vois la fin du juſte & du méchant. Semblable à ces bulles légeres, à ces globes tranſparens, qu'un vain ſouffle a produits, que l'air enfle & ſoutient, que les ombres ou la lumiere obſcurciſſent ou colorent, mais qu'enfin un ſouffle détruit, leur ame, élément délié, mêlange adroit & ſubtil de principes organiques, naît, croît avec le corps, avec lui ſe fortifie ou s'affoiblit, languit lorſqu'il eſt malade, & s'éteint quand il ſe détruit. Ainſi les animaux eux-mêmes, guidés par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, fideles aux loix de la ſimple nature, moins eſclaves & plus heureux que nous, naiſſent, vivent, & meurent, & n'ont avec nous

---

* Se'l peccar' è sì dolce,
E'l non peccar ſi neceſſario, o troppo
Imperfetta natura, &c. *Il paſtor fido, atto terzo.*

de différence que l'uſage qu'ils ont ſu faire de la vie.

Tel eſt en moi le langage des paſſions : & que ce langage eſt doux ! que les raiſonnemens qu'elles emploient ont de force pour perſuader ! Je ſens trop cependant que la ſource en eſt ſuſpecte, & je ne m'aveugle point aſſez pour ne pas entrevoir le côté foible qu'ils nous cachent. Non, toute cette vaine philoſophie ne me raſſure qu'autant que je prends ſoin de m'étourdir moi-même ; elle ne ſert qu'à maſquer ſous de ſpécieux prétextes & des dehors ſéduiſans le parti que le cœur nous fait prendre ; & quand je rentre de bonne foi dans ce tribunal ſecret que ma raiſon éleve au-dedans de moi, un ſeul cri de ma conſcience fait fuir tout le preſtige & l'enchantement de mes paſſions. Hélas ! que n'ai-je aſſez de force pour me ſouſtraire à leur empire ! Que n'avois-je aſſez de prévoyance & de courage pour en repouſſer les premieres atteintes ! ou que ne me reſte-t-il une ame aſſez intrépide

pour s'aveugler à plaisir, & se rendre coupable sans remords ! Tristes & honteux desirs, à quoi me réduisez-vous ? Quel spectacle pour un pere,... pour un pere tel que le mien !

Vous souhaitiez que je vous ouvrisse mon cœur ; vous le voyez à découvert ; & quelle affreuse nudité ! Cependant je n'ai de ressources que dans la confiance que je vous ai témoignée ; & vos sentimens tendres & affectueux, votre indulgence pour un fils, ma vénération pour vous, mon attachement & mes propres besoins me l'arrachent cette confiance en dépit de moi. Qu'avec vous, mon pere, je suis différent de moi-même ! Devant tout autre, mon ame est si fiere, ma façon de penser prend un ton si impérieux & si décidé, mon langage est si bien d'accord avec mes penchans ! Avec vous je redeviens timide & irrésolu, mon ame s'abaisse, s'humilie, & céde en frémissant au secret pouvoir que vous avez sur elle.... Elle reconnoît en vous un charme vainqueur ; elle y révere le sacré

caractere de la vertu, & ſent toute l'autorité & tout le poids de la raiſon. Que n'êtes-vous avec moi pour me ſoutenir, pour m'éclairer, pour m'arracher à mes penchans, à mon propre cœur!... Mais maintenant vous ne le pourriez pas. Mes penchans me ſont trop chers,... n'entreprenez pas de les vaincre; je ne ſuis plus à moi. Le temps ſeul.... ô mon pere! je vous fais rougir de votre fils.





## LETTRE XXI.

*Du Marquis à son Fils.*

QUE ne puis-je faire passer en toi, cher Valmont, tous les sentimens qui m'ont agité en lisant ta lettre! Que ne peuvent-ils eux-mêmes aller se peindre dans ton ame! En les éprouvant tous ensemble, ou tour à tour, que tu reconnoîtrois bien à cette alternative d'inquiétudes, de desirs, de crainte & d'espérance, d'affliction profonde & de joie secrette, toutes les impressions dont est susceptible le cœur d'un pere! Combien de fois & avec quels mouvemens intérieurs j'ai relu toutes les lignes que tu as tracées! Comme j'en ai pesé tous les mots! Comme j'y ai étudié toutes les pensées & toutes les affections qui t'occupent, & te partagent presque en même temps! Incertain & flottant moi-même, mes idées se croisoient; des exclamations vives, des paroles entrecoupées se succédoient l'une à l'autre. Tantôt t'adressant




La Loi naturelle.
ou
L'Empire de la Raison.



t'adressant la parole, mon fils, te disois-je, que ton sort est à plaindre!... Qu'as-tu fait de ta raison?... Tes beaux jours, ces jours d'innocence & de paix sont-ils passés sans retour?... Eh, que deviendra ton Emilie! Emilie, de toutes les amantes la plus tendre & la plus vertueuse de toutes les épouses!... Toi-même, que deviendras-tu? Où t'entraînent tes passions? Quel amas de sophismes dangereux! Quoi, l'honneur, le devoir ne sont rien?... & c'est Valmont, c'est mon fils qui parle ainsi!... Mais ensuite, levant les yeux vers le Ciel, non, Seigneur, non, m'écriois-je, il n'est pas né pour de si monstrueux systêmes! Voyez l'ingénuité de ses aveux: voyez sa candeur & sa sincérité dans l'image qu'il me trace de ses combats & de ses foiblesses. Ah! il est aussi peu fait pour le crime, que pour le mensonge & pour l'erreur. Vous lui dessillerez les yeux; vous fortifierez son courage; vous exaucerez mes vœux.... Est-il une voix plus touchante pour vous que la voix d'un pere, qui

vous prie pour le salut & le bonheur de son fils ?

O toi ! mon fils, ne te repens pas de ton ingénuité : des maux avoués & connus sont à moitié guéris. Déja ton cœur doit se sentir soulagé ; & le mien abonde en sentimens plus tendres encore. Que tu me deviens toujours plus cher ! Je m'honore en secret de ta confiance. Mon ami, loin d'en rougir, glorifie-toi à ton tour de me l'avoir donnée. Mais souffre que pour y répondre dignement, j'acheve de lever le voile épais que tes passions s'efforcent de mettre au-devant de ta raison.

Je n'aurois rien à te dire, cher Valmont, si réellement tu t'obstinois à douter de ta liberté. Ah ! j'en conviens, si l'homme n'est pas libre, la vertu, l'honneur ne sont qu'un vain nom. Livre-toi, si tes passions l'exigent, à tout ce que les hommes mettent au nombre des plus noirs forfaits ; sois parjure, barbare, ingrat & perfide ; sacrifie à tes penchans l'équité, la droiture, ton repos, ton

bonheur, ton épouſe, ton pere.... Ne reſpecte ni les nœuds de l'hymen, ni les droits du plus pur amour, ni la voix de la raiſon, ni le cri du ſang & de la nature..... Eh, pourquoi les reſpecterois-tu, ſi tout cela n'a de force que ce que lui en donne le préjugé? Pourquoi combattre & lutter en vain? Pourquoi héſiter même, ſi tu es ſous l'empire de la néceſſité? O bon jeune homme! je déchire à regret ton ſenſible cœur: mais eſt-ce donc ma faute? ou n'eſt-ce pas plutôt celle de ton déplorable ſyſtême?

Eh quoi, pour te livrer en aveugle aux deſirs qui te preſſent, voudrois-tu perdre le glorieux privilege de ta liberté? Ame fiere & généreuſe, par-tout ailleurs le joug de la ſervitude te paroît inſupportable: tu t'indignes, tu frémis de honte & d'horreur à la ſeule idée de l'eſclavage! Ne veux-tu ceſſer d'être libre que pour obéir à tes paſſions?

Ecoute-moi, mon fils, & rends encore de nouveaux hommages à la vérité qui t'appelle. Ah! ſans doute, il ne dépend

pas de toi de ne pas desirer d'être heureux. Fait pour le bonheur, le penchant qui te porte vers lui, est un penchant nécessaire; c'est un don de la bienfaisante nature; il te ramene à son Auteur, & te parle assez haut de l'Etre souverainement bon qui te l'a donné. Mais pour être heureux, il y a des moyens à choisir; au-dessous du souverain bien, il y a des biens particuliers, des biens faux ou réels, vrais ou apparens, qui t'en rapprochent ou qui t'en éloignent: & pour ce choix, oserois-tu bien dire que tu n'es pas libre? N'est-il pas en ton pouvoir de peser plus ou moins les motifs, de balancer à ton gré les avantages & les inconvéniens, de suspendre une détermination aveugle & précipitée, d'opposer à la force du penchant le contrepoids des réflexions & des lumieres, le crédit & l'autorité de la raison? Ne t'a-t-on jamais vu sacrifier un plaisir présent & flatteur, à une loi austere & pénible que tu lisois gravée au fond de ton cœur?

Etre libre, mon fils, est-ce donc ne

ſe déterminer jamais, flotter dans une perpétuelle incertitude, balancer continuellement les raiſons oppoſées, ſans ſe décider pour aucune ? Eſt-ce agir ſans vues, ſans cauſes, c'eſt-à-dire, en un mot ſans intelligence & ſans choix; & de ce que l'homme agit toujours par quelque motif, n'eſt-ce pas une abſurdité d'en conclure qu'il agit toujours néceſſairement ? Qu'un bruit imprévu te faſſe treſſaillir, ce mouvement eſt involontaire, néceſſaire, par cela même qu'il n'eſt point réfléchi : mais qu'un danger prévu te menace, tu penſes, tu délibéres, tu t'armes de courage, & tu prends librement & avec choix, le parti qui convient le mieux à ta raiſon *.

---

* » On nous dit que *pour que l'homme fût libre, il faudroit qu'il ne connût ni le bien ni le mal, ni le plaiſir, ni la douleur*. C'eſt préciſément tout le contraire. Un homme inſenſible ne ſauroit vouloir; un homme qui ne veut point, ne peut être libre. Pour ſentir combien cette idée renferme de contradictions,

pente naturelle dans une erreur invincible, c'est Dieu qui t'a trompé. Nie, si tu le veux, qu'il y ait des corps; nie que tu penses, que tu existes, avant de nier que tu sois libre, puisque l'une de ces vérités n'est pas plus sensible que l'autre *.

---

* » Il en est des argumens contre la liberté humaine, dit M. Holland, comme de ceux qu'on fait contre la possibilité du mouvement & contre l'existence des corps. Ces argumens sont quelquefois très-subtils, difficiles à résoudre, sur-tout pour ceux qui ne connoissent pas les charlataneries dialectiques; mais comme ils contredisent des sentimens vifs, profonds, irrésistibles, universels, ils éblouissent l'esprit sans le convaincre. Indépendamment de toute méditation, l'homme croit qu'il y a du mouvement dans le monde, qu'il existe des corps autour de lui, & que c'est lui-même qui se détermine aux actions qu'on lui voit faire pendant le cours de sa vie. Les Philosophes qui soutiennent que c'est là un instinct trompeur, ne peuvent s'en dépouiller eux-mêmes: malgré tous les sophismes qui leur font illusion, ils ne pensent pas autrement

Eh, quel si grand intérêt t'anime à te dépouiller du plus beau de tous les attributs? C'est cette faculté de vouloir & de choisir qui fait le moral de tes actions; qui ennoblit tes moindres sentimens & l'usage que tu fais de toutes les créatures: c'est elle qui te fait mériter d'être heureux; qui prépare à ton ame des degrés continuels d'accroissement & de perfection; qui te donne l'empire sur tes pensées, tes desirs, sur toute la nature & sur toi-même; qui, te dégageant des entraves d'un monde purement matériel, crée en toi, pour la gloire du Très-Haut, & pour ta propre gloire, un nouvel univers: c'est elle qui te rapproche de la Divinité, & te rend en quelque sorte semblable à Dieu même.

» Mais si Dieu m'a fait ce que je suis, » diras-tu, & si je suis libre, je puis donc » lui imputer les crimes que je commets. « Dis mieux, mon fils, tu les lui impute-

que le vulgaire, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de sentir comme lui. «

rois à plus juste titre, si tu ne l'étois pas *. L'injuste oppresseur, le tyran barbare, l'adulateur perfide, le médisant & le calomniateur pourroient dire dans ton systême, ce n'est point moi qui suis coupable; ne vous en prenez point à moi de mes prétendus excès; Dieu seul, qui fait tout en moi, Dieu seul en est l'auteur. Eh, falloit-il que pour t'ôter la liberté de mal faire, Dieu te réduisît à l'instinct des brutes, & te privât du pouvoir & de la liberté de faire le bien? O mon Dieu! souverain auteur de mon être, si je suis digne de vous plaire, si je suis vertueux, je vous rends graces de ma liberté; & si je deviens méchant, oserai-je bien vous reprocher dans vos dons l'abus que j'en aurai fait!

» Si Dieu, pourrois-tu dire encore,
» a prévu mes actions, comment puis-je
» être libre? & comment seroit-il Dieu,
» s'il ne les a pas prévues? «

* C'est ainsi que parle M. de Voltaire dans son Discours sur la Liberté.

Souffre que je te demande à mon tour, le pere qui connoît & qui voit de loin ce que fait son fils, qui prévoit même ce qu'il fera, empêche-t-il qu'il ne le fasse librement (a)? As-tu des idées justes de la maniere dont Dieu connoît & prévoit? Par où pourras-tu prouver que la certitude d'un événement (toujours certain dès qu'il est arrivé, également certain, à l'égard de Dieu, avant qu'il arrive, & qui cependant, pris en lui-même & dans l'idée de possibilité pure, qu'il emporte avec lui, pouvoit arriver ou n'arriver pas) entraîne sa nécessité.* Ah! laisse

* » La liberté une fois établie, dit M. de » Voltaire, ce n'est pas à nous à déterminer » comment Dieu prévoit ce que nous ferons » librement. Nous ne savons pas de quelle » maniere Dieu voit actuellement ce qui se » passe. Nous n'avons aucune idée de sa fa- » çon de voir; pourquoi en aurions-nous » de sa façon de prévoir? « *Métaph. c.* 4.

Lorsque deux vérités telles que celles-ci, la science de Dieu est infinie, l'homme est libre, sont également démontrées, quel autre

plutôt ces vaines subtilités, qui ne prouveront jamais contre des faits: laisse à de faux sages ces raisonnemens frivoles, qui ont si peu de force contre le sentiment: Reviens à ton propre cœur; fais le bien, pratique la vertu, & tu conviendras sans peine que tu es libre.

» Mais la vertu est-elle quelque chose » de réel? ou n'est-elle qu'un préjugé? » Aucunes bornes ne séparent-elles le » bien du mal? se confondent-ils dans » la nature? & tout est-il égal en soi? « O mon bon ami, si tes passions se taisent

---

parti devons-nous prendre, que celui de les croire? d'autant mieux que la contradiction qui paroît s'y trouver, a toujours quelque chose d'obscur & de mystérieux, qui nous annonce que ce n'est que l'ignorance où nous sommes du moyen terme par lequel elles sont liées, qui fait que notre esprit est effrayé de l'opposition qu'il croit appercevoir entre elles. » Il faut alors, dit très-sagement M. » Bossuet, tenir fortement les deux bouts » de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas le » milieu par où l'enchaînement se continue. «

en ce moment, j'en ſuis sûr, tu rougis de mes queſtions, & tu voudrois oublier pour toujours que c'eſt toi-même qui les as faites. Ne crains rien cependant: je ne tirerai pas avantage de ta foibleſſe; je ne te forcerai pas à rougir devant moi. Tu ſais combien tu m'es cher: & après avoir réſolu ce triſte problême, je te jure de ne m'en ſouvenir jamais.

Eſt-il égal en ſoi, cher Valmont, que j'outrage, que je blaſphême celui dont j'ai reçu l'exiſtence, ou que je reconnoiſſe ſes perfections, & que je lui rende hommage des dons qu'il m'a faits? En ſoi eſt-il égal que je faſſe le bonheur de mon ſemblable, ou que je le rende malheureux; que je faſſe par ma conduite mon bonheur ou mon malheur à moi-même? Eſt-il indifférent que je procure le plus grand bien poſſible pour les autres & pour moi, ou que j'arme, autant qu'il eſt en mon pouvoir, tous les hommes entre eux, que je m'arme contre tous, & que je les arme tous contre moi? Eſt-il égal que par mes ſoins & mes largeſſes je

rende la vie à l'infortuné qui étoit sur le point de la perdre ; que par un effort de clémence & de générosité, je la conserve à mon plus cruel ennemi qui vouloit me la ravir ; qu'aux dépens de ce que j'ai de plus cher, je prenne la défense du pays qui m'a vu naître ; ou bien que je fasse couler un poison lent dans le sang de mes concitoyens ; que je plonge un poignard dans le sein de mon bienfaiteur ; & que je précipite dans les ombres de la mort celui qui m'a donné le jour ? Est-il égal que je sois vrai, pieux, juste, bon, doux, sociable, humain, bienfaisant ; ou que je sois fourbe, traître, méchant, hypocrite, inhumain, barbare ; que je sois un monstre, dont la nature auroit horreur ? & ne mets-tu, par exemple, aucune différence entre Titus & Néron ?

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit & ton cœur. Eh quoi, des différences fondées sur la nature des choses, sur leurs relations entre elles & leurs rapports les

plus vrais, ſont-elles donc des illuſions & des chimeres ? Les effets conſtans & abſolument oppoſés, qui naiſſent de ces différences pour le bonheur ou pour le malheur des hommes, ſont-ils des préjugés ? & peut-on ne pas reſſentir, quand on le voudroit, ces effets ſi contraires du vice & de la vertu ? Des maximes avouées par la plus pure raiſon, ſont-elles moins vraies, appliquées aux mœurs, qu'appliquées aux opinions (*b*) ? Eſt-il moins évident que je doive reconnoître ma dépendance de mon Créateur, qu'il n'eſt évident que l'effet dépend de ſa cauſe ? Eſt-il moins évident que dans une ſociété à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes beſoins (*c*), par tous les biens que j'en ai reçus, par les facultés que la nature m'a données, & qui eſt toute compoſée d'êtres ſemblables à moi, l'intérêt particulier doive céder à l'intérêt général, qu'il n'eſt évident que le tout eſt plus grand que ſa partie ? Eſt-il moins évident & moins ſenſible que je doive faire aux autres le même bien que je voudrois

qu'ils me fissent à moi-même, qu'il ne l'est qu'une unité est égale à une unité de même genre & de même espece ?

Si chaque être doit suivre sa nature, si la mienne est d'être raisonnable, est-il indifférent que j'agisse ou que je n'agisse pas d'après ma raison ? Celui qui me l'a donnée, a-t-il prétendu que je la soumisse à des penchans aveugles ? & ne m'a-t-il éclairé de ce flambeau divin que pour que je me plonge dans les ténebres ? Ses perfections lui permettent-elles d'être indifférent lui-même à la conformité ou à l'opposition que je puis avoir avec lui ? Est-ce en vain qu'il a mis en moi, comme une suite nécessaire du développement de la raison, cette idée, ce goût, ce sentiment de l'ordre, qui me découvrent les beautés & les loix du monde physique & du monde moral ? O mon ami ! lorsque tu vois briller ce bel ordre dans toutes les choses qui t'environnent ; lorsque tu vois quelque objet que ce soit tendre à sa fin qui lui est propre ; que tu remarques une proportion exacte entre les

moyens & la fin; que tu observes un juste rapport des parties entre elles & avec le tout; que tu vois les fins particulieres liées l'une à l'autre, & subordonnées toutes ensemble à la fin générale; lorsque tu vois que tout s'enchaîne, tout se suit, tout s'accorde, & qu'il résulte de ces accords une douce & touchante harmonie; dis-moi, ame tendre & sensible! quelle admiration, quelle joie, quels transports n'éprouves-tu pas? Ah! malheur à l'ame brute & sauvage! malheur au cœur dur & féroce qui ne connoît pas les loix de l'ordre & du sentiment! Non, il ne connoît rien, il ne jouit de rien, il ne sent rien: enseveli dans une enveloppe matérielle & grossiere, il est comme s'il n'étoit pas, & la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Mais Valmont, n'est-ce donc pas de cette idée de l'ordre que découlent les idées du juste & de l'injuste, du bien & du mal? N'est-ce pas d'après elles que nous disons, & que nous avons raison de dire; il est juste qu'un être souverai-

nement parfait ſoit révéré à proportion de ſes attributs, & reçoive un ſouverain hommage: il eſt juſte d'aimer davantage ce qui en effet eſt plus aimable: il eſt juſte que mon ſemblable ait les mêmes droits à ma bienveillance, que je prétends avoir à la ſienne: il eſt juſte que la partie de moi-même la plus éclairée, la plus noble, gouverne celle qui a le plus beſoin de guide, comme étant la plus aveugle: il eſt juſte que le bien commun l'emporte ſur le bien particulier; que je préfere un plus grand bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite. Tout cela eſt juſte, & dans l'ordre; & cet ordre exactement ſuivi, apperçu, ſenti au fond de mon cœur, me flatte bien plus encore que celui que je remarque dans les objets dont je ſuis environné. Lorſque j'obſerve *, ne fût-ce

* Ceci eſt pris du *Syſtême du vrai Bonheur*, & a été ajouté par l'Editeur. Voyez ce petit Ouvrage, vraiment intéreſſant, dans les *Mêlanges Philoſophiques de M. Formey.*

que d'un coup d'œil, ce qui se passe en moi, & que je vois la régularité régner, dans mes sensations, l'ordre dans mes desirs, l'harmonie dans toutes mes actions; lorsque je vois que tout est vrai dans mon ame, que tout s'y accorde avec les rapports essentiels des choses, cette contemplation me jette dans un état délicieux, qui triomphe sans peine de tous les déplaisirs des sens; & plus cette vue est réfléchie, plus l'impression qu'elle fait sur moi est sensible & durable.

Ainsi, mon ami, sous quelque face, de quelque maniere que j'envisage tous les principes du beau, du juste, de l'honnête; dans quelque ordre que je les reprenne, ils ont tous leur fondement dans la raison, dans la nature, & dans moi-même.

Mais l'Auteur de cette nature, la Raison éternelle, le Principe immuable de tout ordre, de toute perfection & de toute beauté, a donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma regle (*d*); il l'a voulu, & il ne pouvoit cesser de le vouloir

ſans ſe contredire, ſans ſe démentir lui-même, & ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt.

Auſſi, mon fils, auſſi a-t-il joint les remords au crime, comme il a uni le contentement à la vertu. Si tu doutes qu'il y ait une loi gravée dans tous les hommes, imprimée dans leur nature, interroge ta conſcience, & elle te répondra. Vois ſi le Légiſlateur ſuprême n'a pas établi ſon tribunal au milieu de toi; écoute ce jugement qu'il te force à y porter toi-même de tes actions; entends cette voix ſecrette, ce cri de ta raiſon qui te condamne ou t'abſout. Eh, quel eſt l'homme, qui, éprouvant d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus vif dans les plaiſirs des ſens, ſoit vraiment à ſon aiſe, tant qu'il eſt inquiété, tourmenté par la vue d'un déſordre intérieur (*e*)? Quel eſt l'homme qui ne cherche à ſe juſtifier ſes propres excès, & qui ne ſe faſſe, autant qu'il le peut, une vertu, un honneur à ſa mode, pour ſe conſoler de la perte qu'il a faite de l'honneur véritable? Quel eſt le mortel ſi dépravé qui ne choiſiſſe de

faire ſon propre bien avec le moindre préjudice du bonheur des autres ? Quel eſt celui qui ne ſe reproche du moins un crime infructeux ? C'étoit donc un crime en ſoi ! car l'utilité, les paſſions ne changent pas la nature des choſes, lors même qu'elles la défigurent à nos yeux.

Si ces paſſions t'aveuglent, ſi des habitudes vicieuſes ont fait taire ta conſcience & étouffé le cri de ta raiſon, examine quel eſt le jugement que tu portes à l'égard des autres des actions injuſtes dont tu es la victime, & que tu excuſois dans toi-même. Ah! c'eſt alors que par le ſentiment naturel du juſte & de l'honnête, tu apprécies avec une ſecrette horreur la conduite du méchant qui t'opprime; c'eſt alors que l'ordre violé crie vengeance par ta voix; que la raiſon outragée reprend ſes droits & ſon empire; que tu t'indignes à la ſeule idée du coupable qui t'enleve ton honneur ou tes biens; & que tu honores le juſte dont l'équité te les rend, ou dont la bonté t'en dédommage.

Eh, ſans aucun retour ſur toi-même,

la vertu n'a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits ſur ton cœur ? Qu'eſtimes-tu davantage d'un homme qui, dans ſes vues, ſes diſcours, ſes actions, n'enviſage que lui, rapporte tout à lui, ſe fait le centre de tout, & ſacrifiera, s'il le faut, l'intérêt, le ſalut de tout un peuple, à ſon propre intérêt; ou d'un homme, qui, en toutes choſes, ne cherche, n'enviſage que le bien public, que le plus grand bien commun, toujours diſpoſé à s'oublier, à ſe ſacrifier lui-même pour l'intérêt & le bonheur de tous les autres (*f*)? A qui aimerois-tu mieux reſſembler, de celui, qui, par de noires inventions & de lâches calomnies, a le plus contribué à me faire perdre mes dignités, mes titres, mes biens, la faveur du Prince; ou de ton pere lui-même, qui, content de ſavoir qu'il n'eſt pas coupable, vit en paix, ſe repoſe ſur le témoignage de ſa propre conſcience, &, quel que ſoit ſon ennemi, lui pardonne, ou pour toute vengeance, ne lui deſire que de devenir meilleur & d'être plus heureux ?

Lorsque tu ouvres les annales du genre humain, qu'est-ce qui te touche ? qu'est-ce qui te remue & t'intéresse, du vice triomphant, ou de la vertu malheureuse & persécutée ? Quels sont les grands traits qui nous frappent, & auxquels tous les hommes applaudissent ? Quelles sont les maximes que tous les cœurs adoptent, & qui d'un commun consentement ravissent notre admiration & nos suffrages ? Ne sont-ce pas les traits & les maximes de bienfaisance & de générosité ? Qu'est-ce encore qui forme ces scenes si touchantes, dont on ne peut être témoin, qu'on ne peut entendre ou lire, sans en être attendri ? Qu'est-ce qui fait couler ces larmes délicieuses & pures dont notre ame s'honore, si ce n'est la vertu ? Et d'où naissent ces proportions si réelles entre elle & nos ames, entre elle & le méchant lui-même; si elles ne naissent pas de la nature ? Des sentimens si soutenus, si invariables, seront-ils donc arbitraires ? Le cri de la nature est-il donc aussi un préjugé ?

» Non, ce n'est point la nature, s'il faut

» en croire Valmont, c'est l'éducation, ce
» sera, si l'on veut, la politique des Légis-
» lateurs, qui auront déterminé en genre
» de mœurs nos idées & nos sentimens. »
L'éducation, mon fils? & sur quoi porte-t-elle? ou sur des usages locaux, des coutumes particulieres, des institutions de caprice & de fantaisie; ou bien sur des principes adoptés par une raison universelle. Mais ceux-là n'ont qu'un lieu, n'ont qu'un temps; ceux-ci subsistent & se conservent en tout temps *, en tout lieu, partout où il y a des hommes qui font usage de leur raison (*g*). La politique? Mais ces sentimens & ces maximes sur le juste & l'honnête, j'en retrouve les premiers principes chez les peuples, qui, séparés par de plus grands intervalles, se sont le moins communiqué leurs idées & leurs mœurs †: mais je ne trouve point de

* *Opinionum commenta delet dies: naturæ judicia confirmat.* Cic. de Nat. Deor. lib. 2, cap. 2.

† *Omni autem in re consensio omnium gen-*

Législateur

Légiſlateur connu à qui ces principes n'aient été bien antérieurs : mais ces inſtituteurs, ſi prudens & ſi ſages, ont travaillé d'après le même modele : & quel étoit-il, ſinon la nature des choſes & la raiſon ? mais enfin ce qu'ils ont dicté de loix poſitives & arbitraires, ne ſubſiſte plus. Les loix des hommes paſſent ; la nature ne paſſe pas.

Et ces loix elles-mêmes d'où tirent-elles leur autorité & leur pouvoir ? S'il n'y a point de loi naturelle, aucune ſorte de loi n'a de force ; aucune eſpece de devoir n'a de réalité, aucun lien n'a de conſiſtance ; on peut tout ſe permettre dès qu'on n'a rien à craindre ; on peut tout braver dès qu'on eſt le plus fort. Faire le bien des autres, & ſur-tout à ſon préjudice, ſera ſeulement la loi du plus imbécille ou du plus foible ; rien ne nous eſt défendu, dès

---

*tium, lex naturæ putanda eſt*, dit encore Ciceron, dont les maximes ſont preſque toujours de premiers principes de la plus pure raiſon. *Tuſcul. L.* 13, *n.* 30.

qu'il nous convient; l'assemblage de tous les crimes ne doit pas nous faire plus d'horreur qu'un seul; aucun n'existe, & il faut se familiariser avec ce que nous regardons comme les plus horribles forfaits. Si vous admettez un seul crime, si vous exceptez un seul devoir, dites-moi sur quel fondement? & d'après cela je raisonnerai comme vous sur tout le reste; je vous vaincrai par vos propres armes; & quelle que soit la loi que vous vous croirez en droit de m'imposer, je vous forcerai de convenir que son autorité, si elle en a, prend sa source dans les saintes loix de la nature.

» La nature, ce sont nos penchans. « Oui, mon fils, ils en font partie, dès qu'ils sont communs à tous les hommes. Mais la raison commune à tous fait aussi partie de la nature humaine (*h*)); & dans un être raisonnable & libre, les penchans ne sont pas un instinct brutal, qui doive agir seul, & par une impulsion nécessaire *.

* » *Je suis la nature*, dit le vicieux. Quoi!

Tu me ramenes à l'heureux Hottentot : c'est dans les ſauvages que tu cherches la nature de l'homme. Mais d'abord, cher Valmont, l'Hottentot, ſi heureux à tes yeux, eſt-il donc ſi heureux en effet ? Son état eſt négatif pour le bonheur, ſi j'oſe parler ainſi. Il ne ſent que foiblement ; il n'exiſte qu'à demi ; il n'a ni plaiſir ni peine ; il a, ſi tu le veux, des plaiſirs groſſiers ; mais c'eſt le ſentiment de l'ame qui fait le vrai plaiſir : c'eſt lui qui donne un prix aux biens qu'on poſſede ; & ils ne ſont proprement des biens que par le prix que la raiſon y met. Envie, puiſque tu l'oſes, le bonheur de la brute, & laiſſe-moi le bonheur de l'homme.

Plus l'homme eſt ſauvage, plus il eſt féroce, & moins il reſpecte dans ſon ſemblable ſa propre nature. Son état eſt un état de guerre & de deſtruction : c'eſt un état violent. Eſt-ce bien pour cela que

---

» la conſcience n'eſt-elle pas une partie eſſen-
» tielle de la nature ? « *Penſées Angloiſes ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

la nature l'a fait ? & n'eſt-ce qu'à ce prix que tu voudrois du bonheur ? Rends l'homme plus ſauvage encore, tu verras croître en proportion ſa férocité, ſans cependant détruire tout-à-fait en lui le ſentiment de la conſcience (*i*), & l'inſtinct moral.

L'Hottentot vit en ſociété, tout ſauvage qu'il eſt. Or toute ſociété porte ſur des loix ; & ces loix, en vertu deſquelles il devient un être ſociable, ſur quoi portent-elles ? Va parmi ces peuples dont tu vantes les plaiſirs & la liberté, & tu verras ſi dans leurs Krulls * ils ne ſe croient pas obligés à une aſſiſtance mutuelle, au dévouement le plus généreux pour la patrie, à des devoirs & à une fidélité réciproques ; tu verras ſi chacun d'eux n'a pas ſes droits que les autres reſpectent, & ſi celui qui les viole n'eſt pas cenſé coupable.

---

* *Krulls* ou *Kraals*, eſpece de Villages qu'ils appellent ainſi, & qui compoſent leurs quatorze Provinces, dont chacune a ſes Chefs particuliers.

» Mais sur le reste, au moins, ils n'ont
» presque plus de principes naturels dic-
» tés par la raison; & un instinct machi-
» nal devient leur unique loi «. J'en conviens; & c'est-à-dire, mon fils, qu'ils n'ont pas tiré des premiers principes toutes les conséquences qu'ils en devoient tirer; ou que leur raison foible & mal dirigée en a tiré des conséquences fausses & arbitraires : c'est-à-dire aussi, que la nature en eux est inculte; qu'elle y est brute comme eux; que quant à l'esprit, elle y est, à proprement parler, dans un état d'enfance, & renferme seulement le germe de cette raison propre à l'homme qui a su la cultiver. Mais la nature d'un être se prend-elle de ses commencemens seulement, ou de son développement & de sa perfection! N'est-il plus de la nature d'un arbre de porter de bons fruits, parce qu'avant sa culture, ses fruits étoient amers & sauvages? Ainsi encore à l'égard des fleurs, est-il contre la nature de la rose d'avoir l'éclat & le parfum que nous lui connoissons, parce que dans les champs elle est

ſi différente d'elle-même ? Ou plutôt n'aura-t-on pas raiſon de dire, qu'il eſt de ſa nature d'être cultivée, au point de devenir dans ſon état de perfection, ce qu'elle eſt en effet dans nos jardins ? L'homme qui ſe diſtingue entre tous les êtres par cette perfectibilité (*k*) qui le caractériſe, & qui le rend toujours ſuſceptible d'un nouvel accroiſſement de ſcience & de ſageſſe, ſera-t-il le ſeul être qui ſortira de ſon état naturel, en développant le germe fécond que la nature a mis en lui ; & né pour être raiſonnable, ſera-ce donc en le devenant, qu'il ceſſera d'être homme ? Deux choſes devoient contribuer à le former ; la réflexion, parce qu'il n'a pas été aſſujetti comme les animaux à une ſuite d'opérations machinales, dirigées par un inſtinct toujours néceſſaire & toujours le même : l'inſtruction, parce que, fait pour la ſociété, c'eſt d'elle en partie qu'il devoit tirer ſes lumieres.

Tu vois, mon fils, combien ſont frivoles ces déclamations ſi rebattues contre la loi naturelle & contre la raiſon. Deux

principes ſe combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l'empire, la raiſon, les paſſions. Lequel des deux eſt fait pour nous gouverner? » Les paſſions entraînent, dit un ſage *, & la raiſon » conduit «. Des paſſions naiſſent les vains ſophiſmes; la raiſon les diſſipe. Les paſſions nous aveuglent; la raiſon nous éclaire. Les paſſions n'enviſagent que le moment: elles n'embraſſent qu'un ſeul objet; elles ne voient, pour ainſi dire, qu'un point de l'eſpace qu'elles nous font parcourir: la raiſon s'inſtruit par l'expérience du paſſé; elle perce dans l'avenir; elle prévoit les ſuites; elle compare les biens & les maux; elle balance les avantages & les inconvéniens, & ſe trompe rarement ſur le réſultat, quand l'eſprit eſt droit & le cœur bien préparé. Les paſſions ont des douceurs; mais ce ſont des douceurs trompeuſes, qui nous cachent l'amertume qui en eſt le châtiment & la ſuite la plus ordinaire; c'eſt ainſi, comme Hobbes le

* Confucius.

remarque lui-même *, que l'intempérance est naturellement punie par les maladies; la témérité par la honte & les désordres; l'injustice par les attaques des ennemis qu'elle s'est formés; l'orgueil par l'abaissement & la ruine; la lâcheté par l'oppression; la négligence de ceux qui nous gouvernent par la rébellion; & la rébellion par les meurtres & le carnage: car, puisque les peines, ajoute-t-il, sont une suite de la violation des loix, les peines naturelles doivent être une suite de la violation des loix naturelles; & par conséquent, y être attachées comme leur effet propre, & non comme un effet arbitraire. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord; & ensuite les regrets & la douleur; voilà l'effet ordinaire du déréglement des passions. La raison, au contraire, fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices, qui peut-être nous coûtent pour l'instant; mais elle nous montre à la suite la paix & le bonheur.

* Léviathan, c. 31.

Cette perſpective eſt trop intéreſſante, cher Valmont, pour ne pas nous y arrêter plus long-temps. Je ſens que pour répondre à tout, je te dois encore ſur cet objet une autre lettre. La loi qui modere nos penchans, te ſemble une loi trop dure; tu ne trouves de dédommagement aux douceurs dont elle nous prive, ni dans cette vie, ni dans l'autre. Le ſtupide animal, conduit par ſon inſtinct, content de ſes plaiſirs, te paroît plus ſage & plus heureux que l'homme qui penſe & qui raiſonne. Tous deux meurent, tous deux retombent dans l'eſpece de néant dont la nature les avoit tirés: le plus heureux, le plus ſage en effet eſt celui qui a joui davantage, & qui a ſu le moins ſe contraindre. Tel eſt en toi le langage du cœur, le langage des paſſions; & le cœur ſéduira-t-il toujours la raiſon?



XV.

## NOTES.

### PAGE 469.

(a) *EMPECHE-T-IL qu'il ne le fasse librement ?* » La nécessité qui résulte de la prévision de Dieu, n'est pas ennemie du libre arbitre ; parce que s'il est vrai, s'il est certain, s'il est infaillible, que l'homme fera ce que Dieu a prévu, ce n'est pas précisément à cause que Dieu l'a prévu ainsi ; mais, au contraire, Dieu ne l'a prévu qu'à cause que l'homme devoit agir ainsi : ensorte que la prescience divine, quoiqu'antérieure dans l'ordre des temps, selon notre maniere de concevoir, à l'action de l'homme, n'en détermine pas néanmoins l'existence, mais plutôt la suppose future ; semblable à la présence d'un homme, qui, témoin oculaire d'une action, ne peut se tromper dans ce qu'il voit de ses propres yeux, sans que sa présence soit cause de ce qui se fait devant lui. Il n'est pas possible que ce qu'il voit ne se fasse réellement : mais l'auteur de l'action agit avec une entiere liberté ; & il pouvoit faire, en agissant autrement, que le témoin qui le regarde vît une

action toute différente. De même, il est impossible que Dieu se trompe dans sa prescience, & que ce qu'il a prévu n'arrive point : mais cette prévision n'influe pas sur le choix volontaire & libre de la créature ; & si celle-ci, comme il dépendoit d'elle, avoit fait un autre choix, la prévision de Dieu n'auroit pas eu le même objet. « *L'incrédulité convaincue par les Prophéties*, par M. l'Archevêque de Vienne.

PAGE 471.

(b) *Des maximes avouées par la plus pure raison*, &c. Après ces mots que nous avons déja cités : » Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité ; « M. de Montesquieu ajoute : » Il y a donc une raison primitive ; & les loix sont les rapports qui se trouvent entre elle & les différens êtres, & les rapports de ces divers êtres entre eux. Dieu a du rapport avec l'univers comme créateur & comme conservateur : les loix selon lesquelles il a créé, sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces regles, parce qu'il les connoît ; il les connoît, parce qu'il les a faites ; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse & sa puissance. . . . . Les êtres particuliers, in-

telligens, peuvent avoir des loix qu'ils ont faites : mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligens, ils étoient possibles ; ils avoient donc des rapports possibles, & par conséquent des loix possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste, que ce qu'ordonnent ou défendent les loix positives ; c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux. Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit, &c. « *Esprit des Loix*, *l.* 1, *c.* 1.

*IBID.*

(c) *Dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins*, &c. » Quel seroit le sort du genre-humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de proies & de victimes pour les autres animaux ; ils auroient un sang fort aisé à répandre ; ils seroient la foiblesse même. Les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre. Tous ceux qui doivent être vagabonds, & à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupe, naissent, pour ainsi dire, armés ; au lieu que l'homme est de toutes parts environné de sa foiblesse, n'ayant pour armes ni dents ni griffes : mais les forces qui lui

manquent, quand il eſt ſeul, il les trouve en s'uniſſant avec ſes ſemblables. La nature, pour le dédommager, lui a donné deux choſes, qui, d'inférieur qu'il ſeroit autrement, le rendent ſupérieur & très-fort : je veux dire la raiſon & la ſociabilité, par où celui qui ſeul ne pouvoit réſiſter à perſonne, devient le maître de tout. La ſociété lui donne l'empire ſur les autres animaux ; la ſociété fait que, non content de l'élément où il eſt né, il étend ſon domaine juſques ſur la mer : c'eſt cette même union qui lui fournit des remedes dans ſes maladies, des ſecours dans ſa vieilleſſe, du ſoulagement à ſes douleurs & à ſes chagrins ; c'eſt elle qui le met, pour ainſi dire, en état de braver la fortune. Otez la ſociabilité, vous détruirez le lien qui unit le genre humain, & d'où dépend la conſervation & tout le bonheur de la vie. » *Séneque*, de Benef. *l.* 4, *c.* 18.

M R. eſt celui qui me paroît avoir le plus vivement combattu, dans ſon trop fameux Diſcours, le principe eſſentiel de la ſociabilité : mais par-tout où il met ſes opinions à la place de la vérité, il ne faut que l'oppoſer à lui-meme. Voici donc quelles ſont ailleurs ſes propres paroles : » Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt. Et tout

au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. « Plus loin & dans le même ouvrage, il dit d'une maniere plus précise encore, » Si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, &c. «

En effet, indépendamment de toutes les autres preuves, je ne voudrois opposer à tous les livres, à tous les systêmes contre la sociabilité, qu'un mot pour toute réponse : l'état des hommes dans tous les temps & dans tout l'univers. Car il est certain, comme dit très-bien M. de Voltaire, » puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres. «

PAGE 475.

(d) *A donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma regle.* » La droite raison, dit Ciceron, dans ce beau passage que Lactance nous a conservé, est certainement une véritable loi, conforme à la nature, commune à tous les hommes; constante, immuable, éternelle. Elle porte les hommes à leur de-

voir par ses commandemens, & les détourne du mal par ses défenses.... Il n'est pas permis de retrancher quelque chose de cette loi, ni d'y rien changer, & bien moins de l'abolir entierement. Le Sénat ni le Peuple ne sauroient en dispenser. Elle s'explique d'elle-même, & ne demande point d'autre interprête. Elle n'est point autre à Rome & autre à Athenes ; elle n'est point autre aujourd'hui & autre demain. C'est la même loi éternelle & invariable qui est donnée à toutes les Nations en tout temps & en tous lieux ; parce que Dieu qui en est l'auteur, & qui l'a lui-même publiée, sera toujours le seul maître & le seul souverain de tous les hommes. Quiconque violera cette loi, renoncera à sa propre nature, se dépouillera de l'humanité, & sera par cela même rigoureusement puni de sa désobéissance, quand d'ailleurs il éviteroit tout ce que l'on appelle ordinairement supplice. » *Cic. de Repub. l. 3, apud Lactant. Inst. divin. lib. 6, cap. 8.*

PAGE 476.

(e) *Tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur.*

Jamais un Parricide, un Calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :

» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence;
» De déchirer le sein qui nous donna naissance!
» Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on diroit, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.

VOLTAIRE.

PAGE 478.

(f) *Pour l'intérêt & le bonheur de tous les autres.* » Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui est utile au bien commun, & alors je conviendrai qu'il n'y a pas de regle naturelle. « *M. de Voltaire*, *Métaph. c.* 5.

» Je préfere, disoit un vrai sage, ma famille à moi-même, ma patrie à ma famille, l'univers à ma patrie. «

D'après ce qui est dit dans cette Lettre, sur la loi naturelle, je crois qu'on pourroit ramener tout ce qui a rapport à cette loi à un petit nombre d'idées primitives qu'il seroit aisé de se rappeller. *Nos actions* peuvent être considérées comme autant de *causes*. Le *bien* ou le *mal* qui doivent en résulter, en sont les *effets*. Le *bien commun* (qui renferme le systême de tous les agens raisonnables, & la gloire du premier Etre avant toutes choses) est la *fin* à laquelle nous devons tendre, & tout à la fois le

*motif* qui doit nous porter à rechercher ce même objet ; motif d'autant plus fort & plus précis, que, comme nous le verrons par la suite, la recherche du bien commun est nécessairement liée à notre propre bonheur : enfin la proportion de la *cause* avec l'*effet*, & de l'*effet* avec le *tout* que nous devons *envisager*, voilà à quoi se réduit tout le plan des loix naturelles.

En suivant ce plan si simple & si vrai, je voudrois qu'on se proposât pour regle, dans toute sa conduite, une espece de formule, telle qu'un des hommes les plus sages de l'antiquité l'exigeoit ; afin qu'on pût juger par la seule comparaison des choses avec cette regle, quelles sont celles que l'on doit faire, & celles dont on doit s'abstenir. Evidemment la formule de nos devoirs sera celle-ci : *Cet acte libre est-il, parmi tous les actes que je puis concevoir & faire dans les circonstances proposées, le plus propre à avancer le bien commun, ou s'il y a dans ces circonstances plusieurs actes également propres à procurer cette fin, est-il l'un de ces actes ?* Au reste, c'est à cette loi du *bien commun*, dérivée du grand principe de l'*ordre* *,

* Voyez la définition au bas de la page 174, & son développement pages 472 & 473.

que se rapportent tout ce qu'ont dit sur les principes de la morale & des loix naturelles nos anciens Philosophes ; Platon dans sa République, Epictete dans son Manuel, Ciceron dans ses Offices, Marc-Aurèle dans ses Réflexions, & les autres ; & tout ce qu'ont écrit dans leurs longs Traités Puffendorf, bien supérieur à lui-même dans son Abrégé *des Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, Grotius, Cumberland dans son *Traité* vraiment *Philosophique des Loix naturelles*, Heineccius, Wolf, Hutcheson, Wollaston, Burlamaqui, plus clair, ce me semble, & plus profond qu'eux tous, Hobbes même, en partant de son dangereux Systême sur ce qu'il regarde comme l'état de nature. Tous, en suivant des routes différentes, arrivent au même but, & se rencontrent dans un centre commun. C'est par-là encore, c'est par la grande loi du bien commun, qu'on corrige leurs faux principes partout où ils en ont établis ; parce que cette loi, qui renferme les regles de la saine morale & de la politique, embrasse, non pas les intérêts & les vues d'un moment, non pas les intérêts d'un seul peuple ou d'une seule partie du monde, mais ceux de tous les peuples & de tous les temps.

Sortez de cette regle ; je ne parle pas seulement pour les particuliers, mais pour les Nations : ce ne sera plus qu'injustice, brigandage, oppression. Un peuple libre sera la proie de ses voisins, sans autre titre que celui du plus fort ; jusqu'à ce que ceux-ci, plus justement peut-être, soient dépouillés à leur tour par d'autres peuples plus adroits encore & plus puissans. Aucun Etat dans le monde entier ne sera sûr de son existence.

PAGE 480.

(g) *Ceux-ci subsistent & se conservent en tout temps, en tout lieu*, &c. » Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires ; parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter : mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrans

les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables. « *M. Rousseau.*

PAGE 482.

(h) *La raison commune à tous fait aussi partie de la nature humaine.*

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit. *Juv. sat.* 4.

» La droite raison, dit Hobbes lui-même, dans l'un de ses plus pernicieux Ouvrages, est une sorte de loi, qui, n'étant pas moins une partie de la nature humaine, que toute autre faculté ou affection de l'ame, est aussi qualifiée naturelle. « *De cive*, *c.* 2. §. 1.

» La raison est une faculté de notre nature, « dit-il encore dans un autre endroit. *C.* 1, §. 1.

PAGE 484.

(i) *Sans cependant détruire tout-à-fait en lui le sentiment de la conscience & l'instinct*

*moral.* « A ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus Sages : erreur de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus ; cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejetter ; &, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que sitôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montagne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point? O Montagne! toi qui te piques de franchise & de

vérité, sois sincere & vrai, si un philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré. « *M. Rousseau.*

M. de Voltaire dit à-peu-près les mêmes choses en parlant de la loi naturelle.

PAGE 486.

(k) *L'homme qui se distingue entre tous les êtres par cette perfectibilité*, &c. C'est la remarque que fait M. Rousseau sur la différence qui se trouve entre l'homm e& l'animal. » Il y a, dit-il, une qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous, tant dans l'espece que dans l'individu ; au lieu que l'animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espece au bout de mille ans. «

Une réflexion que je crois pouvoir ajouter ici, c'est que le vice de presque tous les raisonnemens qu'on a faits en faveur de l'état de nature, comme il a plu à quelques-uns de

l'appeller par opposition à l'état de société civile, consiste, si je ne me trompe, en ce qu'on n'y envisage l'homme que dans la moindre partie de lui-même, la constitution physique, & qu'on y compte pour rien, ou pour peu de chose, l'être moral, & ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait. On ne voit point de Sauvages, dit-on, en vantant leur prétendue félicité, qui consentent à se policer à notre imitation. Mais outre que ceci est démenti en mille manieres, ne fut-ce que par l'exemple de plusieurs de nos Colonies, que par celui du Paraguay, je demanderai de plus comment, si cet état est si essentiel à l'homme, il a pu se faire que presque tous les hommes se soient civilisés ?

Quoi qu'il en soit, on ne sauroit approuver sous aucun rapport la témérité de ceux qui veulent en quelque sorte nous rappeller à une vie brute & sauvage. M. R. a dit quelque part, comme on l'a vu plus haut, » que les Romans, en montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, les séduisent, leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. « Hélas! dans son Roman de l'origine & des

fondemens de l'inégalité parmi les hommes ; que fait-il autre chose que leur faire prendre en dédain leur état actuel & nécessaire pour leur en faire desirer un autre, qui n'est pas le leur, & qui ne sauroit l'être. Si le changement de leur état est possible, que M. R. commence par en faire l'essai, & devienne un homme sauvage, pour nous apprendre à ne plus vivre en société. Si, au contraire, il sent par lui-même que la proposition n'est pas raisonnable, accoutumés comme nous le sommes à l'état civil, pourquoi donc nous en dégoûter ? Un homme, qui paroît avoir le cœur si bien fait, n'auroit-il voulu écrire que pour faire briller son esprit ?



LETTRE



## LETTRE XXII.

*Du Marquis de Valmont à la Comtesse.*

Il eſt bien juſte, ma fille, que, parmi les peines qui nous ſont communes, je te faſſe partager toutes mes eſpérances. Mon fils m'a écrit depuis ſon retour; il m'a fait l'aveu le plus pénible, & que j'oſois le moins attendre de lui; celui de ſa paſſion. Il me l'a avouée d'un ton à ne pas me laiſſer douter de ſa vivacité. Son fol amour eſt en effet porté à ſon comble; & met ſa raiſon dans la criſe la plus violente. Mais, Mon Emilie, quelle différence de cet amour à celui qu'il eut pour toi, & j'oſerois preſque dire à celui qu'il a encore! Il aime Senneville, & il en a honte; il eſt étonné de ſa défaite. C'eſt une enfant contre laquelle il n'étoit pas en garde, & qui l'a vaincu, ſans même prétendre à la victoire. C'eſt une enfant, & il n'oſe me la nommer. Il ſent bien de quelle nature eſt ſon attachement pour

elle. Il n'eſt que l'effet de l'imagination & du caprice; il n'eſt à ſes propres yeux qu'un délire; il ne tient qu'aux ſens, & participe à leur déréglement; il eſt aveugle, & ſans cela, dans la concurrence même d'attraits & de beauté, le choix de Valmont ſeroit encore pour Emilie. Peut-être ne dis-je pas aſſez, & s'il falloit pour toujours ſe décider entre l'une & l'autre, je ne ſais ſi dès ce moment, rendu à ſon premier penchant, ſon choix ne ſeroit pas tout entier pour toi. Il ſent tout ce que tu vaux, & le ſent vivement; ta vertu l'humilie, & cependant il ſeroit fâché que tu puſſes en rien perdre; il croiroit y perdre lui-même. Il t'eſtime, il te révere; il fait plus, il te chérit. Il eſt vrai que ce n'eſt plus de cet amour ardent & paſſionné qu'il conçut d'abord; celui-là tenoit à un goût paſſager, & pouvoit périr; il a fait place à un autre qui périra comme lui; mais le ſentiment que Valmont conſerve en ta faveur, quoique moins doux à une épouſe ſi tendre, t'honore bien davantage. Il repoſe ſur un fondement plus

ſolide; lié eſſentiellement aux qualités de l'eſprit & du cœur, il durera comme elles, &, dans un époux du caractere de Valmont, te le ramenera tôt ou tard plus paſſionné qu'il ne le fut jamais. Maintenant il ſouffre tout à la fois, & de ſes propres maux, & de ceux qu'il te fait ſouffrir. Il te rend juſtice; il ſe la rend à lui-même; il gémit de ſon égarement & de la peine qu'il te cauſe. Que ſera-ce donc quand il reviendra de ſang-froid ſur toute ſa conduite & ſur la tienne? Si dans ſon aveuglement il te plaint; ſi tu lui es chere malgré ſa paſſion; quel ſentiment ne reprendra-t-il pas, lorſque celle-ci ſe ſera uſée par le temps, par les réflexions, ou ſe ſera réfroidie par l'abſence? Mais le moment n'en eſt pas encore venu. Valmont ne pourroit endurer pour l'inſtant un remede trop violent; il faut le préparer. Pour cet effet, ne négliges pas, ma fille, le conſeil que je t'ai donné de te rendre la confidente de Senneville. Il faut que le deſir de l'éloignement vienne d'elle, & que de notre côté nous lui rendions par

nos conseils cette séparation honnête & facile. J'en sais déjà les moyens, & mes vues se portent plus loin encore.

M. d'Orval, le mentor, l'ami de Veymur, est ici : ce vieillard, le plus respectable de tous les hommes, & encore au-dessus, s'il se peut, de l'idée que je m'en étois formée, est devenu aussi mon ami. Près de lui, sans tes malheurs & ceux de mon fils, je goûterois dans la paix les plus doux momens. Il conserve dans un corps sain un esprit mâle & un cœur vraiment grand. O l'aimable vieillard ! Dieu semble le récompenser, par cette verte & respectable vieillesse, de la vertu de ses jeunes années. C'est sur lui que portent mes plus cheres espérances ; & d'après les ouvertures qu'il m'a faites, je crois pouvoir compter sur les voies les plus propres à assurer ton bonheur & celui de ta jeune amie. Je t'en dirai davantage lorsqu'il il en sera temps, & je reviens à ton mari.

Sans cesse éclairé malgré lui par sa propre conscience, à chaque nouvel écart

ramené par les lumieres que la vérité lui présente, se sentant pressé de plus en plus & forcé par elle dans chacun des retranchemens qu'il lui oppose, il a commencé à l'invoquer. C'est beaucoup, & sans sa malheureuse passion, ce seroit tout pour lui. Mais cette passion l'offusque, au point de lui faire souhaiter qu'il n'y ait ni distinction entre le bien & le mal, ni châtimens à craindre, ni récompense à espérer. Il le desire; il fait tous ses efforts pour se le persuader, & ne peut en venir à bout. Un sentiment naturel du juste & de l'honnête combat au-dedans de lui tous les vains raisonnemens par lesquels il cherche à s'étourdir, & le réfute au milieu de son cœur. J'aide, autant qu'il est en moi, à ces touches secrettes, & j'attends tout de l'heureux fonds sur lequel je travaille. J'admire comment Valmont parle le langage d'un cœur corrompu, & n'en a pas cependant la dépravation; comment il voudroit s'armer de force d'esprit, & rougit devant moi de sa foiblesse; comment il souhai-

teroit pouvoir braver tous les ſentimens de la conſcience, & en conſerve le cri intérieur & tous les remords. O ma fille! un Dieu plus puiſſant que le crime & que toute la malice des hommes te garde ton mari. Ne t'y trompe pas : ce n'eſt pas là la marche ordinaire de l'incrédulité. D'abord, il eſt vrai, elle eſt combattue dans une ame par tout ce qui peut nous armer contre elle ; elle ne s'inſinue que par degrés, elle n'attaque pas tout-à-coup & la Divinité même, & les premiers principes qui fondent la moralité de nos actions. Mais quand une fois elle s'eſt avancée juſque-là, quand elle a franchi toutes les bornes ſacrées qui nous ſéparent des plus groſſiers menſonges, ah! c'eſt qu'auparavant elle a été arracher au fond d'un cœur tous les germes de vertu qui pouvoient encore faire obſtacle à ſes progrès, & qu'elle a dépravé tout ce qui reſtoit de bon dans la nature de l'homme. Il n'en eſt pas ainſi de ſes effets dans Valmont. A en juger par ſes raiſonnemens, il a fait dans le vice & dans l'erreur tout le chemin qu'on

peut faire; il saisit au fond les plus réelles & les plus fortes difficultés; il leur prête au moment où il les expose toute l'apparence du libertinage & de l'impiété, tout le ton de la conviction; & l'instant d'après, à en juger par ses aveux, il n'est rien moins que convaincu, & l'on peut assurer qu'avec le langage du vice il conserve encore le goût de la vertu. Que Lausang lui a fait de mal! Mais que le Ciel, sensible à nos vœux & à tes peines, nous a laissé de moyens pour le réparer! Tu vois, ma fille, que comme je ne t'ai jamais déguisé mes craintes, je te confie tout mon espoir. Qu'il te console & te rassure. Ah! certainement un Dieu veille pour nous!





## LETTRE XXIII.

*Du Marquis à son Fils.*

J'EN ai appellé à ton cœur, cher Valmont, à la nature des choses, à la nature de l'homme, à celle même de l'Etre suprême, à sa sagesse éternelle & nécessaire, à son amour invariable pour l'ordre, à toutes ses perfections, & j'ai dû te forcer de convenir qu'il y a une véritable loi naturelle qui oblige tous les hommes; que les notions du juste & de l'injuste ne sont point arbitraires; qu'il y a une distinction réelle entre le vice & la vertu; & que la raison que le Ciel t'a donnée en partage est aussi la premiere regle qu'il t'ait donnée pour guide. Mais tu éprouves en toi des penchans que la raison condamne, & tu trouves dès-lors cette loi trop dure & ces penchans trop doux. Les passions t'attirent, la vertu t'effraye; & pressé par le desir d'être heureux, tu prends le parti du vice, lors même

que tu te ſens contraint d'applaudir à la vertu.

O mon fils! apprends à la connoître, & tu avoueras que la loi qui t'en fait un devoir n'eſt point une loi trop ſévere, & ne tend qu'à notre bonheur. Eh, quel eſt en effet le ſacré caractere de cette vertu que tu redoutes ſi fort? La bienveillance univerſelle, l'amour de l'ordre & du bien commun. Mais qu'y a-t-il de plus doux qu'un tel ſentiment? Tout amour bien ordonné eſt par lui-même un ſentiment agréable: il n'y a de triſte & de turbulent que ce qui tient à la haine, ou que les paſſions violentes & excluſives, qui, ſe bornant à un ſeul objet, nous font oublier, nous font ſacrifier tous les autres. Celui qui aime bien, qui aime la gloire de ſon Dieu par-deſſus tout, qui aime le bonheur de ſes ſemblables, & dans une juſte proportion le plus grand bonheur de tous, qui s'aime lui-même comme il faut, ne conçoit que des idées grandes, n'enfante que des projets heureux, n'éprouve que des affections nobles &

touchantes, n'est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d'honneur, un vain desir de gloire ne viennent pas dégrader ses vues, rétrécir ses goûts, & concentrer tous ses penchans dans la bassesse du moi humain. Son ame sensible & tendre se fait des plaisirs que les méchans ne connoissent pas (*a*); elle se voit dans l'ordre, & elle est satisfaite; elle sent avec une joie vive & pure qu'elle est ce qu'elle doit être, qu'elle fait ce qu'elle doit faire, qu'elle a droit à sa propre estime; & se rend le témoignage le plus flatteur, celui de sa conscience, qui lui tient lieu des éloges de tout l'univers *. Dans l'une & l'autre fortune,

---

* *Mea mihi conscientia pluris est, quam omnium sermo*, disoit Cic. *ad. Attic.* XII, 28.

» Le vrai juste, selon la pensée de Ri-
» chardson, n'envisage que son devoir, &
» trouve déja sa récompense dans le plaisir de
» l'avoir rempli. «

» Il n'est point, dit un Auteur moderne, de route plus sûre pour aller au bonheur, que

l'homme vertueux jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même ; il jouit avec transport de toute la nature ; il jouit sans crainte & sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres, & s'efforce de le rendre meilleur ; il supporte sans aigreur, sans amertume le mal qui s'y rencontre, & qu'il ne peut y corriger ; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable ; il embellit tout ce qu'il touche ; il fait tout le bien qu'il peut ; il ne fait point d'infortunés, & ne permet qu'il y en ait que parmi ceux, qui, en nuisant aux autres, font eux-mêmes leur infortune. Si, de son propre choix, il fait couler des larmes, ce sont des larmes d'attendrissement & de reconnoissance ; s'il s'éleve des cris à son approche, ce sont des cris d'applaudissement & de joie. On ne voit autour de lui que des heureux, dont le bonheur

---

celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide & plus doux pour elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager. »

est son ouvrage; & au milieu d'eux pourroit-il ne pas être heureux lui-même?

O Valmont! aux cieux & sur la terre tout sourit à la vertu. Les faveurs toutes spéciales d'une providence attentive à nos besoins sont pour elle. A la bienveillance qu'elle fait naître, se joignent de la part des autres hommes des secours réciproques, une assistance mutuelle. L'estime, la considération, le respect & l'amour lui assurent sur tous les cœurs le plus doux empire.

Il est vrai qu'en frémissant, on baisse le front devant le riche fastueux & superbe, devant l'homme puissant, qui écrase le foible de son autorité ou de son crédit; mais on les méprise au fond de son cœur: la sagesse, sans appareil & sans faste, est révérée, &, pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même (*b*). Le vicieux, dépouillé de cet éclat emprunté qui masquoit sa foiblesse, n'est plus rien en tombant, parce qu'il se trouve réduit à sa propre indigence: le sage trouvant dans lui sa grandeur &

sa noblesse, ne cesse point d'être grand, quand la fortune l'abaisse, & n'a rien perdu, puisque sa vertu lui reste.

» Mais dans toutes les situations de la » vie, la vertu a des privations pénibles; » elle ne peut satisfaire tous nos pen- » chans; elle ne peut se permettre tous » les plaisirs; pour gourmander nos pas- » sions, le devoir est toujours à côté » d'elle : elle ne parle que de renoncemens » & de combats; & quand elle triom- » phe, c'est toujours de notre cœur. «

Oui : mon fils; mais quel triomphe ! Il est le premier prix de la vertu. Hé, quel est le juste qui se soit repenti d'avoir bien fait? Les premiers efforts sont pénibles, j'en conviens; & il falloit qu'ils le fussent pour être méritoires : les premiers actes de vertu sont difficiles; mais que l'habitude en est aisée *! & que ses fruits ont de douceur pour celui qui les recueille ! Eh, quels sont ces plaisirs dont

* *L'assuefazione è un quotidiano incanto*, dit Muratori.

la vertu te prive? Quelles sont ces passions qu'elle modere, & ces biens qu'elle te fait perdre? Examine-les avec soin, & tu verras que ce sont des plaisirs, qui, pour l'ordinaire, t'apporteroient plus d'ennui, de regrets & de douleur, qu'ils ne t'auroient causé de contentement & de joie *; que ce sont des passions qui feroient ton malheur, en faisant celui des autres; que ce sont de faux biens que suivroient tôt ou tard de véritables maux. Tu reconnoîtras que c'est la sa-

* » Tous ces gens ennuyés qu'on amuse » avec tant de peine, doivent leur dégoût à » leurs vices, & ne perdent le sentiment du » plaisir qu'avec celui du devoir. Les soins, » les travaux, la retraite deviennent des » amusemens par l'art de les diriger. En un » mot, une ame saine peut donner du goût » à des occupations communes, comme la » santé du corps fait trouver bons les alimens » les plus simples. « *M. Rousseau.*

» Il n'appartient qu'à la candeur & à la » vertu de rire, dit M. d'Arnaud: le vice & » la corruption grimacent. «

gesse, qui, en réglant l'usage de nos facultés, nous le rend aussi avantageux, qu'il nous devient par la suite agréable & facile; que c'est elle, qui, en établissant une proportion exacte entre nos desirs & nos besoins, conserve dans notre ame la douce paix & l'heureuse égalité; que c'est elle, qui, en maintenant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens & nos actions; nous procure le bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes; & qu'ainsi le bonheur est tout entier dans la vertu (c).

Mais, me diras-tu, elle n'a donc pas besoin d'autre récompense qu'elle-même. Non, mon fils, elle n'en auroit pas besoin; disons mieux, une autre récompense ne lui seroit pas absolument nécessaire pour satisfaire à la rigueur aux vues de l'Etre suprême, à ses attributs essentiels de sagesse, de justice, & d'amour pour le bien, si pour tous les hommes les charmes de la vertu étoient plus sensibles; s'il n'y avoit pas d'exceptions aux avantages dont elle est la source; & si

quelquefois même elle n'exigeoit pas des sacrifices, dont rien ne pourroit lui tenir lieu, dès qu'elle n'auroit plus rien à se promettre en les faisant. Mais avouons-le, cher Valmont, à considérer les choses telles qu'elles sont, & sous tous les rapports, ah! que l'Etre suprême auroit bien mal pourvu à la sanction de sa loi *, aux intérêts de la vertu, à ceux de sa propre gloire, à ce qu'il doit aux penchans qu'il a mis en nous, à ce qu'il se doit à lui-même, si dans l'état présent des choses il n'y avoit point d'autre récompense pour la vertu que celles qui sont renfermées dans les bornes étroites de cette vie, & si nous n'avions pas d'autre prix à en attendre que la douceur qu'on trouve à la pratiquer.

* On entend par sanction de la loi, la force que lui donne le Législateur par les promesses ou les menaces qu'il y joint, les récompenses ou les châtimens qu'il nous fait envisager. La loi, sans cette sanction proprement dite, n'est pas véritablement une loi; elle n'a que la force d'un simple conseil, en nous laissant libres de la suivre ou de la violer impunément.

Tu en conviendras ſans peine ; l'homme eſt en général bien moins frappé des charmes extérieurs de la vertu que des avantages apparens du vice. Ceux-ci parlent à l'imagination & aux ſens ; ceux-là n'ont preſque pas de priſe ſur eux, & ne parlent qu'à la raiſon. Les uns nous preſſent, nous ſollicitent & nous offrent les plaiſirs du moment ; les autres ſe font beaucoup plus ſentir par les conſéquences & par les ſuites : & c'eſt cependant le moment qui nous détermine, à moins que ſon attrait puiſſant ne ſoit balancé par le poids immenſe de l'avenir. Les charmes de la vertu les plus réels ſont ſes charmes intérieurs, & il n'y a que celui qui les a goûtés qui les connoiſſe ; il n'y a même que l'habitude de la vertu qui rende ſenſibles ſes avantages & ſes douceurs. Quelle force auroit donc pour le commun des hommes la loi pénible du devoir, ſi à l'attrait du vice le ſouverain Légiſlateur n'avoit oppoſé que les charmes de la vertu ?

Mais il y a plus encore, ces charmes

si doux n'en sont pas une suite tellement nécessaire, qu'à parler humainement, & seulement pour cette vie, il n'y ait jamais qu'à gagner à la pratiquer. Combien de passions, mon fils, dont l'amorce flatteuse ne promet que des plaisirs, & qui jusqu'au moment de la satiété ne tiennent que trop bien ce qu'elles ont promis? Combien qu'on ne peut arracher d'un cœur trop tendre, sans que le remede qu'on emploie pour le guérir ne lui paroisse plus douloureux que le mal même? Combien de circonstances où une vertu moins austere nous eût obtenu d'une multitude ignorante & frivole de plus grands éloges peut-être, & eût eu pour nous tous les charmes de l'illusion? Combien où le vicieux triomphe de s'en être cru lui-même; où il ne rougit plus de rien, parce qu'il auroit trop à rougir; où à force de crimes il est parvenu à étouffer tous remords; où il est tranquille enfin, parce qu'étant au-dessus des loix, il est au-dessus des châtimens? Combien arrive-t-il que la vertu est elle-

même l'instrument & la source de son infortune ; qu'elle traîne à sa suite la honte & l'indigence ; & que l'idée d'un Dieu juste & fidele est toute la consolation qui lui reste ? Voilà de ces exceptions qui ne sont pas si rares qu'on pourroit le penser ; que dis-je ? qui forment en un sens le scandale de la plupart des hommes, & que tu tournes toi-même en objection contre la loi : & de ces exceptions, n'y en eût-il qu'une seule ; que devient la loi en effet ? que devient sa sanction, & le fondement sur lequel elle s'appuie, si la vertu n'a pas d'autre récompense qu'elle-même ?

O mon fils ! personne n'est plus persuadé que moi, qu'à parler en général, la vertu a déjà son prix ici-bas ; & je te l'ai assez prouvé, en te développant ses avantages. Oui, sans doute, dans presque tous les cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures, a uni dès cette vie même la vertu & le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que bon, a voulu que de toutes les situations de la vie il y en eût quelques-

unes du moins, qui opposant le mal au bien, l'infortune à la vertu, fissent voir au milieu de l'ordre universel & de la loi commune un désordre apparent. Il l'a voulu, pour laisser une sorte d'équilibre à la liberté, de l'exercice à la vertu, des motifs plus purs, & de plus nobles espérances au vrai juste qui la chérit. De ces situations tristes à bien des égards, il m'est permis, je crois, de te citer un exemple qui t'interesse. J'ai mérité par bien des fautes, aux yeux de l'Etre suprême, l'état où je me trouve : cependant je ne l'ai pas mérité par les choses mêmes, qui, aux yeux des hommes, en ont été la cause. Au contraire, j'ai servi mon Roi, ma Patrie; je me suis sacrifié à la vérité. Quelle est donc ma récompense? Elle est en vous, me diras-tu maintenant, avec plus de lumieres. J'en conviens, je suis assez heureux, comme je te l'ai marqué dès les premiers temps de ma disgrace; je le suis assez, dès que sur ce point je ne suis pas coupable. Mais cette satisfaction intérieure qu'éprouve

une conscience sans reproche, je pouvois la ressentir sans perdre tout ce que j'ai perdu au-dehors. A parler exactement, l'effet propre de l'intérêt que je prenois à la gloire de mon Prince ; l'effet de mon zele pour le bien public, de mon amour pour le vrai, a été de m'enlever, selon le monde, & sous ses yeux, les avantages les plus brillans. Ils ne sont pas les plus réels, je le veux ; mais ils sont les plus attrayans : leur perte a excité tes murmures contre la Providence ; l'honnête Citoyen en a gémi ; mes ennemis en ont tiré avantage pour leurs complots méchans ; l'homme frivole en a pris occasion de traiter hautement ma droiture de simplicité, & mon zele de petitesse d'esprit & de scrupule ; moi-même sans la Religion que je professe, j'aurois pu dire dans de premiers momens de foiblesse : » Seigneur ! quel temps choisissez-
» vous pour m'ôter ce que vous m'aviez
» donné ! En suis-je moins digne aujour-
» d'hui pour avoir mieux appris à vous
» connoître ? & n'étoit-ce donc qu'au

» moment où je vous étois devenu plus
» fidele, que vous deviez attendre à me
» punir ? «

Ici, cher Valmont, laissons parler un autre que moi, plus vivement affecté de ses malheurs : c'est l'ennemi de César, qui, vaincu, abandonné des siens, se considérant en cet état, accompagné de sa seule vertu, s'écrie : » Vertu, que j'ai
» suivie pendant tout le cours de ma vie,
» & pour laquelle j'ai quitté plaisirs &
» richesses, tu n'es qu'un vain fantôme
» sans pouvoir ! Le vice a toujours l'avan-
» tage sur toi ; & désormais est-il un mor-
» tel qui doive s'attacher à ton inutile
» puissance ?

Il avoit tort sans doute. Ce langage outré n'étoit au fond que l'expression de la lâcheté & du désespoir. Brutus, en parlant ainsi, cessoit d'être vertueux ; & l'assassin de César l'a-t-il jamais été ? Mais ramene ce langage à des termes moins excessifs & moins durs ; il sera vrai du moins pour le juste qui souffre, & qui n'a rien à espérer ; pour celui qui ne

trouve en lui, hors de lui, aucun contre-poids aux affections sensibles qu'excitent dans tous les hommes les biens extérieurs, & qu'excita dans Brutus l'amour de la liberté ; pour celui qui ne reçoit aucun prix des vertus qu'il a pratiquées, & qui n'apperçoit dans l'avenir aucune compensation des sacrifices qu'il a faits.

Eh, que sera-ce donc lorsque le sacrifice sera de tout nous-même, de tout l'homme ; lorsqu'il s'agira de s'immoler tout entier pour le bien commun, pour le devoir, pour l'intérêt de la vertu ? Ce ne sont point là de ces suppositions gratuites, de ces cas métaphysiques, & qui ne se rencontrent pas. Que fera donc cet homme vertueux ? Forcé de choisir entre la gloire de son Dieu & le glaive du persécuteur, entre le salut de sa Patrie & le sien, entre l'injustice & la mort, cessera-t-il d'être juste, parce qu'il faudra cesser de vivre ? Non, généreux mortel, vrai citoyen, vrai juste, consomme ton sacrifice ; obéis à la loi du premier & du plus grand de tous les maîtres ; meurs ;

puiſque c'eſt pour toi un devoir de mourir ! L'acte le plus héroïque de la vertu ne ſera pas à ton égard ſans dédommagement & ſans fruit ; & le Légiſlateur ſuprême qui te l'ordonne, ſaura bien, par une vie meilleure, s'acquitter envers toi de ce qu'il doit à ton obéiſſance.

Eh, mon fils, puiſqu'endurer les tourmens & la mort plutôt que d'être injuſte, eſt vraiment une loi ; puiſque cette loi eſt émanée de Dieu même ; ne doit-il pas à ſa propre ſageſſe d'y joindre les motifs & la force néceſſaire pour la faire accomplir ? ne doit-il pas à ſon autorité de diſcerner dans tous les cas entre le juſte qui obéit & qui s'immole, & l'infidele qui n'obéit qu'à ſon propre intérêt ? Ne doit-il pas à ſon amour pour la vertu, de la rendre heureuſe ; à ſon horreur pour le vice, d'y joindre les châtimens & l'infortune ?

Eh quoi, ſuffira-t-il pour être vicieux en toute aſſurance, de s'être fait un front ſans pudeur ; de pouvoir tout & de tout oſer ſans inquiétude & ſans allarmes ; d'avoir

d'avoir trouvé le ſecret de faire taire ſa conſcience, pour n'écouter que le langage des paſſions & du crime ? Quoi, la vertu ſeule ſera-t-elle craintive & timide ? s'effrayera-t-elle ſans fondement des plus légeres tranſgreſſions de la loi ? ſera-t-elle délicate, ſcrupuleuſe & fidelle, ſans la moindre eſpérance ?

Quoi donc, avec un cœur ſi ſenſible & ſi tendre, nous fera-t-elle renouveller à chaque inſtant le ſacrifice de nos paſſions les plus cheres ; immoler au Dieu des vertus tous les deſirs que ce Dieu ſaint réprouve ; arrêter, réprimer par une vigilance & des efforts continuels toutes les fougues du tempérament & toutes les ſaillies de l'imagination ; tout ſurmonter & tout ſouffrir, pour faire le bien, avec tant d'occaſions & de facilités peut-être pour faire le mal, ſans que jamais elle puiſſe rien attendre de tant d'héroïſme & de fidélité ? Opprimée enfin par le vice, languira-t-elle quelquefois dans l'indigence, l'opprobre & les larmes, ſans conſolation, ſans appui, ſans autre reſſource

que celle de se dire à elle-même, ce que je souffre, je ne l'ai point mérité? Non, non, dis au juste, mon fils, que ses combats ne seront point sans honneur; que ses travaux ne seront point stériles; que les larmes qu'il répand ne sont pas sans témoin, & ne demeureront pas sans récompense : dis-lui que Dieu a mieux pourvu à l'intérêt de sa loi; & que si, moins puissant ou moins sage à cet égard que les maîtres de la terre, il n'avoit rien fait pour déterminer efficacement le vrai sage à la suivre, & pour le récompenser de l'avoir suivie, il cesseroit d'être Dieu.

Aussi, mon fils, écoute les menaces que lui-même a faites au vice, & les promesses qu'il a faites à la vertu. C'est par la voix de la nature qu'il a daigné les faire. Prends garde à ce cri intérieur qui se fait entendre à l'injuste, tant qu'il n'a pas entierement abjuré l'empire de sa raison, & qui lui dit : » Tu as péché; tu t'es rendu » coupable; tremble : les hommes ne » savent rien de ton crime, mais tu le

» sais, & tu te le reproches malgré toi * :
» un œil plus éclairé que celui des hom-
» mes, l'œil d'un témoin, d'un Juge que
» tu ne peux tromper, cet œil l'a vu; &
» ce Juge suprême t'en demandera compte
» un jour. « Admire au contraire quelle est l'heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l'avenir; comme il porte sur l'éternité un regard ferme & assuré; combien sur-tout à l'heure de la mort, c'est une ressource consolante pour lui que le souvenir d'une belle vie.

Eh, qui prouve mieux, mon fils, quel doit être le partage de la vertu? L'espoir de vivre éternellement fut toujours son plus doux espoir; & le desir du néant ne fut jamais que le coupable desir des cœurs dépravés. Honteuse origine! ce desir naît avec le vice, & s'éteint avec lui.

* » Nous pouvons mentir aux autres : mais
» il est une vérité cruelle qui vit en nous, &
» dont le cri nous afflige & nous persécute
» lorsque nous cédons à de coupables im-
» pressions. « *M. d'Arnaud.*

Pour achever de te convaincre, étudie quelques momens encore ces penchans que l'Auteur de la nature a gravés en toi, comme autant de témoignages non suspects de la dignité de ton être, & de gages assurés de ton immortalité. Observe dans l'homme ce desir du vrai, au sein même des illusions & du mensonge; ce desir forcé & involontaire, qui ne peut jamais lui permettre de se reposer tranquillement dans l'erreur, pour peu qu'il la soupçonne; qui la lui reproche dès qu'elle se laisse entrevoir; & qui n'en souffre la séduction & l'imposture, qu'autant qu'elle emprunte pour le surprendre le masque de la vérité: ce desir inquiet, illimité, qui se nourrit de recherches & de découvertes; qui s'accroît par les connoissances & les lumieres; qui s'irrite des bornes qu'il rencontre, & les recule autant qu'il est en lui; qui s'élance au-delà des choses connues, & imagine celles qui ne le sont pas encore; qui se promene dans tous les mondes possibles, pese toutes les forces, mesure toutes les distances, estime toutes les grandeurs, ap-

plique ſes démonſtrations & ſes calculs à celles mêmes qu'il ne peut aſſigner, ſe joue preſque dans l'infini, & avoue, avec de ſi grandes vues & les regrets les plus amers que nous ne ſavons rien encore, au prix de ce qui nous reſte à ſavoir. Obſerve en toi-même ce penchant pour le bonheur, qu'aucun bien particulier ne peut ſatisfaire; que tout amuſe un inſtant, & que rien ne remplit; qui ſe dégoûte de tout ce qu'il poſſede, & cherche en vain un objet qui le fixe; qui interroge toutes les créatures, & n'en tire que l'aveu de leur petiteſſe & de leur inſuffiſance; qui trouve le monde entier trop étroit pour lui; & dédaigne juſques dans l'ivreſſe de ſes égaremens, & en dépit de nos joies & de nos plaiſirs, le bien qui a des bornes, le contentement qui s'épuiſe, & la beauté qui périt. Interroge ce deſir d'être toujours, qui vit dans tous les hommes; qui n'eſt voilé dans le cœur de l'impie que par la crainte d'un avenir, plus redoutable pour lui que le néant; qui réunit tous les peuples dans le ſentiment & la

croyance de notre immortalité; qui a dicté par-tout la religion des tombeaux, la pompe des funérailles & le faste des monumens; qui porte toutes nos vues au-delà de cette étroite carriere que nous parcourons ici-bas, & nous rend assez grands pour enfanter la noble espérance des siecles éternels * (d).

» Mais à de si nobles traits, diras-tu, » je reconnois assez les fruits de l'amour-» propre. « L'amour-propre! Eh bien, soit. Que m'importe, après tout, pourvu qu'il soit ici le même dans tous les hommes; que, constant, invariable, universel, il produise par-tout les mêmes effets, il se développe avec la raison, s'appuie de ses lumieres, & soit en moi l'expression & le cri de la nature.

O le digne amour-propre! ô le noble orgueil! qui éleve ainsi l'homme, le rend un être si grand dans ses idées, ses pen-

---

* » L'attente d'une autre vie, disoit Ter-» tullien, est le dogme du genre-humain, & » la foi de la nature.

chans & ses vues, & le distingue si fort du stupide animal qui rumine & qui est content. Le créateur, qui m'a fait un tel don, avoit besoin de me le faire, pour m'attacher à la vertu, dont ses perfections & toutes mes facultés me font un loi. Il en avoit besoin pour me présenter des motifs & me faire envisager une sanction qui pussent suffire à l'accomplissement de cette loi si belle, & à mon penchant invincible pour la félicité. Dieu m'auroit-il donc trompé? n'auroit il voulu que me mettre sans cesse en contradiction avec moi-même, que m'amorcer & me séduire pour me tenir dans l'ordre, que me rendre le jouet de l'espérance & la dupe des sacrifices que j'aurai faits à la vertu? Non, non, tranquillise-toi, mon ame, & sois vertueuse en assurance. Ce n'est point par des illusions que la divine sagesse nous conduit à son but, & la démonstration de ton immortalité est complette, dès que la vertu n'est pas une chimere, que tes penchans si nobles sont nécessaires à son

triomphe, & qu'il existe un Dieu *.

Ah! mon ame ne périra donc pas! elle n'est donc pas un élément délié, un composé de principes organiques, une matiere légere & subtile, à qui Dieu ait ajouté la pensée, & qui, par la dissolution de ses parties, doive la perdre au moment de la mort, ainsi que le sentiment & la volonté! ou si, comme tu le veux, elle étoit matérielle cette ame, celui qui l'a faite sauroit bien la conserver. Le même Dieu, qui l'a unie à mon corps, qui par elle le meut, l'anime & le vivifie, auroit bien assez de pouvoir pour l'en séparer sans la détruire, sans désunir les parties dont elle

* J'ose croire en effet, avec M. de Valmont, que, toutes passions mises à part, on n'eût jamais douté des preuves de l'immortalité de l'ame, si on les eût envisagées dans le plan de la législation de l'Etre suprême. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu conduit à celle de la loi naturelle, & celle de la loi naturelle conduit à la certitude d'une autre vie.

seroit composée, sans lui faire perdre ce que ses penchans lui promettent, & de que son assujettissement à la loi lui aura acquis de droits à la félicité. Ainsi, mon fils, ton opinion si avilissante, si peu sage, si peu compatible avec la nature de la pensée & les qualités de la matiere (*e*), ne prouve rien contre moi.

Mais je veux bien encore, par pitié pour toi-même, ôter cette foible ressource à tes passions, & je répondrai dans peu aux difficultés que tu m'opposes.

---

## NOTES.

### PAGE 514.

(*a*) *Des plaisirs que les méchans ne connoissent pas.* » Il y a dans la méditation des pensées honnêtes, dit M. Rousseau, une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime la solitude, doit craindre de s'y préparer des

tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : car la jouissance de la vertu est toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a, qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Se leggesse in fronte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà ?
Si vedria che i lor nemici
Hanno in seno, e si riduce
Nel parere à noi felici
Ogni lor felicità.

PAGE 516.

(b) *Pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même.* On ne sauroit trop faire attention à cet hommage intérieur de respect & d'estime qu'on rend à la seule vertu. Tandis qu'un Grand, qu'un Lord, qu'un Pair, fier de sa naissance, de ses titres, de ses prérogatives & de son crédit, voit tout au-dessous de lui ; foule ses vassaux ; se rend à charge à ses voisins ; laisse dévaster les terres qu'il possede, les contrées qu'il habite, par des animaux de toute espece, contre lesquels même il n'est

pas permis de se défendre; porte par-tout le dégât à l'aide de ses chevaux, de ses chiens & de ses piqueurs; se fait rendre par crainte, ou par considération pour le rang qu'il occupe, pour le sang dont il sort, un salut qu'il dédaigne de rendre à son tour; il fait dire de lui: C'est un petit génie, car il est fier; c'est une ame vile que gouvernent ses intendans & ses maîtresses; c'est un homme sans mœurs, qui use sa santé, son temps & ses biens dans la crapule & la débauche: c'est un Grand sans noblesse & sans honneur, car il fait des dettes & ne paye pas; il donne des paroles & ne les remplit pas; il se fait de mauvaises affaires & ne s'en tire que par argent ou par faveur. Ainsi on le déteste, on le redoute, on le méprise; & le fermier qui est à sa porte, & qui fait du bien, l'honnête commerçant, auquel lui-même est souvent forcé d'avoir recours, sont estimés, révérés, & portent l'amour & la joie dans tous les cœurs.

PAGE 519.

(c) *Et qu'ainsi le bonheur est tout entier dans la vertu.* Il eût été à souhaiter que le plan de M. de Valmont eût pu s'étendre jusqu'à faire envisager également les fruits qui reviennent à un Etat bien policé, d'une vertu

constante, dans ses chefs & dans ses membres. Malheureusement pour nous il ne parloit qu'à son fils & pour lui. Mais d'ailleurs on peut aisément faire l'application de tout ceci à une société quelconque, à une nation toute entiere. Il est moralement certain, par la raison & par l'expérience, que la vertu (l'amour du bien commun) fonde le bonheur des Etats, comme celui des Particuliers; que, sans parler des fruits qu'elle produit au-dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocens, la paix profonde & l'heureuse abondance, ses récompenses au-dehors, c'est-à-dire, une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance & l'estime, sont les mêmes, de nation à nation, que d'homme à homme; & que par cette confiance qu'inspire un peuple vertueux, il s'assure un empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses. Ainsi, bien différente des petites finesses qui font l'avantage d'un seul aux dépens de tous, ou qui procurent le bien du moment par la perte des plus grands biens pour l'avenir, la vraie politique, fondée sur de grandes vues & de grandes vertus, fait sortir la gloire & le bonheur d'une famille, d'une société, d'un

certain ordre de citoyens, d'un peuple entier du bonheur de tous les autres, & ne nous procure point d'avantages qui ne soient pour la suite le principe & le germe d'avantages plus réels & plus grands encore. Puisse donc l'illusion d'une politique fausse & sans principes céder à la douce clarté d'un jour plus pur & plus heureux! Ecartons des prestiges qui n'ont servi jusqu'ici qu'à perpétuer nos fautes & nos erreurs; & s'il est vrai que nous soyons dans le siecle des lumieres, sortons d'un état de ténebres & d'enfance, qui fait honte à la raison. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux*: cette fausse prudence

* Bien penser, parler comme on pense, & agir comme on parle, ce sont-là, dit l'illustre Comte Tessin, les trois qualités essentielles à tout Prince qui veut gouverner heureusement ses Etats. *Lettres du Comte Tessin.*

Ce sont également celles de tout homme en place; & rien ne le prouve mieux que la différence de succès qui accompagna la différente conduite de deux grands Politiques envoyés à Londres, comme Ambassadeurs, dans des temps difficiles. M. de...., d'un esprit souple & délié, employoit tous les petits détours, tous les maneges & toutes les ruses d'un courtisan. Il possédoit au souverain degré le talent de diviser les esprits, d'embrouiller les affaires, de lire dans les cœurs, d'arracher les secrets les plus cachés par de fausses confidences, de prendre toutes les formes, de revêtir tous les caracteres, de maîtriser la confiance par tous les dehors de la franchise. Il séduisit

qu'on décore d'un nom superbe, & qui se réduit à un petit manege, toujours incertain, d'intrigues & de fourberies, n'est point la sagesse, & n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux. Se conduisant sans regle, elle ne peut réussir que par hazard, & doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; presque toujours la dupe d'un succès passager, elle ne voit pas le mal qui en est la suite; elle ne corrige une faute que par une autre; elle n'est occupée qu'à imaginer des ressources & des expédiens, & elle ne s'apperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance & la haine.

Mais comment faire revivre les mœurs & la vertu chez une Nation qui les a laissé s'altérer & se corrompre?

Pour cet effet, il faut d'abord qu'il y ait des Grands, des hommes en place, qui se

---

d'abord, mais on le démêla bientôt après, & il mit tout le monde en garde contre lui. Il fut remplacé par le Maréchal de B..., homme plein de sens & de droiture, qui, par une conduite aussi franche, aussi simple que sage, rassura tous les esprits, rapprocha tous ceux que la défiance avoit éloignés, concilia tous les intérêts, & fit plus en quelques mois que l'autre n'avoit pu faire en plusieurs années.

veuillent efficacement ; qui regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes comme le premier & le plus sûr de tous les moyens qu'ils daigneront employer ; qui se souviennent que, comme on l'a si bien observé, » les mœurs, ainsi que les loix, sont les colonnes sur lesquelles repose la prospérité des Empires ; que les loix forment la raison publique, & les mœurs, l'esprit général ; qu'avec des mœurs on se passeroit de loix ; au lieu que sans mœurs on n'a presque rien à attendre des loix les plus sages. « Ajoutons au reste, que ni les loix, ni les mœurs, soutenues même des exemples les plus éclatans, n'auront d'empire sur la multitude, qu'autant qu'elle les verra appuyées, protégées par une justice sévere, la grande réformatrice des Etats. Une indulgence mal entendue pour les coupables, de quelque rang qu'ils puissent être, devient inhumanité, barbarie pour tout un peuple. Et quand Sixte-Quint voulut rendre au fien la sécurité, la paix, le bonheur, en lui rendant le respect pour les loix & pour les mœurs, forcé de choisir en quelque sorte entre un excès de sévérité ou un excès de clémence, il aima mieux paroître trop sévere, que de se montrer trop indulgent.

Il faut, en second lieu, que le Gouvernement veille sur l'éducation publique avec la plus grande attention, & influe, autant qu'il est possible, sur l'éducation particuliere.

Il faudroit, en troisieme lieu, qu'on assignât des récompenses à la vertu, comme on réserve des châtimens pour les grands crimes. Il y a des marques de distinction & d'honneur pour le Service militaire, pour la valeur, la science & les talens : eh pourquoi n'y en auroit-il pas pour la vertu modeste, que décelent, en dépit d'elle, de grandes actions, de ces actes signalés de grandeur d'ame, de bienfaisance & d'humanité? La vertu n'a pas besoin de ces récompenses pour elle-même; mais aujourd'hui l'Etat a essentiellement besoin qu'on la distingue, & qu'on la donne en spectacle aux citoyens, pour leur servir de modele : après l'exemple des Grands, & les soins pour l'éducation, quel moyen plus efficace que celui-ci pour réformer les mœurs; si cependant l'usage & l'application d'un tel moyen de la part de ceux qui gouvernent, ne supposoit pas qu'il nous reste encore des mœurs? Ah! que je baiserois avec transport la premiere marque distinctive de l'homme vertueux!

Il faudroit, en dernier lieu, que l'Imprimerie

men le plus ſcrupuleux & eres ; & ſur-tout l'impreſſion ériodiques, qui ſont entre le monde ; qui, pour le les mœurs, donnent le ton ation la plus éclairée, & ſenſiblement dans tous les ir & de penſer ; qui d'ail- mois en mois, de ſemaine ment de plus en plus les ou mauvaiſes qu'ils ſont . Eh comment veut-on aquelle on ne prêchera, naux, que l'indifférence amour du luxe, le goût a religion, des mœurs & ſement que cet abus n'eſt parmi nous ; mais qu'il eſt le devienne !

GE 534.

*ſpérance des ſiecles éternels.* même nous raſſure tacitement rtalité : je ne ſais d'où cela trouve qu'un preſſentiment nir eſt inhérent à l'ame de nous croyons immortels d'après le toutes les Nations. Ce

pressentiment, cette idée de l'immortalité existe, & paroît avec le plus d'éclat dans les plus grands génies, & dans les ames les plus élevées. « *Cic. Tuscul. quæst. l.* 1.

» On reconnoît, dit M. Holland, *que l'hypothèse de notre immortalité est conforme à nos vœux, & que l'homme en est naturellement flatté.* Pourquoi donc vouloir arracher à l'humanité ses plus tendres espérances ? Pourquoi détruire le ressort de nos plus belles actions ? Pourquoi ravir au malheureux l'unique consolation qui le fortifie & le remplit de joie au milieu des afflictions ? Pourquoi décourager & réduire au désespoir la vertu disgraciée, bannie & persécutée ? Philosophe barbare ! laisse-nous donc une illusion que nous chérissons. Par quel motif présentez-vous à l'homme de bien un systême destructeur de ses espérances & de ses soulagemens, un systême qu'il ne peut croire qu'avec effroi, & qu'il ne peut rejetter qu'avec indignation ? Mais vous n'écrivez point pour lui : Vous voulez guérir le genre-humain des craintes de l'avenir. Il n'y a que les scélérats qui en soient tourmentés. C'est donc pour les enhardir au crime, c'est pour étouffer leurs remords, c'est pour leur livrer l'homme de bien que vous travaillez. Triste

occupation ! Le scélérat mérite-t-il donc les secours de la Philosophie ? « *Eh, quelle Philosophie !*

» Voici, dit l'Auteur du *Système de la Nature*, comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame : *Tous les hommes desirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument ? en disant : *Tous les hommes desirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour.* « Cette maniere de rétorquer est captieuse, comme tous les raisonnemens de cet Auteur, & n'est pas juste. S'il entend par le desir d'être riches, celui d'avoir de grandes sommes d'argent, ce n'est point du tout là un desir nécessaire & invincible pour nous, tel qu'est celui d'exister toujours ; & une foule de gens sont assez sages pour se contenter d'un honnête nécessaire, ainsi que d'une heureuse & simple médiocrité. Mais si ce desir d'être riches n'exprime au fond que celui d'être à son aise, il rentre alors dans le desir invincible du bonheur, qui est aussi naturel à tous les hommes, que celui d'être immortels ; parce qu'en effet tous les hommes sont appellés par la nature à être heureux & à l'être éternellement.

PAGE 537.

( e ) *Si peu compatible avec la nature de la pensée & les qualités de la matiere*, &c. » Notre ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante ; cette forme est la pensée ; il nous est impossible d'appercevoir notre ame autrement que par la pensée ; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel : donc le sujet de cette forme, notre ame, est indivisible & immatériel. Notre corps, au contraire, & tous les autres corps ont plusieurs formes ; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible. . . . Il en est de même des autres facultés de notre ame, comparées à celles de notre corps & aux propriétés les plus essentielles à toute matiere. « *M. de Buffon, Hist. Nat. t. 4.*



## LETTRE XXIV.

*Du Marquis de Valmont à son Fils.*

RENTRE en toi de nouveau, cher Valmont, observes-y avec plus d'attention ce combat perpétuel, qu'y forment deux natures si différentes, l'esprit & le corps. Observe d'un côté ces penchans si terrestres, si bas, si appesantissans pour ton ame; ces affections qui l'énervent quand elle s'y abandonne, qui la tourmentent & la dégradent quand elle s'en rend esclave; ces desirs & ces mouvemens secrets dont elle a honte, quand, au mépris de tout sentiment & de toute regle, elle leur obéit, & qu'elle se reproche dès qu'elle leur a cédé; ces especes de liens qui la resserent, qui la contraignent, qui gênent ses opérations & ses pensées, & dont elle gémit, dont elle s'indigne, dont elle sollicite quelquefois, par des vœux ardens & de généreux transports, l'heureuse dissolution qui doit la mettre en

liberté. Considere, d'autre part, ce goût du beau, de l'ordre, du vrai; ce sentiment moral du juste & de l'honnête; ces idées, ces notions de l'éternel, de l'infini; ces pensées aussi simples que vastes; productions d'une intelligence pure, qui ont bien pu naître en toi à l'occasion des objets sensibles, mais qui ne te représentent rien qui puisse tomber sous les sens, & qui soit matiere (*a*). Observe ces élans sublimes, qui te portent vers la source féconde & le principe unique de toute lumiere & de toute beauté; ces efforts de courage, qui t'élevent au-dessus des passions & des sens, & te font reconnoître avec une joie intime que tu es ton maître, que les affections déréglées de ton corps ne peuvent rien sur ton ame tant qu'elle est raisonnable & libre, & que l'univers entier armé contre toi, est moins fort que ta volonté. Oppose des effets si contraires, & ose bien dire encore qu'il n'y a en toi qu'une substance (*b*).

Ah! reconnois bien plutôt que si quelquefois ton ame est sujette, & que si elle

dépend à certains égards des affections & des besoins du corps, ce n'est que par un effet nécessaire de l'étroite correspondance que Dieu a voulu mettre entre ces deux substances, liées, enchaînées l'une à l'autre, sans que pour cela elles se confondent dans leur nature. Il falloit à l'entiere harmonie des êtres créés, & à la gloire du Créateur, un être, qui, placé entre l'esprit & la matiere, & réunissant en lui l'un & l'autre, pût rendre à Dieu par la raison qui l'éclaire, l'hommage de ce monde visible dont il jouit par les sens, & puiser de vrais mérites dans l'usage qu'il sauroit faire des créatures : voilà, mon fils, tout le systême de l'homme, & la fin de sa création. Voilà sans doute la premiere solution raisonnable, quoique insuffisante encore, des contradictions apparentes qui se trouvent en lui, & que l'idée d'une substance unique n'y expliquera jamais.

Tu conçois maintenant comment l'ame, unie à la matiere, liée aux sens par le seul vouloir de l'Etre suprême, se déve-

loppe avec ces mêmes organes auxquels elle répond ; semble croître avec le corps ; avec lui, se fortifie ou s'affoiblit ; languit lorsqu'il est malade ; & loin de s'éteindre, ne fait que briser sa chaîne & rompre ses liens quand il se détruit. Tel mon œil, couvert d'une taie encore légere, & forcé de ne voir qu'à travers ce foible nuage, sent sa vue s'augmenter ou s'affoiblir, à proportion que s'affoiblit ou s'agmente cette taie qui le gêne dans ses fonctions : si l'enveloppe s'épaissit davantage, mon œil ne voit plus rien, & n'a pas perdu cependant la faculté de voir : se *déchire-t'elle* au contraire, mon œil, toujours le même, reprend toute sa force, & voit en liberté.

Pour répondre a toutes les autres difficultés que tu pourrois former, veux-tu, mon fils, une démonstration complette de la spiritualité, de la simplicité de ton ame ? Dis-moi comment dans un être composé, tel qu'est la matiere, pourroit se former ce sentiment individuel de notre existence, qui fait évidemment de chacun

de

de nous une ſeule perſonne ; & explique, ſi tu le peux ſans contradiction, comment ce ſentiment du *moi*, ſi unique & ſi ſimple, peut réſulter de l'aſſemblage de pluſieurs parties (*c*). Explique, dans une ame composée, la faculté de raiſonner : je t'accorde qu'une partie de matiere, qu'une portion de cette ame matérielle puiſſe avoir une idée ; l'ame, ſe diviſant par parties, une autre partie aura une autre idée qui lui ſera propre : mais où ſe fera la comparaiſon des deux, pour en tirer une conſéquence, & en former un raiſonnement ? Le ſentiment d'une ſeule idée dans chaque partie, ne ſuffit pas ; il faut qu'une portion ſimple & indiviſible puiſſe trouver en elle tout à la fois la perception des deux idées différentes, & celle d'une troiſieme idée, qui les lie ou qui les ſépare ? mais cette portion ſimple, indiviſible, n'eſt plus un être matériel, deſtructible par ſa nature ; c'eſt une ame. Si, pour éluder la force de cette démonſtration, tu ſuppoſes que cette opération néceſſaire à tout raiſonnement ſe fait en

même temps, & toute entiere, dans chacune des parties, dans trois atômes, par exemple, dont mon ame sera composée; ce ne sera plus alors un seul raisonnement qui se fera en elle, c'en seront trois; & je n'ai évidemment la perception que d'un seul. D'ailleurs ta supposition même prouveroit contre toi: tu étends la difficulté au lieu de la résoudre. Dans ces trois atômes, susceptibles chacun de comparaison & de raisonnement, tu supposes dès-lors trois êtres simples & raisonnables, & ce seront trois ames au lieu d'une. *

» Mais les animaux ont donc aussi une » ame? Ils donnent quelque indice de » raisonnement: leur ame est donc un » être indestructible, un être simple; & » cette ame que devient-elle? « A tout cela, mon fils, a réponse la plus courte

* » Il me semble, dit l'Auteur d'Emile, » que la Philosophie, en voulant prouver » que la matiere pense, a démontré que les » Philosophes ne pensent point. «

eſt auſſi la plus ſage : je n'en ſais rien. Je n'ai point appris à affoiblir, à éluder ce qui eſt certain, par des notions incertaines, & à combattre les choſes évidentes par celles qui ſont obſcures. A mes yeux, la certitude, l'évidence reſtent toujours telles, quelque nuage qui ſe répande ſur ce qui les environne. Les animaux raiſonnent-ils ; ou le raiſonnement, qui dans moi m'eſt évidemment connu par le ſentiment intime, n'eſt-il en eux qu'apparent? Eſt-il dans l'animal la production réelle d'une ame qui ſent & qui penſe ; ou n'eſt-il que l'opération méchanique d'un automate ingénieux, qui, conſtruit par l'ouvrier le plus habile, paroît à nos foibles yeux ſentir & raiſonner comme nous? C'eſt ce que je ne m'empreſſerai point à déterminer ; & ſi l'eſpece de charme qui me fait croire que mon chien m'aime & m'entend, n'eſt qu'une illuſion, mon cœur du moins la cherit & aime à s'en laiſſer flatter. Mais que deviendra l'ame de ce chien fidele? Eprouvera-t-elle dans des animaux de ſon eſpece une ſorte de

métempſycoſe? Sera-t-elle anéantie? ou la machine ſera-t-elle ſimplement détruite, comme n'étant en effet que matiere? Même réponſe encore; je n'en ſais rien. Mais ce que je crois ſavoir, c'eſt qu'en y ſuppoſant même un eſprit, une ame, celle-ci du moins n'eſt pas aſſujettie aux mêmes loix morales que la mienne; elle n'a pas l'idée d'un Légiſlateur ſuprême; elle ne paroît formée que pour des fonctions machinales; elle eſt toute employée à la conſervation & au jeu de la machine; & ne connoiſſant pas ce que c'eſt que vertu proprement dite, elle n'eſt ſuſceptible ni de mérites, ni de récompenſes. La ſanction de la loi, qui eſt ſi néceſſaire à mon égard, n'exiſte donc pas pour elle; cette ame n'entre donc pas dans le même *plan*, dans le même ſyſtême que moi; qu'elle ſurvive au corps ou périſſe avec lui, peu importe à l'ordre univerſel; peu m'importe à moi-même; & dans tous ces cas, quelque ſuppoſition que l'on faſſe, on ne peut en rien conclure contre moi.

O mon fils! laiſſe la brute & penſe en,

homme; n'avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n'est point, je crois, te prêter par un fol orgueil des titres qui ne t'appartiennent pas, que de te considérer ici-bas comme le ministre du Très-Haut, & le Roi de ce monde qui t'environne. L'animal, resserré dans une sphere étroite, ne voit qu'autour de lui : ton esprit, par ses connoissances & ses pensées, atteint jusqu'aux extêmités de l'univers. L'animal ne fait servir qu'un petit nombre de choses à son usage, & ne peut étendre ses facultés au-delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, & tout dans la nature paroît fait pour toi (*d*). La brute assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir (*e*); dirigée par un instinct nécessaire, elle en suit les impulsions sans mérite comme sans erreur : ton ame, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes & ses mœurs, se réforme, s'instruit, & paroît susceptible de développemens à l'infini; elle délibere, elle résout, elle se

détermine quelquefois contre ſes propres lumieres, & laiſſe appercevoir des caracteres de nobleſſe, de grandeur & de liberté juſques dans ſon orgueil, les bouillans tranſports de ſes paſſions, leur honteux eſclavage, & les égaremens de ſa raiſon. La brute n'a qu'une fin bornée; elle n'eſt faite que pour des biens particuliers, & s'en contente: l'homme, créé pour le ſouverain bien, en poſſédant tout, en rapportant tout à lui-même, n'eſt pas encore ſatisfait, & n'eſt entierement grand & vraiment heureux qu'autant qu'il rapporte tout à ſon Dieu. Que les animaux jouiſſent donc en paix de leurs plaiſirs; que la géniſſe, ſans ſoins, ſans ſoucis pour l'avenir, foule aux pieds l'herbe naiſſante; que près d'elle le mouton bondiſſe dans la plaine; que l'oiſeau vole & chante ſes amours; qu'ils vivent ſans crainte, & intérieurement ſans combats; qu'ils ſe livrent ſans ſcrupule & ſans remords à leurs appétits groſſiers; c'eſt pour cette ſorte de félicité qu'ils ſont faits. Mais pour toi, mon fils, leve les yeux au Ciel, & ſou-

viens-toi qu'un autre genre de bonheur t'eſt deſtiné (*f*), & que pour y parvenir, il faut le mériter. Convaincu de ton immortalité, que ſon ſouvenir dirige toutes tes vues, tous tes projets : cette vérité une fois établie, ſonge que la conſéquence qui en réſulte pour toi-même eſt infinie ; & qu'elle ne te porte pas à révoquer en doute ſon principe. Hélas ! à quoi te ſerviroit un jour d'avoir fermé les yeux à la lumiere ? Quand il n'eût été que probable qu'après cette vie il y en aura une autre où tout rentrera dans l'ordre ; que dis-je ? Quand cette autre vie n'eût été que poſſible ; au milieu des haſards effrayans que cette poſſibilité toute ſeule entraîne ; il eût été peu ſage de ſacrifier des biens, ou des riſques éternels, à des paſſions qui ne peuvent te donner que des joies d'un moment. Eh, que dois-tu faire maintenant, que, par l'idée d'un Légiſlateur ſuprême, cette poſſibilité ſe tourne en certitude, & que de ſimples préſomptions ſur l'avenir ſe changent en démonſtration.

O Valmont ! que tel ſoit en toi l'heureux

fruit des grandes vérités que je viens de méditer en ta faveur. Respecte ta raison comme l'organe de la Divinité, comme le premier guide qu'elle t'ait donné, & l'unique fondement de la véritable grandeur : respecte ton ame comme le sanctuaire, comme l'image de Dieu même *: garde ta conscience exempte de toute illusion, libre de tout préjugé ; & respecte-la alors comme l'expression fidele des volontés de ton maître, & l'heureux interprete de ses loix toujours saintes : sois fidele à l'honneur ; mais ne le fais pas dépendre des opinions aveugles d'un monde inconstant & frivole ; que ce ne soit point cet honneur changeant & bisarre, aussi mobile que l'onde agitée, aussi

* » Tout homme qui rentrera en lui-même » y découvrira des traces de la Divinité, & » se regardera comme un temple où les Dieux » ont placé son ame pour être leur image : il » ne se permettra que des sentimens, que des » actions, qui répondent à la dignité de leur » présent. « *Cic. de Legib. I, 22.*

frêle que les jugemens vains & trompeurs ſur leſquels il eſt appuyé ? que ce ſoit cet honneur réel, conſtant, invariable, que l'honnête homme trouve au fond de ſon cœur : ſuis la vertu comme l'unique route qui puiſſe conduire au bonheur : que ton ame s'ouvre pour toujours à la bienveillance univerſelle, aſſuré que tu recevras tôt ou tard le prix de ta fidélité, & qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les ſacrifices qu'exige de toi l'obéiſſance à la loi & ta félicité, entre le bien commun & ton propre intérêt : agis conſtamment d'après des principes ſi nobles, ſi beaux en eux-mêmes, ſi ſurs, ſi intéreſſans dans la pratique ; & que le plus grand bien, meſuré ſur les circonſtances & ſur tes propres forces, ſerve de regle à ta conduite *. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raiſon & celle que leur impoſe leur nature.

Maintenant, compare mes maximes avec les tiennes, mon plan de conduite

* Voyez la Lettre XXI, Note f), p. 496.

avec celui que tu t'étois formé. Rassemble toutes les vérités que je t'ai exposées, & que tous les hommes agissent d'après elles; quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d'eux; & pour la félicité commune ! Au contraire, anéantis ces vérités; suppose tous les hommes éclairés & conduits par des principes tout opposés; c'est à dire, mon fils, suppose que la vraie sagesse consiste à regarder celle que je viens d'établir comme une déraison & une véritable folie; qu'il n'y a d'autres principes que la matiere, le hasard, ou la nécessité; d'autre loi que les passions, d'autre bonheur que celui de les satisfaire, d'autres titres que celui du plus fort, d'autre frein que le violence, & d'autre vie que celle-ci: quels tristes & pernicieux effets vont suivre de cet affreux systême! Dans cette supposition, quel chaos que le monde! quelle anarchie va s'établir sur la ruine de toute autorité! quel anéantissement de tous les droits! quel renversement de toute justice! & quels dangers pour toi-même! Tous les

liens vont être rompus ; toute ſociété va ſe diſſoudre ; & , réduit à un état pire que celui des Sauvages mêmes , qui ont du moins un commencement de loi naturelle , & de premiers principes de bienveillance pour leurs ſemblables , tu craindras dans chaque homme un ennemi , & ton ombre te fera peur. Ah ! qu'un Dieu , ami des hommes , a pourvu ſagement à leur intérêt , ainſi qu'à ſa gloire , en mettant dans leur cœur ce ſens moral , cet inſtinct naturel de droiture & d'équité , qui repouſſe avec force ces dogmes deſtructeurs , & qui forme en nous l'heureux germe de toutes les vertus. En le développant ce germe , j'ai rempli en ta faveur les deſſeins de ce Dieu bienfaiſant ; & ſi la connoiſſance de la vérité te devient chere , ſouviens-toi , mon fils , que c'eſt à lui que tu en dois la plus tendre & la plus vive reconnoiſſance.



## NOTES.

### PAGE 550.

(a) QUI *puisse tomber sous les sens, & qui soit matiere.* Il n'y a, dit-on, rien dans l'esprit qui n'y ait été introduit par les sens : par occasion, soit ; mais par les sens comme prototype & comme modele, rien n'est plus contraire à ce que nous éprouvons : les opérations de notre ame n'ont, pour la plupart, aucun rapport avec les objets sensibles. Si l'on dit que c'est un sens intérieur qui pense en nous, qui juge, qui raisonne ; ce sens, comme il plaira de l'appeller, ce sera l'ame ; & il ne nous présente, en tout cela, rien que d'intellectuel. Qu'on me dise au reste quel sens corporel, quels organes ont donné à l'homme l'idée de ces conjonctions, *mais, si, car, cependant, parce que*, toutes les idées abstraites, & tant d'autres sortes d'idées purement spirituelles. Il n'est pas inutile d'observer que Locke lui-même, ce redoutable adversaire des idées innées, n'a entendu cet axiome des Scholastiques, si mal énoncé, *il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été dans les sens*, que de

cette maniere ; qu'*il n'y a point d'idée dans l'esprit qui ne soit née d'un sentiment, & que toutes les opérations de notre entendement ne roulent que sur des idées acquises par la faculté de sentir*, ce qui est bien éloigné de la supposition d'une ame matérielle. La notion des objets corporels & des qualités de la matiere, nous vient par les sens ; la notion des choses intellectuelles, de Dieu, des qualités de l'ame, naît en nous par le sentiment & la réflexion. *Voyez l'Essai sur l'Entendement humain, liv.* 2, *c.* 1, §. 2, où Locke pose en principe, *que les observations que nous faisons sur les objets extérieurs & sensibles, ou sur les opérations intérieures de notre ame, que nous appercevons, & sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées.* Ce qu'il développe dans les paragraphes suivans, & ce qu'il applique par la suite, à l'idée même de la Divinité. Voyez aussi Hutcheson, *Recherches sur les idées de la beauté & de la vertu*, &c.

*IBID.*

(b) *Oppose des effets si contraires ; & ose bien dire encore qu'il n'y a en toi qu'une substance.* » Les douceurs trompeuses & les tressaillemens de la volupté, laissent dans l'ame

un germe d'amertume, un engourdissement affreux; les sentimens nobles & vertueux remplissent l'ame d'une joie pure & d'une vigueur nouvelle: le dégoût & l'ennui sont le triste partage de l'ame qui se livre aux plaisirs des sens; une joie pure accompagne les plaisirs de l'esprit, l'ame n'en est jamais lassée, plus elle s'y livre, plus elle en est altérée: enfin l'ame de l'homme de plaisir est comme atteinte d'une fievre dévorante; l'ardeur de l'accès une fois passée, elle est livrée à la foiblesse la plus accablante; l'ame du sage peut s'abandonner sans réserve aux charmes de la vérité & de la vertu, elle n'éprouve point ces tristes vicissitudes; ses forces & sa tranquillité sont toujours égales.

Ainsi, par leur maniere différente d'affecter l'ame, les sensations & les sentimens décelent la diversité de leur origine. Les sensations tiennent des imperfections de la matiere qui influe sur leur formation: les sentimens, par leur perfection, annoncent qu'ils ne doivent leur naissance qu'à l'esprit. *La vraie Philosophie.*

PAGE 553.

(c) *Comment ce sentiment du* moi, *si unique & si simple, peut résulter de l'assem-*

*blage de plusieurs parties.* En effet, un être formé de la réunion d'une infinité d'autres, si on les suppose doués chacun de la faculté de penser, ne seroit plus dès lors une seule personne; mais ce seroit autant de personnes qu'il y auroit de parties pensantes, d'êtres pensans, dont il seroit composé.

Si l'on fait sortir la pensée, non pas de la nature même de chaque partie de matiere, mais de l'organisation & de la totalité des parties combinées entre elles; aux preuves énoncées par M. de Valmont, se joint contre cette hypothèse une nouvelle démonstration. C'est un principe évident, qu'*il ne peut y avoir dans le tout que ce que renferment toutes les parties prises ensemble.* Or des parties purement matérielles, & dont chacune en particulier n'aura d'autres propriétés que celles de la matiere, telles que le mouvement, l'étendue, la divisibilité, la figure, ne pourront donner que différens mouvemens diversement combinés, plus ou moins d'étendue, différentes formes, un certain ordre, une certaine harmonie qui naîtra de leur situation entre elles; parce que leur combinaison, leur assemblage suppose & renferme tout cela, ou du moins peut le renfermer ou le supposer: mais tout

cela séparément, ou par assemblage, n'est pas a pensée, & ne peut par conséquent la donner.

PAGE 557.

( d ) *Et tout dans la nature paroît fait pour toi.* » Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les astres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune, à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

» Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite : car non-seulement il dompte tous les animaux ; non-seulement il dispose des élémens par son industrie ; mais lui seul sur la terre en sait disposer ; & il s'approprie encore par la contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta

triste Philosophie qui te rend semblable à elles; ou plutôt, tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. « *M. Rousseau.*

» Pourquoi, dit M. de Buffon, avilir l'homme mal-à-propos, & vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée; & si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre?.. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux; il le commande, le fait servir à ses usages; & c'est moins par force & par adresse, que par supériorité de nature, & parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions, & une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir : car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts & plus adroits, commandent aux autres, & les fassent servir à leur usage. Les plus forts mangent les plus foibles; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différente de celle qui peut produire une suite

d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, & les obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés. Or il n'y a parmi les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres; par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature; & en même-temps on doit conclure que celle de l'homme est non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente. « *Histoire Naturelle*, *t.* 4.

C'est encore ce que prouve en détail le même Auteur, dans le tome 5, *Discours sur la Nature des Animaux*; & d'une maniere plus spéciale dans le tom. XII, relativement à l'espece d'animal, dont nos Philosophes se sont plu davantage à faire un objet de comparaison avec l'homme, & qui, comme le fait voir l'illustre Auteur que nous citons, pourroit être prise en effet pour une variété dans l'espece humaine, si l'on ne devoit en juger que par la forme; mais qui d'ailleurs en

differe essentiellement par l'intérieur, & par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier. *Nomenclature des Singes*, vers la fin, & Chapitre des *Orangs-Outangs*.

*IBID.*

( e ) *La brute assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir.* » D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi chaque espece ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon ? Et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats méchaniques & purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumiere qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ; chaque individu de la même espece feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu: mais non, tous travaillent sur le même modele ; l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espece entiere ; il n'appartient point à l'individu ; & si l'on vouloit attribuer une

ame aux animaux, on feroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque efpece, à laquelle chaque individu participeroit également; cette ame feroit donc néceffairement divifible, par conféquent elle feroit matérielle, & fort différente de la nôtre.

» Car pourquoi mettons-nous, au contraire, tant de diverfité & de variété dans nos productions & dans nos ouvrages? *Pourquoi* l'imitation fervile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau deffein? C'eft parce que notre ame eft à nous, qu'elle eft indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre efpece que la matiere de notre corps, & que ce n'eft en effet que par les dernieres de nos facultés que nous reffemblons aux animaux. « *M. de Buffon*, *tom.* 4.

A ces témoignages éclatans rendus ici à la dignité de la nature humaine, on me faura gré de joindre encore ce portrait admirable que M. de Buffon a fait de l'homme dans le même volume de fon *Hiftoire Naturelle*.

» L'homme a la force & la majefté; les graces & la beauté font l'apanage de l'autre fexe.

» Tout annonce dans tous deux les maîtres

de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; il se soutient droit & élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme & hardie annoncent sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin, & semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, & perdre par des frottemens réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévoir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser & retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres sens.

» Lorſque l'ame eſt tranquille, toutes les parties du viſage ſont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur enſemble marquent encore aſſez la douce harmonie des penſées, & répondent au calme de l'extérieur ; mais lorſque l'ame eſt agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les paſſions ſont rendues avec autant de délicateſſe que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame eſt exprimé par un trait, chaque action par un caractere, dont l'impreſſion vive & prompte devance la volonté, nous décele, & rend au-dehors, par des ſignes pathétiques, les images de nos ſecrettes agitations. «

Comme on ne ſauroit enfin trop multiplier, ſur-tout aujourd'hui, les images frappantes de la grandeur de l'homme, pour le tirer de l'état d'aviliſſement où les paſſions toutes ſeules le réduiſent, nous allons terminer ces citations par ce beau morceau d'Young, ſi bien traduit par M. le Tourneur : » Viens, Lorenzo, viens juger ſi l'homme eſt un être ordinaire & fait pour mourir tout entier : montons enſemble à la hauteur des nuages, & contemplons le ſpectacle de ſa puiſſance. Baiſſe tes regards ſur le globe. Il eſt couvert des preuves de ton immortalité. Que de merveilles ſemées ſur ſa

surface ! Quelle longue étendue de plaines cultivées & cachées sous les moissons ! Quelle foule de vaisseaux, chargés des dépouilles de l'univers, volent sur le sein des mers obéissantes, & servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs ! Il soumet à ses vues l'océan, les vents & les astres. Son génie dispose en maître des élémens, & la nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain elle oppose ces rochers, aussi anciens qu'elle, pour lui fermer le passage & l'arrêter. L'homme souverain commande ; les montagnes s'effacent, & les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes & populeuses suspendues sur la cîme des monts. Vois ces autres qui s'étendent & remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs, leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, & couronner ce riche tableau ? Quel nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers : les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent & flottent sur l'onde agitée : les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, & blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'océan de vastes Provinces.

L'homme eſt un Dieu qui dit une ſeconde fois à la mer : » Tu t'arrêteras ici ; reſpecte tes » nouveaux rivages. «

.... Rien ne réſiſte à l'homme. La terre ouverte dans ſes profondeurs lui remet ſes tréſors ; les cieux ſont meſurés ; l'Aſtronome atteint l'aſtre fuyant dans l'enfoncement de l'eſpace. Les bornes de l'univers ſont reculées ; ſon enceinte eſt élargie ; la nature *vaincue* céde ſes ſecrets ; par-tout les arts la ſubjuguent & l'emportent ſur *elle*. Le monde entier eſt un monument éclatant de la force & du génie de l'homme. Il a trouvé ſon ſéjour imparfait : c'eſt lui qui lui donne ſa forme & ſes derniers traits. Nouveau créateur, *rival* momentané du Créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera dans ſes tranſports : » Oui, des êtres immor» tels ont habité ce ſéjour : c'eſt leur ouvrage » que j'admire. «

PAGE 559.

( f ) *Leve les yeux au ciel, & ſouviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'eſt deſtiné.* » Même après une dégradation palpable, l'homme porte en ſon cœur des ſentimens ſi élevés & ſi vaſtes, que Dieu ſeul peut les fixer. Il ne peut trouver ſon bonheur qu'en Dieu même. Tout

autre

autre objet, loin d'étancher la soif brûlante de son cœur, ne sert qu'à l'irriter. De-là ces inquiétudes dans la jouissance de ce qu'il avoit le plus desiré, cette inconstance qui vole d'objets en objets, cette lassitude que l'on éprouve dans les voies du plaisir, ce ver rongeur qui flétrit l'élévation, cette amertume qui accompagne les folles joies, ce poison de la prospérité qui enivre & qui déchire l'ame. Donnons à un seul homme toutes les connoissances qu'ont eues les autres hommes; que la société entiere, s'oubliant elle-même, se rapporte à lui seul; que la nature s'anime & fasse un effort pour le combler des dons les plus rares; que ce mortel si privilégié cueille la fleur de tous les plaisirs, & ceigne son front du diadême de toute la terre. Que dis-je? qu'il commande à un million de mondes; ce n'est pas assez; que ce million de mondes l'adore; son cœur sera-t-il rempli & satisfait? non, il y restera un germe d'inquiétude & de tristesse, un vuide infini. Que lui manque-t-il donc? il lui manque tout, tant qu'il n'a pas Dieu. « *La vraie Philosophie.*

*Fin du Tome premier.*



Fried French



